MAR 20 1931

38e Année. N° 4.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1931

		Pages.
ul Valéry	*Le Suffrage des Femmes*	721
ul Morand	*Dimitri.* — I	727
ladimir d'Ormesson	*Le Maréchal Lyautey*	752
erre Frédérix	*Conquête.* — III	770
on Bernard	*L'Évolution sociale de la Médecine*	802
dmond Delage	*La Tragédie des Dardanelles* (fin)	817
aron de Rheinbaben	*La Situation intérieure de l'Allemagne*	857
ernard Fay	*Le Triomphe de Franklin en France*	872
onstantin Photiadès	*Hector Berlioz et Andromède*	897
ean Pozzi	*L'Exposition persane de Londres*	917
gnotus	*Ministère et Majorité*	931
lbert Flament	*Tableaux de Paris*	941

J.-M. Bourget : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Un Souvenir de Marcel Proust

par la COMTESSE DE NOAILLES

Des

Lettres inédites de Marcel Proust à la Comtesse de Noailles

Chez l'Impératrice Eugénie

Souvenirs du COMTE SFORZA

Poèmes

par GILBERT MAUGE

Captain O. K.

par LUC DURTAIN

Le Parsisme

par E. BENVENISTE

LE SUFFRAGE DES FEMMES[1]

Mesdames, Messieurs,

Madame Jean-Brunhes Delamarre, fille du grand savant dont nous déplorons la perte toute récente et soudaine, va exposer devant vous l'état de la question dite du « Féminisme ».

Je crois que cette question a cessé de faire sourire. Même en France, on se résout à penser qu'elle existe, et l'on commence à consentir que les hommes après tout n'ont pas fait une politique si heureuse, si féconde en bienfaits, si peu meurtrière et si raisonnable que l'on ne puisse se demander si les femmes eussent fait plus mal. On s'avise que dans bien des cas le conseil d'une mère ou d'une ménagère eût pu faire réfléchir de grands hommes d'État, et les incliner peut-être à quelques économies de sang ou d'argent.

Madame Delamarre va se borner à vous montrer l'état comparé de la condition politique de la femme dans les diverses nations qui composent le monde civilisé. Leurs différentes constitutions ne traitent pas également la femme. La femme, dans chacune d'elles, a su prendre une certaine place, elle a conquis certains droits, et le degré d'existence politique qui lui est accordé dans tel ou tel pays mesure certainement quelque chose. J'ai envie et j'ai honte de dire qu'il mesure le degré de liberté d'esprit : liberté de l'esprit à l'égard du préjugé; liberté de l'esprit à l'égard du ridicule.

Le sujet qui va être traité devant vous se rattache donc bien à cette « Géographie Humaine » dont nous devons à notre regretté confrère de l'Institut, Jean Brunhes, la définition précise, le programme, les méthodes.

Mais quoi donc de plus remarquable, en fait de Géographie humaine, que de voir, parmi tant de nations qui accordent à la femme des droits plus ou moins étendus, la France, la

1. Le texte que l'on va lire a fait récemment l'objet d'une lecture au cours d'une réunion organisée au Cercle interallié.

France libérale, la France libre et juste, la France fort connue pour les égards et les complaisances que les femmes y trouvèrent de tout temps, se distinguer à présent par le refus absolu qu'elle oppose jusqu'ici à l'intervention de la femme dans les affaires publiques?

Ce refus, cette résistance, ce retard de la France ont sans doute des causes et une signification dont la connaissance et l'analyse ajouterait quelques traits à l'idée qu'un observateur du monde actuel un Ingénu, un Micromégas, pourrait se faire de notre pays.

Les Français sont peut-être des insulaires qui s'ignorent. Ils ne peuvent pas croire à leur particularité. Ils se sentent universels, et ils tendent invinciblement à penser en toute généralité. Ils inclinent à trouver étrange ce qui n'est qu'étranger; ils s'étonnent que les autres ne soient pas ou ne fassent pas comme eux, quand ils devraient quelquefois s'étonner de ne pas être ou réagir comme les autres. Montesquieu l'avait fort bien vu.

Comment peut-on être Persan? nous fait-il dire : question toute française.

Comment peut-on être femme? semblent se dire les hommes, et singulièrement les hommes sérieux, quand ils essayent de concevoir les femmes dans un rôle où elles puissent agir en toute indépendance, avoir une influence immédiate sur les affaires publiques, changer peut-être le ton accoutumé, déconcerter la routine, les conventions tacites de tous les partis, introduire dans les débats, dans les lois, peut-être plus de sensibilité, peut-être plus d'humanité.

En somme, nous avons de la femme une certaine idée que nous croyons exacte et que nous voulons immuable; nous avons dans l'esprit une femme éternelle; éternelle mineure. Cette idée se présente à nous à la moindre tentative, au moindre mouvement qui menace nos monopoles; elle nous fait sourire, hausser les épaules, répondre par la raillerie non seulement aux arguments les plus solides, mais aux faits eux-mêmes, c'est-à-dire aux concessions d'ordre politique que la femme a obtenues dans une quantité de pays du monde depuis quelques années.

Il faut avouer que l'évolution en toutes choses ne s'accepte guère chez nous, quand on l'accepte, que comme l'exécution de quelque programme raisonné entièrement et clairement énoncé, comme le développement d'un plan préétabli, qui procède de l'idée vers l'acte et qui doit suivre une ligne

calculée, tracée tout entière selon des principes lucides et bien ordonnés.

Nous aimons de créer le fait ou de le ranger dans notre architecture; nous n'aimons point de lui céder, de lui sacrifier nos habitudes ni notre goût du système; et nous ne nous reconnaissons que dans notre idéal qui n'est au fond qu'une image immobile.

N'oublions point que c'est chez nous que l'*évidence* a été prise pour marque et fondement du vrai. C'est chez nous que l'abstraction et les formules nettes ont été douées de vertu politique, d'une sorte de souveraineté, qu'elles ont dû, peut-être, à leur forme saisissante et simple plus qu'à leur contenu. Même les plus attachés d'entre nous aux traditions nationales de droite et de gauche ne les peuvent concevoir comme des expressions locales; ils y voient des vérités toutes générales, valables pour tous les hommes. Nous sommes aussi le seul peuple, peut-être, qui mette des obstacles à l'évolution de son langage, comme il en met au libre caprice de sa poésie. Je ne dis pas que tout ceci soit à blâmer. Je dis qu'il faut regarder autour de nous. Nous y voyons régner un esprit bien différent. Nous voyons chez les Anglo-Saxons, par exemple, le fait, la question de fait dominer toutes autres considérations. Ils ont introduit cette manière de voir jusque dans la métaphysique, sous le nom d'expérience religieuse. Ils regardent leurs traditions comme valables par elles-mêmes, par ce fait seul qu'elles existent. L'existence leur semble un argument plus fort que toute explication ou justification rationnelle. Si quelqu'un parmi eux prend quelque initiative, fonde une religion, expose et veut propager quelque idée même bizarre, il n'est raillé ni troublé d'aucune manière : on attend les événements qui en jugeront.

Ce genre d'esprit considère que la participation des femmes à la vie publique ne présente en soi rien de choquant ni d'alarmant. L'expérience seule peut trancher la question; aucune discussion, aucun appel à la logique ne peut en décider. La logique d'ailleurs n'est jamais qu'un recours au passé. Mais notre époque est une époque dont le passé est un *plus que passé*. Elle engendre bien des choses dont les concepts ne sont pas encore cristallisés.

Dans cette époque prodigieusement féconde de changements brusques, fertile en événements de première grandeur dans tous les ordres, on ne voit que tentatives et tâtonnements pour accommoder aux faits nouveaux, aux nécessités nouvelles

de la vie, à la réalité naissante, les lois, les constitutions, toute la machinerie sociale, économique et politique. Les administrations, les régimes eux-mêmes se sentent contraints de se transformer.

En particulier, la condition juridique et politique de la femme tend de toutes parts à se modifier. Il faudra bien que la loi écrite soit enfin mise en harmonie avec les faits.

L'inégalité légale de l'homme et de la femme se fonde, en effet, si l'on fait abstraction des habitudes et de l'inertie de l'esprit — elle se fonde et ne peut se fonder que sur la différence des rôles sociaux et des modes de vivre. On ne peut plus invoquer l'inégalité intellectuelle. Elle ne pouvait être que présumée. L'expérience, sur ce point, a prononcé. Je veux bien que les plus grandes femmes ne soient pas au-dessus des plus grands hommes; mais, en matière politique, en matière électorale, nous n'avons point à comparer Archimède avec Hypatie. Il ne s'agit que de *moyennes*. Personne n'oserait affirmer que la moyenne des femmes est inférieure à la moyenne des hommes. On ne peut plus invoquer l'inégalité des forces physiques. Elle perd tous les jours de son importance, à mesure que le progrès technique substitue un geste à un effort et permet au doigt d'un enfant de commander le déplacement de masses énormes.

Il en résulte une assimilation croissante des deux sexes, quant au mode de vivre et de gagner leur vie.

Que reste-t-il? Quel dernier obstacle demeure à l'assimilation totale des deux sexes dans l'ordre social, — c'est-à-dire dans l'ordre où ne doivent subsister que des considérations de moyennes?

Il reste la maternité. Ici l'inégalité est imposée par la nature. La loi doit ici à la femme un traitement de faveur. Son indifférence serait fatale à la mère, fatale à l'enfant, désastreuse pour la race.

Mais qui peut mieux que la femme elle-même réclamer, exiger, définir ce qu'il faut à la mère, ce qu'il faut à l'enfant?

Ainsi, d'une part, nulle raison valable de refuser à la femme assimilée à l'homme au point de vue professionnel, le droit de cité que l'homme possède; d'autre part, grande raison de le lui accorder dans toute sa plénitude, afin qu'elle fasse valoir en personne les intérêts sacrés que la maternité lui donne à défendre.

On voit donc un peu partout s'imposer ou s'insinuer dans les législations la personnalité politique féminine. La femme

vote, apparaît en divers pays dans les conseils communaux, dans les Parlements, jusque dans les Conseils des ministres.

Mais dans le pays du monde où la femme a joué le plus grand rôle social, où son action de présence sur les mœurs, sur les arts, sur les lettres a été la plus sensible et la plus heureuse, où elle a influencé souvent la politique, la loi constitutionnelle l'ignore. La Française n'existe pas en droit public.

Il est remarquable que les raisons de cette exclusion ne sont jamais ouvertement et nettement déclarées. Il s'agit d'une sorte de répugnance indéterminée qui s'exprime *facilement* en plaisanteries, *difficilement* en forme sérieuse.

Peut-être trouverait-on dans le composé psychologique banal qui accompagne cette résistance instinctive, qui est comme la conscience de cette inertie, des traces de l'antique respect et de l'ancienne légèreté qui se combinaient jadis assez bizarrement dans l'esprit des Français et inspiraient leur attitude à l'égard des femmes. Notre littérature témoigne de ce curieux mélange de dévotion et de cynisme. La femme y paraît un être ou idéal ou inférieur, mais toujours essentiellement différent de l'homme, et lui imposant le souci perpétuel d'une attitude trop soumise, ou trop libre. L'état d'égalité de rapports sans arrière-pensées, sans gêne avec les femmes nous est presque inconcevable.

En particulier, nous répugnons à l'idée de voir la femme mêlée à nos luttes politiques. Nous craignons peut-être que sa présence nous oblige à tempérer notre langage, à mesurer nos expressions. Nous redoutons tous les effets comiques qui se conçoivent aisément : un ménage politiquement divisé, une ministresse qui se fait onduler, une candidate qui userait des séductions de sa personne.

On a vu, il y a quelque trente ans, dans un département du Centre, une jeune mère, femme d'un candidat à la députation, parcourir la campagne, et par-ci, par-là, tendre le sein à quelque bébé, nourrisson de qui les auteurs attendris se sentaient tout à fait conquis par ce don électoral de soi-même. Était-ce de la corruption?

Mais il est trop facile de jouer de notre sensibilité au ridicule. N'oublions point que le ridicule n'est que l'exploitation d'un détail ou d'un instant. Si l'accession des femmes à la vie publique doit amener la diminution de l'épouvantable mortalité infantile, et la conversion finale de la France à l'hygiène, si l'action directe des femmes peut supprimer ce danger, effacer cette honte de notre pays, alors il faut accepter

tous ces ridicules, ou bien il faut se dire que cette fois, dans toute la force du terme, le ridicule tue.

Quoi qu'il en soit, la formule actuelle de la France, en ce qui concerne le droit des femmes, doit nettement s'écrire ainsi :

Au regard de la loi constitutionnelle, la première des femmes est un être inférieur au dernier des hommes.

Et de plus :

Toute Française est un être inférieur à n'importe quelle femme des pays où la femme vote.

Tel est l'état des choses.

Soyez illustre poétesse; soyez docteur ès sciences; médecin des hôpitaux, agrégée de philosophie; soyez créatrice dans l'art ou dans les subtiles industries de luxe; ayez démontré votre intelligence, vos dons d'organisation, géré, pendant la guerre, une campagne ou une maison de commerce; ayez, plus simplement, élevé vos enfants, appris par une humble expérience tout ce qu'il faut prévoir ou ménager pour préserver ou fortifier ces petites vies, vous n'en êtes pas moins des créatures incapables de manier et de peser ce grain de puissance publique et politique dont le moindre des hommes même illettré, même alcoolique, même taré jusqu'aux moelles, dispose en toute plénitude au nom de la Loi.

Cette loi, dans l'ordre purement civil, est déjà pleine de merveilles. Elle institue et protège le mariage; mais aussitôt elle nous apprend que la femme y devient mineure. Mineure dans le mariage, majeure dans l'amour libre!...

On trouve dans nos lois bien d'autres choses qui commencent à devenir étonnantes.

C'est que nos lois civiles comme nos lois pénales, comme nos lois et nos idées politiques sont, dans l'ensemble, surannées. Comme nos pratiques administratives, comme notre enseignement, comme l'équipement de notre sol, comme le tracé de nos villes, notre législation est surannée.

Je n'aime pas le nouveau pour le nouveau, et je n'aime pas l'ancien parce qu'il est ancien. Je n'estime ni difficile ni intéressant de vouloir faire de l'avenir artificiel par simple renversement de ce qui est, ou de vouloir que ce qui fut survive à ses raisons d'avoir été. Le difficile est de lier le souvenir avec le fait, le fait avec la tendance, de comprendre ce qui sera irrésistible et de lui donner par la prévision, par l'intelligence, l'apparence d'une modification souhaitable et sagement amenée.

PAUL VALÉRY,
de l'Académie française.

DIMITRI[1]

I

A la table du prince Dimitri Koutoucheff, les convives criaient tous à la fois :

— Eh bien! Stanislas, raconte...

— Il a le bec gelé par le champagne!

— Silence tous, ou il ne parlera pas.

— Voilà, — commença Stanislas, — j'étais allé hier soir vers cinq heures au Bourget à la rencontre d'un avion qui arrivait du Nord. C'était le dernier avion attendu. Le brouillard sur Paris couchait un matelas d'ombre qu'aucun souffle ne déplaçait et qui accentuait le crépuscule. Ténèbres plus indécises et plus dangereuses que la nuit.

— Plafond de soixante mètres, l'atterrissage ne sera pas commode, — chuchotaient près de moi des silhouettes.

A 5 h. 30, la T. S. F. signalait l'avion; à 5 h. 40, on l'entendit. La campagne obscure, balisée de lampes rouges, s'éclaira pour le recevoir; au ras du sol, les projecteurs sur roues balayèrent l'herbe et l'aire de ciment. Au-dessus, le phare à éclipses tournait, lançait sa brasse lumineuse, dont la brume anéantissait aussitôt l'effet. Les têtes des douaniers, des porteurs à casquette américaine, des mécanos, des gamins du Bourget, massés devant l'aérogare, se renversèrent. L'avion passait au-dessus du dôme nocturne. Chaque explo-

1. Cette nouvelle paraîtra en librairie sous le nom de *Flèche d'Orient*.

sion était discernable. Allait-il couper les gaz? Non. Sa musique se soutint, se prolongea, diminua, disparut.

— Nous a loupés. N'a rien vu, — dirent, près de moi, les pilotes.

Leur journée finie, un petit sac à la main, ils causaient avec les hommes de la radio. Tous avaient passé cette journée quelque part en Europe, à Londres, à Anvers, à Vienne, à Marseille, à Hambourg, et ils attendaient l'heure du cinéma, boulevard Rochechouart. Vers 6 h. 15 (l'avion était repassé trois fois sans nous repérer), je distinguai leur inquiétude. Ils mettaient des noms dans ces ténèbres flottantes.

— C'est N...

— Et à la radio?

— Z...

— Il doit leur rester de l'essence pour une demi-heure, — fit un pilote habitué à la ligne.

Au-dessus, l'avion aveugle tâtonnait, fouillant la nuée, perdu dans l'ombre grasse et glacée.

— Peut-être qu'il ira se poser à Buc, à Orly, à Villacoublay?

— C'est encore pire qu'ici. Pas une lanterne.

— Et pas moyen de les avertir par radio; le temps que le message soit reçu, déchiffré, recopié au crayon, transmis au pilote, l'appareil s'est éloigné déjà de dix kilomètres.

Je demandai si les télégrammes météorologiques n'indiquaient rien, au départ.

— Incident local, — me répondit-on. — Ce coton-là vient de descendre d'un coup. A vingt kilomètres d'ici, le ciel est clair.

On avança une machine lance-fusées. Emmanchées au bout d'un bâton, elles frémissaient sous la torche, tremblaient, voulaient se libérer par les deux bouts, dilataient leur armature et, en ayant éprouvé la résistance, crevaient soudain en un abcès d'étincelles rouges, défonçaient le noir, touchaient le ciel de brume, s'y perdaient comme au contact de l'eau, pour réapparaître très haut en illuminant l'aérogare d'un éclat verdâtre, désespéré, celui des attaques de nuit.

— Dans une demi-heure, — dit près de moi une ombre

casquée, — il leur restera à se poser en douce sur le Sacré-Cœur ou sur l'Opéra.

La blague apparaissait : c'est-à-dire que personne n'avait plus envie de rire.

Enfin, les nuées se défirent. Une lune bleue, très pâle) un fantôme de lune plutôt; aussi vite disparue qu'aperçue... — Un trou! — pensai-je. — S'ils avaient la veine de passer au-dessus en ce moment...

Silence. Nous dressons l'oreille. Le ronron de fer approche. A nouveau la lune. Et puis, soudain, une lumière, une toute petite étoile qui court, mais qu'on devine humaine, n'appartenant pas au ciel. L'artillerie des fusées s'élance au-devant d'elle.

— Inutile! Du moment que nous les voyons, ils nous ont vus!

— Attendez! ils ne sont pas encore sortis du bal!

Tout rentre dans l'invisible, mais seulement pour quelques secondes. Par le trou, l'avion a pu apercevoir le Bourget, le phare à éclipses. Il a viré, réduit, puis coupé les gaz. A l'autre bout du champ, maintenant, il crève le plafond et descend par une trappe de nuages; ses fenêtres de mica captent une lueur et nous la renvoient.

L'avion s'avance vers nous, roulant aussi doucement qu'une auto au ralenti et s'arrête : la porte s'ouvre. Couloir mal éclairé de la carlingue. Une valise, puis une main, puis un bras; l'ami que j'attendais apparaît, descend souriant. J'ai raison de retenir mes effusions, car il ne se doute de rien, il n'a rien compris au danger.

— Vous avez perçu nos fusées? — lui demanda-t-on.

— Quelles fusées?... Non, je ne regardais pas par la fenêtre. Je lisais.

Le pilote descend à son tour sans un mot, la gorge sèche; il est très calme. Il voit, l'entourant, les représentants de la Compagnie, il voit ses camarades, vêtus de cuir, tous les mécanos en blanc, et se taisant, parce qu'ils savaient que dans les réservoirs il y avait pour une demi-heure d'essence et qu'après... (mais çà, c'est du service, ce n'est l'affaire ni des badauds, ni des voyageurs et autres colis). Il regarde alors un copain et lui dit simplement :

— T'as pas une pipe?

. . . . . .

Les convives, qui avaient écouté Stanislas sans l'interrompre, s'exclamèrent tous :

— C'est formidable! Cent pour cent silencieux.

— Ce laconisme, ce courage quotidien...

— Au ciel, rien de nouveau, — fit le prince Dimitri.

Pendant cinq minutes on ne parla plus qu'aviation, lignes aériennes, moteurs.

— Les 230 CV Salmson... refroidissement par eau... par air...

— ... Gnôme et Rhône... Jupiter... Hispano...

— Crois-moi, c'est merveilleux : tu fonces droit entre deux volcans et Mexico apparaît...

— ... Si le mauvais temps empêche d'atterrir au Guatémala, tu vas coucher à Panama et tu reviens te poser le lendemain. Il ne faut guère plus d'une demi-heure pour survoler chacune de ces petites républiques...

— Et l'Europe donc! le Saint-Empire romain germanique, au lycée, ça faisait encore un certain effet :

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au Saint-Empire...

Eh bien! aujourd'hui :

Paris, 4 heures du matin;
Strasbourg, 6 heures;
Prague, 11 heures;
Vienne, 1 heure de l'après-midi.

C'est à ce moment que se produisit l'incident insignifiant qui allait suffire à mettre en mouvement pour Dimitri la chaîne des conséquences. Un des convives, — Castillo, je crois, — dit par hasard :

— Saviez-vous que l'on peut dès maintenant aller d'un trait jusqu'en Roumanie?

— Paris-Bucarest dans la journée? — répliqua Dimitri, — c'est impossible : il faut coucher en route.

— Tu ne danses plus en mesure, Dimitri. Exactement, depuis le 1er avril, on traverse l'Europe d'un seul coup de manche à balai.

— Erreur complète. Complète erreur!

— Je regrette de contredire celui qui me reçoit sous son toit...

— Qu'est-ce que tu paries? — questionna Dimitri, obstiné et fort rouge, le champagne aidant.

— Ce que tu voudras, à condition que ce soit sérieux. Feu à volonté?

— Feu à volonté... Voici mes conditions : le perdant prendra le premier avion pour Bucarest, ira chercher un kilog de caviar frais, et le rapportera à temps pour qu'on le mange chez moi samedi...

— Hurrah!

— Chiche!

— C'est idiot!

Dimitri appela le maître d'hôtel :

— Demandez-moi le Bourget au téléphone.

— Écoutez, — dit Cantemir, — puisque l'un de vous partira cette nuit pour la Roumanie, je vais vous raconter une petite anecdote de mon pays : le vieux prince Alexandre Lupu était connu à Bucarest pour ses excentricités. Le soir d'un grand dîner, il entra tout habillé dans la chambre de sa femme et lui dit :

— Olga, as-tu pensé au caviar pour ce soir?

— Non...

— Alors, — fit-il d'une voix douce, — je cours en acheter.

Le Prince mit sa pelisse, siffla un traîneau...

— Et puis?

— On l'attendit en vain, car il ne rentra plus jamais chez lui.

— Vous avez de charmantes histoires, — dit Merced Koutoucheff avec humeur.

C'était l'instant où le niveau des vins ne descend plus que lentement dans les verres, où l'esprit s'assoupit, où les paroles résonnent comme des cris contre les boiseries sonores, où les bûches se cassent en deux dans la cheminée et viennent fumer entre les chenets, répandant une adorable odeur de sève bouillie et d'âcre fumée, où l'on crierait « au feu », sans faire peur à personne, l'heure où l'on aime ses ennemis, où l'indécision frôle, où l'oubli coule de partout, où rien ne vous écorche plus, où l'on sort de soi-même pour revêtir une espèce

de peau légère et moite comme doivent en avoir les morts; cet uniforme astral dans lequel ils se tiennent debout, regardant avec un sourire leur mannequin de chair par d'autres pleuré.

Dimitri, qui était allé téléphoner, réapparut; l'œil assez asiatique, la figure maigre, les oreilles pointues, le nez aux narines tourmentées, les cheveux collés en bandes soyeuses, d'ors différents, comme chez certains Slaves du sud, très à son avantage, et semblable à un portrait de lui-même par un bon peintre, il avançait, musclé et droit ainsi qu'une cariatide débarrassée de son balcon.

Il nous regarda en riant.

— Tu as perdu?

— Oui, Castillo avait raison. On va maintenant de Paris à Bucarest dans la journée. C'est moi qui m'embarque tout à l'heure.

— Mais, ce pari, c'était pour rire...

— Pas du tout, — fit l'Argentin.

— ... C'est estupide! — pleura Merced.

— Voyons, — fit Stanislas qui eut pitié d'elle, — on est bien ici. On a chaud. Il y a encore du pinard à la glacière. Tu ne vas pas aller te suspendre pour rien pendant des heures au-dessus de l'Europe?

— Vous voudriez qu'il se dégonflât?

— Laissez-le être enfin russe. Il ne l'était pas assez.

— Nous allons faire un poker jusqu'à minuit, — déclara Dimitri, imperturbable, — ensuite, on ira prendre un verre à Montmartre, puis tous ensemble finir la nuit au Bourget.

— Et demain soir, à cette heure-ci, tu poseras le pied dans la Calea Victoria!

— Premier valet donne.

— La séquence bat le brelan.

— Et la couleur, le full...

II

1915. C'est l'année que Dimitri, âgé de quinze ans, a choisie pour quitter la Russie. Depuis lors, il habite l'Occident. D'Angleterre où il a passé cinq ans au collège et à l'Univer-

sité, il est venu se fixer à Paris où il a épousé une jeune fille de la colonie chilienne. Le colonel prince son père, a péri devant Lemberg, sur les fils barbelés électrisés par les Autrichiens. Le reste de sa famille a été massacré. Aucun lien ne rattache plus Dimitri à la Russie. Il ne va pas à l'église de la rue Daru, parce qu'on y fait de la politique; ses fils sont catholiques. On ne trouve chez lui ni icones, ni samovar. Une seule fois, il a prêté son hôtel, place des États-Unis, pour une fête de bienfaisance en faveur de la colonie russe de Paris, mais, devant les querelles d'aigres émigrés, il a juré de ne jamais recommencer. Il a oublié sa langue natale et chaque matin, dans son lit, c'est en anglais qu'il fait la lecture de feuilles américaines à sa femme. Prudent, ordonné, respectueux de toutes les valeurs bourgeoises, Dimitri n'a plus rien de slave. Il ne s'intéresse pas à grand'chose; il achète des voitures, les revend, se fait tirer, l'hiver, sur la glace, par des chevaux, et, l'été, sur la mer, par des canots automobiles. La Providence qui l'a sauvé de la ruine et du massacre, il ne l'a jamais remerciée. Il ne pense jamais à ce qui fut sa patrie. De la Russie, il ne se rappelle que les écuries du château où il fut élevé; la Podolie, c'est pour lui Barbesire, le jardinier français, et Will, palefrenier anglais qui pansait le petit poney shetland. Au physique, Dimitri ressemble à tous les jeunes gens européens de 1930 : il a une jolie tête d'Américain du Sud sur des épaules d'Américain du Nord.

Il ne lui est jamais rien arrivé.

III

Vers trois heures du matin, nous quittâmes le cabaret montmartrois, ses fumées, ses lumières étranglées, pour nous retrouver sur le trottoir en pente, où attendaient le chasseur, une marchande d'œillets fanés, un photographe sans magnésium et quelques chauffeurs épuisés.

— Et maintenant, au lit.

— Au Bourget! — fit Dimitri. — Ma place est retenue.

La fraîcheur de la nuit, la chaleur du vin, le besoin de se remuer après tant d'immobilité, cette exaltation soudaine et

factice qui pousse les noctambules aux excentricités dans les rues désertes des cités endormies, tout nous fit encourager Dimitri dans son dessein et l'enfoncer au cœur de sa destinée.

— Au Bourget! Nous ne te lâchons pas!

Dans deux voitures et quelques taxis, on se mit en route pour le Bourget.

Les boulevards extérieurs, après la place d'Anvers, ceinturaient Paris de vide. Sous les arches du métro, des groupes obscurs se joignaient, se défaisaient. La caravane arriva à la porte de la Chapelle, prit l'avenue Jean-Jaurès, où du bétail rose et fraîchement écorché, pendu aux parois des camions, se balançait sous la douche violette des lampes voltaïques. L'avenue de Flandre se perdait dans la brume, car l'éclairage s'appauvrissait, et les manchons à gaz de la banlieue ne répandaient plus autour d'eux qu'un cerne verdâtre; nous enjambâmes la Grande Ceinture, et peu après, sur la gauche, apparurent, suspendues dans le vide, des rampes rectilignes de feux rouges. Leurs phares léchaient au passage les carcasses métalliques et courbes des hangars en construction; la masse argentée des hangars pleins. Les amis pénétrèrent dans l'aérogare, transis, heureux de se trouver à Terminus-Aviation, devant des grogs. Une pancarte annonçait :

Prochain départ pour Strasbourg : 3 h. 50.

Sauf le douanier, personne ne dormait. On entendait une machine à écrire mitrailler le papier; Dimitri se promena avec désinvolture dans les salles de planches pareilles aux ranches du Far-West; il fit jouer la balance, consulta le tableau noir où les retards de la veille avaient été inscrits à la craie.

— Tu auras de la pluie en Wurtemberg et du brouillard en Lorraine.

— *No te vayas, querido!* — répétait Merced, désolée

Tous se pressèrent autour de la carte hydrographique, où, dispersés, les drapeaux bleus indiquaient le vent, les rouges, la pluie; ainsi pouvait-on suivre l'averse ou l'orage, à travers l'Europe, comme une armée ennemie.

— Le baromètre est en hausse.

— Et, dans deux jours, nous nous retrouvons tous ici, pour te recevoir, précieux colis.

Dehors, un moteur s'emballait. Au-dessus des hangars, ornés à leur sommet d'une lampe rouge, l'hélice du phare à éclipses fauchait la brume de ses grandes pales lumineuses. A l'extrémité du champ, des signaux carmin indiquaient l'atterrissage propice. Des ombres passaient, pataugeant dans des mares, jurant en diverses langues. Nous arrivâmes sur l'avion sans l'avoir vu.

— Voilà mon wagon! — fit Dimitri.

Les longues ailes jaunes du monoplan nous abritaient. Sur le corps bleu foncé de l'oiseau, des lettres blanches formaient un mot imprononçable et terrifiant du plus bel effet. La plage de ciment s'étendait jusqu'aux hangars ouverts, grottes sonores où retentissait la chute d'un outil d'acier, l'éclat d'une voix. A la lueur d'une baladeuse, cachée dans un enchevêtrement de tuyaux et de fils, des mécaniciens préparaient l'avion qui, dans quelques heures, allait emporter à Londres les journaux du matin, humides d'imprimerie. *Cidna, Air-Union, Star, Imperial,* les oiseaux internationaux apparaissaient, monoplans ou biplans, monstres à trois moteurs ou petits taxis; certains avaient des roues hautes comme un homme.

Tout à coup, des projecteurs roulants s'éclairèrent, à ras du sol, et le champ, transformé en studio, fut balayé de feux croisés et rectilignes. L'hélice de métal blanc brillait comme un sabre, arrêté dans son moulinet; les deux moteurs, prêts, apparurent hors des housses noires. Les faisceaux lumineux couraient à la rencontre de faisceaux opposés, jaillis de foyers lointains qui semblaient provenir d'autos en panne dans la campagne. Cette scène vide à rampe brillante, ce coin de Paris illuminé pour une fête où personne n'était venu, offrait un spectacle cru et désespéré. Notre groupe qui, déjà, disait adieu à Dimitri couchait sur le sol des ombres de jambes longues de cinquante mètres et des bustes qui s'élevaient sur la tôle ondulée des hangars.

On roula une passerelle que gravit Dimitri. Il la quittait pour mettre le pied dans la carlingue lorsqu'une manœuvre fit reculer l'appareil et le voyageur resta seul, suspendu sur la plate-forme de bois entre la terre et l'air, comme un condamné sur un échafaud.

Les mécaniciens, en combinaison de toile, pendus à l'hélice,

contrastaient par leur estivale blancheur de tennis avec la tenue polaire du radiotélégraphiste et du pilote qui arrivaient, casqués et vêtus de cuir gras.

Déjà l'hélice tournait au ralenti.

Dimitri se blottit sous l'aile épaisse et pénétra dans la nef. Une fois entré, il voulut faire ses adieux, mais n'eut pas la place de se retourner et tomba assis dans un siège bas. Le haut de sa figure, jaunie par la transparence défectueuse du mica apparut seul, à travers les fenêtres carrées. Il souriait à sa femme et à ses amis, comme un noyé rieur au fond d'une eau boueuse. La petite porte de duralumine fut refermée sur lui, seul passager, avec un claquement définitif, tranchant, métallique, mille fois plus terrible que le tonnerre d'un vantail de bronze. On ôtait les cales. Déjà le moteur s'emballait et, sous l'essai d'accélération, l'appareil vibra jusqu'au bout des ailes. Derrière lui, les chapeaux, les robes s'envolèrent, les manteaux s'ouvrirent et d'un coup, tous les assistants tournèrent le dos à la rafale.

L'avion vira, roula sur le sol. On ne distinguait plus dans le brouillard qu'une masse sombre, qui elle-même se perdit. Un instant encore brillèrent à l'extrémité de chaque aile les feux de position, vert et rouge, comme des étoiles de couleur, puis un nuage engloutit tout.

. . . . . .

Dimitri, qui tournait le dos à Paris, se pencha, vit luire un rail, aperçut le balayage éclatant d'une route, cirée par des phares d'auto. Une dernière fois il chercha à voir le débarcadère, le groupe des hangars, ses amis.

L'avion dansait; montant par paliers, escaladant le ciel par grandes marches de cent mètres, il se dirigea vers l'Est, s'enfonça dans une sorte de feutre épais; il ondulait par-dessus les collines, à cette hauteur médiocre où l'air épouse encore le relief terrestre. Des signaux de voie ferrée installaient à des carrefours leurs constellations polychromes.

La science du pilote était évidente dans cette obscurité où seul il savait son chemin, et cela fut agréable au passager. Il s'installa pour le sommeil, descendit dans son col relevé, couvrit ses genoux; l'osier des fauteuils craqua sous ses reins. Dans la nuit, face à ce qui serait, quelques heures plus tard,

le jour, la machine poursuivait son avance inflexible. Entre les explosions cadencées, qui ponctuaient de flammes bleues l'obscurité, le sucement puissant des carburateurs et le ronflement métallique réveillaient la Champagne endormie...

On venait de passer au-dessus d'une petite lueur rouge pareille à un feu de pâtre, mais qui était, en fait, l'éclairage violent des aciéries de Pont-à-Mousson, lorsqu'une aube orientale, soufre et violet, annonça le jour. Dans l'air vif, sous l'œil vigilant de la sentinelle aérienne, l'outil travailleur perçait sa route... La nuit résistait encore, mais, déjà, on pouvait distinguer comme une fosse profonde bordée par le Rhin qui traçait autour de sa lisière une signature enchantée : six heures du matin, la Forêt Noire.

L'avion descendait les degrés gravis au départ, lorsque Dimitri s'éveilla. Instinctivement, il leva la main, pour chercher la sonnette, réflexe qui, place des États-Unis, déclenchait l'arrivée de son valet de chambre, l'ouverture des volets de fer, le poids du courrier sur le lit, l'odeur du chocolat, la langue du chien promenée au niveau des draps, mais il ne trouva que le froid de la cloison d'aluminium. Il voyageait en avion; pourquoi? Il essuya la buée et se vit précipité sur une pelouse oblique qui oscilla, glissa sous lui. Sa mémoire, à son tour, accosta. Il se rappela la discussion à sa table (quelques années ou quelques heures auparavant?) le ton échauffé des convives, son désir de les étonner. Il passa en revue ces dangereux serviteurs dociles de notre extravagance d'aujourd'hui qu'il avait mis en mouvement sans aucune raison et dont il était maintenant la victime : le téléphone, les autos, cet avion enfin...

— Je suis un beau..., pensa-t-il.

Sur le terrain d'Entzheim, il atterrit sous la pluie; il pataugea un moment dans un marécage de cire jaune. Le froid du matin le surprit. Il s'aperçut alors qu'il avait voyagé en habit et remonta s'abriter dans la carlingue.

Là, il fit son examen de conscience. Il se trouvait en Alsace par une sorte de force gratuite, d'opération spontanée dont il ne cessait de s'étonner. Était-il encore solidaire de sa famille, de sa maison? Il en doutait. Qu'avait-il de commun avec les habitants de cette zone, ces pilotes d'appareils

qui démarraient ou qu'on poussait sous les hangars; ces mécanos qui traversaient le pré en courant, ces hommes d'affaires immédiatement attelés à quelque besogne utile? Lui, seul, indécis, vacant, inemployé, il traversait un rêve à pied sec.

Dimitri dut interrompre ses réflexions et descendre, car l'avion jaune cédait le terrain à un avion rouge, mais le pilote ne changea presque pas; petit, rasé, bleu, gainé de cuir, il disait comme le précédent :

— Tâchons, mon vieux, de placer ça entre les deux poteaux; avec un plafond aussi bas, c'est pas commode. Gare à la flèche de la cathédrale!

La terre parut se détendre comme un ressort et projeter les voyageurs loin d'elle. L'avion, qui flottait sur un jus vert bouteille, se mit à découper des arcs dans le vide. Ogresses, les usines du Rhin, aux toits dépliés comme des paravents, aspiraient des faubourgs entiers, les privant d'hommes et de femmes. On n'entendait pas les sirènes qui appelaient cette population au travail, mais on voyait leur jet de vapeur blanche. La fumée des cheminées en tromblon obscurcissait encore le brouillard, maintenant visqueux comme du gluten et qui collait au plumage de toile. Courbatu, précairement installé, Dimitri se sentait cependant détendu et détaché. Il souhaitait ne plus redescendre. Il pensait à sa femme, à ses enfants, à Paris, avec si peu de regret qu'il eut honte.

— Soyons raisonnable, — fit-il, par un réflexe français.

Deux heures il s'abandonna à ce bien-être, couché sur les nuages comme un dieu mythologique... En dessous, Nuremberg dessinait une étoile de pierres noires avec des douves sans eau, au fond desquelles s'épanouissaient des pruniers en fleurs; Franconie industrielle et agricole où les potagers alternaient avec les forges, les salades avec les barres de fer, les pistons avec les topinambours; il pouvait voir des machines géantes courir sur la corde raide des rails sans le secours de l'homme et errer dans des déserts de scories.

Le pilote rendit la main et l'appareil descendit. Le sol se présenta comme un butoir : ils le prirent de biais, roulèrent sans heurt et s'immobilisèrent, oreilles bourdonnantes, assourdies de silence, après ces millions d'explosions.

— Les villes modernes méritent-elles plus qu'un séjour de sept à huit minutes? — se demandait Dimitri, tandis qu'on embarquait un Allemand gras et un Autrichien maigre. Il avait pris la cadence de l'air, et il marchait sur l'herbe en chancelant, oscillant de côté et d'autre.

Le chargement terminé, le moteur chaud, la porte claqua à nouveau; l'avion courut se placer face au vent, en sautillant, tandis que les valises, mal amarrées, glissaient et s'entrechoquaient au fond du fuselage. Le pilote s'assura que la piste était libre puis se jeta sur l'espace ouvert, la main sur les gaz. Il prit sa vitesse, bondit, perdit le sol, le retrouva lourdement. Enfin la queue se souleva. Ils décollèrent.

La fuite continuait, accélérée par le vent d'ouest. Sensible comme une balance, l'appareil penchait, survolant les monts de Bohême. Des carrières, blanches comme le squelette de la terre, éclataient, heurtées par le soleil du matin, accrochaient l'œil. Des ombres peintes en bleu s'allongeaient au pied des peupliers de Plzen, « cité de la bière blonde », — ainsi l'Allemand la désignait en souriant à Dimitri, qu'il réveilla en passant un mot sur la carte de visite par laquelle il se présentait à lui; dans le fracas des moteurs, le pouce dressé, il fit le geste d'humer d'un trait une chope imaginaire, en suçant l'air comme un sein...

La Vltava, rivière de Prague, leur indiquait maintenant le chemin. Méandres argentés comme de la bave d'escargot qui se tortillaient autour d'îles coiffées de peupliers tremblants, méandres par-dessus lesquels des ponts, parfois, voltigeaient. Au fond d'une coupe à hauts bords, ils furent sur Prague avant de l'avoir aperçue. A plat, la ville nouvelle, sèche, géométrique; en étages, la ville ancienne, aiguë, coiffée de clochetons vernissés de jaune, avec ses jardins à l'italienne, la pente étroite de ses rues raides. Ils passèrent presque au niveau du Hradcany, le vieux kremlin de Bohême, entouré de lilas dont on apercevait les touffes mauves, à quelques brasses des fossés profonds où l'empereur Frédéric, jadis, collectionnait des félins. Ils churent à pic, tandis que le moteur ralentissait sa course. Entre les hangars et la T. S. F. un nom en larges lettres blanches s'inscrivait dans un cercle : *Praha.*

— Bientôt, — pensait Dimitri, — la terre se lira à plat comme

une carte : les poteaux-frontière seront couchés et non debout; la nuit, les fleuves épelleront leur nom électrique le long de leurs rives en lettre larges comme un boulevard, et les déserts seront remplis par les majuscules indicatrices de continents.

... Midi, accompagné d'un soleil blanc mais presque vertical déjà, les trouva suspendus au-dessus de gorges, de bois, de grands domaines moraves. Dimitri, las de tant de champs de betteraves, trompait sa faim en fumant derrière le dos du pilote. Des poches d'air le secouaient. Il se pencha, eut un vertige, ressentit la peur. Pourquoi lui, qui ne s'était jusqu'ici privé de rien, n'avait-il jamais voulu connaître le danger? Il se demanda s'il le rencontrerait maintenant... Une avidité nouvelle le saisit, parmi les bonds de l'appareil; oublieux de ce qu'il laissait derrière lui, Paris et le passé, il ressentait une aversion singulière pour son calme bonheur. Il aspirait la pureté du ciel, courbé sous ce mince toit de toile et d'aluminium. Être emporté si haut, si vite, sans autre raison qu'une raison absurde, l'enchantait. Ces ombres de nuages à l'Occident, ces pâleurs blafardes à l'Orient, il les dominait, conduit avec certitude d'un mouvement direct, bercé par la chanson d'acier.

Il passa au-dessus du Danube, ardoisé délicatement, et, à l'abri du paravent des montagnes, Vienne apparut, contre les pentes du Wienerwald...

A nouveau seul, compagnons et pilote l'ayant quitté, Dimitri erra à pied dans l'aéroport d'Aspern, mangeant des saucisses fumantes et roses qui lui brûlaient les doigts. Cela l'amusait d'être ainsi, incognito, au centre de cette ville où il comptait tant de parents et d'amis. Il décida de prolonger ce mystère et de ne se faire connaître à personne, lorsqu'il arriverait à Bucarest. Ne tenir à rien, ne rien provoquer, ne se défendre contre rien, n'être fidèle qu'à l'instant, l'emplissait d'orgueil. Il allait vibrer comme l'avion, osciller comme lui, sans raideur. Ainsi s'efforçait-il, sous la lumière fine de Vienne aux dômes de bronze verts, à ne plus résister.

En boucles maladroites, le Danube rampait, serpent sans taches, à travers la plaine de blé de l'Europe centrale, — blé encore vert, avec des jaunes indécis, par plaques. Elle s'éleva, gonfla comme une pâte, coinça le fleuve, que des rives ro-

cheuses gardèrent à vue : au-dessus de Pest horizontal et de Bude vertical, au-dessus de l'île Marguerite, l'avion passa. Les blancs bateaux à vapeur austro-hongrois coupaient de leurs fuseaux d'écume saillante les eaux, qui, de cette hauteur, paraissaient sirupeuses, plus lentes qu'une mélasse.

. . . . . .

Dimitri sommeillait lorsqu'on lui passa un mot écrit par le pilote : « Si vous n'avez pas encore fait la ligne, voici le passage des Portes de Fer, regardez : ça vaut le coup! »

Olivâtre, céladon, tout ce qu'on voudra, mais pas bleu, ce Danube. L'appareil donne de la bande; à bout d'aile, le fleuve apparaît. On le laisse à bâbord, tandis que des montagnes surgissent à l'horizon, toutes bleutées par le recul, sous un soleil qui décline et rosit les pare-brise... Le Danube traîne maintenant une eau écumeuse. Ce ne sont que pics et gorges, bordés d'aiguilles de sapin. Quatorze heures après son départ, au sortir d'une sieste délicieuse, Dimitri se sent parti pour le tour de la planète. Il fait glisser la fenêtre, se penche témérairement. Orgasme du cœur et des poumons. L'air qu'on heurte fait le même clapotis que l'eau. Plus de terrain où se poser : seul le fleuve est plat, par instants, mais généralement coupé d'îles, de barrages, de petites plages de sable fauve, où échouent des arbres déracinés.

— Attention, nous allons piquer! — fait signe en riant l'homme aux oreilles de nickel.

Les cylindres bafouillent, la pesanteur se fait sentir aussitôt, ils tombent. Puis le moteur repart, plein gaz. Une panne ici, serait grave, mais la sauvagerie du paysage suffit à tout enchanter. Les monts se resserrent : Alpes de Transylvanie et Balkans, ne laissent entre eux qu'un passage d'une centaine de mètres. L'avion s'y engouffre. Un gros doigt de cuir fait le point sur la carte. Dans le crépuscule, ils aperçoivent de petits villages blottis en contre-bas, entre les dépressions du sol. Le long du fleuve, une route en corniche marque d'un tracé blanc son itinéraire sinueux, parfois invisible lorsqu'il est happé par des tunnels. La nuit s'étend vers l'est. Au-dessus de crêtes sinistres, enflées comme des tumeurs, le voyage se poursuit. L'île d'Ada Kalé pointe à la verticale son minaret sous la lune. Petite colonie turque perdue en ces

régions inhumaines, fidèle à ses traditions; mirages de bazar s'allumant entre des montagnes de rêve. Plus loin, Turnu Severin crible la nuit de lumières mystérieuses.

Plus de relief maintenant; l'avion survole la plaine à blé infinie. La Roumanie. Dimitri résiste à l'ensommeillement de l'altitude, aperçoit des clochers d'or bulbeux, à la croix enchaînée. Il pense qu'il a désappris le signe de croix, de droite à gauche, celui de son enfance; il s'assure que personne ne le regarde, et, furtivement, se signe à l'orthodoxe.

Des rivières inconnues descendent du nord, vers le Danube; des voies ferrées se cherchent et se joignent. Baneasa. Arrivée. Les gaz sont coupés. Une longue descente en cercles successifs et progressivement rétrécis. La terre...

. . . . . .

Le phare, allumé pour leur arrivée, s'éteignit et Dimitri se trouva perdu dans ce champ d'aviation que bordait la route de Bucarest. Une faible teinte rosée, sur laquelle se découpait le bois de la Chaussée Kisselef, indiquait seule le centre de la ville. Dimitri n'avait plus envie de dormir, mais il était incapable de parler et de penser. Ces vols de nuit, ces oscillations invisibles, ce bercement pendulaire dans l'espace obscur l'avaient abruti. Il oubliait ce qu'il était venu faire à l'autre extrémité de l'Europe. Il entendait encore mugir les orgues des moteurs, que l'avion déjà dormait sous son hangar; des chiffres, des mots techniques inutiles s'imposaient à lui : balisage... quinze kilogs de bagage... correspondance air-fer... 2 575 kilomètres, et il les rejetait avec humeur.

Que faire, à minuit, à Bucarest?

IV

Dimitri traversa en taxi la ville endormie et se fit conduire à l'hôtel. Dans le hall, sa joie tomba. Il mourait de faim et le restaurant était fermé. Il voulut annoncer à sa femme son arrivée : pas de téléphone avec Paris. Il prit un bain, se coucha, ne put fermer l'œil. La chanson ronde des moteurs, qui là-haut l'endormait, revenait et chassait le sommeil. Demain il achèterait des vêtements, car il ne pouvait continuer à se promener ainsi en habit noir. Demain... quelle

stupide aventure! Il s'agissait maintenant de la terminer au plus vite.

Au fond, qu'était-il venu faire? Acheter un kilog de caviar. Le premier avion pour la France partait dans cinq heures. Ne pouvait-il, cette nuit même, trouver ce qu'il lui fallait et s'envoler aussitôt? Il appela le portier de nuit. Empressé et négatif, l'homme dont le col s'ornait de clés d'or lui répondit que tous les magasins étaient fermés. Dimitri se rhabilla et descendit. Au salon de l'hôtel, plus de rendez-vous d'affaires ou d'amour; rien que des garçons effondrés, et un journaliste anglais qui écrivait sur ses genoux un livre sur la Roumanie. Au bar, des commis voyageurs américains jouaient au bridge.

— Quoi? Toi ici? ce n'est pas vrai!

— Non, tu as raison, ce n'est pas vrai.

— C'est comme ça que tu fais signe à un camarade de Maxim's?

— Dis-moi, Basile, — répondit Dimitri, — où puis-je trouver du caviar à cette heure-ci?

— Aux Halles, parbleu. Tu connais Bucarest?

— Comme quelqu'un qui y a déjà vécu dix minutes.

— J'ai ma bagnole; je t'enlève.

Basile Zafiresco restait le Roumain de la fable, le Moldo-Valaque de nos pères boulevardiers. Affranchi, dissolu, souriant, familier et sans fiel, le plus sympathique des représentants du Mal sur la terre. Figaro balkanique, personnage dégourdi, perpétuellement affairé, toujours prêt à tout mais indiqué pour rien, le contraire du *right man in the right place*. Utile à sa manière, puisqu'on le charge de toutes les missions, dont il revient toujours avec de bonnes nouvelles, c'est grâce à lui qu'elles réussissent sur l'heure, mais n'aboutissent jamais. Personnalité sans mandat, animal politique, amant infidèle, père de famille capricieux, ami indifférent mais toujours présent, ce précieux camarade de souper apparaît au coucher du soleil; il a des cartes de rédaction de tous les journaux, des coupe-file de toutes les préfectures, voyage dans tous les wagons ministériels et ne cesse de pester contre son pays qu'au fond il préfère à tout et ne quitte jamais, sauf les années d'abondance, pour aller faire la noce à Paris.

— Je te garde, Dimitri, — dit-il.

— Je repars par le prochain avion.

— Tu mens.

— Demain, six heures.

Ils arrivèrent aux Halles.

Ensemble ils pénétrèrent dans un cabaret étroit comme un couloir, où les clochards et les débardeurs venaient manger la soupe dès qu'ils l'avaient gagnée. Au fond, derrière un rideau, se trouvait la table pour les bourgeois, une table avec une nappe de papier, des couverts de fer, et des petits verres.

— Vidons-en un, — dit Zafiresco, — puis nous irons à l'arrivée du poisson acheter un panier de carpillons frétillants que nous précipiterons nous-mêmes ensuite dans la friture de ce fourneau... Prépare ta friture, *lelea*, — cria-t-il à la servante.

— Et mon caviar? — demanda Dimitri.

— Tu le trouveras ici même dans une demi-heure, une fois les cours fixés, — répondit Zafiresco en fermant le rideau.

Sur un plateau on apporta dix petits carafons d'eau-de-vie.

— Tu attends du monde?

— Évidemment..., mais ces quelques verres... nous en viendrons vite à bout tout seuls. D'ailleurs, il en faut aussi pour les tziganes. La *tsuica* est comme la vodka. De l'eau-de-vie à 40 p. 100. Rien du tout. A ta santé! De nous deux, c'est moi le plus russe.

Dimitri, à jeun depuis vingt-quatre heures, sentit l'alcool lui arracher la peau du tube digestif, tomber dans l'estomac qui plia et se contracta comme une huître sous le citron, tandis que se gonflait le foie. La tête lui tourna; il voulut se lever mais se sentit des jambes récalcitrantes. Des miroirs lui passaient devant les yeux (jamais il n'avait été à ce point pris en traître). Des orchestrations fantastiques frappèrent ses tympans encore sensibles aux détonations du moteur. Ce qui lui entrait dans les oreilles, c'était une sorte d'opéra-bouffe plaintif, à la mode turque, plein d'airs irisés qui lui dilataient le cœur, balayaient sa conscience, déséquilibraient l'âme pondérée que lui avait créée l'Occident; la musique semblait se rapprocher comme une menace. Le rideau se souleva, et un tzigane apparût.

— Voilà le *lautar*! Quelle veine, c'est Ionica! — hurla Zafiresco, gonflé de préjugés indigènes.

Au-dessus d'une guitare crasseuse, se leva une lune de peau d'un jaune uniformément mat, où des yeux mouillés, asiatiques, étaient torturés par la fatigue, comme une bouche par la faim; car le musicien, qui ne dormait jamais, avait toujours sommeil; des moustaches tombaient de chaque côté des lèvres violettes, qui s'ouvrirent comme une figue, découvrant la seule chose intacte et pure de toute cette face assez affreuse : les dents.

— Vois ta chance, — cria Zafiresco, — la première personne sur laquelle tu tombes, à Bucarest, c'est la seule qui compte. Des ministres, tu en trouveras à la pelle; alors qu'il n'y a qu'un Ionica. Ionica a joué partout. Il connaît peu de monde, mais il est connu de tous. Il a vécu à New-York; il jouait aux Iles, à Pétersbourg, avant la guerre; il a joué à Moscou en pleine révolution. C'est un puissant seigneur dans l'ordre secret de la tziganerie internationale; les vieilles liseuses de tarots des Saintes-Maries de la Mer, les chaudronniers de la First Avenue, les maçons de Moldavie savent qui il est. Ionica pourrait devenir roi du monde : il préfère le Danube, et je suis comme lui.

Dimitri regarda le blême tzigane. Ionica paraissait, comme tant de ses confrères, un gros professionnel languissant de la mélodie nocturne, mais sous son air léthargique, dans sa voix enrouée, dans son sourire luxé, Dimitri discerna quelque chose d'insolent et de rusé qui lui déplut.

— Tous les soirs, — ajouta Zafiresco, — il me faut mon Ionica. Il me suit partout en grattant sa guitare. Je l'emmènerai dans ma tombe, certainement. D'ailleurs il me ruine, car le *lautar*, c'est un animal très coûteux, bien qu'il hante les endroits sordides. Allons faire notre marché!

Ils sortirent du cabaret et se dirigèrent à travers des tranchées de choux, des forteresses de pommes de terre, des solitudes de maïs, des abats de viande sortis tout neigeux des frigorifiques, des régiments de fromages en ligne, jusqu'au carré du poisson. Deux par deux, les camions de six tonnes se présentaient, déversaient leurs caisses sur le pavé avec fracas, pour céder aussitôt la place à d'autres. De grands

Turcs moustachus et enturbannés comme sur les Gobelins, des intellectuels russes dans la misère, apprentis portefaix, des Bulgares à tête ronde, éventraient aussitôt ces caisses qui arrivaient toutes fraîches du Delta. Une odeur fade et délicieuse d'eau douce, de vase, d'herbes et de poisson cru surprit Dimitri.

Les grandes carpes dorées à dos gris ou noirs, pour les fêtes juives, étaient rangées en bancs verticaux; si écrasées que parfois la laitance en sortait; en caques, arrivaient les petits gardons, les ablettes nickelées. Zafiresco connaissait tout le monde; dans la bousculade de ce marché de gros, il parvint à se faire servir au détail et pêcha sa friture à même une profondeur de fretin. Tout gluants de limon, les brochets à dents de squale, les anguilles moirées, les truites saumonées étaient étalés et vendus au milieu des vociférations, des jurons, de l'instable criée des cours. Si frais, ce poisson de rivière pêché à trois heures de là, qu'on l'eût dit arrivé directement aux halles par quelque drain collecteur.

Autour d'eux, sous les arcs électriques, les écailles couvraient le pavé fangeux de nacre rose.

— Tiens, le voici, ton caviar!

Les boîtes s'amoncelaient en colonnes de fer-blanc. Le Roumain fit sauter la bande de caoutchouc rouge, ôta le couvercle et les œufs apparurent, parfaitement plats, brillants d'huile, si serrés qu'on n'aurait pu en ajouter un seul.

— Ça, c'est pour notre souper de ce soir. Ici, c'est moitié moins cher qu'en ville, chez Ciobanu. Et si tu veux avoir du caviar pour rien du tout, accompagne-moi sur le Danube, à Vâlcov. Là, tu verras des Russes, tes frères, éventrer l'esturgeon; tu opéreras toi-même, au besoin. Tiens, regarde ce personnage.

C'était un esturgeon si gros qu'on l'avait débité en trois tonçons, et chaque tronçon dans une caisse : un cadavre, un tronc humain, à chair blanche, à sang rose, à couenne truitée.

— Il est temps que je fasse mes achats, — répondit fermement Dimitri.

— Laisse donc Paris tranquille! — clama Zafiresco, — et viens sur le Danube. C'est bien plus beau!

— Tu es le seul Roumain qui dise cela... Il faut que je reparte, — répondit Dimitri.

— Tu as bien tort. Demain soir, à cette heure-ci, je serai à Braïla. Là, le yacht des Pêcheries, qui m'a été prêté, m'attend.

Une guitare résonna derrière eux; Ionica venait les retrouver. Tandis qu'il raclait un nocturne plaintif, il faisait lui aussi son marché. Il pinçait les cordes d'une main, touchant du pouce les petits filets saillants sur le manche nacré; de l'autre, il enfouissait dans sa poche des perches plates et chevronnées, dont les nageoires orangées et la queue rouge apparaissaient hors de son veston, comme un mouchoir.

— Je vous présente le prince Dimitri Koutouchef, qui arrive de Paris, en avion. C'est un Russe, mais très peu russe; Dimitri, voici mes amis, Canacopol, Barbu Veredan, Nicu Petresco.

Les trois Roumains, à la vue d'un Russe, s'étaient rembrunis; au bruit argentin que fit le mot Paris, donné comme caution, le sourire revint sur leurs joues.

La table était couverte de petits verres comme une poitrine de ventouses. Le caviar s'étalait sur le pain bis en grandes tartines de cirage. On apporta du mouton en brochettes et du yaourt, une soupe de poulet au citron, un plat de maïs au fromage, des saucisses, des courgettes farcies, des boulettes de bœuf, des boulettes de veau et des boulettes d'oie.

— Vous allez engloutir tout cela? — fit Dimitri étonné.

— L'habitude est de manger n'importe quoi, à n'importe quelle heure. Tu me demandes combien nous serons à souper? Deux, dix, cent; les gens ici s'agglomèrent, sortant on ne sait d'où. C'est l'événement qui les crée. Ils vivent en boulettes, eux aussi.

Debout, Ionica jouait ses *doiné* mélancoliques, tandis que les jeunes Roumains désœuvrés débitaient des torrents de poésie et d'histoires sales.

— Tu sais comment réagit la Française? Elle demande à l'homme : « C'était bon? »

— Et l'Allemande?

— Tu m'aimeras toujours?

— Et l'Anglaise?

— *Do you feel better?*

— Le premier poète français, c'est Maurras; je casse la gueule à celui qui dira le contraire! — criait Canacopol.

C'était un vieux licencié en droit, d'origine grecque, aux cheveux bleus, au teint de racahout, ricaneur, encanaillé, macéré dans le tabac, qui n'avait quitté le boulevard Saint-Michel que sous la menace de sa famille; il courtisait avec une politesse géante les femmes de brasserie, se transformait en journaliste au moment des élections, y faisait son beurre, grappillait le reste du temps quelques jetons de présence dans des banques amies, vivait du jeu et, le reste du temps, végétait avec indolence dans le nirvâna roumain du café Capsa.

— J'ai bien connu Maurras au Soufflet.

Toi qui brilles, enfoncée au plus tendre du cœur,
Beauté, feu éclatant, ne me sois que douceur...
Ou si tu...

— Pas du tout, le premier poète français, c'est Apollinaire, Guillaume :

Voie lactée, ô sœur lumineuse
des blancs ruisseaux de Chanaan
et des corps blancs des amoureuses...

je ne sais plus le reste... attends, sale Grec, que je retrouve ma *mémoire*, — bafouilla Barbu Veredan, — et tu verras!

Veredan était poète. Il avait publié un volume de vers octosyllabiques à compte d'auteur, place de l'Odéon. Il était plus connu à Bucarest comme joueur, ayant tiré vers 1913 un flush royal à quatre cartes.

Les verres volèrent, s'écrasèrent contre les murs. Ionica, habitué à ces amicales fureurs, se réfugiait, sans cesser de jouer, derrière la portière. On l'entendait pincer ses cordes de laiton en baissant la voix un moment, puis, quand il jugeait le calme revenu, sa tête aux lèvres violettes réapparaissait; il avançait, bien à couvert, l'échine et le jarret pliés, prêt à la retraite.

— Où est, Spiro, où est ma mémoire?

— Quand Barbu est ivre, — expliqua Zafiresco, — il oublie tout; aussi se fait-il suivre de son valet de chambre, qu'il appelle « sa mémoire »; Spiro lui passe les noms de famille, de lieux, les anecdotes et tous les souvenirs dont un maître a besoin.

— Il était bon pour le service, figure-toi, — dit Barbu, — alors j'ai écrit au Ministre de la Guerre que ma *mémoire* ne pouvait pas décemment partir au régiment et, comme papa a été jadis premier ministre, ils ont mis Spiro en sursis.

Ionica jouait maintenant sans arrêt des airs sautillants et rapides qui rendirent brusquement Canacopol agressif.

— La révolution, ça vous a fait au fond un bien énorme, à vous autres Russes, — dit-il, s'en prenant soudain à Dimitri. — Vous étiez tous accrochés les uns aux autres, à la queue leu leu, comme les wagons d'un train; un train qui tournait en rond!

— Tu sais, — dit Zafiresco, conciliant, — Dimitri est tout à fait isolé, dénationalisé...

— Un soir, — continua Canacopol, — un général russe arriva chez nous en Moldavie; c'était en 1917. Il nous crie : « Sauvez-moi, mes soldats veulent me saigner! — N'avez-vous pas vos officiers pour vous défendre? — Tous mes officiers sont avec moi, répondit le général, mais cela ne suffit pas. Qu'on me prête des sentinelles roumaines! Et il ajouta : Je n'ai confiance qu'en ce lieutenant-ci : c'est mon fils. »

— Ton histoire n'a aucun intérêt. Tu es ivre!

— Je vais la finir, votre histoire, — interrompit Dimitri; — elle n'est pas assez russe : « Et comme le général se retournait vers son fils, celui-ci lui passa son sabre à travers le corps. »

Tout le monde se mit à rire, sauf Canacopol qui, la tête dans ses mains, continuait à divaguer :

— On parle souvent de l'enfer soviétique : ce n'est rien à côté de l'enfer que chaque Russe porte en soi.

Il buvait et, sans prendre la peine de reposer son verre, le laissait tomber à terre à la fin de chaque phrase et l'on marchait sur du verre pilé.

— Au fond, c'est ce que j'aime, Prince... Le côté vaseux

des Russes qui pleurent toujours, qui aiment, comme nous, traîner partout et ne plus s'en aller.

— Vous tombez mal, je repars demain matin.

— Alors, je vous tire mon chapeau... tire mon chapeau... il est vrai que vous n'êtes pas encore reparti!

Canacopol voulut se lever, mais il tomba assis et s'endormit les pieds devant le feu.

Dimitri bâilla.

— Il faut me secouer, — fit-il, — je m'endors.

— Café turc! — fit Zafiresco. — Allons le prendre là où il est le meilleur, au café des marchandes de fleurs. Ensuite, tu iras dormir quelques heures, avant de retrouver ton avion.

— Bien, — répondit simplement Dimitri.

Il éprouvait à se laisser faire un plaisir délicieux. « Les événements, pensait-il, lorsque l'homme leur permet de se combiner librement entre eux, donnent les dessins les plus mélodieux, les irisations les plus rares, les plus irréelles arabesques. » Au sortir de l'administration bourgeoise et militaire de sa vie parisienne, il se sentait, cette nuit, gris, — non seulement d'alcool et d'airs tziganes, — mais de non-agir; le temps prenait maintenant sa fluidité orientale, l'aisance, la transparence des rêves. Oui, disent les Russes à tout. *Da.* Et le mot était le même en roumain. *Da*, chantait Ionica. *Da*, répondait secrètement le prince Koutouchef.

— Tu sens, — dit soudain Zafiresco, en mettant sa main sur l'épaule de Dimitri, — tu sens cette ankylose, ce bien-être terrible, cet opium plus subtil que l'autre, cet effondrement de la morale, ce naufrage de toutes les erreurs et de toutes les vérités? Eh bien! c'est le *kieff*; Ionica, c'est le maître du *kieff*.

Dimitri rentra à l'hôtel. Il demanda à être réveillé à cinq heures. Le portier répondit qu'au-dessus des lits se trouvait un dispositif spécial, un réveille-matin automatique « de fabrication nationale ». Dimitri mit la fiche au numéro cinq et s'endormit.

. . . . . .

Lorsqu'il se réveilla, il était cinq heures, mais cinq heures

du soir. Zafiresco entrait, suivi de Ionica, qui jouait, tout en marchant, *l'Alouette*, à travers les couloirs de l'hôtel.

— Réveil en fanfare! Tu t'es trompé de douze heures, mon vieux! Ça t'apprendra à te fier à nos mécaniques locales. Habille-toi et partons pour Braïla, tu n'as plus que ça à faire.

— Bien, — fit Dimitri encore assommé de fatigue, — avec la même résignation heureuse que la veille.

— Ionica, joue-lui *Ciocarlia*.

Le tzigane s'assit sur le lit avec une nonchalance ottomane et s'inspira du chant des oiseaux, tandis que Dimitri retombait couché, heureux de ne pas résister à la douceur de cette vie intime, dans ce pays inconnu, au son d'une guitare nacrée.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

LE MARÉCHAL LYAUTEY

Chef, — dans toute l'acception de ce terme, — animateur, organisateur de génie, magicien, oui, le maréchal Lyautey est tout cela, et nul ne l'a mieux dit que M. le Président de la République lors de son récent voyage au Maroc. Mais quel est le ressort de ce merveilleux dynamisme? Le tourment, car le profond secret de Lyautey, c'est d'être un tourmenté. Toute sa vie créatrice repose sur ce fait psychologique. Depuis son enfance, il a vécu dans le tourment, dans l'anxiété, dans une sorte d'impatience qui le rend avide du lendemain et que rien n'a jamais rassasiée. Son être est en perpétuelle révolte contre le « carpe diem » des bourgeois. Voilà un homme à qui la vie a tout donné : gloire, puissance, dignités, dont le nom traversera les siècles, attaché à l'une des plus belles œuvres dont la France puisse s'enorgueillir. Et pourtant un tel homme ne sait pas ce que c'est que la satisfaction ou le bonheur. Certes, il a dû ressentir de brusques joies, de grands frissons de dominateur. Mais jamais il ne s'est arrêté à ces joies et, l'heure passée, jamais plus il n'y pense. La vie, fixée un moment, l'entraîne aussitôt dans sa course. D'attente en attente, il a vécu ainsi, tendu vers l'avenir, mécontent de son sort, mécontent de lui, broyant du noir, redoutant chaque fois que son dessein ne fût irréalisable, n'ayant de cesse qu'il l'ait réalisé. Injuste pour la vie, il est toujours injuste pour lui-même. Son cœur et son esprit ne se reposent pas.

Ce tourment, dans lequel s'est déroulée son existence et

grâce auquel — en treize ans — Lyautey a bâti un empire, c'est, dans son génie, ce qui m'est toujours apparu de plus significatif et de plus haut; c'est par là qu'il domine extraordinairement les âmes, qu'il plaît supérieurement à ceux qui, travaillant à ses côtés, ont vu de près cette anxiété souffrir et créer.

***

Enfant, il avait déjà le sentiment tragique de la fuite du temps. A seize ans, il avait fait le calcul du nombre d'heures qu'une existence moyenne est appelée à vivre. Quel maigre crédit pour tout ce qu'il brûlait d'entreprendre! Alors il prit une résolution. Puisque la vie se compose de tant d'heures consacrées à l'action et de tant d'heures vouées au sommeil, et que les heures de sommeil sont perdues, eh bien, c'est très simple, la conclusion est qu'il ne faut dormir que le strict nécessaire. Mais, pour ne dormir que le strict nécessaire, il faut mettre son corps dans les conditions voulues. Dès ce soir-là, au lieu de se coucher dans son lit, le jeune Hubert Lyautey s'étendit sur le plancher avec sa couverture et se força à dormir par terre. Un jour, sa mère, entrant inopinément dans sa chambre, le trouve ronflant sur le tapis : « Mais que t'est-il arrivé? Es-tu malade? » — « J'ai dû tomber dans mon sommeil », dit l'enfant qui, à peine sa mère repartie, reprit ses habitudes de jeune forçat.

***

Jusqu'à quarante ans, Lyautey tourne en rond dans des garnisons. Il a déjà écrit le « Rôle social de l'officier » et, bien que l'article ne fût pas signé de son nom, le secret a été divulgué, et les pages neuves, hardies, parues dans la *Revue des Deux Mondes* ont attiré l'attention des élites sur leur auteur. On tient Lyautey pour un des « as » de sa génération. Sa brillante culture lui vaut des amitiés illustres. Il se lie étroitement avec Eugène Melchior de Vogüé, Albert de Mun, Albert Vandal, Émile Sorel, Paul Deschanel; on le voit chez Gaston Paris, chez Hérédia, chez le Prince Auguste d'Arenberg. Mais qu'est

tout cela pour un homme de quarante ans qui se sent taillé pour les grands rôles et qui cherche encore sa voie? Lyautey ronge son frein. Décidément, il ne se sent appelé à aucun avenir militaire. Il va donner sa démission. Mais vers quoi se diriger? Qu'espérer? Un jour, — septembre 1894, — le destin se fixe. On lui propose de partir sur-le-champ pour l'Indochine. Il hésite un instant. Il accepte. Le voilà embarqué. Mais n'a-t-il pas déjà quarante ans? Et que peut-on faire, à cet âge, aux colonies? Trop tard, trop tard... Toute sa vie, Lyautey sera hanté par ce sentiment désespéré du « trop tard »...

***

Analyser son caractère, c'est expliquer son œuvre. Mais ce n'est pas une tâche aisée! Son œuvre est à la fois quelque chose d'aventureux, de passionné et, dans les moindres détails, de parfaitement ordonné. C'est qu'aussi bien son caractère est un mélange inouï de violence et de souplesse, d'imagination et de raison. Violent, il peut l'être à un degré que l'on ne soupçonne pas. Quand le « patron » était de mauvais poil, tout Rabat tremblait. Avait-on mal compris ou mal exécuté un de ses ordres, commis une gaffe ou simplement manqué d'initiative, ce n'est pas assez dire qu'il éclatait. Il crépitait. Lyautey, quand il est en colère, se décompose. On dirait qu'il secoue, qu'il tord, qu'il lacère, qu'il griffe. Mais il ferait remuer une statue. S'il a fait le Maroc en plusieurs années, creusé ses ports, jeté ses digues, construit ses villes, tracé ses routes, ses rails, équipé son industrie, son agriculture, s'il l'a pacifié en pleine guerre, et tout cela avec des moyens de fortune, un personnel réduit, c'est à coups de ces colères atroces. Mais bâtit-on une cité avec des excuses et des gentillesses?

Méchant, lui? Ah! dieu, quelle sottise! Je ne crois pas qu'il y ait un chef capable de telles bontés, de tels raffinements de sensibilité et de délicatesse. Tous ceux qui l'ont servi ne peuvent parler de « leur patron », sans que change le timbre de leur voix. Les colères de Lyautey n'ont jamais été que des chocs destinés à déclencher le mouvement. Le mouvement obtenu, Lyautey change — spontanément — de tactique. Il encourage, il flatte, il exalte. L'ingénieur, le fonctionnaire,

le militaire qu'il aura laissé un jour tout pantelant, il le portera aux nues le lendemain, si ce que le chef voulait qu'il fît a été fait. Et le bonhomme reste étourdi, subjugué... il a compris, désormais il est « dans le creux ».

Passionné, Lyautey l'est dans tout ce qu'il dit. Ce qui ne signifie pas dans tout ce qu'il fait, car la raison reste toujours maîtresse de ses actes. Mais ce qu'il veut, il le veut avec passion. Ce qu'il hait, il le hait avec passion. Ce qui le gêne, il l'écarte ou fonce dessus avec passion. Il n'est pas de ces hommes qui admettent les compromissions et dont le scepticisme s'accommode en souriant des turpitudes humaines. En chef qui n'a cessé d'agir et de créer, il méprise l'ironie — cette arme des impuissants — et le scepticisme, cette paresse des sages. Ce qu'il estime par-dessus tout, c'est la chaleur d'une conviction, le mouvement de l'âme. Il se sentira plus proche d'un homme dont il ne partage pas les idées, mais dont le cœur nourrit une flamme, que d'un esprit conforme au sien, mais sans rayonnement et sans antennes. Pour lui, la vie est une chose sérieuse et tout doit s'y traiter sérieusement. Car c'est un provincial. Oui, ce Français de la plus grande France, familier des grandes routes du monde et qui étouffe dans une notion étriquée de la patrie est ardemment, farouchement provincial. Il a le sérieux de la province, la ténacité, la certitude passionnée de la province. Il ne sait pas ce que c'est que cette « camaraderie » — dans le sens « bon garçon » du mot — qui est le péché mignon de la vie parisienne. Dès qu'on l'aborde, il vous hisse sur un plan supérieur; il vous entraîne dans la discussion d'idées qui ne chôme jamais dans son esprit. Il parle une langue directe, saccadée, souvent lyrique, toujours tendue, persuasive, prodidieusement vivante, et, s'il trouve devant lui un hésitant ou un contradicteur, il se contracte et souffre visiblement, car le sentiment qu'on peut ne pas être de son avis lui est à proprement parler insupportable. Rien n'est indifférent à Lyautey et le moindre interlocuteur a de l'importance à ses yeux.

Et pourtant! — Comme ce serait mal le connaître que de prendre un tel homme pour un partisan, un intransigeant, un de ces esprits tout d'une pièce, pour qui le blanc est blanc, le noir est noir et deux la moitié de quatre! C'est que plu-

sieurs tendances se superposent en Lyautey comme des couches différentes dans une terre riche. Sous cette violence, ce besoin d'absolu, cette intolérance d'idées, qui ne sont nullement des apparences, mais qui existent réellement en lui, on trouve aussi chez Lyautey tout un registre de compréhension merveilleuse, d'intuition, d'assimilation, de doigté, d'habileté, de souplesse qui font de cet esprit aux allures brusques l'intelligence la plus fluide, la mieux adaptée qui soit au monde. Deux complexes psychologiques qui, chez le commun des mortels, se regardent comme chien et chat vivent en lui tout naturellement, et l'on ne commence à saisir quelque chose de sa nature, à la fois anarchique et ordonnée — parce qu'elle crée l'ordre elle-même — que si l'on admet la coexistence naturelle et nécessaire de ces contraires. En fait, Lyautey est une contradiction en chair et en os. Mais, de même que le paradoxe est une vérité en avance, la contradiction n'est qu'une liaison que la routine n'a pas encore régularisée.

***

Que de fois ne l'ai-je pas entendu dire : « Vois-tu, la grande sottise, c'est de mettre volontairement la conjonction *ou* partout où il faudrait mettre la conjonction *et*. Il est absurde de dire : on doit penser ceci *ou* cela; il faut dire ceci *ou* cela. La vérité, c'est que la plupart du temps, il faut penser ceci *et* cela. » Loin de France, au Tonkin, à Madagascar, en Algérie, au Maroc, Lyautey ne parvenait pas à comprendre ces batailles de doctrines, ces querelles d'individus dans lesquelles les forces spirituelles françaises se coupaient en deux et s'usaient. Ceux dont l'esprit s'est formé à l'ombre de Lyautey lui resteront toujours reconnaissants de leur avoir appris que la vraie tradition n'est pas un chant des morts, mais un hymne à la vie; qu'on peut se sentir, jusqu'aux moelles, pénétré d'amour pour les formes anciennes de la France, sans que cela diminue en rien le sens, la compréhension, l'amour de la France d'aujourd'hui. Parce qu'il a lui-même, à un degré exceptionnel, l'intuition de la jeunesse et de la vie, le maréchal aura été un prophète en politique. Nul n'a mieux pressenti que lui les exigences de la France moderne. Il y a déjà trente

ans qu'il cherchait à répandre les idées de reclassement, de libération des vieilles prisons spirituelles, qui commencent seulement à se faire jour et qu'un homme comme Tardieu symbolise. Il a eu, avant l'heure, l'instinct des renouvellements nécessaires et cela parce qu'il a toujours été un « social ». La formule politique et sociale à laquelle aspirent aujourd'hui les générations d'après-guerre pour les libérer des servitudes séniles, des exclusives, des orthodoxies d'une époque qui a eu ses grandeurs et ses exigences, mais qui, étant passée, ne laisse plus derrière elle que des routines, on peut vraiment dire que c'est la « formule Lyautey ». Le maréchal est l'homme qui toute sa vie a professé qu'entre Français il y avait toujours des dénominateurs communs et que c'était à ces dénominateurs communs qu'il fallait par-dessus tout obéir.

C'est qu'aussi bien Lyautey — qui, parfois, ne tempère pas son langage et donne à ceux qui le connaissent mal l'impression d'être un impulsif — est, tout au contraire, le bon sens, la modération, la raison même, dès que son esprit trépidant embraye la réalité. S'agit-il d'agir et d'organiser, que tout en lui s'apaise, s'unifie, se tend vers la logique, la précision. Cet homme qui a l'air d'une tempête vivante est celui qui classe le mieux ses dossiers... Se trouve-t-il devant une situation grave, s'agite-t-on autour de lui que tout s'ordonne et se calme dans son esprit.

Il l'a montré, dans les grandes heures de sa vie, au Maroc.

***

Le véritable chef se mesure à la conception qu'il a de sa responsabilité. Cela signifie-t-il qu'il doive désobéir à l'occasion? Sottise. Un grand chef ne désobéit jamais. Mais il sait choisir la meilleure manière d'exécuter la mission qu'il a reçue et il est assez sûr de lui pour imposer ses vues. Ce n'est pas en « désobéissant » que Lyautey a sauvé le Maroc — et notre empire africain tout entier — au début de la guerre. C'est en interprétant, avec génie, les instructions qu'il avait reçues. Le 2 août 1914 un télégramme du ministre de la Guerre parvient au résident général, commandant en chef au Maroc. En substance, il dit ceci :

L'Allemagne nous déclare la guerre. La mobilisation générale est ordonnée. Le sort du Maroc se réglera en Lorraine. Nous avons besoin de toutes les troupes dont vous disposez. Repliez-vous donc sans délai pour procéder aux embarquements nécessaires, mais faites en sorte de tenir solidement, si possible, quelques points de la côte.

Si surprenant qu'un tel ordre puisse paraître aujourd'hui, il était, somme toute, naturel. Personne n'a le droit de s'en scandaliser et, vraisemblablement, n'importe quel ministre de la Guerre l'eût donné. L'Allemagne prenait la France à la gorge. L'invasion menaçait. Nous avions besoin de toutes nos ressources militaires pour faire front contre l'agresseur. Or, le corps expéditionnaire du Maroc représentait une force d'élite remarquablement encadrée, entraînée, aguerrie. Son absence, au moment du choc décisif, pouvait avoir pour nous les plus désastreuses conséquences. Cela, personne ne le comprenait mieux que le général Lyautey. Aussitôt les instructions du gouvernement reçues, Lyautey les fait connaître à ses lieutenants. Puis il se recueille, envisage tous les aspects du problème, suppute les risques, dresse un plan et prend alors sa décision inflexible. Il télégraphie à Paris.

En complet accord avec vous, je m'engage à vous renvoyer dans le plus bref délai les unités actives dont je dispose. Mais, si je recule d'un seul mètre la ligne que j'occupe aujourd'hui, ce n'est pas sur la côte que je m'arrêterai, c'est dans la mer. De toutes parts, nous serons pressés, débordés, acculés. Soyez absolument sûr que vos instructions seront observées. Mais faites-moi confiance. Ce soir même je donne à mes troupes l'ordre d'avancer sur toute la ligne.

Ainsi fut fait.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Allemagne venait de se répandre jusque dans les coins les plus sauvages du bled. Le Maroc était rempli d'agents allemands ou à la solde de l'Allemagne. D'oreille en oreille, dans les souks, dans les medersahs, dans les palais, aux marchés, on chuchotait le bruit que la formidable armée allemande n'allait faire qu'une bouchée de la France, et que bientôt le Kaiser, grand ami de l'Islam, viendrait lui-même planter le drapeau protecteur de l'Allemagne sur la terre marocaine. C'est alors qu'il distinguerait entre ceux qui se seraient montrés ses amis... et les autres. Les Marocains

répétaient ces propos en hochant la tête... Ils regardaient les Français avec anxiété... Ces Français! Était-il donc vrai qu'ils allaient être battus, enfoncés par les soldats allemands? Qu'on allait les voir quitter précipitamment la terre marocaine? Qu'ils n'étaient pas assez nombreux, ni assez bien outillés pour lutter sur deux fronts? — Surprise!... Ils avancent! Tandis que, là-bas, la formidable mêlée s'engage, du Rif à l'Atlas les colonnes françaises s'ébranlent allégrement au son des clairons, pénètrent dans les défilés, envahissent les plaines... Retraite? Déménagement hâtif? Vous voulez rire! Il n'en est pas question. Bien au contraire. Jamais on n'a vu troupiers, cavaliers si fièrement décidés à marcher de l'avant; jamais on ne les a vus se retrancher plus fortement sur les nouvelles positions qu'ils occupent... Mais alors, ces Français?... Ils ont l'air bien sûr de leur affaire! On ne découvre chez eux pas la moindre trace d'énervement... Qui donc prétendait qu'ils allaient plier bagages et que les Allemands écraseraient leurs frères qui se battent là-bas? Écraser des hommes comme cela?... Allons donc!... Ahuris, les Marocains se disent que les agents ou les amis intéressés du seigneur allemand cherchent à les tromper. Et, prudemment, ils se tiennent sur la réserve.

Tandis qu'à l'avant, nos troupes s'installent fortement sur une ligne stratégique à l'arrière, tout s'organise — pour la défense et pour la lutte. On a découvert à Casablanca une organisation d'espionnage allemand destinée à préparer l'insurrection. Karl Ficke est l'âme de ce foyer d'incendie. Les preuves irréfutables sont là. Conseil de guerre. Le soir même, l'excitateur ennemi sera passé par les armes. En vain des personnalités neutres viennent-elles implorer le général Lyautey d'accorder une mesure de clémence. Lyautey reste inflexible. Le crime est patent. L'exemple indispensable. L'avertissement salutaire. L'heure n'est pas aux attendrissements. Une mesure de faiblesse peut encourager de nouvelles intrigues et coûter la vie à des milliers d'individus. Il s'agit de montrer que la France est résolue à ne tolérer aucun trouble. Une volonté de fer est là qui commande tout. Ah! décidément, les Français ne « blaguent » pas et les Marocains qui s'étaient laissés aller, dans l'ombre, à écouter de perfides

propos, se le tiennent pour dit. Personne ne bouge. Personne ne bougera. La démonstration est faite. Lyautey a gagné la première manche. Il gagnera la partie.

Car il sait bien, lui, que cet étalage de force est éphémère, cette manœuvre hardie, terriblement difficile à prolonger, et que, dès demain, il va falloir, en tapinois, diriger vers les ports d'embarquement les corps d'élite dont la mère patrie a besoin. Mais chaque jour suffit à sa peine, et, à ce tournant tragique, un jour gagné sur l'insurrection possible, c'est une victoire. Désormais, la relève des troupes s'organisera méthodiquement. Aux régiments actifs on substituera des territoriaux du midi et on exploitera à fond leur « air terrible », leurs « barbes noires » de vieux guerriers... Lyautey a fait la preuve de sa force et de sa volonté. Il a confondu les traîtres, rallié les hésitants et justifié la confiance de ceux qui nous étaient restés fidèles dans l'épreuve.

Au premier rang de ceux-là, les grands seigneurs berbères qui tiennent l'Atlas et les riches plaines qui s'étendent à ses pieds, sous leur domination féodale. Lyautey va droit à eux. Il leur parle d'égal à égal, en chef qui parle à des chefs, en chevalier qui parle à des chevaliers. Il leur dit : « J'ai confiance en vous, parce que vous êtes des seigneurs, et, comme tels, incapables de trahir votre parole. Je laisse le sud du Maroc sous votre garde. » — Le geste, tout de même, est risqué. Depuis l'origine des temps, ces puissants barons de l'Atlas sont en lutte avec le Sultan et le Maghzen. Ils leur tiennent tête et refusent, le plus souvent, de s'incliner devant eux. Or, la France, le Sultan et le Maghzen ont partie liée. Les barons sacrifieront-ils leur prétention jalouse à la toute fraîche loyauté qu'ils ont promise à la France? Car, enfin, c'est à peine si la France vient de prendre pied au Maroc...; il y a juste deux ans que le général Lyautey est là... Et hier encore c'était la terrible insurrection de Fez, la rude bataille de Taza. N'importe. Lyautey connaît son monde. Il sait sur quel terrain il s'aventure. Lui seul, sans doute, était capable, avec cette hardiesse, de jouer du prestige qu'il exerçait. Sait-on que nous avons « tenu » toute la région de l'Atlas, pendant la guerre, avec quelque 4 000 territoriaux dispersés, et sait-on que l'Atlas, cela représente des centaines

de mille de fusils qui dégringolent en quelques instants de la montagne? En treize ans, Lyautey a transformé le Maroc, rendu jeune, puissant, un vieux pays chaotique. Mais en quelques jours, grâce à ses initiatives, à ses décisions, à ses gestes, il l'a sauvé, et, avec lui, notre empire africain tout entier. Lui aussi, il a bien mérité de la patrie.

***

Cette « bataille du Maroc », — selon l'heureuse formule de M. Louis Barthou, — qui ne la connaît, qui ne sait le développement prodigieux qu'a pris notre protectorat marocain en pleine guerre, au milieu de difficultés techniques inextricables, grâce à l'esprit de perpétuelle invention, à l'énergie d'un chef secondé par d'admirables collaborateurs militaires et civils?

Il fallait tenir un front de 400 kilomètres, avec des effectifs, un matériel, réduits au minimum, des troupes fatiguées — la plupart des hommes étant des blessés renvoyés du front de France. Et les intrigues allemandes ne chômaient pas dans la zone insoumise. Par sous-marins, les tribus ennemies étaient copieusement pourvues de mitrailleuses, de fusils, de munitions. Les instructeurs allemands étaient postés aux bons endroits. Souvent, il y avait des coups de chien, postes attaqués, colonnes de ravitaillement prises de flanc, combats rapides, obscurs, auxquels manquait la glorieuse exaltation de la bataille de France, mais où la mort était tout de même la mort, la souffrance tout de même la souffrance. Cette résistance opiniâtre des insoumis, il fallait la tenir en respect par la force, l'entamer par la diplomatie. Et puis, à l'intérieur de la zone soumise, il fallait étayer la « politique du sourire » par la manifestation concrète de la prospérité. Il fallait faire ronfler le moteur marocain; ravitailler la métropole; gorger les bateaux qui se balançaient sur la côte de monceaux d'orge, de blé, de laine, de troupeaux — et d'hommes valides. Tout cela, chacun le sait.

Mais ce qu'on ne dira jamais assez haut et ce que seuls les témoins peuvent affirmer, c'est la part personnelle que Lyautey a assumée dans les *moindres* branches de cet essor. Oui, le maréchal a réellement été l'animateur *total* du Maroc.

Tout l'y a intéressé. Tout y a reçu son impulsion et son empreinte et cela jusque dans les plus petits détails de la vie administrative, jusqu'aux problèmes les plus techniques des travaux publics, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, des finances, etc. — Que de fois n'a-t-il pas dû imposer sa volonté contre vents et marées? Pour le port de Casablanca, par exemple! On lui reprochait de voir « trop grand »; de bâtir un Maroc disproportionné; d'avoir la folie des grandeurs... Reproches, aujourd'hui, qui font sourire!... Et puis, ce dont Lyautey a eu le génie, c'est d'avoir su utiliser les gens, mettre chacun à la place où il « rendrait » le mieux, d'avoir su saisir les conjonctures favorables. On pourrait citer mille cas où ses décisions immédiates faisaient perdre haleine à l'administration... Je me rappelle un jour où, déambulant par hasard dans les rues de Rabat, le général rencontra un caporal qui menait quatre hommes à une corvée d'eau. Le caporal portait un pince-nez, il avait un visage d'intellectuel... Lyautey l'arrête et lui demande : « Qui êtes-vous? » — Le caporal se nomme. C'était le fils d'un savant célèbre, lui-même candidat à l'inspection des finances, débarqué de la veille au Maroc... « Et vous faites une corvée d'eau?... » Le général éclate d'une sainte colère. « Aujourd'hui même, à treize heures, vous prendrez votre service à la direction générale des Finances... allez... » — Et mes bons amis Jérôme et Jean Tharaud! Je les vois encore, affublés de képis de territoriaux, arrivant au Maroc et s'enquérant gentiment du bled où l'autorité militaire allait les envoyer... « Les Tharaud sont ici? Qu'on les laisse libres comme l'air. Ce sont des écrivains. Qu'ils écrivent... le Maroc est à leur diposition... » Et Dieu sait si les Tharaud contribuèrent à l'essor du Maroc en consacrant à Rabat, à Marrakech, à Fez tant de belles pages désormais célèbres!

L'histoire ne s'étonnera que d'une chose. C'est que la France n'ait pas tout fait pour décider le maréchal Lyautey à rester jusqu'à son dernier souffle au Maroc et que des circonstances — sur lesquelles je ne reviendrai pas, ne voulant pas ouvrir ici un débat pénible — aient mis l'homme qui a donné un pays à son pays dans l'impossibilité morale d'exercer plus longtemps les fonctions qu'il avait illustrées.

***

« L'ingratitude, a écrit Montesquieu, est la marque des peuples forts. » Est-ce vrai? Je ne le crois pas. Ah! ce retour de Lyautey, le 13 octobre 1925, à Marseille! Jamais je n'en perdrai le souvenir. C'est le seul jour de ma vie où j'ai senti — jusqu'à en pleurer — ce que c'était qu'une humiliation nationale.

Le maréchal, ayant offert sa démission au gouvernement qui l'avait aussitôt acceptée, s'était embarqué, définitivement, à Casablanca sur l'*Anfa*. Départ à la fois triomphal et funèbre. La ville criait sa reconnaissance, son admiration et son chagrin. A Gibraltar, deux torpilleurs britanniques attendaient l'*Anfa* à l'entrée du détroit et l'escortèrent jusqu'au large, les équipages, massés sur le pont, poussant leurs « hurrah » en l'honneur du grand Africain. Quelques amis intimes du maréchal, — Félix de Vogüé, Pierre Viénot et moi, — nous avions décidé de nous rendre à Marseille pour saluer le Maréchal et la Maréchale à leur arrivée. Donc, le 13 octobre, vers quatorze heures, nous étions au môle où le bateau devait accoster. Nous cherchons les troupes qui, sans doute, rendront les honneurs au grand chef. Nous cherchons les personnages officiels qui, sur l'invitation du gouvernement, vont saluer, à son retour définitif sur le sol natal, l'un des plus glorieux ouvriers de la grandeur française. Nous serions-nous trompés? de quoi? d'heure? de jour? — Pas la moindre compagnie n'est là. Pas un homme. Pas un drapeau. Le préfet? Absent. Le général commandant le 15e Corps? Absent. Le Maire? Absent. Les élus du département? Absents. Personne. C'est donc qu'on nous a mal renseignés. Ce bateau qui arrive, ce n'est pas, ce ne peut être l'*Anfa*! Si, pourtant, on ne nous a pas trompés, car voici le maréchal, sur le pont, qui nous aperçoit et nous fait signe de la main... Nous sommes une poignée d'amis — dont le Pacha de Marrakech — qui nous découvrons en silence... L'*Anfa* accoste. On jette la passerelle. Une demi-heure va s'écouler, une morne, une atroce demi-heure, pendant laquelle nous resterons, le maréchal sur le pont, nous sur le quai, ne pouvant même pas nous joindre, car « on ne monte pas à bord ». Le médecin sanitaire est en retard..., il faut attendre son bon plaisir!... Alors, quand les formalités sont enfin accomplies,

un général de brigade arrive tout courant pour présenter « les excuses » du commandant de corps d'armée qui est « très occupé ». Un chef de cabinet au col mou vient présenter « les excuses » du Préfet, qui, lui aussi, est « très occupé ». Quelques personnalités appartenant aux seuls milieux économiques de Marseille, deux ou trois journalistes locaux défilent... Et c'est tout... Lyautey, maréchal de France, premier soldat colonial de France, qui, après trente et un ans de services, ayant achevé en Afrique du Nord l'œuvre de Charles X, de Bugeaud et de Ferry, organisé, défendu le Protectorat de la République au Maroc, sauvé peut-être notre empire africain tout entier, rentrait en France pour y jouir d'un repos bien gagné, descend à terre. Il a fait son dernier voyage officiel... A Paris, où il arrive le lendemain, — sauf quelques amis, — personne, non plus, n'est à la gare pour le recevoir. Le gouvernement l'ignore et ne lui donnera pas signe de vie avant des mois. La seule communication « officielle » qui attend le Maréchal à son domicile parisien, est une lettre du fisc l'invitant à régler sans délai des contributions en retard...

Sous le coup de l'émotion que mes amis et moi nous avions ressentie à Marseille, j'écrivis une « lettre ouverte à M. le Président du Conseil, ministre de la guerre » (qui était à ce moment-là M. Paul Painlevé) et je priai mon ami Lucien Romier, qui dirigeait alors avec éclat le *Figaro*, d'insérer ma protestation dans les colonnes de son journal.

J'ai déjà écrit plusieurs centaines d'articles dans ma modeste vie de publiciste. Jamais aucun article ne m'a valu de tels suffrages. De tous les coins de France, j'ai reçu un nombre incalculable de lettres d'approbation, où s'exprimait une indignation touchante... Non. La vraie France n'est pas ingrate. Elle a parfois des accès de nerfs. Mais son cœur est là, toujours chaud, toujours robuste. Hier M. le Président de la République rendait officiellement, au Maroc, un magnifique hommage à celui qui en avait été le tout « puissant magicien ». Au seul nom de Lyautey l'assistance trépignait d'enthousiasme... Je le demande : pourquoi n'effacerait-on pas le scandaleux souvenir de la journée du 13 octobre 1925 en invitant le maréchal Lyautey à se rendre au Maroc, pour une tournée officielle d'inspection et d'amitié.

***

Un des plus beaux mots du Maréchal, — et sans doute ne se le rappelle-t-il pas lui-même, car il s'agit d'un propos qui lui a échappé familièrement, — c'est mon ami Charles Reibel, député de Seine-et-Oise, qui me l'a raconté.

C'était à Casablanca, le jour même du départ de Lyautey. Le Maréchal et la Maréchale venaient de traverser la ville, au milieu des acclamations et des fleurs. Puis ils étaient allés déjeuner pour la dernière fois à la résidence avant de s'embarquer sur l'*Anfa*. A table, Reibel, de passage au Maroc, se trouvait assis à côté du Maréchal. Lyautey ne parlait pas. Il était absorbé dans ses pensées. Tout d'un coup, il se pencha vers son voisin, et, de sa voix sourde et saccadée, il lui dit : « Voyez-vous, Reibel, il y a une chose qui m'embête rudement... Je ne bâtirai plus de villes... »

***

Signe de vitalité débordante. Tout Lyautey est dans ce mot. Il a été par-dessus tout un « bâtisseur ». C'est par là qu'il s'apparente au grand siècle, qu'il n'est à son aise que sur certains plans et que, chez lui, ce qu'il y a de vraiment exceptionnel, ce n'est pas l'intelligence, la finesse, l'esprit d'organisation, la ténacité, mais ce tempérament obstiné d'homme qui bâtit. Dans le tableau si pénétrant qu'il a brossé de la vie politique en France, André Siegfried note avec raison que :

Nous sommes la République des petites gens, préoccupée, selon le mot d'Alain, d'une « action continuelle des petits contre les gros », toujours prête à défendre, à favoriser, ce qui est petit... Les grandes choses que demande notre époque de civilisation matérielle doivent se faire chez nous en dehors de la politique et presque à son insu, parce que notre démocratie, née d'autres préoccupations et conçue pour d'autres buts, n'a ni méthode, ni, à vrai dire, de véritable intérêt pour semblable programme. Qui soutiendra que l'organisation de la santé publique, le développement national du téléphone ou de la T. S. F., l'urbanisme et les énormes problèmes qu'il implique, constituent, dans notre monde politique, un souci de premier plan? Peut-être même ces « grandes choses », qui eussent séduit Colbert ou Napoléon, sont-elles par essence antidémocratiques, c'est-à-dire étrangères au

génie d'un système où la masse ne veut pas s'organiser et refuse ce sacrifice de l'individu à la discipline venant d'en haut qu'exige toute puissante entreprise matérielle[1].

Mais Siegfried ne prend-il pas un peu allégrement son parti de cette « minimisation » du tempérament national? Sur ce point, il me permettra de lui chercher une très amicale querelle. Tout ce qu'il dit me paraît, hélas, exact. Mais, je n'admets pas, non, je ne veux pas admettre que la France moderne puisse se complaire dans cette mentalité — je ne dirai même pas de « petit bourgeois » — mais de « petit retraité ». Dieu sait si j'admire l'équilibre foncier du Français, son sens naturel de l'ordre, de la mesure, de l'épargne son individualisme raisonnable, sa prudence. Dieu sait si, dans la grande confusion où se débat le monde, les vertus spécifiquement françaises m'apparaissent comme le vrai point d'appui de la civilisation occidentale. Mais n'allons pas ériger en mystique ce qui, dans nos tendances, peut devenir, en s'exagérant, un côté faible, voire un danger. Parce que nous sommes des bourgeois, n'allons pas devenir des Béotiens. Parce que nous sommes des conservateurs, gardons-nous d'être des réactionnaires. Il faut veiller. Car la pente est glissante. Concéder à un peuple qu'il a raison de ne plus avoir d'imagination collective, que sa force est dans un individualisme étriqué, c'est inviter ce peuple à s'ouvrir les veines pour mourir sans qu'il s'en aperçoive. Précisément, parmi les « grandes choses » auxquelles notre système démocratique répugne, l'architecture, l'urbanisme sont des signes certains de vitalité. Si j'étais Allemand, par exemple, c'est dans le prodigieux développement de l'urbanisme allemand que je puiserais ma vraie foi dans le relèvement et l'avenir de mon pays. Un peuple qui construit avec audace est riche de sève. Jamais la France n'a montré plus de puissance créatrice que du temps où elle bâtissait ses cathédrales, ses châteaux, le Val-de-Grâce, les Invalides, Versailles... Hélas! la lèpre de la banlieue parisienne n'est pas faite pour nous réjouir, surtout si l'on connaît la répugnance, la peur qu'ont les pouvoirs publics de poser le vaste problème de l'aména-

1. *Tableau des partis en France*, pages 90 et 91 (Grasset, édit.).

gement de la région parisienne sur le plan en dehors duquel il ne saurait être résolu. Pourtant, je me rassure. Car, si je vois nos villes de province parsemées de bien pauvres échantillons de l'architecture française contemporaine, je vois aussi — au lendemain d'une guerre épuisante — ce qu'un peuple, saigné à blanc, a fait surgir en cinq ans dans dix départements calcinés; je vois ce qu'il a fait dans ses ports, — Le Havre, Marseille, — dans ses régions de houille blanche, — Dauphiné, Pyrénées, — ce qu'il a fait dans ses possessions d'Outre-Mer. Non, toute la France n'est pas composée que de « petits » qui pensent petitement, agissent petitement et réduisent la vie à leur mesure. Il y a aussi dans ce peuple de fourmis — et vivent les fourmis! — des animateurs tout-puissants qui maintiennent, bien vivante, la flamme française. Et peut-être ce que j'admire le plus en Lyautey, ce dont je lui suis le plus reconnaissant, c'est, dans une époque où l'on a une tendance à penser petitement, à se dessécher dans la prudence, d'avoir imposé des conceptions hardies, d'avoir vu grand — malgré bureaux, routines, critiques, sarcasmes. Comme on ne prouve jamais mieux la marche qu'en marchant, il a montré à l'étranger, en bâtissant le Maroc, que la France éternelle savait toujours bâtir.

***

Il faut voir le maréchal Lyautey chez lui, en Lorraine, pour comprendre l'amour qu'il porte au sol natal, ce que représentent pour lui la province, la famille, les traditions dont il est issu. Dieu sait pourtant, dans cette marche de l'Est, que les amertumes ne lui ont pas été ménagées. Les Allemands se sont acharnés sur cette maison de Crévic qu'il aimait plus que tout au monde; ils l'ont brûlée, ensevelissant mille chers souvenirs sous ses décombres. Mais Lyautey n'est pas un homme à gémir sur des cendres. Il possédait déjà, dans un autre coin de Lorraine, une charmante petite gentilhommière qu'un oncle lui avait laissée. C'est là qu'il a reconstitué la « maison » et transplanté l'arbre familial découronné mais non point abattu. Autour du vieux logis de Thorey, de grandes ailes toutes neuves se dressent, remplies des souvenirs

rapportés d'Asie et d'Afrique. Mais ce n'est pas vers ces éclatants témoignages de sa carrière que se portent surtout les soins, le cœur du Maréchal. A ces trophées, il préfère les souvenirs qu'on a pu sauver de l'incendie de Crévic, ceux qu'il a lui-même pieusement rassemblés au cours de sa vie, souvenirs de son enfance, de ses parents, de sa lignée, de tous ceux qui l'ont précédé. Et c'est dans ce sentiment de la continuité familiale, dans ce culte attendri des choses qui sont mortes mais qui ont participé à une vie antérieure, que le Maréchal goûte peut-être, sur le sol lorrain, les seuls vrais apaisements de son esprit. Rien de plus logique qu'un tel goût. Ceux qui créent ont seuls la compréhension juste des valeurs du passé. Ils mesurent ces valeurs à l'envie qu'ils ont eux-mêmes de fixer l'avenir. Tout être qui porte en soi quelque chose d'éternel est tourmenté par le désir de s'éterniser. « Car je t'aime, Éternité », disait Nietzsche. Malheureux, les hommes qui ne recherchent pas en tout la promesse de l'éternité, dont le gosier ne brûle pas de cette soif... En Lorraine, aux pieds de la colline inspirée, si grande avec sa triple parure d'âme, d'action et d'intelligence et dont jaillissent d'âge en âge des voix surnaturelles, le maréchal Lyautey sent tout ce qu'il aime, tout ce qu'il professe, s'accorder avec les formes graves et magnifiques de la nature, avec les idées qui planent sur elle.

L'été dernier, je me promenais à Thorey avec le Maréchal. Autour de la « maison » reconstituée, taillant dans les bois, nivelant les prés, il a tracé un parc aux proportions et aux lignes classiques et, pour l'étoffer, il a planté, de-ci, de-là, quantité de petits arbres. Avec cette animation qu'il met dans tout ce qui l'intéresse, le Maréchal me faisait remarquer les progrès que les jeunes plantations avaient faits en quatre ans. Il me disait, agitant sa canne comme un chef d'orchestre son bâton : « Tu vois, dans quinze ans, ces tilleuls seront à cette hauteur ; dans vingt ans, ces buis boucheront ce vide ; on se rend déjà très bien compte, n'est-ce pas? Regarde cette perspective... ce boulingrin... cette patte d'oie... » Et, tandis que le Maréchal parlait, on eût dit que la nature elle-même s'agitait et que la frêle pépinière prenait brusquement les allures d'un parc de Lenôtre. A part moi, je songeais, avec un serrement de cœur, au grand mot qu'il disait le jour de son départ du

Maroc : « Voyez-vous, Reibel, il y a une chose qui m'embête rudement... je ne bâtirai plus de villes... »

Non. Mais, en Lorraine, il plante des jardins.

***

Et pourtant, si, le maréchal Lyautey, construit encore une ville, et cette ville-éphémère, aux portes de Paris, sera comme une synthèse, comme une consécration magnifique de l'œuvre coloniale effectuée, sur l'ensemble du globe, par les nations civilisatrices.

L'Exposition internationale qu'on inaugurera ce printemps permettra d'admirer le splendide effort colonial accompli par nos amis britanniques, belges, hollandais, espagnols, italiens, portugais, américains, que sais-je... Elle permettra de mesurer à leur valeur la puissance et la beauté de notre propre empire d'outre-mer, d'associer dans le même sentiment de fière gratitude tous ceux qui, depuis des siècles, sous tous les régimes, soldats, marins, administrateurs, missionnaires, colons, l'ont patiemment édifié. Elle permettra enfin de rendre un solennel hommage au grand soldat, au grand animateur colonial de notre époque : le maréchal de France Hubert Lyautey.

WLADIMIR D'ORMESSON

CONQUÊTE[1]

Le mot l'avait frappé. Quinze jours plus tard, il y pensait encore : un mauvais système; comme toujours, il employait un mauvais système. J'avais raison. Lorsqu'on a mis sur pied un projet, il faut s'y tenir. Il se cramponnait à celui de la mine. D'abord l'étain, le reste suivrait. Et, si cela ne venait pas, tant pis. Du moins aurait-il triomphé de lui-même.

Ce n'était pas une mince affaire. Du plus loin qu'il se souvenait, son instinct lui avait soufflé qu'il n'y a pas d'ordre, que les réussites sont précaires, qu'aucun bonheur ne dure. Son sang remuait, le poussait tour à tour dans toutes les directions. A combien de coups de tête n'avait-il pas cédé? Des entreprises, et puis d'autres entreprises, le succès même. Quel était le sens de tout cela? Cette question l'avait traversé; elle était revenue; elle le hantait. Vers le milieu de sa vie, il avait décidé qu'il fallait choisir. « De toutes mes occupations, quelle est la principale? Que suis-je? Que faire pour me sauver? » A première vue, il lui avait paru bizarre qu'il fût nécessaire de se sauver. Dans la suite, il avait compris de quoi il s'agissait : se sauver de l'oubli, élever ce petit tas de pierres, pousser ce surgeon qui pendant quelque temps nous prolonge et recule l'action de la mort. Il semble que chacun de nous, à un moment donné, agisse comme s'il se sentait embarqué dans une aventure à laquelle seul l'essentiel peut survivre. Pour Grean, il y avait bien réfléchi, le noyau ne

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

pouvait être que la mine : autour de la mine, il organiserait son existence. Il échapperait à la dispersion. Il réussirait à construire, à laisser quelque chose derrière soi...

Se marier? Cela faisait partie du plan : la mine, c'est-à-dire de l'argent, et, par la femme, des enfants pour continuer. Mais avait-il voulu Stéphanie? C'était plutôt madame Muller qui l'avait choisi pour sa fille, flatté, retenu. Depuis des années il connaissait la maison. Wilfrid avait toujours quelque combinaison séduisante à vous soumettre : un homme si fertile en ressources. Et puis un jour... On ne sait comment les idées se forment dans la tête. Stéphanie? Oui, c'était Marie-des-Nuages qui avait tout décidé. Elle devait savoir ce que sa fille voulait. Alors pourquoi cela ne marchait-il pas? Pourquoi y avait-il toujours dans la vie de Grean quelque chose qui ne marchait pas?

Il avait beau se rengorger, se payer de mots, classer ses actes et compter dans sa main : « Primo, deuxièmement, troisièmement... » il avait beau puiser dans les richesses de son passé comme une étoffe s'imbibe du liquide où elle pourrit, ses défaillances, ses fautes, la médiocrité de ses moyens lui paraissaient inscrites dans la trame même de son être. Roi des Khamus? Et puis? Des transactions manquées avec les Chinois de Singapore et de Penang, l'histoire des lions et des lustres... Sans doute il avait des excuses : la malhonnêteté, la perfidie des gens. Cela l'empêchait-il de s'inquiéter pour l'avenir? Chaque fois qu'il rencontrait un obstacle, il se jetait dessus. Les objets du désir renaissaient sous ses pas. C'était moins une œuvre, lui semblait-il parfois, qu'il s'agissait d'accomplir, que la vie elle-même, cette éternelle et formidable antagoniste, sur laquelle il faudrait remporter une victoire.

De tous les problèmes qu'il ruminait, celui de l'amour était bien le plus alarmant. Sans femme, il ne pouvait réussir qu'à demi. Avec Stéphanie... Lorsqu'elle ne courait pas les rizières ou les berges du fleuve, lorsqu'elle ne se réfugiait pas sur le faîte des murs comme un chat et qu'il réussissait à la garder pendant une heure ou deux près de lui, elle le regardait sans déplaisir. Sans confiance aussi. Quelquefois elle se recroquevillait dans un fauteuil; ou bien elle laissait jouer ses reins, ses membres, sa nuque avec une nonchalance

exaspérante. Sur ses lèvres errait un sourire dont personne n'était maître. Daniel se montrait-il plus triste, elle lui offrait de le défendre contre les fantômes par l'écriture, par les sortilèges, en le tatouant. Des fantômes! quelle absurdité! A moins qu'il ne fût question de ceux qui logeaient sous le front bas de cette fille. Peut-être ne savait-il pas la prendre? Il avait dirigé des centaines de coolies. Il aimait commander. Mais il lui fallait bien reconnaître qu'il avait peu l'habitude des femmes. Celle-ci attendait-elle qu'il se traînât à ses pieds?

Vers la fin de la journée, il m'emmenait faire un tour dans les allées de Pawang-Bharu. Les Européens de l'endroit nous connaissaient de vue. Sans doute parce que nous étions de l'entourage du Tuan, ils ne nous parlaient guère. J'entends, comme si c'était aujourd'hui, Euclide crier : « Rats, rats... » aux portes de leurs jardins. Je revois Wilfrid les croiser en pousse-pousse, son sceptre à molette à la main, et la grosse Marie-des-Nuages, sous son ombrelle verte, surveiller désespérément l'avenue où ils passaient. Mais eux, nos « semblables », je ne peux vraiment dire qu'ils aient rien laissé dans ma mémoire. Et c'est assurément un des faits qui contribuent à baigner mes souvenirs de cette époque dans une atmosphère de rêve. Un rêve assez absurde qu'alourdissait péniblement l'approche de la saison des pluies. Parfois, levant les yeux, Daniel interrogeait le bleu plombé du ciel, dont la chaleur pesait comme une menace sur le toit même des aréquiers et des banyans, et dissolvait dans une sorte de brume violette les plus hautes palmes.

— Tu vois ce cocotier? — questionnait-il en me désignant un panache lointain. — *Elle* en abattrait toutes les noix d'ici, à la carabine, sans en manquer une.

Je devinai qu'il s'était enquis auprès des indigènes, le long de la rivière, de ce qu'y faisait Stéphanie chaque jour. Elle tirait des crocodiles. Elle empruntait aux riverains leurs sampangs. Rentrée à Pawang-Bharu, elle s'arrêtait devant les échoppes, causait avec les femmes accroupies sur les tréteaux du marché. Il avait voulu, je le compris, l'accompagner. Il la gênait. Pourtant il ne croyait pas qu'elle eût quelque chose de positif à cacher. Elle avait des amis partout et glissait de l'un à l'autre.

— Crois-tu qu'elle entre ici? — me demanda-t-il soudain en passant devant une grande maison.

— Pourquoi?

Il me regarda d'un air confus, enleva son casque démodé, en essuya l'intérieur d'un coup de mouchoir, et me répondit :

— Je ne sais pas... C'était pour connaître ton impression. De toutes façons, — ajouta-t-il, — Stéphanie ne fait pas ce qu'elle doit. C'était convenu entre nous, tu comprends? Absolument convenu. Alors...

Il avait la passion de la justice, le malheureux; et quand il se plaignait à Muller de l'attitude de cette fille, on lui répondait : « Qu'y puis-je? » comme s'il avait suffi, pour que tout allât bien, de nourrir des bêtes, de préparer des ballots de tabac en sifflant, et de dormir.

On se moquait de Grean à Pawang-Bharu. Il se le répétait, s'excitait à froid, puis tout à coup, pour apaiser sa propre indignation et vaincre ses griefs, me disait : « La vie n'est bien faite que pour les médiocres », d'une façon un peu solennelle qui inspirait des doutes sur son intelligence.

Lorsque je repense à cette période de mes relations avec lui, je me demande si ce qui sépare le plus la jeunesse de l'âge mûr n'est pas le sentiment, presque la sensation de la valeur du temps : on dirait que la richesse et l'hostilité du monde persuadent aux hommes de se servir eux-mêmes. J'aurais bien attendu, d'autant plus volontiers que cette mine commençait à me faire peur. Mais, à Grean, il fallait une réponse. Oui ou non. Et en finir.

***

Jamais je n'ai su exactement pourquoi il m'avait emmené la nuit où tout se décida. Peur de l'inconnu? Désir d'exécution publique? Mais où? Comment? Sans doute l'ignorait-il aussi quand il vint me réveiller vers une heure du matin. « Vite. » Sa voix était basse; le ton impérieux. Dans sa hâte, croyant me tendre ma chemise, il attrapa sur le bocal un linge que j'y avais posé pour cacher la pieuvre. La clarté de la nuit tomba sur la bête flottante.

— Vite.

Le temps lui pesait.

— Tes sandales, et referme ta porte.

J'enfilai une veste, sortis sur le balcon, sautai dans le jardin derrière lui, sans un mot; un instant plus tard, nous étions à l'abri des banyans, de l'autre côté de la pelouse qu'illuminait une lune trouble.

De l'étonnement? Non. Le moment était venu, voilà : comme pour une femme en mal d'enfant. « Eh bien? » Je voyais l'autre parler, la moustache de travers, les lèvres déteintes, la bouche noire, ses prunelles d'oiseau projetant au-dessus de moi leur feu sourd et fouillant la nuit sans seulement m'effleurer. Le cimier de ses cheveux, dans cette lumière de chrome collant aux troncs d'arbres et qui décolorait le flanc du Bouddah installé parmi eux, me parut gris.

— Où est-elle?

Ses lèvres continuaient de remuer. Je compris qu'il avait parlé à Stéphanie, vainement, depuis l'heure où j'étais rentré dans ma chambre jusqu'à celle où elle avait feint de s'enfermer dans la sienne. Parler! Toujours parler! Croire à ce qui lui était dû... Vingt minutes plus tard, il s'était aperçu que Stéphanie se préparait à sortir. Elle venait de filer en pleine nuit, seule.

— Je te dis qu'elle est folle, — prononça-t-il sur un ton de fureur désespérée.

Dans le noir, à travers un bois de tamariniers, nous gagnâmes le bord de la route. A droite, sur un globe lumineux, suspendu en pleines ténèbres, la pompe à essence du garage chinois découpait le mot *Shell*. A gauche, il n'y avait qu'à continuer sous les arbres pour atteindre la côte.

C'est dans cette direction qu'elle est partie...

— Quoi? vers la plage?

Il fit « oui » de la tête, traversa la route à grands pas, et, sitôt après l'endroit où celle-ci coupe le vieux rempart, se replongea dans le fourré.

— Viens donc...

De traces, point : un silence lourd; une odeur de plantes pourries; et au loin le bruit de la mer.

Le rempart s'enfonçait de biais dans la masse des palmes, des racines et des lianes : un de ces remparts à double cloison

de briques, bourrés de terre végétale, qui subsistent, lépreux, autour des vieilles villes malaises. Au bout de cent mètres, il débouchait sur la plage. Clapotante dans l'obscurité, où flottait une odeur de varech, la rampe phosphorescente de la mer nous apparut avec ses reflets verdâtres, et en même temps, comme si notre sort eût été de ne jamais la voir que sur la crête des murs, glissant à travers les airs le long d'un chemin doucement éclairé par la lune, Stéphanie. Sans se presser, sans s'arrêter, elle suivait le haut du rempart.

— Où va-t-elle?

D'un signe, s'arrêtant, Grean me fit taire.

— Tu devrais, — souffla-t-il, — prendre l'autre côté du mur.

Il était sans veste, les manches de sa chemise retroussées au-dessus du coude, en pantalon de tussor, en sandales, et sa tête avait recommencé de pivoter sur son cou, à petits mouvements saccadés.

— Elle a sauté dans le bois!

C'était vrai : sur le rempart, plus rien. Je me rappelle qu'en courant, je trébuchai et que mes mains s'enfoncèrent dans un trou plein d'eau de mer visqueuse à la température du corps. A quelques pas de là, une brèche s'ouvrit, puis un layon dans le fourré.

— Par ici, — indiqua Grean.

Stéphanie, de nouveau, glissait devant nous. Vêtus de clair comme nous l'étions, elle pouvait nous avoir vus depuis longtemps. Elle ne se retournait pas. Le layon nous ramenait tout droit vers la ville. Le tunnel, devrais-je dire, avec ses deux parois d'épais taillis, couvertes d'une voûte de feuillage où les étoiles se montraient de loin en loin par des déchirures béantes. Du diable si je sais ce que nous espérions, à moins que ce ne fût l'étain, cet étain à la conquête duquel Grean s'était lancé — la grande idée de sa vie — et que la lune, par une sorte d'ironie, semblait répandre à nos pieds dans toutes les clairières. Il en coulait sur le sentier, dans des grottes de ténèbres, sur les fantômes les plus invraisemblables qu'eussent fait naître sous mes yeux l'héroïsme et la peur. Cette Stéphanie était folle peut-être. Mais sa folie, en ce cas, nous avait bien gagnés.

Deux chiens erraient à la lisière du bois, devant les premiers bungalows de Pawang-Bharu. Ils nous regardèrent. Oui, véritablement, ils nous regardèrent, au point de me faire prendre conscience, pour la première fois, de ce qu'il pouvait y avoir d'insolite dans toute cette promenade. Un instant, à l'entrée du petit temple chinois où brillaient, dans une sorte de brasero, quelques tisons, Stéphanie hésita. Un souffle tiède passa dans la nuit, et ce souffle la remit en marche. De temps en temps, elle levait la tête vers les fenêtres ouvertes des maisons : dans l'une d'elles un ventilateur tournait, dont elle respira le vent, collée de tout le buste contre la saillie d'une vérandah. Plus loin, nous la vîmes pousser une barrière, gravir les premières marches d'un escalier et faire se dresser devant elle un Malais somnolent, qui, pendant plusieurs secondes, demeura sous nos yeux immobile et stupide. « Déplorable », murmura Grean. Le son de ce mot ne s'était pas éteint que, de nouveau, Stéphanie avait disparu.

Nous étions près du grand bungalow dont Grean, l'autre jour, m'avait demandé : « Crois-tu qu'elle entre ici? » Deux fenêtres — alors que tout dans le voisinage était obscur — y demeuraient éclairées : rectangles jaunâtres qui se découpaient de biais sur le flanc de la maison et dont les treillages métalliques tamisaient la lumière. Il ne devait pas être loin de deux heures du matin. Un peu de brise chaude soufflait dans l'obscurité. « Vous devriez prendre garde », nous avait dit le Tuan. « La saison des pluies approche. » Les pluies... Déjà elles s'amoncelaient. Elles formaient autour de la lune un halo, une pesante nuée qui nous menaçait tous et qui, tous peut-être, Daniel, Stéphanie et les occupants de cette chambre éclairée (je me souvins alors que la maison appartenait à un indigène riche), nous étoufferaient en même temps. Blafard, Grean surveillait les deux fenêtres. Le long de sa tempe, la petite boule de nerfs montait et descendait. Le menton s'était relevé. Au bout des bras écartés, ses poings lourds se crispèrent.

A ce moment, les deux chiens que nous avions rencontrés aux premières maisons reparurent à quelques mètres de nous, de l'autre côté de l'avenue, s'arrêtèrent et se remirent à nous regarder. La tête de Grean pivota. Ses narines frémirent.

Soudain, pris de colère, il ramassa un caillou et le lança à toute volée sur les bêtes qui s'enfuirent en hurlant. Des voix aussitôt s'élevèrent dans la chambre. Il y avait là un homme qui parlait en malais, et une femme. Grean me fit un signe de tête. « Tu l'entends? » voulait-il dire. « Elle, là dedans! Elle! » La parole lui manquait. Ainsi, le plus profond ressort en Stéphanie, le but de ses courses, c'était cela : un indigène. On m'avait montré l'homme : ni beau, ni jeune, autant que je pus m'en souvenir. « Que crois-tu que je vais faire? » avait l'air de me demander Grean. L'aspect de son visage m'effraya : creusé en tous sens, comme un vieux masque; une expression d'orgueil presque ridicule dans le dessin des sourcils; et, autour de la bouche, une faiblesse, une anxiété qui semblaient être comme le reflet mortel de tout ce que cette chambre pouvait recéler de plus dangereux. Dans le bas du treillage, un rectangle lumineux s'était ouvert. Une tête en surgit : celle d'un Malais gras et ridé, vêtu à l'européenne. Derrière lui, une femme que nous ne connaissions pas se penchait d'un air curieux.

— *What do you want?*

Et, au même instant, Stéphanie sortit, bien loin de là, dans le noir, de derrière une tout autre maison.

Elle passa devant nous. Elle nous fit un sourire. Non point qu'elle voulût nous provoquer. C'était plutôt un signe de reconnaissance, un salut à des gens qu'il vous est égal de rencontrer ici ou là, et dont on ne prend guère la peine de se demander ce qu'ils peuvent faire au milieu de la nuit, devant les fenêtres d'une maison étrangère. Il y avait là, — je dois l'admettre — de quoi mettre hors de lui un autre que Grean.

— Stéphanie!

Je le vis s'élancer derrière elle et celle-ci hâter le pas, puis se mettre à courir.

— Où allez-vous? — cria-t-il en s'arrêtant.

Visiblement il avait perdu tout sang-froid, « Stéphanie! » Elle ne l'entendait même plus. Il se remit à courir et je courus derrière lui.

Deux cents mètres à peine nous séparaient du bungalow de Muller. De leur double bande d'ombre, les aréquiers de l'avenue couvraient notre course. La lune, entre leurs troncs, étalait

de grandes flaques blanches que Stéphanie, comme un jeune animal, franchissait d'un bond. Près de la pompe lumineuse du garage, Grean crut l'attraper. Elle lui échappa. Il la prit sur l'escalier, la poussa dans sa chambre, se posta sur le seuil.

— Où êtes-vous allée?

Du balcon, je la voyais adossée au mur, près de son lit, le visage et les yeux brillants, ses lèvres un peu écartées, un morceau de langue poussé entre les dents.

— Où êtes-vous allée?

Question véritablement stupide... Et Grean qui étendait les deux bras en travers de la porte...

— Pourquoi ne parlez-vous pas?

Il m'avait oublié, certes. Il devait se croire bien loin du reste du monde, loin même de cette maison que les échos de sa voix commençaient à réveiller, de ces chambres où Euclide rallumait sa lampe, où le Tuan dressait l'oreille, où Marie-des-Nuages s'affolait déjà. Seul avec la « grande idée de sa vie ». Pour un homme impulsif, candide, et qui avait l'habitude de régler soi-même ses affaires, c'était assurément une horrible tentation. Stéphanie baissait la tête. Je vois encore la barre étroite de son front, ses longs cils, et le rire silencieux qui lui découvrait les dents. Je vois Daniel prendre cette tête entre ses deux mains — elle y disparut presque toute — et la relever très lentement, par un immense effort, comme s'il eût redressé une barre de fer. Je le vois pencher sa propre tête en avant, puis un peu à gauche, et chercher la place d'un baiser. Pour le reste...

Devant moi la porte s'était refermée. Lorsqu'on la rouvrit, Stéphanie et Grean étaient aux prises sous la moustiquaire en loques; au milieu de la chambre, devant le lit saccagé, la silhouette triangulaire du Tuan tournait comme une toupie à bout de course. Un instant plus tard, Grean jaillit sur le balcon, la joue ensanglantée, et ce fut alors seulement que j'aperçus dans la main du Tuan le bâton à molette. Marie s'y accrochait, bégayante :

— Je vous en supplie... je vous en supplie.

La main appuyée sur sa blessure, Grean avait l'air de contenir l'explosion de quelque épouvantable souffrance.

— Je vous en supplie...

— Quoi?

Je ne sais qui lui répondit. Dans un flot de phrases coupées, les mots « sentiments paternels » me frappèrent. Du moins je le crois, puisque Marie, au milieu du tumulte, les répéta comme si elle les avait entendus aussi. « Sentiments paternels? Paternels...? » La chair blette de ses joues s'empourpra. Une plainte lui échappa. Et mollement, dans sa robe de chambre bleue, nous la vîmes, évanouie, glisser sur les planches du balcon.

***

Toute son existence, elle l'avait sacrifiée à cette fille. C'était pour Stéphanie qu'elle avait accepté jadis le premier venu, un marchand de bêtes; pour lui procurer le pain quotidien; pour élever, pour ramener parmi les Blancs cette enfant que les consuls européens avaient désavouée, et dont parfois elle baisait le front, les paupières, le cou, avec une intensité qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

— Où est-elle?

— Dans sa chambre.

— Allez la chercher. Vite. Amenez-la. Pauvre petite...

— Elle s'est enfermée à clef.

Une plainte lui échappa. Étendue sur son lit, la chair de son visage soudain noyée dans un flot de sang lie-de-vin, ses cheveux lui flottant par mèches devant le front, elle se laissait rafraîchir les tempes d'une serviette mouillée.

— Et Wilfrid?

— Muller? — dit Grean, la main toujours appuyée sur sa joue. — Il doit être descendu dans le jardin, du côté des cages. Il attend que nous vidions les lieux.

— Ah...! — fit Marie d'une voix blanche.

Pendant quelques instants elle fixa du regard la lampe que j'avais allumée à son chevet, puis, fermant les yeux, se remit à sangloter.

Quinze ans d'efforts pour en arriver là... « Quand Wilfrid m'a rencontrée, je n'avais plus un sou. Mon mari tué. Cette petite à nourrir... La misère. Et dans un pays où l'on ne peut sortir de chez soi sans risquer la mort... » Je ne sais

à qui elle parlait. A Grean peut-être qui, assis sur une chaise au milieu de la chambre, poursuivait dans le vide d'irréalisables espérances.

Le Tuan. Il n'avait guère plu à Marie, d'abord; c'était vrai. Mais cet homme la protégeait, lui faisait des cadeaux. Dans sa situation pouvait-elle choisir? espérer mieux? Son désir avait été de s'installer dans une région où l'on n'eût pas trop entendu parler de ses malheurs, d'y vivre avec de vrais Européens, d'introduire sa fille et de la marier plus tard dans un milieu où il ne fût pas question de *pra-pritcha* ni de vie asiatique; un milieu où tous retournent vieillir dans leur patrie. A Pawang-Bharu, où le Tuan l'avait emmenée, les femmes ne semblaient point particulièrement désireuses de la connaître : à moins que ce ne fût lui qui ne s'intéressât point à elles, et qui le leur fît sentir. Il menait une vie si particulière.

— Peu à peu, — souffla-t-elle, — on devient une brute. On a chaud, on oublie tout.

Et soudain traversée d'une décharge nerveuse :

— Vous êtes sûr que Wilfrid n'est pas avec la petite...?

Assise à la terrasse du bungalow, il lui arrivait de le voir rentrer dans le jardin en pousse-pousse, son bouledogue devant soi, et de fixer le sceptre à molette qu'il tenait à la main au point de devenir le sceptre lui-même, quelque chose de flexible et de lourd comme le bout d'une branche sous le poids d'un oiseau. Ces moments où il la fascinait, d'autres où elle le voyait parler à ses bêtes, où elle l'entendait siffler dans le jardin, la nuit, avec une douceur et une virtuosité extrêmes, étaient les meilleurs de son existence. Elle avait cru se vendre à Muller pour sa fille; et à la longue, comme il la trompait, elle avait découvert, dans tous les tourments du chagrin et de l'humiliation, qu'elle l'aimait.

— Car il m'a trompée ignoblement, — dit-elle en se redressant à moitié sur son lit (la robe de chambre bleue bâilla devant un morceau de sa chair fatiguée). — Il m'a trompée avec toutes les servantes de la maison, presque sous mes yeux. J'ai pris Euclide. Mais alors c'est devenu bien pire. Il y avait Stéphanie....

De la main, elle écartait les mèches sur son front; elle

semblait prendre Grean à témoin de toute cette ignominie. Lui ne l'écoutait plus. A quoi pensait-il? A sa mine peut-être, comme on pense à la fortune ou aux œuvres lorsqu'on est désabusé des sentiments et des hommes. Tout était noir dans cette chambre, sauf le rond de la lampe sur la table de chevet. La nuit, en sa clarté de chrome, se découpait à la porte du balcon : dans ce rectangle, la silhouette d'Euclide, comme celle d'une sentinelle sans armes, passait et repassait de temps en temps.

— Je veux voir Stéphanie.

Elle s'était levée. Je crus qu'elle ne tiendrait pas sur ses jambes. Elle atteignit Grean. Du bout des doigts, en tremblant un peu, — on eût dit que toucher cet homme la mettait dans une délicieuse agitation, — elle effleura sa joue à l'endroit où le bâton à molette l'avait blessée.

— Et moi, — dit Daniel en se redressant tout à coup, — j'en ai assez.

— Ah... — fit-elle, interdite. — L'autre s'était mis à marcher de long en large. Lui, le dernier des Grean. — Ah...

Elle se rassit dans l'ombre.

Jamais une créature ne m'a fait éprouver plus que Marie Muller la dépendance des femmes. L'argent, Wilfrid en gagnait. La situation, Grean aurait sans doute pu la lui rendre; mais Grean partait et le Tuan dépensait tout sans songer à revenir en Europe. Dans les pires moments, elle avait besoin de lui. Parfois, la nuit, — des nuits comme celle-ci, — elle s'était mise à sangloter. Alors ce gros homme, aux petits yeux d'écorce de citron, terriblement intelligent, et qui venait de passer une heure à rôder autour de Stéphanie, la prenait, la dorlotait dans ses bras, en repliant les ongles dans ses mains pour ne pas la griffer; elle appuyait la tête sur son cou et pleurait plus fort. Une fois, il l'avait menacée d'appeler Euclide, si elle continuait, de le faire entrer dans la chambre, et crier « Rats... rats... », son panier de poison à la main. Jamais il n'élevait la voix. A peine tapotait-il sur la table. Ou bien il s'en allait. Et Marie-des-Nuages demeurait seule, à trembler parce que Stéphanie allait la trahir. Stéphanie... Une femme? Non, un chat sauvage, une folle : les mots mêmes de Grean.

— Oh, Daniel, Daniel, tirez-moi de cet enfer.

Le plus lamentable, dans ce déballage, était de sentir que tout cela serait en pure perte. Quand même il eût été en notre pouvoir de l'emmener, elle ne nous aurait pas suivis. Un instinct tout-puissant, je ne sais quel préjugé ancestral, hérité peut-être des grand'mères aux crinolines, la retiendraient chez Muller. Préservez-nous, mon Dieu, de la tentation, et que tout soit dit.

— Maintenant que vous allez mieux, — dit Grean, — Sikh va boucler les valises. Nous finirons la nuit à l'hôtel.

— A l'hôtel!

Je vis dans ses yeux une lueur d'épouvante. Sur le fond de la nuit, Euclide passa une fois de plus, comme pour témoigner que nous étions encore sous la surveillance du Tuan.

— A l'hôtel, à cette heure-ci!

Elle avait enduré tous les malheurs, toutes les agonies de l'amour et de la faim, mais elle ne supporterait pas, cette misérable, que, dans Pawang-Bharu, les apparences ne soient sauvées jusqu'au bout.

Nous gagnâmes l'hôtel aux premiers signes de l'aube et y prîmes une chambre. Par la fenêtre, on apercevait, de l'autre côté de la route, devant un massif d'arbres énormes, un poteau indicateur émaillé, avec des chiffres noirs : la distance à la frontière du Siam. Grean se remit à écrire. Ainsi le jour de notre rencontre, quand il avait essayé pour la première fois de m'enseigner comment on met de l'ordre dans sa vie.

— Voici ma lettre... En mains propres, cela va sans dire.

Vers neuf heures, j'étais de retour chez Muller. Une cage ouverte, renversée, gisait sur la pelouse. La maison paraissait vide. Euclide, que je découvris dans la cuisine, en train de changer ma pieuvre de bocal, — c'était une occupation à laquelle il prenait toujours plaisir, — alla chercher Stéphanie et me l'amena sur le balcon. Elle ne paraissait ni émue, ni fatiguée. Son léger embarras, au moment où je lui tendis l'enveloppe, ne venait point de ce que le message lui fût adressé par Grean : elle n'avait jamais considéré les écrits qu'avec un peu de suspicion. A peine eut-elle décacheté celui-ci, — une de ces lettres interminables, pleines de

mots magnifiques comme j'avais bien pensé que Daniel saurait en écrire, — je vis qu'elle n'en serait aucunement touchée. Elle n'était pas inintelligente. Rien que primitive. Aucun de ces signes n'atteignait son cerveau.

Tandis qu'elle faisait semblant de lire, je l'examinai une dernière fois : une belle fille, vraiment, avec des jambes admirables, les cuisses surtout, moulées par cette robe malaise qu'elle paraissait n'avoir point quittée depuis la veille. La peau des bras très foncée, les mains nerveuses; aux ongles une pigmentation qui trahissait le sang indigène. Et ce front très bas, très étroit, ces yeux si rapprochés du nez, cet air têtu pour accomplir les actes les plus simples... Quand elle eut fini de lire, elle leva sur moi des yeux sombres et luisants, et me demanda, en me montrant les feuilles de la lettre :

— Que dois-je faire de ceci?

Nulle insolence dans la question : seulement l'idée que ces pages n'étaient point son affaire, et que peut-être il convenait de les rendre à celui qui les avait écrites. En même temps elle fit un mouvement du flanc et du ventre pour donner une autre place à l'étoffe de sa robe. C'était si étrange, cette impudeur du corps, et cet air éternellement pensif, qu'on en ressentait un peu de gêne, presque de l'ahurissement. Comme j'étais loin de cette fille (une pointe de vanité fantastique me fit penser à cet instant que Grean n'avait pas dû en être beaucoup plus près pendant tout notre séjour) : aussi loin qu'on peut l'être d'une enfant au berceau. Elle parut soupeser la lettre et, relevant les yeux :

— Est-ce que je dois la montrer au Tuan?

Je la considérai avec un regain d'intérêt.

— Au Tuan Muller?

— Oui.

— Vous êtes une drôle de fille.

Elle baissa les cils et, d'une voix que je ne connaissais point :

— Pourquoi?

C'était assez embarrassant à dire.

— Vous avez de l'indulgence pour lui...

Elle ne comprenait pas.

— Vous vous laissez caresser...

— Cela vous fait envie?

Ce fut à mon tour de baisser les paupières, et je ne les relevai qu'en l'entendant ajouter :

— Tous les Européens sont les mêmes : ils font des manières, ils ont mauvaise mine, ils sont trop...

Jamais nous n'avions parlé si longtemps. Elle se tenait là, sur le balcon, dans une attitude impersonnelle, comme une sorte d'allégorie de ce qu'il y a de plus instinctif et de plus dangereux dans les femmes. Et, pendant tout ce temps, il me semblait qu'elle allait sauter sur la balustrade, se mettre à marcher le long de ce bout de bois, ainsi qu'elle l'avait fait sur le mur du jardin ou sur le haut du rempart, les mollets nus, les reins serrés dans sa robe malaise, et toutes les lignes de son corps jouant avec une aise folle, une tranquillité inexprimable, dans l'air déjà lourd de pluie.

— Tu vois ce cocotier? — m'avait dit Grean. — Elle en abattrait toutes les noix d'ici, sans en manquer une.

Des noix, ou des animaux, N'importe quoi. Un clin d'œil dans ce visage si pur, une pression de son doigt sur la gâchette, et la bête était morte. Elle paraissait réfléchir. Enfin elle laissa glisser son regard par-dessus mon épaule et, sans un mot, repliant la lettre, s'effaça dans la maison.

— Eh bien?

Je me retournai : c'était Muller : vêtu d'une chemise de cellular et d'un pantalon de toile blanche nouvellement repassé, chaussé de petits souliers de toile incroyablement pointus; l'air assez surpris de me voir.

— Je... Madame Muller est-elle ici?

Il hésita.

— Madame Muller m'ennuie, — fit-il d'une voix presque imperceptible.

Il semblait avoir envie de s'expliquer et, ne sachant comment s'y prendre, déambulait sur le balcon, lissait d'un revers du pouce sa couronne de cheveux. Enfin je le vis s'asseoir à la grande table de la terrasse, devant plusieurs piles de paquets dont il paraissait ne s'être éloigné que pour venir me chercher.

— Vous étiez occupé?

— Oui... Chacun s'occupe...

Tout à coup, dardant sur moi ses prunelles couleur écorce de citron :

— Le tout est de savoir à quoi.

Debout de l'autre côté de la table, j'y regardais traîner ses ongles.

— Alors...? — reprit-il. — Vous montez à la mine?

— Que voulez-vous que je fasse?

— Oh... — Il se renversa un peu en arrière et laissa dodeliner sa tête sur son gros cou. — Je ne sais pas...

— Nous sommes partis avec l'intention d'aller à cette mine. C'est décidé depuis longtemps. Pourquoi changerions-nous?

— Oui, on se le demande...

Son ironie commençait à me troubler. A plusieurs reprises, je le vis passer sa langue sur ses lèvres. Il se leva, prit un siphon, un verre, se versa du whisky, et revint s'asseoir à la place qu'il avait quittée.

— Vous avez soif?

— Non.

— Bien sûr? La bouteille est là...

— Je sais.

Il plissa les yeux jusqu'à ce qu'il ne restât entre les paupières que deux pointes jaunes et brillantes.

— Vous savez beaucoup de choses, d'ailleurs, c'est le tort des jeunes gens de votre espèce. Ils ont la cervelle encombrée. Cela les empêche de voir, de se laisser faire... comment dirai-je? d'être adroits avec la nature... Vraiment, vous n'avez pas soif? Ce n'est pas encore l'heure du saladier.

Le ton était d'une affabilité extraordinaire.

— Il y a pourtant un chapitre, — reprit-il, — que vous possédez peut-être mal : celui des mines d'étain. Et, dans votre cas, cette insuffisance paraît tout de même un peu fâcheuse. Oh, — protesta-t-il en levant la main, — il ne s'agit pas d'ignorance en général. L'ignorance ou la connaissance en général ne valent pas qu'on en parle. Mais savez-vous par exemple que, pour construire les charmantes maisons dont vous avez dressé les plans, il faut des planches ou des briques? Et que vous n'aurez ni planches — faute de scierie — ni briques, faute d'argile. Des schistes, des granits, des calcaires cris-

tallisés tant que vous voudrez. Quant à la terre à briques, elle existe, mais je serais curieux d'apprendre comment vous la transporterez. Savez-vous...

Il s'accouda plus avant sur la table. Le timbre de sa voix s'adoucit encore.

— Savez-vous que les mines, comme les femmes, — il sourit, — ce ne sont pas les voies de fait qui les atteignent, mais un travail lent qui en a raison, d'invisibles influences, la route qui approche un peu chaque année, les villages qui se déplacent, les épines qui tombent, la pluie qui se fraye un passage...

— D'accord...

Comment ne pas voir où il voulait en venir? A petites gorgées, les yeux à demi clos, il vida la moitié de son verre. Son regard m'atteignit de nouveau.

— J'ignore pourquoi vous avez quitté vos occupations, là-bas. Admettons... — il se remit à sourire d'une manière presque intolérable, — admettons que ce soit pour voir ce qu'il est coutume d'appeler du pays. Nous pouvons l'admettre? Oui. Eh bien, pensez-vous mieux y réussir en vous butant? Voyons, mon ami, voyons... Vous avez assez de jugement pour vous rendre compte que ce n'est pas Grean qui fera sortir un kilo d'étain de la Rivière-Lente...

Je tremblais d'exaspération. Une sorte de voile me passa devant les yeux.

— Réfléchissez. C'est toujours amusant de réfléchir. Vous avez rencontré Grean quelque part. Un individu et un point. Ferez-vous, pendant des années, dépendre votre avenir de ce point et de cet individu, alors qu'il y a devant vous la terre entière, les hommes, les colons même qui sont encore des hommes, leurs femmes, la beauté sous toutes ses formes? Regardez les insectes. J'en connais un...

— Il ne s'agit pas d'insectes.

— Le fait est que vous avez passé de sales moments et qu'il faudrait essayer d'en passer de meilleurs. Si on allait chasser l'éléphant...

— Soit. Et ensuite?..

— Ensuite il viendra autre chose. Je vais vous dire, j'ai un principe.

Ses lèvres se formèrent en corne comme s'il allait me distiller quelque inappréciable élixir de sagesse.

— Ce qui t'attire, accomplis-le. Le plaisir est un signe. Avez-vous envie d'aller à la Rivière-Lente?

— Je n'ai plus un cent...

Il siffla. Un sifflement doux, interminable, qui me coula dans les entrailles.

— Je vois ce que c'est. Situation des plus intéressantes. Jeune homme sans ressources perdu dans les États Malais...

Pourquoi ne suis-je point parti alors?

— Regardez les insectes...

C'était lui, le Tuan, qui, armé d'une loupe, me regardait essayer de gravir les parois d'un vase, pour me reprécipiter d'un léger souffle de ses lèvres jointes, chaque fois que j'en atteignais le bord. Entre nous, sur la table, s'empilaient de légères caisses métalliques sur lesquelles, je me souviens avoir lu « Tabac »; et, à côté de ces caisses, de petits sachets de toile. Tout en parlant, Muller s'était remis à sa besogne. Je ne voyais pas ses mains, cachées qu'elles étaient par le couvercle relevé d'une des caisses (les autres demeuraient closes), mais le travail consistait évidemment à répartir le contenu de la caisse dans de petits paquets de papier d'étain, et à envelopper chacun de ces paquets dans un sachet de toile.

— Au fond, — reprit le Tuan quand il en eut terminé deux ou trois, — vous êtes à l'âge le plus malheureux. L'âge des pires incertitudes, celui où l'on ne sait pas encore attendre, et où les gens commencent à vous épouvanter avec ces deux idioties : la conduite dans la vie et la suite dans les idées. Tout cela pour suivre jusque dans le fossé un Grean, un des ânes les plus néfastes...

— Je sais que vous le détestez...

Il me dévisagea par-dessus le rebord de sa caisse, et me désignant du menton l'endroit où avait eu lieu la scène de la nuit précédente :

— Oh, pas pour les raisons que vous supposez. Je le déteste pour sa bêtise.

Un peu de sang lui montait au front et colorait le devant de son crâne. Tout à coup il chercha dans sa poche, prit des lunettes et les chaussa, comme si sa vue s'était troublée. Un

reflet posé sur ses verres en fit deux ronds d'argent pâle.

— Je le déteste, parce que c'est un être nuisible avec son idéalisme et ses crises d'enthousiasme. Je le déteste parce qu'il joue au chef comme les boys qui se mettent auprès du chauffeur. Il n'est rien, après tout. C'est moi qui lui ai procuré la mine, qui lui ai prêté de l'argent. Et tout ce qu'il touche tourne mal. Allez, mon ami, allez, puisque ça vous amuse,

J'étais atterré. Précédé du tap-tap inégal de ses pieds nus sur les planches du balcon, Euclide apparut à l'entrée de la terrasse. Il tenait à la main le bassin dans lequel je lui avais vu porter le premier jour de la viande aux bêtes. Mais ce bassin, cette fois-ci, contenait une matière visqueuse qu'il versa dans un plat, sous le banc circulaire, où se recroquevillait, lamentable et tremblant dans ses écailles, un pangolin malade. Puis il remplit le gobelet de métal fixé au perchoir du *minah-bird*, et repartit vers la cuisine, de la même démarche un peu raide qui m'avait frappé dans Pawang-Bharu, lorsqu'il y criait : « Rats... rats... »

— Les bêtes ne vont pas, — dit le Tuan en refermant sa caisse. — Ce sont les pluies qu'elles sentent. Et vous? Vous ne sentez rien?

Au bruit qu'il faisait de la langue contre ses dents, les deux mangoustes descendirent le long des piliers de la terrasse. Puis le bouledogue arriva. Il me parut plus gros encore que d'habitude, plus grand, et ses pattes étaient plus écartées. Je n'osais faire un mouvement.

— Vous me demandiez si Marie-des-Nuages était à la maison? — dit le Tuan soudain, tout en examinant ses mangoustes. — Eh bien, non, elle est partie... Oh! elle reviendra. Soyez tranquille. Elle revient toujours.

Il essaya de distinguer quelque chose dans la gueule d'une des mangoustes, sans y toucher; il se pencha.

— Cette femme, voyez-vous, a passé sa vie à rêver d'une autre vie. Et le plus curieux, c'est que son rêve est fixe, aussi fixe qu'une étoile, tandis que les pieds se promènent. Vous entendez les crapauds, dans le jardin?

Pendant dix secondes, nous prêtâmes l'oreille.

— Je me demande comment ces animaux ne crèvent pas. Mais dans quelques jours ils auront de l'eau. Assez pour

noyer tous les crapauds de Malaisie et tous les buffles avec... Passez-moi le sucre, voulez-vous? Merci.

Tel je l'avais surpris, les premiers jours, installé au milieu de ses bêtes comme dans une jungle, tel il m'apparut en ces derniers instants. Il ne semblait pas s'occuper plus de moi que si j'avais été déjà perdu au fond de la Rivière-Lente. Un peu plus tard pourtant, il ajouta, les yeux sur la mangouste :

— J'ai voulu la quitter pour Stéphanie.

Et comme je sursautais :

— Mais oui, c'est bien naturel...

— Votre femme!

— Je ne suis pas bien sûr, — à peine ses dents, ses lèvres de caoutchouc rouge laissaient-elles filtrer les syllabes, — que ce soit ma femme légitime.

Je restai sans un mot.

— Et puis elle a pleuré. Pas pour elle, pour sa fille. Stéphanie aurait accepté à cette époque. Elle était très jeune. Enfin... je l'aurais manœuvrée.

Il parlait avec une ingénuité stupéfiante, sans toujours paraître s'occuper de moi.

— Voyez-vous, — et là, pour la première fois il trahit un peu de gêne, — je suis timide, horriblement timide.

Le timbre s'assourdit encore.

— Et puis; pas très joli...

— Adieu.

Il lâcha la mangouste, souleva ses lunettes et me fixa de ses prunelles écorce de citron.

— Vous partez?

Ma tête fit oui.

— Décidé?... Alors vous êtes comme Marie. Le même dragon vous habite : la fidélité.

Un intolérable sourire planait sur ses lèvres.

— Eh bien... au revoir.

— Que t'a-t-elle dit? — demanda Grean debout au milieu de nos valises.

J'avais couru jusqu'à l'hôtel, et la question me tombait dessus comme une pierre. Ce que Stéphanie m'avait dit? L'horreur de ma conversation avec le Tuan débordait.

— Ella a lu la lettre devant toi?

— Oui.

Ma parole d'honneur, il bombait le torse. Il levait le menton. Le « Roi des Khamus ». Il était comme dans ma chambre, le soir de notre rencontre, après la « liquidation » des lions et des lustres; un peu plus hâbleur peut-être qu'au sortir du malabar qui nous avait servi à fuir. Et ce nouvel échec, aujourd'hui, ne lui apprenait rien. Il ne voulait rien apprendre.

— Eh bien?

— Elle a dit... — jamais le sentiment d'avoir été expulsé de moi-même, d'agir pour un être fabriqué de toutes pièces ne m'étreignait plus fort qu'à ce moment. — Elle m'a dit : bonne chance... Et puis : je souhaite qu'il revienne ici avec ce qu'il désire.

Les narines de Grean palpitèrent. Il leva le menton et fit un mouvement des épaules qui pouvait signifier : « Toutes les mêmes... » De sa poche venaient de surgir des lettres au timbre de Singapore.

— Il est temps, d'ailleurs, mon petit Sikh. Tu sais ce que je tiens là? *Ils* ont l'audace de me réclamer de l'argent. A moi, tu entends, à moi. Quelle honte...

***

Qu'il se sentît poussé dans les reins, que la force même de ses craintes et de ses résolutions l'empêchât de revenir en arrière, c'est vraisemblable. Après tant de déboires, il ne voyait de salut que dans la mine. Sa grande idée : celle qu'il se faisait de sa vie, et à défaut de laquelle tout chavirait. Mais moi, je sais bien que je l'aurais planté là dans un accès de terreur panique, — des crampes, depuis mon entretien avec Muller me traversaient l'estomac, — si à ce moment l'image humiliante du papier que j'avais laissé chez Van Rossum, sous le calendrier-pendule, ne s'était présentée à mon esprit. Un bout de papier... Car c'est cela, en fin de compte, qui m'empêcha de fuir. Un sentiment assez bas : la honte d'avoir à faire amende honorable. C'est cela plus que le manque d'argent; plus que la curiosité qui me possédait encore, et me relançait au plus vif de mon angoisse. « Je ne viendrai plus. »

Ces quatre mots, je les revoyais écrits de ma main, sur la table, sur les murs, sur le massif d'arbres de l'autre côté de la route, sur le dos de Grean, — il fermait les valises, — comme on voit un numéro inscrit sur la camisole d'un forçat. Comme j'avais vu, le jour de départ, affichés au tableau, sur le quai, ces trois noms de navires :

MARUDU
ELLENGA
SAIGON MARU

L'avenir était vaste alors. Tandis que maintenant il se rétrécissait. Ainsi l'entonnoir à l'intérieur duquel on ne cesse de descendre; et ce que j'apercevais au fond, ce petit trou noir, n'avait vraiment rien de commun avec les illusions auxquelles je m'étais stupidement livré.

Stupidement? peut-être point, après tout. Il y eut des moments, au début de ce voyage, où Daniel réussit encore à me donner l'avant-goût du succès. Sa tête osseuse profilée à la fenêtre de notre compartiment (il n'était plus question de voyager dans des classes différentes), il me rappelait notre fuite en malabar. Libre! Libre d'accomplir le grand destin qu'il imaginait. Sa volonté le soutenait comme une tringle de fer soutient un personnage d'étoupe : elle lui permettait de poursuivre, à ses propres yeux, la comédie. Je n'ai point connu d'homme qui eût un sens plus noble d'une certaine magnificence infuse dans toutes les choses, et des idées plus fausses sur ses obligations. Je n'en ai point connu qui fît preuve d'une telle jobarderie devant l'infortune. Rien de certain ne bordait le flot magique, les vagues successives de ses phrases. Elles nous conduiraient bien quelque part. A la Rivière-Lente sans doute, à la mine. Nous y arriverions. Il faut que tout arrive.

— Voulez-vous que je vous dise...

Le regard sur la campagne, il ne m'écoutait pas.

— Je crois qu'au fond, vous n'aimiez pas Stéphanie autant que vous le pensiez.

— Quoi?

Au bout de quelques secondes, je vis sa moustache se relever.

— C'est bien possible... En effet...

Mon idée ne lui déplaisait pas. Sa tête fit deux petits mouvements saccadés. Ses joues se creusèrent.

— Je l'aurais certainement aimée,... elle, et les petits. Mais je n'ai pas eu le temps.

Il respira, et après un silence :

— Je n'ai jamais eu le temps de rien faire... C'est drôle... Quand on veut quelque chose, cela se projette devant vous, cela s'épaissit, et finit par vous cacher le monde, par être un tampon entre vous et la vie... Alors, on casse tout pour respirer... Voilà, j'ai tout cassé. Enfin, je veux dire que je suis allé au plus pressé... Après... Pauvre Stéphanie...

Sa puissance d'illusion était extraordinaire. Il se rencoigna, regarda passer un homme en veste kaki dans le couloir.

— Alors, tu regrettes toujours Abbeville..., ta sale petite rivière...?

Le soleil était haut; la vitre baissée. Dans nos bronches traînait un air chaud et visqueux. A droite, contre nous, une colonnade de palmiers défila. Daniel avait croisé l'une sur l'autre ses cuisses maigres.

— Moi, je devais être fermier, percepteur, ou quelque chose dans la laine... Que sais-je? On était fier de moi. Et puis je me suis embarqué pour l'Orient, comme pilotin. A Bangkok, l'envie m'a pris de déserter. Tu connais Bangkok?

Une petite émotion me prit. C'était là que j'avais débarqué en Orient, moi aussi. Huit jours de cette ville immense, incompréhensible, que les canaux pénètrent et d'où, faute de quais, on ne découvre le fleuve que lorsqu'on est dessus.

— Oui.

— Tu vois, sur la droite du Ménam, avant le tournant de la grande pagode, l'emplacement des anciennes légations? Il y a encore un hôtel à cet endroit, avec deux ou trois arbres à palmes devant : une assez vieille baraque, qui sent le linoléum...

— En effet...

Grean cligna des paupières.

— C'était superbe, ce fleuve énorme, les bateaux dessus, les voiliers, les vapeurs; et au loin les toits bleus, rouges, dorés des pagodes...

— Cela donnait envie de vivre là?

Ses épaules lentement se haussèrent, puis retombèrent tout à coup.

— Cela donnait envie de vivre. Je me suis glissé dans une jonque de fruits conduite par deux Siamois, le mari et la femme, avec un enfant; un petit garçon. Un peu plus haut se trouvait une chapelle catholique, et devant cette chapelle, sur un banc, un père était assis. J'ai envoyé le petit garçon le chercher. Il est venu. De la jonque, je lui ai expliqué le cas. Naturellement il m'a exhorté à regagner mon bateau. Je n'ai pas voulu. Pendant deux jours la jonque est restée accostée là, moi dedans. Je couchais à l'avant. On me donnait du riz, cuit dans un bouteillon, sous le toit de paille de la jonque. Le troisième jour, comme je persistais à vouloir descendre, le père a consenti et il m'a conseillé de me faire inscrire au consulat. Il y a plus de vingt ans de cela. Je sais que la chapelle catholique a disparu...

— Vous entrez quelquefois dans les chapelles?

Il fronça les sourcils; les traits de son visage se tirèrent.

— J'y entrais. A cette époque, je croyais qu'il existe hors de nous une force, une loi, quelque chose enfin... J'y croyais d'ailleurs encore il y a peu d'années.

— Qui vous a fait changer?

Il me considéra avec défiance, comme si j'avais été là pour déchaîner tous les démons de son âme.

— Qui? Personne. Seulement, à la longue, je me suis aperçu qu'il est dangereux d'attendre un secours de l'extérieur. Dangereux, — un sourire de tendresse assez émouvant transforma son visage, — de trop souvent faire appel au Sikh du carrefour. La Providence, je la fabrique tous les jours. Tu n'as jamais commandé à des hommes?

Il avait lâché la brassière. Penché sur moi, les cheveux drus sur le front, il me semblait qu'il me regardait de très haut, du dos de l'éléphant sur lequel il avait jadis traversé le Tenassérim; de l'estrade où trônent les princes malais dont il avait été l'ami, au temps où les hommes étaient quelque chose en Asie.

— Mon pauvre Sikh...

A l'horizon, derrière les fils télégraphiques de la voie, sans cesse croisés et décroisés, le faîte d'une colline s'élevait lentement. Daniel y jeta un regard.

— T'ai-je raconté que j'avais connu alors une Siamoise qui détenait le monopole des œufs de tortue? J'ai même vécu trois ans avec elle. J'aurais pu l'épouser. Cela ne me disait pas grand'chose. Et puis je me suis mis en bons termes avec les femmes du Régent...

— Celui par qui le père de Stéphanie...

Une flamme passa dans ses yeux et les durcit.

— Oui. C'était à la même époque, à peu près. Les gens se retrouvent...

Il parut chasser une image importune.

— Je leur empruntais de petites sommes dont je n'avais pas besoin, et, pour leur laisser croire que je m'en étais servi, je leur rendais en tikaux ronds ce que j'avais pris en tikaux plats. L'année suivante, elles m'ont fait allouer un moulin à décortiquer le riz. Ce moulin marchait bien. Si je l'avais gardé...

Il hocha la tête et sembla supputer un chiffre.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Sait-on pourquoi on fait ceci ou cela? On est capable de tout. On croit en tout. J'avais acheté un immeuble à Bangkok il y a seize ou dix-sept ans, et je l'ai vendu pour me procurer des actions d'une mine d'or du côté de Chantaburi. Le papier ne vaut rien. J'aurais pu faire fortune dix fois. C'est stupide...

J'aurais pu... J'aurais pu... Un air de lassitude extrême s'était abattu sur son visage. Tout à coup, dans un sursaut de véhémence :

— Alors, tu comprends que je ne veux plus continuer à jouer ce jeu-là! Tu comprends...

C'était la même expression indignée que lorsqu'il me parlait de « canailles » et de l'ignominie dont le monde est plein. Et moi, qui, à chacun de ses aveux, comparais sa route à la mienne, je tremblais de reconnaître dans ses fautes l'image de celles que tout homme commet.

— Quand arriverons-nous à la Rivière-Lente?

— Demain soir, j'espère... Il n'est que temps.

Machinalement, des deux doigts étendus de sa main droite, il appuyait dans la paume de sa main gauche. Ses regards, par la portière, suivaient la montée lente des collines, vers le nord.

— Je crois, — et la pression de ses deux doigts, visiblement, se fit plus forte, — je crois que l'existence de chacun de nous a une fin vers laquelle tout converge. Les uns ne l'aperçoivent que dans un éclair, par accident, dirait-on; d'autres seulement au moment de mourir. D'autres, jamais.

Sa voix avait baissé.

— Moi, j'ai quarante-six ans, et il n'y a pas très longtemps que je suis sûr de l'avoir reconnue. Vois-tu, Sikh, elle est ce que je te disais quand je t'ai rencontré. Impossible d'en changer encore. C'est impossible...

***

A la frontière siamoise, nous dédouanâmes les caisses. Elles nous attendaient depuis plusieurs semaines au fond d'un entrepôt où s'étaient accumulées des marchandises qu'il fallut déranger. Tandis qu'on les sortait de là, un peu d'eau tiède me tomba sur la joue : plus qu'une grosse goutte, moins qu'un fond de soucoupe. Sur la manche de ma veste, une tache de liquide était en train de s'étendre. Et, sur le quai, autour de moi... Il commençait à pleuvoir.

Du ciel à peine assombri, des gouttes continuaient de choir une à une, comme d'une toile gonflée d'eau, et chacune s'écrasait sur l'asphalte, y faisait une tache d'une superficie impressionnante. Les Siamois employés aux bagages avaient interrompu leur travail; dans la gare une rumeur courait, un bruit de nasales et de gutturales, à croire qu'un train royal s'était annoncé tout à coup. Au bout de trois minutes, toute la partie du quai que ne protégeaient pas les verrières ruisselait d'eau. Quand une goutte vous atteignait, on en sentait le poids, distinctement, comme celui d'un doigt sur l'épaule.

Debout sous la verrière, à l'extrême bord de la zone abritée, Grean regardait. Il ne me dit pas un mot de la pluie. Nous étions peut-être, dans toute la gare, les seuls à n'en point parler. Mais l'expression morne de son visage me frappa. Les contre-temps? Un de plus. A quoi bon se plaindre? Un employé supérieur, en sarong de soie verte, képi galonné, bas et souliers noirs, vint lui remettre des papiers qu'il mit dans sa poche. Trois bonzes, très jeunes, très bruns, la tête rasée, nous consi-

déraient d'un peu plus loin, près de l'étalage du marchand de journaux. Le monde est si vaste. On n'en possède qu'un bout à la fois.

— Ont-ils fini d'embarquer les caisses? — demanda Grean. — Puis il retomba dans son silence.

C'était là le pire avec un homme de sa nature : il vous chauffait de son enthousiasme, vous entraînait vers je ne sais quelles flammes, et soudain s'arrêtait, frappé d'aveuglement ou de torpeur. Susceptible, avec cela, prompt à la colère et soutenu par l'idée qu'il se faisait de son destin. Pendant toute cette après-midi-là, il me parut écœuré.

— Nous aurions pu, — me dit-il, — sans les caisses, arriver à Chaysuen (c'était l'endroit où nous devions quitter le train) vers le soir.

Mais il y avait les caisses. Une toute petite partie de cette matière sur laquelle Grean n'aimait point compter dans ses projets. Et ces caisses suffisaient à nous empêcher, pour des raisons très simples, de prendre le train le plus rapide. Pour le nôtre, c'était une sorte de jouet composé d'un wagon de voyageurs, avec de toutes petites fenêtres et des banquettes de paille, et d'une lourde file de plates-formes et de fourgons bourrés des produits les plus divers. Quant à la locomotive, brillante comme une idole, je ne sais ce qu'on lui donnait à consommer, du pétrole, des bûches, de la paille, mais elle exhalait un vaste panache de fumée noirâtre, qui retombait sur les wagons en nous asphyxiant, ou traçait à notre flanc, sur la terre, une longue ombre sinistre. Je crois bien que nous étions les seuls voyageurs dans ce train. L'unique voie où nous nous traînions, de courbe en courbe, entre deux hautes murailles verdâtres, avait l'air véritablement de conduire au bout du monde. Parfois une pente se présentait devant nous, et nous la gravissions au prix d'un halètement pénible que les arbres répercutaient à nos oreilles. Tout à coup, avec un bruit effroyable, la vapeur se renversait. De secousse en secousse, la descente nous emportait, et peu à peu, pris par la vitesse, il semblait que nous perdions le contact des rails, que nous nous mettions à glisser en l'air sans plus rien sentir ni entendre que le tintement d'une cloche de cuivre accrochée à la locomotive. Il arrivait, tandis que nous progressions

poussivement sur un terrain moins inégal, qu'au détour d'un bois, un autre train apparût en face de nous. Alors, nous nous avancions pour le flairer. Puis nous reculions sur une voie de garage à demi obstruée de racines, et l'autre passait en lâchant, dans le silence et la solitude, une sorte de mugissement absurde, digne des premiers âges du monde, qui ne paraissait point émouvoir le mécanicien siamois installé, luisant de sueur, à sa fenêtre de métal.

Tout cela n'avait rien d'humain; pas plus, dans les profondeurs végétales au sein desquelles nous nous coulions, que ces échappées où des oiseaux, à notre approche, s'élevaient en tourbillonnant. Conquête, singulière conquête... Vers huit heures, à bout de souffle, le train s'arrêta devant une baraque, comme s'il avait été perdu. Nous nous trouvâmes en présence d'une espèce de petit singe en képi, col ouvert et ceinture de cuir, d'abord abasourdi, puis amusé de voir des blancs surgir de ce convoi, et qui nous expliqua, en anglais-pigeon, que notre train passerait la nuit là. Sur quoi, il se retira lui-même dans une autre cambuse qu'on apercevait, bordée d'un bout de trottoir en planches, au beau milieu d'une prairie où erraient quelques chèvres. Nous avions le choix entre les banquettes de paille de notre wagon, trop courtes pour s'y étendre, et le plancher. Grean prit le plancher. Le lendemain à l'aube, je le trouvai dehors, assis sur un banc, et qui interrogeait le ciel.

Arrêtée la veille au bout de deux heures, la pluie pouvait reprendre à chaque instant. Il continuait à ne pas y avoir de nuages à proprement parler. C'était quelque chose de pire, une sorte de calotte de fer qui s'affaissait lentement sur nos têtes et qui achevait de condenser en une masse d'eau formidable toutes les exhalaisons de la terre. Lorsque nous arrivâmes à Chaysuen, — assez tôt encore le matin, — la situation n'avait guère empiré.

— Combien y a-t-il de kilomètres d'ici la Rivière-Lente? — redemandai-je pour la quatrième fois.

— Une trentaine...

Il faut dire que Grean ne paraissait pas très sûr de ce chiffre. Les caisses commençaient à me faire peur. Déposées toutes les trois dans une cour latérale de la station, jamais elles ne m'avaient paru aussi lourdes ni aussi encombrantes.

— Une trentaine de kilomètres ne sont pas grand'chose en somme, — plaidais-je. — En partant tout de suite, nous avons chance d'arriver avant que la pluie ne tombe pour de bon. Si nous sommes surpris en chemin, tant pis : nous aurons toujours gagné trois ou quatre lieues...

Le raisonnement se tenait peut-être, mais nous ne pouvions porter les caisses sur notre dos; et quand il s'agit de trouver dans Chaysuen des gens pour les convoyer, tout le monde se défila. Grean, bien qu'il parlât le siamois assez lentement, — parfois il cherchait ses mots, — paraissait le parler bien; les trois ans avec la femme au monopole des œufs de tortue lui avaient du moins laissé cela. On l'écoutait. Mais, au bout de quelques phrases, chaque fois, le visage de l'interlocuteur se tournait vers le ciel : tous ces indigènes répugnaient à s'embarquer en ce moment.

Il y avait une autre raison qui empêchait Grean de s'entendre avec eux : il s'était mis dans la tête que nous trouverions à Chaysuen un camion automobile. Mirage auquel il associait obstinément un certain Binh. Comme cette syllabe revenait sur ses lèvres, je lui demandai qui elle désignait, et il me répondit :

— L'homme de la mine... le contremaître.

Les Siamois de Chaysuen, malheureusement pour nous, paraissaient beaucoup moins renseignés sur le personnage.

— Binh? Binh?

Les sourcils se fronçaient.

— Ils sont vraiment idiots, — jugeait Grean. — Binh descend ici tous les quinze jours pour se ravitailler.

C'était une de ces affirmations gratuites comme celle qui concernait la présence du camion automobile dans Chaysuen. Du moins, après deux heures d'enquête, découvrîmes-nous un indigène moins « idiot » que les autres, un épicier qui, au nom de Binh, nous ouvrit en souriant une chambre à côté de sa boutique. Binh? Certainement, il le connaissait. Une amitié si subite me parut un peu suspecte; mais le plus étrange est que, dans la chambre en question, sur un plateau, j'aperçus un petit paquet enveloppé de papier d'étain, et, tout à côté, une de ces gaines de toile, qui, je l'aurais juré, sortaient l'un et l'autre, des mains du Tuan Muller. Quant au camion automobile, toujours aucune trace.

Vers une heure, nous revînmes à la station. La calotte du ciel me serrait la tête.

— Chargeons les caisses sur n'importe quelle charrette, — dis-je à Grean, — et partons.

— Soit.

Debout, les mains dans ses poches, il considérait d'un œil fixe l'appareil télégraphique posé derrière un comptoir, sur une table. La vue de cette bande de papier fragile, déroulée jusqu'à terre, — notre dernier lien peut-être avec le reste du monde, — semblait lui enlever tout courage.

— Pawang-Bharu? — Télégraphier à Pawang-Bharu, pourquoi pas?

Il était de ces hommes qui ne peuvent mourir sans faire un discours. Stéphanie l'entendrait. Pour comble, il prétendait ne point partir avant d'avoir reçu sa réponse.

— Croyez-vous donc, que nous allons passer des semaines dans ce trou?

Fureur assez comique lorsqu'on songe à l'endroit où nous allions. Mais voilà, nous approchions du fond de l'entonnoir et je commençais à me dire : « Il y a peut-être une issue de l'autre côté... »

Grean se retourna.

— Je ne t'empêche pas de trouver un véhicule, puisque tu es si malin...

On imagine ce que Chaysuen peut être : un fouillis de baraques, de thuyas, de bambous, de lantanas à fleurs orange, d'où émergent ici une vieille tour de briques arrondie au sommet, là les poteries bleues et les toits cornus de la pagode. Le parfum des jardins mêlé au ras de terre à une odeur de détritus et de bétail. Des poules noires. Des enfants nus couverts de mouches. Dans une étable au sol constellé de crachats rouges de bétel, je finis par découvrir un Birman qui consentit à se mettre à ma disposition, lui, deux hommes, quatre buffles et un chariot.

— Les canailles! — recommençait de jurer Grean devant le bureau du télégraphe. — Je te dis qu'ils ont caché leur camion!

A six heures, les caisses étaient arrimées sur le chariot, dans la cour de la gare. Et, à sept heures, le ciel creva.

Il ne s'agissait plus de gouttes cette fois : une eau massive, un immense rideau liquide, à plis verticaux, tombait. Du seuil de la gare, on ne voyait qu'un bloc vitreux agité de frissons mauves. En un instant la cour s'était vidée. Nos trois aides avaient disparu. Sur le terrain il ne restait que le chariot chargé de caisses, ruisselant et trouble comme une fontaine au centre d'un aquarium.

Pendant plus de deux heures, sans une seconde de trêve, l'eau continua d'écraser le sol. Des ruisseaux s'étaient formés partout, gonflaient, se perdaient du côté de la rue. On ne pouvait même pas dire qu'il restât, dans ce roulement de cataracte, le temps ni la place d'une éclaboussure. Grean et moi, nous étions atterrés, n'osant tendre le bras dehors de peur de le voir haché, respirant mal. Enfin, devant la porte, des panneaux parurent s'ouvrir. On n'étouffait plus. Mais le fracas de la pluie était si sourd, si monotone, le ciel, chargé jusqu'à l'infini de tant d'eau que je n'y pus tenir et me couchai sur un banc.

— Sikh...

— Quoi?

— Où sont tes bonshommes?

— Je ne sais pas. Dans la salle voisine peut-être...

Il y alla et revint.

— Partis. Si c'est tout ce que tu as trouvé pour nous conduire à la mine...

Je me levai.

— Trouvez-en d'autres.

— Pardon... Est-ce toi qui t'es chargé de la voiture, oui ou non?

Il se tenait devant moi, son cimier de cheveux dressés sur le front, les épaules larges, les prunelles dilatées, la moustache dure, la joue creuse, et balançant les poings au bout de ses longs bras maigres.

— Sacré petit Sikh...

L'expression furieuse de son visage fondait en un air d'ironie et de pitié. Il me prit par les bras, me fit pivoter et, par-dessus son épaule :

— Tu ne vois donc pas qu'il a cessé de pleuvoir?

Nous sortîmes. Les bâches, sur le chariot, avaient résisté

à l'arrosage. Mais, alentour, on pataugeait de la plus atroce façon. Dans le ciel, une tache claire, au ras des feuillages, indiquait seule le couchant. Les bambous luisaient et, de la jungle basse des jardins, s'élevait une odeur de pourri.

— Où avais-tu trouvé le chariot?

— Un Birman, par là...

— Eh bien, amène-moi ton Birman. Je lui parlerai. Ensuite tu me feras le plaisir de mettre d'autres chaussures...

Du menton, il désignait mes souliers de toile.

— Et demain, à sept heures, départ.

Le lendemain, il ne voulait plus bouger.

— Tn entends, à peine aurons-nous quitté Chaysuen, *son* télégramme arrivera. *Elle* ne peut pas ne pas répondre. Elle ne peut pas...

Je le regardai le cœur serré, pris d'épouvante.

— Enfin, — reprit-il avec un geste pathétique, — après avoir reçu ma lettre, que t'a-t-elle dit, hein?

— Partons. Dans deux heures, il va se remettre à pleuvoir.

— Il ne pleuvra pas de la journée...

— Qu'en savez-vous?

— Je le sais.

PIERRE FRÉDÉRIX

(*A suivre.*)

L'ÉVOLUTION SOCIALE ET LA MÉDECINE

Sans vouloir tracer un abrégé complet de l'évolution sociale, je tenterai d'en esquisser les grandes lignes, dans le dessein de marquer la place de la médecine dans cette évolution, de saisir comment elle l'a suivie, comment elle s'y est adaptée, quelles influences elle en a reçues, quelles influences elle lui a imposées.

Sans doute l'histoire entière de l'humanité est-elle tissée sur la double trame du progrès des connaissances scientifiques et de l'évolution des idées sociales.

De la Cité antique, telle que Fustel de Coulanges en a brossé magnifiquement le tableau, jusqu'à l'âge moderne, qui, sous nos yeux, continue à dérouler sa course tourmentée, en passant par la formidable révolution morale du Christianisme, c'est la conjugaison de ces deux moteurs de la pensée humaine qui commande à la marche du Monde.

Mais à aucune époque sans doute, autant qu'à la nôtre, l'homme n'a éprouvé d'aussi profonds et aussi rapides changements dans sa formation intellectuelle et dans son organisation collective, sous l'empire des conquêtes de la Science comme des bouleversements de la Société.

Durant de longs siècles, l'activité des hommes, en dehors des productions de l'esprit, s'est bornée à la vie pastorale, au travail de la terre, à des manufactures rudimentaires et à un mercantilisme restreint.

Aux débuts de l'ère moderne, entre le XIIIe et le XVIe siècle, apparaît l'ébauche du capitalisme, avec le commerce de l'argent et la puissance du crédit; puis viennent, au XVIIe, les premières formes de l'industrie. Alors la multiplication considérable des instruments, des matières et des voies du négoce, consécutive à l'ouverture de routes nouvelles aux migrations humaines et de marchés nouveaux aux échanges commerciaux, amène progressivement la concentration féconde des capitaux. L'industrie, parallèlement, appliquait les acquisitions merveilleuses de la Science et utilisait les capitaux. Ces deux forces nouvelles, capitalisme et industrie, entraînaient des changements radicaux, d'une part, dans les réalisations et les conditions du travail, d'autre part, dans la formation et la distribution de la richesse. Ainsi, petit à petit, se constitue le régime social d'aujourd'hui, avec le conflit immanent de ses deux générateurs, travail et capital, à la fois moyens de coordination et agents de discorde.

Durant ces étapes millénaires, aucune relation ne pourrait être discernée entre l'évolution sociale et la médecine. L'état social et la médecine ne réagissent l'un sur l'autre qu'en tant que la profession, s'insérant, comme les autres, dans le cadre de la société, en subit les fluctuations morales, politiques, économiques, et philosophiques.

Le concept le plus élevé et le plus indépendant de toute emprise dogmatique, philosophique ou religieuse, auquel aboutissent les prétentions de la médecine, à l'aube du XIXe siècle, est que la médecine est la science de l'homme, et cela sous l'influence des libres esprits du siècle de Buffon, de Montesquieu, et aussi de médecins, qui certes méritaient mieux que l'oubli où ils sont tombés, Chirac, Hecquet et surtout Bordeu.

Lorsque à cette époque, le médecin fixe son attention sur le corps social, c'est pour y examiner les misères du paupérisme, et s'efforcer d'y parer par une médecine charitable. Là encore, dans la conception divine de la charité, le médecin rejoint le prêtre; ne fut-il pas lui-même, durant de longs siècles, clerc, obligé au célibat, du moins en France?

Toutefois, l'illustre Bordeu, instruit au milieu des Encyclopédistes, explique, dans son livre sur la « Colique métallique »,

comment il entend la médecine d'hôpital, et il ne craint pas d'accuser certaines industries de tuer les ouvriers qu'on y emploie. Sans doute, est-ce dans cet ouvrage qu'on trouve les premiers balbutiements d'une médecine sociale.

Pareilles tendances s'étaient déjà manifestées quelques années plus tôt, en Angleterre, dans un livre de Gédéon Harvey, paru en 1678 et intitulé « *le Médecin et le Pharmacien domestiques.* » En Italie également, vers la même époque, se faisaient jour des préoccupations du même ordre, ainsi qu'en témoigne le travail de Ramazzini, médecin de Padoue, qui, dès 1701, dans son « *De morbis artificum diatriba* » étudie les maladies professionnelles, et dénonce la fréquence de la phtisie chez les fondeurs et les verriers.

Ce ne sont là que des éclairs isolés, fusés de pensées exceptionnellement perspicaces ou généreuses. Mais ils n'indiquent nullement l'orientation de la médecine : celle-ci ne tend qu'à une portée individuelle; et la charité émane d'un sentiment plus qu'elle n'obéit à la raison; elle est affaire de conscience personnelle ou de police administrative, elle n'a pas de contact organique avec la médecine.

Les idées sociales qui s'épanouirent avec la Révolution française devaient conduire d'emblée à la conception de l'assistance. C'est le 21 janvier 1790 que l'Assemblée Nationale mit « au rang des devoirs les plus sacrés de la Nation l'assistance des pauvres, dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie ». Se substituant à la notion sentimentale et religieuse de la charité, l'assistance représente une obligation rationnelle et laïque de la Société. Que cette obligation soit acquittée par le concours de personnes privées ou par l'action des Pouvoirs Publics, c'est toujours le même devoir social qui se trouve rempli, aux lieu et place d'un mouvement du cœur, comme il en est de la charité. Dans ce cadre, la médecine et le médecin apparaissent comme les instruments d'une fonction sociale; mais la science médicale qui s'y applique, le médecin qui s'y emploie, demeurent, comme par le passé, l'une la science de soigner et, si possible, de guérir les malades, l'autre l'artisan désintéressé de cette noble ambition.

Au cours de ces cinquante dernières années, une nouvelle

doctrine, se dressant sur les ruines accumulées par le conflit du travail et du capital, s'est efforcée de fonder sur des bases scientifiques un concept singulièrement plus élevé des relations entre les diverses couches sociales.

S'inspirant des phénomènes physiologiques, cette doctrine a étendu à la vie sociale la valeur essentielle de la solidarité, qui caractérise la vie individuelle. « La solidarité, a dit Charles Gide, est un fait d'une importance capitale dans les sciences naturelles, puisqu'il caractérise la vie. Si l'on cherche, en effet, à définir l'être vivant, l'individu, on ne saurait le faire que par la solidarité des fonctions qui lient des parties distinctes. »

C'est Léon Bourgeois qui a donné son plein développement à la doctrine de la solidarité sociale : « L'homme vit, a-t-il écrit, et sa santé est sans cesse menacée par les maladies des autres hommes, dont, en retour, la vie est menacée par les maladies qu'il contractera lui-même; il travaille, et, par la division nécessaire du travail, les produits de son activité profitent à d'autres, comme les produits du travail d'autrui sont indispensables à la satisfaction de ses besoins; il pense, et chacune de ses pensées réfléchit la pensée de ses semblables dans le cerveau desquels elle va se réfléchir et se reproduire à son tour; il est heureux ou il souffre, il hait ou il aime, et tous ses sentiments sont les effets ou les causes des sentiments conformes ou contraires qui agitent en même temps tous les autres hommes avec lesquels il est en rapport de perpétuel échange... »

Ainsi, avec le progrès des sciences biologiques et l'expansion d'une philosophie naturaliste, est née et s'est développée la doctrine de la solidarité, qui tend aujourd'hui à régler les relations des hommes entre eux dans leurs groupements sociaux.

A la lumière de l'idée de solidarité, la médecine s'éclaire d'un jour nouveau. Elle va cesser d'être exclusivement un moyen d'assister les individus dans leurs misères et leurs tares organiques. Elle se hausse elle-même à la mesure d'un devoir social; elle entre parmi les sciences sociales. Jusqu'alors elle ne s'appliquait qu'aux individus; désormais elle prétend poursuivre ses enquêtes, formuler ses diagnostics, et porter ses remèdes au bénéfice du corps social. Elle ne limite

plus son regard au sujet malade; elle plonge ses investigations et prolonge son action autour de lui, dans sa famille, dans le milieu auquel il appartient; à ce milieu elle demande raison de la maladie, et s'efforce de la lui épargner. Le malade devient le repère qui sert au médecin à scruter la collectivité, à la protéger, à l'améliorer.

D'un mot, les temps nouveaux, animés par un idéal rajeuni de justice sociale, peuvent se glorifier d'une médecine nouvelle. A côté de la médecine individuelle, fruit du génie d'Hippocrate, se dresse la médecine sociale.

Ainsi la notion de solidarité, lent aboutissement et suprême héritage des notions d'assistance et de charité, a-t-elle conduit à la conception d'une médecine sociale. Il ne faudrait pas croire cependant que ce facteur philosophique fut le seul à l'engendrer.

La législation sociale, qui ne fait qu'inscrire dans des formules l'obligation de se plier à des règles de la vie collective issues des mœurs et des idées, devait, elle aussi, par les objectifs qu'elle a visés progressivement au cours du siècle dernier, instaurer une médecine sociale. Des lois protectrices, développant leur action sur les accidents du travail, sur les maladies professionnelles, sur les conditions du travail, — conditions d'habitat, d'outillage, de fonctionnement, — entraînaient la mise en jeu de l'œuvre médicale. Par là le rôle du médecin s'installe dans la vie même de la Cité, non plus seulement par son action auprès des individus qui la composent, mais aussi par la responsabilité qu'il assume, comme conseil et comme contrôle, dans l'organisation et la marche des rouages de la collectivité.

En même temps que s'accomplissait ce mouvement des idées et des faits, qui aboutissait à l'idéal social actuel et incorporait à sa réalisation concrète une nouvelle activité de la médecine, notre science, par un bond prodigieux, déchirait les secrets qui depuis l'ère hippocratique l'avaient enfermée dans l'ignorance des causes des maladies. Les magnifiques écoles physiologiques française, allemande, anglaise, et surtout le génie de Pasteur, qui perçait le mystère des maladies contagieuses, créaient une médecine nouvelle, instruite du mécanisme des principaux processus morbides.

Cet avancement inouï de nos connaissances dotait la médecine sociale des moyens d'action susceptibles de sanctionner ses aspirations en atteignant ses objectifs. En effet la bactériologie, fouillant les maladies infectieuses, isolait leurs germes microbiens, les cataloguait et analysait leurs procédés d'agression, en même temps qu'elle découvrait les modes de résistance de l'organisme.

Du jour où la science médicale put connaître les causes, un nouveau devoir s'imposait à elle : les écarter. Jusqu'ici la médecine n'avait pu espérer combattre les maladies qu'en essayant de guérir les malades. Elle avait bien essayé d'interdire aux épidémies de franchir les frontières, ou de se propager à travers les populations; mais, comment y aurait-elle réussi, alors que, sous le terme de miasmes, elle recouvrait son ignorance complète du déterminisme de ces fléaux?

Désormais, à ces vagues entités se substituent des êtres animés, les microbes; les jeux subtils de la méditation cèdent la place aux expériences précises du laboratoire; les vaines mesures policières et la terreur s'effacent devant les immunisations et l'éducation. Les temps souhaités par Condorcet sont révolus : la médecine préventive est née.

Elle proclame que prévenir est plus sûr et plus économique que guérir; et, pour reprendre l'image pittoresque de mon maître Landouzy, les médecins deviennent empêcheurs de maladies, au lieu d'être seulement guérisseurs de malades. Nulle École médicale, plus que l'École américaine moderne, n'a hâté l'avènement et jalonné le champ de la médecine préventive. Par l'emploi de vaccins et de sérums spécifiques, par la surveillance méthodique du fonctionnement de l'organisme sain, la médecine préventive met l'être humain à l'abri des maladies. Mais cette préservation prétend ne plus s'exercer seulement sur des individus isolés; tout naturellement la médecine préventive arrive à concevoir qu'elle doit, pour amplifier ses succès et affirmer sa valeur, manœuvrer sur la collectivité sociale. Ainsi donc la médecine préventive vient se ranger désormais aux côtés de la médecine curative. Elle a ses moyens d'action, qu'elle peut appliquer soit sur les individus, soit sur la société. Par là elle enrichit la médecine sociale, issue d'inspirations philosophiques et morales,

nécessitée par des obligations légales et des coutumes nouvelles, en lui apportant le faisceau de ses démonstrations et le contingent de ses techniques.

***

De tout temps la médecine a eu deux faces. Par l'une elle regarde le monde des maladies et s'affronte avec elles; par l'autre elle contemple le spectacle de la santé, et s'efforce de la conserver. La première se nomme la pathologie; la seconde, l'hygiène.

De même que la médecine traditionnelle, qui est une médecine individuelle, la médecine sociale comprend une pathologie et une hygiène, l'une et l'autre appliquées à la société considérée comme formation humaine collective.

Littéralement la pathologie sociale devrait s'entendre comme la pathologie des sociétés. Celle-ci existe certes, mais elle sort du domaine du médecin, et me paraît plutôt relever de la psychologie, pour ne pas dire de la philosophie sociologique. Par contre, en ces derniers temps, il a été beaucoup parlé de maladies sociales, sans peut-être qu'on ait bien précisé le sens de ce terme, ni surtout les limites de son attribution. On s'est efforcé de le définir en enfermant dans ce cadre particulier les maladies qui répondraient à ce triple caractère de comprendre dans leur origine des facteurs d'ordre social, de se diffuser au point de devenir un danger social, enfin de réclamer pour être enrayées des mesures d'ordre social. Le type de pareilles maladies, c'est à notre époque la tuberculose. On lui adjoint généralement la syphilis, l'alcoolisme et le cancer. En vérité de telles démarcations sont singulièrement arbitraires : au cours de la guerre, en Pologne, en Serbie, le typhus exanthématique fit figure de maladie sociale; la paix revient, les conditions sociales changent; qui songerait alors à ranger le typhus parmi les maladies sociales? Aux siècles passés, la variole fut une maladie sociale; après Jenner, elle ne l'est plus. Où placera-t-on la fièvre typhoïde? Duclaux l'avait gardée dans ce groupe; avait-il tort, alors que les mesures, d'ordre social d'ailleurs, n'avaient pas encore été prises, qui ont fait reculer cette maladie au point qu'aujour-

d'hui nul ne songerait à regarder la fièvre typhoïde comme une maladie sociale? Réellement, je ne pense pas qu'on soit autorisé à conserver une division aussi artificielle, en maladies sociales et en maladies non sociales. Toutes les maladies ont un aspect social, peuvent être envisagées du point de vue social, selon qu'on fait la part des facteurs sociaux dans leur déclenchement et leur propagation, et qu'on demande à la société de prendre sa part dans les mesures de défense à instituer contre elles. A cet égard, on se préoccupe maintenant aux États-Unis de l'aspect social des maladies du cœur; en Grande-Bretagne, de celui du rhumatisme. Somme toute, la tuberculose, la syphilis et l'alcoolisme n'auront eu que cette particularité d'être les premières à avoir attiré l'attention des médecins, du public, et des autorités, sur l'ampleur de leurs méfaits et l'urgence pour la société d'élever des barrières contre elles, sans laisser aux seuls sujets atteints ou menacés l'initiative de la lutte.

Il convient d'espérer qu'avec le progrès de nos connaissances et l'évolution de nos idées, — avancement de la science et initiation de l'opinion, — bientôt toutes les maladies acquerront un côté social; ce qui revient à dire que de toutes les maladies la société se souciera pour s'en garantir par les moyens appropriés que ses ressources mises en commun lui assureront.

En effet toutes, de la plus bénigne à la plus grave, de la plus exceptionnelle à la plus répandue, comportent des charges pour la société, et, imprimant sur elle leurs effets délétères, nécessitent pour être efficacement combattues des mesures d'ensemble, que seule la société est en état d'exécuter. C'est la conservation de la santé qui définit le but de l'hygiène; elle s'obtient par l'exercice normal des fonctions de l'organisme et par la prévention des maladies. Appliquée à la communauté, cette notion formule la mission de l'Hygiène sociale.

La société a le devoir, en vue de la conservation de la santé de ses unités composantes, c'est-à-dire d'elle-même, de pourvoir aux dispositions qui assurent le maintien de leur existence physiologique. C'est d'abord la normalité des milieux extérieurs, et, avant tout, de l'habitation, avec tout ce que

ce principe comporte vis-à-vis de cette science nouvelle, l'urbanisme, vis-à-vis de la vie rurale aussi; les législations récentes, créant les Offices d'habitations à bon marché, instituant les plans d'extension des villes; d'autre part les études internationales, qui, sur l'initiative du Gouvernement espagnol, vont être entreprises par la Société des Nations, sur l'hygiène rurale, montrent assez que l'ère sociale de ce problème est largement ouverte et inaugurée par l'effort compréhensif des Pouvoirs Publics.

Il en est de même de l'alimentation et des intoxications. De toutes parts on s'inquiète enfin de l'aspect social de ces questions; sur elles deux également des initiatives sont prises par la Société des Nations : à la demande des gouvernements français et autrichien, pour l'alimentation; de quelques États nordiques pour l'alcoolisme, les enquêtes ont commencé; la Commission de l'opium et des stupéfiants, d'autre part, a déjà légiféré contre la diffusion des toxiques. Il n'est point, en effet, de questions médicales dotées de plus de répercussions sociales et exigeant plus de mesures sociales que celles-là : l'établissement scientifique des rations alimentaires quantitatives et qualitatives, en tenant compte des races, des climats et des occupations; le statut de la production, de la répartition et de la consommation des denrées alimentaires; les conséquences des vices de l'alimentation; autant de problèmes qui importent à l'équilibre économique, financier, physiologique de la société dans toutes les nations. Que dire de celui de l'alcoolisme, devant tous les intérêts matériels, moraux et sanitaires qu'il soulève? Aujourd'hui surtout où le problème s'est compliqué des passions qui s'agitent autour de la prohibition, une enquête scientifique, que rendront singulièrement difficile la complexité même du sujet autant que les controverses sincères qu'il a suscitées, s'impose pour éclairer les hommes de bonne foi, résolus à défendre la société contre tous les excès, même ceux qui se dissimulent sous les parures de la vertu. Enfin les ravages de plus en plus répandus des toxicomanies parmi les populations justifient les mesures de défense sociale rigoureuses concertées sous les auspices de la grande Institution de Genève.

L'effort de l'hygiène sociale doit porter aussi — peut-être

est-ce cela son principal devoir — sur l'enfance, c'est-à-dire sur l'avenir même de la race. Nous sommes loin aujourd'hui de l'époque, pourtant proche, où un esprit d'avant-garde, le Dr Caron, se voyait refuser de faire un cours libre en Sorbonne sur la Puériculture! Le mot parut ridicule, et la chose inconvenance d'un fantasque. Toutefois, peu après, le ministre Victor Duruy, mieux inspiré, accordait l'autorisation; le premier élan était donné à ce corps de préceptes et d'observations qui est devenu la science de la puériculture. Et l'un des hommes qui illustrent le plus l'obstétrique française, Adolphe Pinard, n'a plus à craindre le ridicule, en faisant suivre sa signature de l'épithète : « puériculteur ».

Bien des questions nouvelles gravitent, au nom de l'hygiène sociale, autour de la puériculture! C'est l'eugénique, que Francis Galton en 1883 définit d'après les visées mêmes qu'avait dès 1871 exprimées en ces termes son cousin Darwin : « L'homme épluche avec la plus scrupuleuse attention les caractères et la généalogie de ses chevaux, de son bétail et de ses chiens avant de les apparier, précaution qu'il prend rarement ou jamais quand il s'agit de son propre mariage; il pourrait cependant, par la sélection, faire quelque chose de favorable, non seulement à la constitution physique de sa descendance, mais à ses qualités intellectuelles et morales. »

Il n'est pas douteux qu'une médecine sociale bien ordonnée exige l'examen prénuptial, condition préalable essentielle de l'eugénique. Il faut que la propagande éducative, qui est à la base même d'une saine politique médico-sociale, implante dans les esprits la valeur, la nécessité de l'examen prénuptial. De là à imposer par la loi le certificat prénuptial, ou au moins l'examen prénuptial, il n'y a qu'un pas : il a été franchi par la Suède, la Norvège, le Danemark, la Turquie, et plusieurs États des États-Unis. D'autres pays, comme les Pays-Bas et la Belgique, se sont contentés de créer des Comités de propagande; ou, comme l'Allemagne et l'Autriche, des consultations prénuptiales. J'estime en effet, pour ma part, qu'il est préférable de convaincre les esprits et de les amener au but par la persuasion plutôt que de recourir à des prescriptions légales, qui, comme tant d'autres, risqueraient de demeurer vaines et inobservées.

Je ne peux ici insister sur d'autres activités de la puériculture dont l'utilité est bien reconnue et la pratique déjà répandue, telles que la protection de la maternité, l'inspection scolaire, l'éducation sexuelle, l'éducation physique. Je tiens seulement à dire que si ces activités relèvent pour une part d'administrations, de pédagogues, voire de gymnastes, il est essentiel, faute de verser dans des écarts ou des abus préjudiciables à la santé, de laisser au médecin la prépondérance pour leur mise en œuvre. L'élaboration des programmes scolaires, et singulièrement le dosage proportionné de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle, ne peuvent qu'aboutir à de funestes erreurs s'ils ne s'inspirent pas de règles physiologiques, dont la connaissance et le contrôle appartiennent nécessairement au médecin.

Je passe également sans m'arrêter, en dépit de son importance, sur la seconde partie de l'hygiène sociale, à savoir la préservation des maladies, la prophylaxie. Je n'aurais pas le loisir en effet de détailler comme il conviendrait les différents objectifs de la prophylaxie sociale, lutte sociale contre la tuberculose, contre les maladies vénériennes, contre les désordres mentaux, et combien d'autres états pathologiques qui sont subordonnés aux conditions locales de climat, de race, d'état social, de circonstances spéciales. Je n'indiquerai que d'un mot que cette prophylaxie sociale a dû instituer à son usage un instrument d'action particulier, le dispensaire, c'est-à-dire un établissement, tel qu'il résulte des idées de Sir Robert Philip, de Calmette, de Malvoz, qui comporte un service médical associé à un service social.

Le service médical est le pivot autour duquel se déroule l'action utile; il la reconnaît, la qualifie et la dirige; en effet à l'origine de tout acte médico-social, préside nécessairement un diagnostic. Le service social recueille les informations qui permettront à l'action médicale de devenir efficiente; il conduira ensuite cette action là où elle doit s'exercer, la complétant et, en quelque sorte, la réalisant.

Le service social, qui est effectué par un personnel technique spécial, celui des infirmières et des assistantes sociales, s'est aujourd'hui étendu, sous l'impulsion de Richard Cabot, à d'autres institutions. C'est lui qui, véritable arme de la

médecine sociale, l'accompagne partout où celle-ci pénètre : à l'hôpital d'abord, où le malade cesse de sembler le support intéressant d'une maladie, mais redevient un être, souffrant autant dans son âme que dans son corps, un être appartenant à une famille, à un milieu; également à l'atelier, à l'usine, dans les mines et dans les chemins de fer, partout où le souci sanitaire s'empare des esprits, aussi bien du patronat que du prolétariat.

La forme la plus achevée de ce souci sanitaire se concrétise dans le contrôle périodique de la santé. C'est aux États-Unis surtout, que s'est développée cette institution. Là elle a été réalisée par de grandes Compagnies d'assurances, dont l'action ainsi conduite exerce la plus heureuse influence sur la santé et sur la mentalité de la population.

Chez nous, il est à souhaiter qu'une pareille innovation découle de l'application des Assurances sociales édictées par la loi. A coup sûr le principe d'une telle législation, qui émane directement du concept de la solidarité sociale, réclame au premier chef la poursuite d'un idéal sanitaire, destinée à offrir au corps social un équipement perfectionné de soins, ainsi qu'à la santé publique un appoint de résultats avec une économie d'efforts, équivalents.

Pour arpenter tout le champ de la médecine sociale, il resterait à parcourir bien d'autres régions de cette discipline nouvelle. Les problèmes de population, avec la discussion toujours ouverte entre natalistes et néo-malthusiens, fondée sur l'armature précaire et ardue de la statistique, avec aussi toutes les considérations sur les facteurs de la mortalité, et sur les conditions des migrations humaines, mériteraient toute notre attention, au lendemain de l'effroyable catastrophe de la guerre.

J'ai déjà fait allusion aux heureuses initiatives de la Société des Nations, dont l'organisation d'hygiène déverse sur la médecine sociale, comme sur les autres domaines de la science sanitaire, les effets bienfaisants de la coopération internationale.

A l'intérieur même des nations, c'est ce même principe de la coopération qui doit guider les pionniers de la médecine sociale; c'est en effet par la coordination des volontés

que les initiatives privées et les administrations publiques pourront atteindre le but. Une fois de plus rappelons que les mœurs doivent précéder les lois, et que c'est l'éducation qui entraîne les mœurs. L'éducation est à la médecine sociale ce que la police fut pendant des siècles à l'hygiène publique. Libérée d'un passé d'entraves, d'obscurités et de préjugés, la médecine, forte de son savoir et participant à l'évolution sociale, doit résolument s'engager vers l'avenir.

***

Arrivés à ce point, nous devons examiner le sort de quelques fondements de la science médicale et de la conscience du médecin, qui paraissent au premier abord ébranlés par cette réforme des idées et des tendances. Que deviennent, par suite de cette évolution de la pratique médicale, les prérogatives et les obligations de la clinique, la formation technique du médecin, sa moralité professionnelle?

Duclaux a soutenu qu'avec les progrès de l'hygiène sociale, « l'éducation clinique prendra de moins en moins de temps au regard du médecin, et d'importance au regard du malade ». Malgré tout le respect dû à cette grande mémoire, j'estime qu'il ne serait pas d'erreur plus néfaste, à l'heure actuelle, que d'adopter pareille conception. D'abord, n'ayons pas la prétention de pouvoir chasser la maladie de l'humanité; tant qu'il y aura des hommes, — et même des médecins, — il y aura des malades; et le premier devoir du médecin restera d'apprendre à reconnaître, à soigner, et si possible à guérir le malade. Mais, dira-t-on, faisons des médecins de médecine curative et des médecins de médecine préventive. Ce serait là une aberration pleine de périls : pour faire de la médecine préventive exacte et donc utile, il faut connaître la médecine, et la connaître en clinicien; on ne peut éviter l'incidence et la propagation des maladies qu'en sachant les diagnostiquer. En outre deux catégories de médecins, ainsi constituées par suite, d'ailleurs, de formations scolaires dont je n'imagine même pas la différenciation, ne parleraient plus la même langue; et la coexistence de deux mentalités médicales différentes pour combattre les maladies aboutirait à

un échec certain. En réalité il n'y a qu'une médecine, et elle est d'essence clinique. Le médecin de l'avenir aura un double objectif : traiter la maladie là où elle existe, la prévenir là où elle n'est pas encore; pour atteindre ces deux objectifs, il doit la connaître et savoir la reconnaître. Ne creusons pas de fossé entre la médecine curative et la médecine préventive.

Une seconde considération, que nous inspire la nouvelle médecine, a trait aux prétentions qu'elle affiche envers la clinique, mais aussi aux prétentions que la clinique doit maintenir à son endroit. J'ai déjà dit qu'à l'origine de tout acte médico-social, il y a de toute nécessité un diagnostic, c'est-à-dire un médecin éclairé. Hors de cette condition, il ne peut se produire qu'erreurs, abus et gaspillage d'énergies et de deniers. Mais, d'autre part, bien des institutions et surtout des législations de médecine sociale impliquent je ne sais quelle codification des diagnostics à laquelle s'oppose la nature même des choses : le malade ne s'assujettit pas aux catégorisations impératives et l'esprit clinique s'insurge contre de pareils commandements. Il gît là une redoutable équivoque, dont je pourrais multiplier les exemples. L'obstacle — car il est réel, et même angoissant — ne peut trouver son maître que dans la conscience du médecin. Un précepte à coup sûr n'en devra jamais être exilé : c'est que, dans les applications de la médecine sociale comme dans celles de la médecine individuelle, les exigences de la clinique s'érigent intangibles. Toutes ces raisons nous mènent à conclure que l'éducation clinique demeure la base même de l'instruction médicale.

Mais si cette éducation clinique a le devoir, sous l'empire de la médecine sociale, de tourner un regard vers la médecine préventive, de même l'éducation morale du médecin doit être orientée vers les idéals nouveaux. Certes, il nous le faut confesser, la pratique des institutions nées des législations sociales a pu, chez quelques rares médecins, altérer leur sens moral en dénaturant leurs aspirations professionnelles. Devenu trop souvent comme un rouage impersonnel d'un mécanisme quasi anonyme, où la notion de responsabilité se dissout, pour ainsi dire, dans la houle bariolée des intérêts en présence autant qu'elle s'aiguise dans le corps à corps avec le malade, le médecin, aigri par le fléchissement de la consi-

dération qui, dans le fonctionnement de la machine sociale auquel il participe, a remplacé les égards qu'il recevait des êtres dont il était le confident, la sauvegarde, l'ami, — le médecin, dis-je, peut parfois s'abandonner, et oublier le haut idéal dont ses nouvelles attributions semblent l'éloigner.

Il importe d'opérer ici un redressement que commandent les conjonctures du temps présent. Nul n'arrêtera la marche des idées; nul n'empêchera la médecine sociale de s'instaurer dans la vie des peuples. Et il ne convient pas de le tenter. Ne nous enfermons pas dans des formules vaines : sans devenir un fonctionnaire, le médecin possède désormais une fonction sociale; celle-ci l'invite nécessairement à abdiquer certaines prérogatives, dont la respectabilité vétuste ne doit pas entraver la conduite d'une carrière rénovée; c'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le secret professionnel ne peut s'arroger, au regard de la médecine sociale, les strictes intransigeances qui doivent être maintenues dans la médecine individuelle.

Mais si l'idéal hippocratique ne peut plus être conservé dans toute son hermétique rigueur, il ne s'ensuit pas que la valeur morale du médecin soit forcément entamée. Elle peut, elle doit affirmer, dans l'exercice de la médecine sociale, les mêmes prétentions dont le monde lui a traditionnellement reconnu la légitimité et l'obligation. Notre profession a de tout temps été décorée d'une honorabilité que ne lui ont même pas refusée les contempteurs de notre science ni les railleurs de nos travers; dans ses attributions nouvelles elle doit cultiver un idéal aussi élevé que par le passé; la conscience du médecin, pour s'adapter aux conditions de l'époque, n'a pas à consentir de capitulation. Il appartient aux maîtres des Universités, qui ont charge d'âmes, de forger cette conscience, dans la pleine conviction qu'en travaillant à faire complets, — instruits et vertueux, — les médecins de demain, ils élaborent une part essentielle du bonheur et de la raison de l'Humanité.

LÉON BERNARD,
de l'Académie de Médecine.

LA TRAGÉDIE DES DARDANELLES[1]

IX

SUVLA

Un long mois de travail monotone et d'inutiles efforts s'écoula encore avant cette dernière opération, dont le lamentable échec sonna comme le glas définitif de l'expédition.

Les sous-marins allemands rendaient le ravitaillement de l'armée de plus en plus difficile. Le 4 juillet, le beau paquebot français *Carthage*, chargé de cinq mille obus, fut torpillé à cinq cents mètres à peine du rivage. L'arrière s'enfonça brusquement, puis le navire s'engloutit, l'avant en l'air.

Les grands navires de guerre avaient été remplacés par les monitors neufs arrivés d'Angleterre. Ils avaient un aspect presque fantastique, avec leurs caissons extérieurs, qui forment au-dessus de l'eau une manière de promenade, d'où les nageurs plongeaient commodément.

Ils n'empêchèrent malheureusement pas les batteries d'Asie, de plus en plus nombreuses, et largement ravitaillées, de bombarder les falaises de sable où les services de l'arrière étaient logés, face à la mer, infiniment plus exposés que dans les tranchées de l'avant.

Toutes les plages, sauf Gully Beach, étaient soumises à leur feu. Les dépôts français en souffraient le plus, entassés à

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1930, 1er, 15 janvier et 1er février 1931.

côté du *River Clyde* sur la plage V, où s'amoncelaient des murs de munitions, des tours de tonneaux et de boîtes de conserves.

Au début de juillet, les Turcs avaient reçu cinq divisions fraîches, descendues d'Andrinople. Leurs chefs allemands continuèrent à les envoyer à la boucherie. Le 4 et le 5 juillet, les assauts turcs se brisèrent contre la 42e et la 29e division anglaises. Si nombreux étaient les cadavres turcs, qui pourrissaient à la chaleur, qu'un nouvel armistice fut demandé à Sir Ian. Il le refusa : ces piles de cadavres seraient, pensait-il, pour ses troupes, comme un rempart de plus.

Le 10 et 11 juillet, ce fut autour des Anglais à partir, une fois encore, contre Atchi-Baba. L'infatigable Hunter Weston, qui avait déjà sacrifié vainement plus de trois divisions, fit encore le sacrifice de cinq nouveaux milliers d'hommes. Il lança ses troupes, presque à l'aveuglette, avec des instructions dangereusement vagues, sur trois lignes de tranchées, réunies par des passages abrités, très accidentés. L'infanterie — pas plus que les états-majors — ne savait si elle devait continuer à avancer ou se terrer.

Ce fut une affreuse et sanglante confusion.

Vers les plages refluèrent les sinistres processions de blessés, couverts de boue, de sang coagulé, épuisés de fatigue et de découragement.

Le mécontentement grondait dans les troupes anglaises, pourtant si résistantes. Les états-majors et surtout celui d'Imbros, à l'abri du danger dans son île, étaient critiqués sans ménagement. Sir Ian qui avait des émissaires dans tous les corps était au courant, mais restait impassible. Il avait maintenant son plan.

Ses moyens restent, pourtant, bien précaires, pendant tout le mois de juillet. Il lasse le War Office de ses plaintes. Kitchener lui résiste autant qu'il le peut. Les munitions n'arrivent pas toujours dans les proportions réclamées. « Nous ne pouvons vous les envoyer, sans stopper toutes les opérations en France. » Il reste à Gallipoli cinq mille shrapnells; sur tout le théâtre sud d'opérations, pas un seul obus à explosif. Londres promet des divisions nouvelles.

Mais, Sir Ian ne voit rien venir. Ses effectifs fondent à vue d'œil. Dix mille fusils ont disparu du front depuis la déci-

sion de Londres. Le mois de juin a été le « plus prometteur » de tous, mais la perte de Gouraud « a compromis tous les succès ».

Que de choses manquent encore à ces pauvres troupes, harcelées par les mouches, déprimées par la chaleur : moustiquaires, pyjamas, cantines, où elles pourraient se reposer de l'effroyable monotonie de l'ordinaire, bateaux-hôpitaux, médecins, infirmières. Après l'attaque du 28 juin, sept cents hommes avaient été transportés à Moudros sur le *Saturnia*. Le bateau avait servi au transport des mules et des chevaux : les médecins n'avaient ni pansements, ni instruments.

Les ressources maritimes s'étaient, il est vrai, encore accrues. Les amiraux disposaient, maintenant, d'une véritable flotte : du côté anglais, dix cuirassés, onze croiseurs, seize monitors, vingt-cinq contre-torpilleurs, cent chalutiers, quinze sous-marins, de nombreux bâtiments auxiliaires; chez les Français, six cuirassés, quatre croiseurs, douze contre-torpilleurs, vingt-cinq dragueurs, trois sous-marins. Mais ce n'est pas avec cette armada que Constantinople pouvait être prise. Les marins, échaudés, ne voulaient plus se lancer à l'assaut.

Enfin, avec près de deux mois de retard, arrivent les divisions neuves, sur quarante-quatre grands paquebots et transports, chargés d'hommes, de munitions, de vivres. L'un d'eux, l'*Aquitania*, porte, à lui seul, six mille soldats dans ses vastes flancs. Mais les régiments sont à demi-effectif.

C'est aussitôt, dans la rade de Moudros surpeuplée, d'où émerge, derrière les filets protecteurs anti-sous-marins, une véritable forêt de mâts et de cheminées, un pullulement inimaginable. Les canots manquent pour le transport des troupes, les allèges pour le transbordement des marchandises. Sur les plages de Gallipoli, sauf dans la zone française, où l'ordre n'a cessé de régner, c'est un incroyable fouillis de caisses et de barriques, de fils de fer barbelés et d'animaux de bât. Le pauvre général chargé de mettre de l'ordre dans ce chaos est débordé.

Kitchener a envoyé d'un coup trois divisions. Quelle différence entre ces soldats de la nouvelle armée, à l'aspect frêle, jeunets et maigrichons, et les vétérans de la 29e division, ou

les admirables Australiens de Birdwood! Entraînés dans les camps de la pluvieuse Angleterre, ils sont soudain transportés sous le soleil torride de Gallipoli, assaillis par les mercantis grecs, qui leur vendent, à prix d'or, leur aigre vin et leurs fruits verts. Ils ne résisteront pas longtemps au mal d'estomac méditerranéen, à cette espèce de choléra qui, au cours de la dernière guerre balkanique, avait ravagé les armées bulgares et, peut-être, sauvé Constantinople.

Mais Sir Ian avait confiance. Avec ses onze divisions, renforcées par les nouvelles, il dispose d'environ deux cent cinquante mille hommes. En fait, cent vingt mille au plus pourront combattre. Il reste à court d'obusiers, de canons, de mortiers, de bombes. Il ignore l'effectif exact des Turcs. Il croit qu'ils sont une soixantaine de milliers, avec au moins quarante mille en réserve. Mais il y a derrière le réservoir énorme de tous les mâles de l'Empire ottoman, mobilisés par les Allemands. Leur artillerie compte maintenant trois cent trente canons, dont deux cent soixante-dix dans la région de Gallipoli.

Le plan du généralissime anglais a été longuement mûri. Il a résisté aux suggestions de Bailloud, qui, soutenu par le ministère de la Guerre français, voudrait reprendre un plan de d'Amade, et s'avancer, avec une vingtaine de mille hommes, sur la rive asiatique, par la baie de Bésika.

C'est surtout des idées de Birdwood qu'il s'est inspiré. Ce diable d'homme commande à des héros. Il a, grâce à eux, accompli de véritables prodiges. Ses Anzacs ont tenu, depuis des mois, dans une situation que tout stratège européen déclarerait folle : dominés de tous côtés par les Turcs, ils se sont terrés dans leurs tranchées. En bras de chemise, la peau cuivrée, avec des décorations — des girls, des bateaux ou des dragons — tatouées sur la peau, ils grimpent, toute la journée, des plages jusqu'aux fortins avancés. Leur eau vient du Nil, dans des chalands. Ils la transportent en bandoulière, dans des boîtes d'étain, et n'en gardent que quelques gorgées pour se raser. Tout est monté à dos d'hommes : obus, cartouches, bois de construction, canons, médicaments, sous le feu perpétuel des Turcs, qui arrosent surtout les plages.

Birdwood, qui partage la vie de ces hommes d'acier, vit dans leurs tranchées, se baigne avec eux, il les croit capables de tous les héroïsmes. Ils pourront — il l'affirme à Sir Ian — sortir de leur cercle de rochers, percer à travers la péninsule. Ils couperont les Turcs de Constantinople, domineront les Détroits. Des généraux du front européen — un Joffre, un Pétain, — eussent, sans doute, objecté que le terrain à parcourir était totalement inexploré et inconnu, qu'il se présentait comme une brousse impénétrable, dominée par des pitons, traversée de sentes, sur lesquelles les tirailleurs turcs évolueraient à coup sûr, tels des bandits corses dans leur maquis, et que l'armée anglaise manquait, entre autres instruments de pénétration, du plus essentiel de tous : des cartes exactes.

Sir Ian ne s'arrête pas à ces détails. Pour lui, le succès ne fait pas le moindre doute. « Étant donné un nombre de soldats, de munitions, et la distance à parcourir, — deux ou trois milles seulement, — le résultat, proclame-t-il, est aussi sûr qu'une proposition d'Euclide. » Il n'est pas question de percer, comme sur un autre front (il était donc moins ambitieux que Birdwood), mais de repousser, sur un nombre nettement limité de yards... « Cependant, les experts de France, jettent, jour et nuit, de l'eau froide sur notre cause (*sic*)... »

Son plan était — sur le papier — fort bien conçu. Il consistait en trois points principaux. D'abord, s'emparer de la cote 971, du Koja Chemen Tépé, point culminant de la crête de Sari Bair, et, de là, tendre les bras pour saisir l'étranglement de la Péninsule, de Gaba Tépé à Maidos, enfin isoler l'armée turque de Constantinople et de l'Asie.

Il en prévoyait l'exécution par trois attaques simultanées : une, au cap Hellès, pour empêcher les Turcs d'y prélever des troupes, une autre des Anzacs contre Sari Bair, enfin le débarquement, à la baie de Suvla, des vingt-cinq mille fantassins arrivés d'Angleterre : ils s'empareraient d'Anaforta et rejoindraient les Australiens.

Cependant, des feintes seraient prononcées sur la côte d'Asie. Sir Ian se rendit personnellement à Mytilène, fit distribuer ostensiblement à ses troupes des cartes d'Asie Mineure, semer par ses agents grecs des bruits d'offensive par quarante mille hommes contre Smyrne.

A l'extrême gauche de sa ligne, il débarqua un parti de trois cents volontaires grecs et crétois au nord du golfe de Saros. Liman von Sanders ne s'en émut pas et ne dégarnit pas la presqu'île.

La date de l'opération fut fixée au 6 août. Les préparatifs furent poussés avec la plus grande minutie et des moyens puissants auprès desquels ceux des premières opérations faisaient piètre figure.

L'Amirauté avait expédié de Londres de grandes allèges plates, à moteurs, capables de transporter cinq cents hommes à la fois. Leurs parois étaient à l'abri des balles; elles portaient à leurs extrémités des passerelles de débarquement. On les appelait des « scarabées ». Les jeunes soldats furent entraînés à y grimper et à en sortir le plus vite possible.

Sir Ian fit appel à leur patriotisme en termes lyriques : « Soldats des nouvelles formations, vous avez la chance de jouer un rôle décisif dans des événements qui peuvent marquer la naissance d'un monde nouveau... Vous défendez la grande cause de la liberté. Souvenez-vous-en. »

Mais l'enthousiasme manquait. Les chefs des formations nouvelles n'étaient certes pas capables de le leur insuffler. Les subalternes étaient, pour la plupart, des réservistes, ou des volontaires, sans expérience; les généraux, de vieux coloniaux, fatigués, qui n'avaient encore jamais commandé ni sur le front de France, ni sur celui de Gallipoli, et n'avaient pas la moindre idée de ces cruelles rigueurs.

Tous avaient fait de confortables traversées, dans les somptueuses cabines de bons paquebots de la Cunard. Un brigadier général offrait, deux jours avant la bataille, un menu succulent à ses principaux officiers : melon glacé, mulet Mytilène, suprême de volaille Jeannette, etc... Le matin même de la bataille de Suvla, le maître d'hôtel annonçait gravement, sur un de ces bâtiments, que le breakfast serait servi à cinq heures trente au lieu de huit : melon glacé, poisson, œufs, bacon...

Un colonel d'artillerie surveilla du bord le débarquement de ses pièces. A terre, c'était déjà la plus horrible confusion. Les généraux et les officiers ne se doutaient guère du sort qui les attendait.

Leur chef était Sir Frédéric Stopford. C'était un homme doux, d'une grande gentillesse, d'un commerce charmant, incapable d'imposer sa volonté. Il avait fait toute sa carrière aux colonies, était entré, jadis, à Ladysmith avec Buller, mais n'avait plus joué de rôle actif depuis longtemps : il était passionné d'histoire. Deux de ses principaux collaborateurs étaient Sir Bryan Mahon, vieux soldat colonial qui n'avait plus commandé depuis quinze ans, et le major général Hammersley. Il avait couru toutes les parties de l'Empire, mais n'avait pas commandé depuis le début de la guerre.

Ce fut précisément la faute irréparable de Sir Ian de confier à ces nouveaux venus la partie la plus difficile de la tâche : le débarquement de Suvla et l'enlèvement de la position principale. C'est aux troupes aguerries du cap Hellès ou à des Anzacs qu'eût dû échoir ce périlleux honneur.

La veille, la rade de Moudros fumait comme une cité d'usines. Le ciel écarlate, au couchant d'un jour torride et calme, était voilé par d'innombrables fumées. L'un après l'autre, les bateaux prirent la mer : paquebots, navires de guerre de tous types, cuirassés, destroyers, chalutiers, scarabées. A sept heures et demie, la rade était vide, d'un gris sombre, comme plombée.

Dans l'ordre le plus parfait, sans un cri de joie, les milliers d'hommes étaient montés sur le pont des destroyers et des scarabées. Ils s'y étaient tassés, chargés de leur lourd paquetage, l'arme entre les jambes, avec, au flanc, le bidon d'eau qui devait leur suffire pour toute la journée du lendemain. Personne ne savait pour quel sort il s'embarquait.

Stopford n'était même pas venu assister au départ. Hamilton resta dans son île, pour être au centre de tout. Pendant de mortelles heures d'attente, il demeura seul, sans autre nouvelle que le grondement de la canonnade apporté par le vent.

Les attaques prescrites à Hellès eurent lieu le 6 et le 7. Pendant plusieurs jours, les fusiliers du Lancashire, et les Turcs, excités par la fin du Ramadan, se disputèrent un vignoble. Du moins, les Turcs ne purent-ils pas retirer de troupes de ce point.

A Anzac, les Australiens firent des prodiges, mais sans obtenir les résultats décisifs escomptés. Jamais la région

n'avait été explorée. Il s'agissait de grimper sur des positions hautes comme la Tour Eiffel, de se frayer un chemin à travers brousse et ravins, taillis épais ou vallées rocheuses.

Birdwood voulut d'abord enlever un système puissant, sur un plateau à pic, batisé le Lone Pene qui couvrait les approches de la position principale jusqu'à Maidos.

Trois bataillons, porteurs d'un brassard, et, dans le dos, d'un carré blanc, se pressaient dans les tranchées pour l'attaque. Les premiers assaillants se précipitèrent, baïonnette haute, jusqu'à la seconde ligne. Ils tombèrent dans les trous d'hommes, au milieu des ennemis. Ce fut un corps à corps effroyable, dans les souterrains, avec les Anatoliens et Syriens, comme une bataille de bêtes sauvages au fond d'un puits. Les canons turcs balayaient le glacis. Des lignes de dos blancs restaient alignées, à jamais immobiles. La lutte dura six jours et six nuits. Les Australiens restèrent maîtres du Lone Pene.

Une autre position vitale, le Nek, à l'extrémité même du triangle australien, fit l'objet de combats farouches. C'était une falaise de quarante à cinquante mètres de hauteur. Elle fut assaillie par les cavaliers, en manches de chemise. Les Turcs, debout dans leurs tranchées, les canardaient à bout portant. En un quart d'heure, ils perdirent vingt officiers, deux cent trente hommes. Pas un ne put avancer.

Le gros objectif des Anzacs était la fameuse cote 971, le Koja Chemen Tépé, d'où Birdwood espérait ensuite menacer Krithia : c'était un véritable labyrinthe. Des ravins tortueux y creusaient le pied des falaises, couvertes de ronces. Les monts Sari disparaissaient sous des buissons épais et piquants, des pins bas, des bruyères, des rhododendrons sauvages.

C'est contre cette redoute naturelle, inexpugnable, que Birdwood lança sans hésiter l'attaque de ses trente-sept mille fusils, de soixante-douze canons, soutenus par deux croiseurs et quatre monitors. Les Australiens triomphèrent d'invraisemblables difficultés, se hissèrent sur les épaules les uns des autres, surgirent, en pleine nuit, dans l'éclat des projecteurs des navires.

Mais les réseaux barbelés, l'atroce chaleur, retardèrent leur élan. Un héros, le lieutenant-colonel Malone, avait grimpé

sur la colline Q, avec quelques Néo-Zélandais. Il en fut rejeté et mourut, percé de balles, dans une petite tranchée pleine de morts.

Au centre, au pied du Chunuk Bair, trois bataillons s'essoufflent le long des pentes. Les petits montagnards gourkhas, les solides Lancastriens se ruent sur les éperons de la colline Q. Les Turcs affolés se sauvent dans les ravins.

Un souffle de victoire passe sur les Britanniques. Ils aperçoivent déjà les Détroits, la route de Maidos et, derrière un coteau, celle de Krithia, couverte de camions. C'est la victoire... Hélas! L'artillerie britannique a l'ordre de bombarder les revers des pentes, après 5 h. 15. Les Gourkhas et les Lancastriens reçoivent des paquets d'obus. Terrifiés, ils refluent sur le sommet. Un major tient quelque temps avec un petit groupe. Les Turcs les submergent bientôt de leurs vagues d'assaut fraîches.

Ces vainqueurs de quelques minutes n'ont reçu aucun secours des jeunes troupes débarquées à Suvla, qui se sont arrêtées, épuisées.

Quant au centre, autour de la ferme, au pied du Chunuk Bair, il n'a pas pu dépasser les premières parois sombres de l'Abdel-Rahman Bair. Les trois bataillons livrés à eux-mêmes, sans secours de Suvla, ni d'Ismail Oglu Tépé, perdent plus de mille hommes sous les feux des mitrailleuses et reviennent à leurs lignes de départ.

Les masses turques ont repoussé, en désordre, les compagnies jusqu'à la ferme. Les généraux combattent dans le rang. Dans des corps à corps farouches, les hommes se prennent à la gorge. Le général Baldwin est tué avec tout son état-major. Un régiment reste un jour entier sans officiers. Finalement, les deux lignes se coagulent.

Du vendredi soir au mardi soir, Birdwood a perdu douze mille de ses magnifiques soldats. Pour quoi? Pour la conquête d'une large bande broussailleuse de huit milles carrés. Leurs souffrances ont été terribles. Si grande était la soif de ces malheureux qu'ils léchaient, faute d'eau, la moisissure des outres vides portées par les mules.

Mais c'est à Suvla que le commandant britannique essuya l'échec le plus significatif.

La baie, facile d'accès, garnie de sable fin, se présente, de la mer, comme un vaste demi-cercle, compris entre deux hautes pointes de falaises. Le fond est occupé, derrière une mince bande de terre, par un grand carré irrégulier, de près de trois kilomètres, sur la plus grande longueur, le Lac salé. Immense surface desséchée, croûte de dépôts de sel, fissurée, où le pied enfonce jusqu'à la cheville, elle brille comme un miroir sous le soleil, et finit, à l'est, en un marécage impraticable.

Toute la plaine, qui enserre le lac et s'étend jusqu'à la côte nord, est dominée par un énorme massif montagneux : le Kavak Tépé. Ses contreforts, Kiretch Tépé, Tekké Tépé, Anaforta, Scimilar, Ismail Oglu Tépé, forment un grand amphithéâtre irrégulier autour de la baie. Elle est, par endroits, assez verdoyante. Quelques vieilles fermes y étaient alors entourées de grands arbres. Mais la plus grande partie est dénudée, ou couverte de bruyères qui courent jusqu'au pied des collines, Le maquis s'épaissit, traversé par de rares sentiers très irréguliers. L'eau ne manque pas; des puits donnent de l'eau aux fermes; deux jolies sources jaillissent sous les arbres, au nord-est du lac : mais elles sont difficiles à découvrir.

C'est là que, dans la nuit du 6 au 7 août, arrive l'immense cortège de navires de guerre, de steamers, de chalutiers, de chalands, de scarabées, partis de Mytilène et d'Imbros. Plus de vingt-cinq mille hommes vont être débarqués.

Sir Ian voulait dès le lendemain matin occuper deux positions essentielles : Kiretch Tépé et la colline W. Il savait que la plage n'était pas défendue. Un millier de gendarmes turcs, dispersés entre Suvla Point et Lala Baba (la langue de terre qui barre le Lac salé de la mer), surveillaient la région. Le corps d'armée de Stopford n'en ferait qu'une bouchée...

Il se faisait d'étranges illusions. Stopford n'avait jamais eu l'occasion de faire manœuvrer ensemble ses unités. Il manquait de volonté et de méthode. Son soi-disant corps d'armée n'avait aucune cohésion. Le débarquement du matériel fut si mal réglé que, sur vingt-huit batteries et cent douze canons, il n'en eut que trois — douze vieilles pièces — à sa disposition. Les pièces des navires étaient incapables d'atteindre

la plupart des positions turques, invisibles de la mer.

Le débarquement s'accomplit dans la plus grande confusion, avec une lenteur que Sir Ian n'avait certes pas prévue.

Les hommes, déjà harassés par d'interminables heures d'accroupissement sur les ponts des torpilleurs et des scarabées, furent brusquement jetés, dans la nuit, sur une côte dont ils ne connaissaient rien.

Deux bataillons se formèrent pourtant dans l'obscurité et se jetèrent, à la baïonnette, sur les gendarmes turcs tapis dans les tranchées d'Ala Baba. Ils les emportèrent, mais au prix d'assez grosses pertes — quinze officiers et deux cent cinquante hommes.

Une autre brigade fut déportée, sur ses allèges, assez loin du point où elle devait atterrir. Les scarabées s'échouèrent sur des fonds de sable. Les hommes se jetèrent à la mer, avec armes et bagages : l'eau leur montait jusqu'au-dessous des bras. Ils arrivèrent trempés, très au sud de la position fixée.

Des Turcs se glissèrent parmi eux dans le noir, et les tuèrent à bout portant. Il était déjà grand jour quand les bataillons furent réorganisés. Les troupes auraient dû pousser jusqu'à la colline W, et la colline Chocolat, qui dominent le Lac salé. Les obus turcs de deux batteries, postées sur les collines, commencèrent à éclater. Le général hésita et abrita ses troupes derrière une dune.

Une heure avant le jour, dix vapeurs amenèrent six autres bataillons de Mytilène. Ils avaient ordre d'occuper immédiatement, sur la gauche du cirque de Suvla, la colline de Kiretch Tépé Sirt. Trois bataillons devaient les y rejoindre.

La marine les mit à terre, très loin de là, à l'extérieur de la baie, avec deux grandes heures de retard. Le général débarqua à Suvla Point (à l'autre bout de la baie), avec deux autres bataillons. La division était morcelée, mélangée avec la 11e : ce fut la confusion.

Comme son commandant, le général Hill, était sur la zone de la 11e division, il reçut l'ordre de se placer sous les ordres de son chef. Ses bataillons n'avaient débarqué qu'au matin, en plein jour. Les jeunes soldats, fatigués par l'entassement de toute une nuit blanche sur les ponts, furent accueillis par

des shrapnells, qui éclataient au-dessus des embarcations et des plages.

Hill attendit d'autres ordres. On lui prescrivit de rallier les deux brigades de Sitwell et d'attaquer la colline Chocolat. Au lieu de pousser droit devant lui, il commença par faire décrire à ses troupes un vaste demi-cercle autour du Lac salé, par le nord. Il ne quitta Lala Baba qu'à midi, sous un soleil de plomb et sous les obus. Ses Irlandais n'avaient rien mangé depuis la veille, et bu seulement quelques gorgées de thé, avant le débarquement.

Ils franchirent, par sections, au pas de course, au milieu du bombardement, la bande de terre qui barre le lac de la mer. Les colonels marchaient en tête, badine à la main. Les bataillons se reformaient derrière les dunes. Il était déjà trois heures de l'après-midi. Hamilton avait cru occuper la colline Chocolat avant l'aurore!

Quatre bataillons furent alors poussés, le long de la rive nord du lac, vers le sud. Ils défilèrent sous les feux d'enfilade des tireurs turcs, cachés dans les buissons de gauche, et sous les shrapnells des canons des coteaux.

Ce n'est qu'à cinq heures qu'ils parvinrent à trois cents mètres de la colline Chocolat.

Les navires la bombardaient du large. Les Anglais se lancèrent à la baïonnette sur les pentes buissonneuses. Les Turcs étaient établis au sommet, dans une ancienne tranchée. Ils en furent chassés par les Irlandais qui s'y installèrent pour la nuit.

A Suvla Point, Sir Bryan Mahon avait atterri avec trois bataillons de Moudros. Dans un terrain difficile, raviné, il se porta contre Karakol-Dagh et Kiretch Tépé Sirt. Les Turcs, embusqués dans les arbres, lui tuèrent beaucoup d'officiers. Les hommes, épuisés, s'endormirent sur les pentes.

Le soir de la journée du 7, aucune des positions essentielles n'était encore enlevée, ni W Hill, ni Scimilar, ni Anaforta, ni Tekké Tépé. La liaison n'était pas établie avec les Anzacs. Seule, la baie elle-même était aux mains des Anglais.

Stopford se déclara, du reste, enchanté. Il envoya ses félicitations aux troupes. Hamilton qui, dans son île, ne savait rien de précis, y joignit les siennes de confiance.

Le lendemain matin, dimanche, partout ailleurs, à Koja Chemen Tépé, à Lone Pene, on entendait le bruit d'une lutte acharnée. Le calme le plus idyllique régnait à Suvla. Les Turcs ne tiraient plus un coup de canon, ni de fusil. Les Anglais flânaient sur le sable fin des plages, ou se baignaient dans l'eau bleue, sous le soleil. Personne, ni généraux, ni soldats, ne songeait à avancer, ni sur la colline *W*, ni sur Tekké Tépé. Et pourtant, plus un gendarme turc ne les occupait!

Ces jeunes troupes, sans résistance, mal commandées, étaient incapables de grands efforts. Leurs vieux généraux n'eurent pas la force de les leur imposer. Tous étaient, d'ailleurs, hantés par une seule pensée : de l'eau! Tous étaient tenaillés par la plus atroce des soifs.

Ils n avaient pas trouvé les sources. Conduits par de jeunes officiers sans autorité, ils avaient déjà vidé leurs bidons, et avaient négligé d'en faire le plein, avant même de débarquer.

A peine arrivés sur les pentes arides, au milieu des buissons desséchés, les chefs renvoyèrent de nombreuses corvées, avec des douzaines de boîtes de fer-blanc en bandoulière, chercher de l'eau sur les plages.

En principe, Sir Ian Hamilton et son État-Major avaient pris toutes les précautions pour résoudre ce problème capital. Deux bateaux citernes, de deux cent cinquante tonnes, avaient appareillé d'Alexandrie. Un grand navire de trois mille tonnes, le *Prah*, devait également rallier Suvla : il possédait, à son bord, un équipement complet de pompes et de manches. Des Indes et d'Égypte, étaient arrivés des monceaux de boîtes de fer-blanc, des réservoirs pour chameaux, des outres, six cents mules, pour le transport.

Et l'armée entière mourait de soif sous le soleil d'août.

Quatre grandes citernes étaient à leurs postes aux principaux points de la baie. Les hommes arrivaient de tous les points cardinaux, leurs boîtes autour du cou. Il ne manquait qu'une chose : des tuyaux de distribution. Le commandant du *Prah*, refusa, pendant plusieurs jours, de céder ses accessoires.

Un unique tuyau pendait de la citerne, le long de la plage.

Les hommes, déchaînés, le crevèrent pour boire plus vite. L'eau fraîche se répandit sur le sable, au milieu des mules serrées l'une contre l'autre.

Des soldats, découragés, trempaient leurs gourdes dans la mer. Sur la ligne de feu, les autres tiraient une langue noire et desséchée : plusieurs devinrent fous de soif. Ce fut un inimaginable désordre, le comble de l'anarchie.

A Képhalos, Sir Ian s'impatientait. Les nouvelles lui arrivaient par bribes. Il n'entendait, au loin, qu'une canonnade confuse : un horrible calme, sous la lune brillante du ciel oriental, l'étreignit toute la nuit.

Le lendemain à l'aube, il n'y tient plus. Il veut descendre à terre et demande son torpilleur : ses chaudières sont en avarie! Ce n'est qu'à trois heures et demie de l'après-midi, qu'il finit par débarquer, au milieu d'un silence inquiétant.

Un de ses officiers, dépêché sur le front, lui avait déjà expédié ce significatif message (il ne le lut que le lendemain) : « Juste à terre, tout tranquille. Pas de fusillade... apparemment, pas de Turcs. Le 12e corps se repose. Je suis sûr que des occasions d'or sont perdues, et considère la situation comme sérieuse. » On ne pouvait mieux dire.

Sir Ian arrive à Suvla. Il trouve Stopford confortablement installé sur un petit bâtiment, le *Jonquil*, fort satisfait des prouesses de ses troupes.

Il descend à terre avec le général. Les retards, le désordre lui sautent aussitôt aux yeux. « — Où sont les troupes? — Au pied des collines. — Mais elles y étaient déjà hier. — Les hommes sont fatigués, ils n'ont pas pu avoir d'eau, ni débarquer les canons... » Hamilton bout. « C'est maintenant qu'il faut occuper les hauteurs, Oglu Tépé et Tekké Tépé... »

L'impression est encore plus désastreuse chez les commandants de brigades. Il trouve tous les bataillons mélangés, éreintés par les marches et les contre-marches. L'un veut avancer, l'autre reculer. Stopford n'a donné aucun ordre. Chez les chefs de bataillons et de compagnies, c'est la même mollesse, le même manque total d'initiative et de discipline.

Sir Ian désespère. Comme il sent bien que chaque heure qui s'écoule renforcera la résistance turque (et il ne se trompe

pas), il prend lui-même le commandement. Il lance la 32e brigade, ou, à son défaut, une force quelconque sur la position cruciale de Tekké Tépé, au nord d'Anaforta Sagir.

Alors se produit un épouvantable quiproquo. Un bataillon de sapeurs, commandé par un officier énergique, s'est avancé, sans ordre, de sa propre initiative, sur la colline Scimilar, autre position capitale. Il reçoit l'ordre de son général de brigade de le rejoindre à Sulajik. La colline est abandonnée, sans un coup de fusil : elle ne sera jamais reprise.

L'alerte est donnée chez les Turcs. Liman von Sanders va parer le coup avec une énergie désespérée. Ses agents l'avaient informé des vastes préparatifs des Anglais à Lemnos. Les bruits les plus affolants circulaient à Constantinople : on y louait déjà des fenêtres pour l'entrée des Anglais.

Liman applique à Suvla le principe qui lui a si bien réussi jusqu'ici : tenir en réserve une masse importante qu'il jettera, dès qu'il le connaîtra, sur le point menacé. La côte de la baie de Suvla est seulement surveillée par deux bataillons de gendarmes, de Gallipoli et de Brousse. Il tient concentrées deux divisions entières dans la partie supérieure du Golfe de Saros.

Des émissaires terrorisés lui annoncent des attaques partout, à Hellès, à Anzac, à Suvla. Il ordonne aussitôt à la 7e et à la 12e divisions de se porter, à marches forcées, à l'est du grand Anaforta. Dès le 7 août, il envoie des renforts sur l'autre point, si important, du Koja Chemen Tépé, à la droite extrême du front de Suvla, et à sa jonction avec la zone des Anzacs.

Mais, malgré leur résistance, les troupes turques y arrivent exténuées. Par deux fois, Liman donne l'ordre au major Willmer, qui exerce le commandement effectif, de se porter en avant. L'autre répond que l'état de fatigue de ses soldats ne permet pas l'attaque. Liman le remplace sur-le-champ par un Turc, qui devait, depuis, donner tant de preuves d'exceptionnelle vitalité : Mustapha Kémal Bey. Partout, la défensive et la contre-attaque ottomanes s'organisent. L'effet de surprise est manqué. La grande opération de débarquement de Suvla finira, comme sur tous les autres points, en une vaine et obscure lutte de tranchées.

Les troupes anglaises réagissent faiblement et lentement à l'ardente impulsion de Sir Ian.

Dans la nuit du 8 au 9, la 32e brigade, dont une partie est restée couchée sous les arbres de la ferme de Sulajik, où elle s'est abreuvée à son excellente source, a fini par marcher à l'attaque. A quatre heures du matin, elle s'avance à travers les ronces, en file indienne, vers la hauteur d'Anaforta, qui se dresse dans la brume du matin. Les Turcs, qui ont réoccupé Scimilar, lui infligent de lourdes pertes. La brigade se replie sur Sulajik.

A Suvla même, les ordres de Liman commencent à agir. Les Turcs arrivent par masses. Trois divisions débouchent le long de la vallée entre les deux Anaforta. Ils couronnent toute la colline avec une nombreuse artillerie. Les shrapnells frappent, de plus en plus denses, sur les plages, et y sèment le désordre. Les canons turcs sont embusqués à Anaforta Sagir.

Les Turcs se lancent alors en des contre-attaque puissantes pour rejeter les Anglais de la côte.

Les offensives, ordonnées par Hamilton contre la colline Chocolat et Scimilar, ont été menées sans plan d'ensemble et sans énergie. Un parti d'Anglais atteint bien, épuisé, le sommet de la colline Scimilar. Les navires anglais la bombardent du large; les batteries turques, défilées derrière la colline W n'en souffrent aucunement.

Mais les gros obus anglais incendient bientôt les buissons desséchés qui couvrent la colline.

Le feu, attisé par le vent, se propage avec rapidité. Les Turcs se sauvent terrifiés. Du côté anglais, c'est une foule désorganisée qui se rue à l'assaut des tranchées désertes. A peine les Anglais apparaissent-ils, au-dessus de l'arête, que les salves d'obus les rejettent en tourbillons le long des pentes.

Deux généraux de brigade se disputent, côte à côte, pour savoir lequel commandera à l'autre. Toute cette armée forme un inextricable fouillis. Personne ne sait la position exacte des postes de commandement. Les hommes, brûlés par le soleil, souillés de poussière, les vêtements en lambeaux, courent en masse, vers la mer, la langue noire et ridée, sous la soif qui les tenaille : ils se jettent à la mer et y boivent l'eau salée.

Sur le sommet de la colline, les flammes et la fumée enveloppent les blessés anglais et turcs qui s'y traînent, en hurlant, et meurent, suffoqués ou brûlés.

Sur la gauche, à un mille environ de Suvla Point, Stopford, paisible et philosophe, surveille attentivement la construction d'un magnifique abri en maçonnerie qu'il se fait construire, pour lui et son état-major. C'est la décision de Hamilton qui vient, de nouveau, l'exciter à l'offensive.

Celui-ci poursuit sa route et trouve le brigadier Mahon, enfoui dans un petit trou, creusé pour quatre ou cinq hommes, perdu au milieu de cette confusion.

Stopford ordonne alors d'enlever Scimilar, et le terrain, jusqu'à la colline W. Le résultat de l'attaque est lamentable. Sous les obus turcs, de plus en plus denses, les bataillons, taillés en pièces, se terrent, découragés. Neuf bataillons frais de la 53e division ont été lancés dans la bagarre et ont porté le désordre à son comble. Aucune chance ne subsiste de percer à Suvla.

Stopford gémit. « Mes troupes, déclare-t-il, à Hamilton, n'ont montré aucun esprit offensif, aucun mordant. Beaucoup d'hommes sont restés à couvert. Donnez-moi de l'eau, des canons, des munitions... »

Sir Ian lui prescrit, avant toute nouvelle attaque, de remettre de l'ordre dans son armée. Il n'y parvient même pas. Les régiments se précipitent sur une source, découverte sous les arbres : il est impossible de faire prendre la file aux hommes.

Hamilton, de retour d'une tournée chez les Anzacs, durement pressés par les Turcs, qui ont profité de l'inaction de Stopford, revient à son poste de commandement et tente de le galvaniser. Il trouve le vieux gentleman au fond de son abri, la poitrine couverte de toutes ses décorations, penché sur ses cartes.

Le 11 août, Hamilton lui donne ses dernières réserves, la 54e division : une dizaine de milliers de bons territoriaux, prélevés sur le front français, mais, eux aussi, sans la moindre expérience de la guerre à Gallipoli. Un grand conseil de guerre se tient à Suvla. En principe, tous sont d'accord pour marcher. Mais les généraux multiplient les objections.

Hamilton exaspéré câble à Kitchener que Stopford « voit

un Turc derrière chaque buisson, un bataillon derrière chaque colline, une brigade derrière chaque montagne ».

Cependant, d'admirables traits d'héroïsme — inutile — éclairent ces scènes de désordre. Quelques chefs magnifiques se révoltent contre l'apathie générale. Tel ce cavalier, Sir Horace Beauchamp, — un vieux nom français, — qui commande le 5e Norfolk. Il a servi en Égypte, au Soudan, en Afrique du Sud. Il sort des ruines de la ferme de Sulajik, la canne à la main, à la tête de tout son régiment. Il s'élance aux pieds du Tekké, qu'il veut enlever; il s'enfonce dans le buisson. Les bataillons s'émiettent, sous le feu de plus en plus nourri. Le colonel poursuit sa marche, avec deux cent cinquante hommes et seize officiers. Ils chargent contre les Turcs et contre la forêt. Tous y disparaissent. Aucun n'est jamais revenu.

C'est toujours à l'occupation de Tekké Tépé que songe Sir Ian. Sur la gauche, la 10e division irlandaise, soutenue par une puissante artillerie et par le feu des destroyers, s'est avancée le long de la mer, sur une arête. Les Turcs, bien fortifiés, s'y défendent désespérément. Les tireurs, embusqués dans les buissons, abattent de nombreux fantassins. En une charge suprême, ceux-ci enlèvent le sommet, à la baïonnette. Les contre-attaques turques se multiplient. Sans grenades, les Irlandais ripostent à coups de boîtes de confitures. Ils luttent, sous le soleil, pendant toute la journée du lendemain, et, dans la nuit du 16 au 17, reperdent à jamais la crête.

Les autres attaques prescrites par Stopford échouent lamentablement. Les unités disparaissent derrière les arbres et le maquis. Les Turcs y sèment la panique.

A Anzac, les Australiens sont incapables d'élargir davantage leur position. Toutes les hauteurs dominantes sont restées aux mains des Turcs. Les Australiens ont perdu deux mille hommes, sur le seul piton du Lone Pene, véritable fort qu'ils ont enlevé en creusant des galeries souterraines, et d'où l'on retire un millier de cadavres, après une lutte atroce, à l'intérieur des boyaux et des réduits.

Sur le reste de son front, Birdwood a perdu trois cent soixante-quinze officiers et plus de dix mille hommes. Partout, le sauvetage et le relevage des blessés ont été si mal organisés

que des milliers sont restés, des jours entiers, au soleil, sans eau. On entend les hurlements des abandonnés entre les lignes. Anzac est à moitié vide. Ces troupes modèles sombrent alors dans le découragement.

Sir Ian, hagard, effondré, demande à Kitchener d'autres généraux, cinquante mille hommes de renforts. Stopford est enfin « limogé »; mais la partie est perdue.

X

L'ÉCLIPSE

Sir Ian Hamilton a fini par se rendre à l'évidence : il ne percera jamais. Telle est la conclusion d'un conseil de guerre qu'il préside le 18 août 1915. Il n'a plus d'autre recours qu'en Kitchener. Il lui demande, sous la forme d'un véritable ultimatum au gouvernement britannique, la bagatelle de 95 000 hommes : 45 000 pour reformer ses unités, et 50 000 de troupes fraîches. Mais le ministre lui répond. « Une grande poussée se prépare en France. Aucun renfort important ne peut être détourné du principal théâtre d'opérations. »

Le 21 et le 22 août, Hamilton, véritable modèle d'entêtement britannique, a pourtant encore le cœur de lancer de nouvelles attaques sur la cote 70, qui commande les communications avec les Anzacs, et sur Ismaïl Oglu Tépé, au centre même — qu'il s'imagine encore crever, on ne sait vraiment par quel miracle.

La 29e division, qui a été de toutes les grandes actions, est, une fois de plus, vouée au sacrifice. Réduite de moitié, commandée par des officiers nouveaux, sous la conduite d'un général de brigade, elle a conservé son indomptable bravoure. Mais elle est brusquement amenée sur un terrain qu'elle ne connaît pas : elle échoue.

L'attaque est préparée par le tir de deux bâtiments de ligne, de deux croiseurs, et par une nombreuse artillerie. Le matin, toute la région est couverte d'une chaude buée grise : le soleil, qui devait — espérait-on — aveugler, dans l'après-midi, les Turcs, ne se lève pas. Le bombardement est effrayant : les arbres, d'énormes mottes de terre volent

parmi les buissons incendiés. Mais les ennemis se sont puissamment retranchés sur le plateau de l'arrière. Les officiers d'artillerie anglais pointent au petit bonheur et changent plusieurs fois d'objectif. Les Turcs couvrent le sommet de Scimilar et de W d'un feu convergent.

La 87e brigade charge pourtant. Les kakis traversent le glacis sablonneux, disparaissent dans les tranchées ennemies, chassent les Turcs sur la pente opposée. Mais, empilés sur les pentes, les Anglais, bombardés, sont contraints de chercher abri dans les buissons en feu. Le glacis est jonché de morts et de blessés.

Les deux autres brigades sont bientôt confondues; l'une d'elles a commencé par s'égarer et a entraîné la seconde. Sur la pente sud-ouest de Scimilar, leurs hommes se mêlent à la 11e division qui doit attaquer les positions ottomanes de la vallée Buyuk Anaforta. On aperçoit une masse informe qui avance en désordre sur le versant. Elle oscille sous le feu, puis se disjoint, redescend la pente en courant.

Le seul renfort envoyé à Sir Ian a été la seconde division de cavalerie d'Égypte : cinq mille superbes hommes, les *Yeomen* d'Angleterre, les descendants des combattants de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt. Sir Ian la jette dans la fournaise. Elle traverse le Lac salé, impassible, sous les shrapnells. Elle n'atteint le pied de Scimilar qu'à sept heures du soir, dans l'obscurité déjà tombante, parmi les fumées et les flammes. Les beaux cavaliers montent vers la crête : ils ne peuvent s'y maintenir. L'incendie y fait rage toute la nuit. Pas un mètre de tranchée n'a été pris.

Six mille cinq cents hommes ont été sacrifiés pour reprendre Scimilar, sottement évacué le 8 août. La mort n'a pas épargné les plus grands noms d'Angleterre, tels le brigadier général comte de Longfort. Les cavaliers se sont battus comme des preux. Le capitaine O'Sullivan, repoussé dans un creux par les grenades turques, crie à ses hommes : « Garçons, je dépends de vous. Nous avons la charge de l'honneur du régiment. » Il les entraîne vingt mètres plus loin vers la colline, et tombe pour jamais.

Une autre attaque, mieux menée, par les Australiens, réussit cependant contre Kaiajik Aghala. Il s'agit de prendre

aux Turcs deux sources excellentes. Les Connaught Rangers, entraînés par un champion international de foot-ball, franchissent quatre cents mètres à découvert, massacrent les Turcs, qui les défendent. Sur leur droite, les Néo-Zélandais sont sortis des ravins de Damakjelik. Ils sont anéantis dans le fond.

Le 27, après un bombardement aussi intense que le permet la faible artillerie anglaise, un bataillon d'Australiens entame la colline : il est aussitôt balayé par les mitrailleuses. La nuit suivante, des vagues immenses essayent de les submerger. Les Connaught Rangers et les Néo-Zélandais tiennent bon : les Turcs perdent cinq mille hommes d'un coup, et une quarantaine de prisonniers. Mais le petit succès australien ne compense pas l'échec définitif de Scimilar.

Hamilton en câble la nouvelle à Londres. « Les troupes n'ont pas pu atteindre leur objectif, ni consolider les positions gagnées. Les pertes s'élèvent à six mille hommes... Ce nouvel échec, joint au lourd total de pertes depuis le 6 août, et l'augmentation des maladies, m'obligent à rester sur la défensive. »

La dysenterie ravage les régiments. Plus de mille malades par jour doivent être évacués. Les jeunes soldats ne résistent pas à la fatigue, au manque d'eau, à la monotonie de la nourriture, que l'arrivée de navires-cantines — le 30 août — a trop tardivement améliorée.

A peine débarquées, les recrues avaient été jetées en première ligne, sous les bombardements, et surtout le soleil. Ils avaient vécu de biscuits, d'oignons, de confitures, de conserves, attaqués par les demi-sauvages. Les plages étaient encore moins sûres que l'avant. Les Turcs, tireurs émérites, visaient les officiers, comme à la cible, jusque sur le sable de Suvla et sur le Lac salé. Les relèves avaient été très rares, par bataillons, emmenés au repos à Moudros; les permissions n'existaient pas.

Après ses cruels échecs de la fin du mois d'août, Sir Ian, lui-même, commence les préparatifs pour la campagne d'hiver. Ce sont de nouvelles fatigues imposées à des troupes déjà surmenées; approvisionnements, maçonnage des abris, drainage des torrents et des tranchées.

De nouveaux généraux, choisis par Kitchener, parmi les

plus énergiques du front français, — comme le major général Stanley Maud et Sir Julien Byng, commandant d'un corps de cavalerie, prennent la place des non-valeurs qui ont définitivement saboté les plans, si aléatoires, du commandant en chef. Il est trop tard.

Les renforts demandés par lui, à Londres, lui sont tout d'abord refusés. Kitchener ne veut pas compromettre le succès des offensives de Loos et de Champagne : mais là aussi, aucune percée n'est obtenue.

L'évolution de la situation balkanique, dont Hamilton et Gouraud avaient espéré un allégement de leurs misères, aboutit, au contraire, à une amélioration considérable de la situation turque.

Le front russe cède partout. En août, les armées du Tsar sont repoussées de Varsovie, de Kovno, de Brest-Litowsk et, en septembre, de Grodno et de Vilna. La chute de Varsovie relève le moral ottoman.

La duplicité de la Bulgarie, à l'égard de l'Entente, couronne le plan depuis si longtemps mûri par Wangenheim. La politique allemande s'assure, à travers les Balkans, la grande artère de liaison, de Constantinople à l'Allemagne, par Andrinople, Philippopoli et Sofia, le nord-est de la Serbie, Nich, Belgrade, la Save, Budapest et Vienne.

L'Allemagne avait bien compris qu'elle ne pourrait pas garder les Dardanelles sans l'alliance bulgare.

Ferdinand de Bulgarie entendait céder son appui au plus offrant. Il prêtait l'oreille aux deux partis. L'Entente lui proposa un morceau de Serbie, Monastir, Doiran ou Stergeli, en Turquie, enfin, une partie de la Dobroudja roumaine. Il feignit d'accepter et laissa son état-major général dresser un plan de conquête de Constantinople, avec trois cent mille hommes.

Mais son siège était fait. Comme son peuple, le Tsar détestait la Serbie et ses voisins qui l'avaient, en août 1913, frustré du fruit de ses victoires de 1912 sur les Turcs.

Et, surtout, il convoitait la Macédoine. C'est ce que l'Allemagne comprit. Elle fut assez forte pour imposer, par Wangenheim, au gouvernement Jeune-Turc, les sacrifices nécessaires pour gagner la Bulgarie.

La Turquie consentit la cession de mille kilomètres carrés, dans la boucle de la Maritza, de la moitié d'Andrinople, enfin de cinquante milles sur la ligne, capitale pour la Bulgarie, puisqu'elle la barrait de la Méditerranée, de Dédéagatch à Sofia.

La Macédoine devenait donc bulgare. Le 7 septembre 1915, le baron de Neurath, conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Constantinople, signa l'accord à Sofia. Le 20 septembre, M. Radoslavov annonça que la Bulgarie avait signé un traité avec la Turquie et qu'elle observait une neutralité armée, pour la protection de ses frontières.

La diplomatie britannique se laissa jouer à Sofia, comme au début de la guerre à Constantinople. Elle empêcha la Serbie d'attaquer la Bulgarie, avant que Mackensen ne l'eût envahie. Elle persista à croire en la Grèce, et à attendre son aide, promise, au traité de 1913, par Constantin, « le tueur de Bulgares ».

Vainement, le 28 septembre, Sir Edward Grey avait fini par déclarer à la Chambre des Communes que « l'Angleterre était prête à donner à tous ses amis des Balkans l'aide qu'elle pouvait, et de la façon la plus agréable, de concert avec ses alliés, sans réserve... ».

C'était annoncer discrètement, mais officiellement, l'expédition de Salonique. Lord Kitchener demanda à Sir Ian Hamilton deux de ses divisions. Les Français offrirent celle du général Bailloud. Le général Sarrail arriva à Salonique le 12 octobre. C'était le glas du siège de Gallipoli.

Kitchener entretenait encore, pourtant, les illusions de Sir Ian.

Tantôt, il lui promet, en septembre, trente à quarante mille grenades par semaine; tantôt « les forces de l'Égypte », ou bien encore des Hindous, des Boërs. Une autre fois, il annonce la prochaine réalisation d'un nouveau plan français, avec trois ou quatre divisions françaises, « pour coopérer le long de la côte d'Asie ».

En réalité, les Français, aussi bien Joffre que Bailloud, Sarrail, — et M. Millerand, — sont de plus en plus hostiles aux Dardanelles. Sir Ian a beau affirmer qu'avec « cinquante mille hommes de plus on pouvait faire lever cinq millions

de Moscovites, ou que, dans le plus grand secret, les Français risquent de s'avancer jusqu'à Ichanak, car il est plus facile de combattre sur cent milles que de prendre trois lignes de tranchées, et parce que, en cas d'insuccès, la tête de pont française attirerait de grandes quantités de Turcs ». Personne, ni à Londres, ni à Paris, ne croit plus en la possibilité de forcer les Détroits.

C'est à Salonique que l'on songeait maintenant. Kitchener parlait d'y envoyer cent cinquante mille hommes. Il déclarait déjà le repli de Suvla « stratégiquement avantageux ».

Il lui fallut encore bien des tergiversations, avant qu'il ordonnât le retrait des troupes de la presqu'île.

Elles sont, peu à peu, grignotées par des prélèvements partiels, comme celui de la 1re division de Suvla, ou d'une division française. Hamilton se sait de plus en plus abandonné. Mais la décision suprême ne sera prise que bien plus tard. L'expédition va connaître la déchéance et la lente consomption.

La même mollesse se manifeste, d'ailleurs, au début, à Salonique.

La quinzaine de milliers d'hommes prélevés à Gallipoli ne suffit pas pour déchaîner les Grecs. Le 28 septembre, Vénizelos annonce la mobilisation. Constantin le congédie, « parce qu'il ne veut pas être battu » et le remplace par le pacifique Zaïmis, qui assure l'Entente « de sa bienveillance complète et sincère ».

Malgré l'ultimatum de la Russie à la Bulgarie, celle-ci entre en campagne contre l'Entente. L'Angleterre attend, pourtant, encore jusqu'au 15 octobre, pour lui déclarer la guerre. On sait le reste : la chute de Belgrade, au début d'octobre, la prise d'Uskub et de Nich, qui ouvre le couloir des communications directes entre les Allemands et les Turcs, la chute de Monastir, l'écrasement des Serbes : autant de coups mortels pour l'expédition de Gallipoli. Les Allemands vont pouvoir largement ravitailler les Turcs en canons et en munitions.

Le moral ottoman, abattu par les rudes assauts de l'été et les énormes pertes subies, s'améliore. Le lendemain du départ des premiers détachements alliés de Gallipoli, des avions

laissent tomber sur les Hindous des tracts qui proclament qu'ils sont abandonnés dans la péninsule et qu' « ils y auront le cou coupé ».

Cependant, l'armée turque va, jusqu'à la fin, se confiner dans l'inaction la plus absolue. Liman et Enver attendaient, sans doute, l'évacuation de la seule lassitude des Alliés.

Ils ne se trompaient pas. Elle était fatale. L'expédition était condamnée. Elle agonisa pourtant trois longs mois : ce ne fut point sans d'énergiques soubresauts qui, si étrange que cela puisse paraître, étaient d'origine maritime.

Alors que, depuis l'échec du 18 mars, tout projet de forcement par les navires paraissait abandonné, ce plan renaît brusquement. Autour du méthodique amiral de Robeck, quelques jeunes officiers, d'une exceptionnelle énergie, n'avaient pas renoncé. Ils avaient pour chef spirituel le commodore Keyes, un audacieux à qui rien ne paraissait impossible.

A la fin du mois d'octobre, il part pour Londres, pour y soumettre à l'Amirauté un plan longuement mûri, destiné à précipiter une escadre à travers les Détroits. Il est vraiment bien dommage que des mesures, aussi audacieuses et minutieuses, n'aient pas été élaborées pour le 18 mars. Elles eussent peut-être réussi.

Sir Roger Keyes voulait pénétrer dans les Détroits, de nuit, pour arriver à l'aube dans la Marmara. Il prétendait lancer une escadre de huit vieux bâtiments de ligne, de quatre croiseurs, de dix destroyers, accompagnés de ravitailleurs en vivres, en charbon et munitions. Protégée par des écrans fumigènes, dotée de pare-mines, elle aurait pris les forts à revers.

Au petit jour, elle eût été suivie par une autre escadre, plus moderne, qui aurait attaqué les défenses. Une puissante arrière-garde, composée de croiseurs et de monitors, aurait contenu les forces mobiles turques, et les eût empêchées de tourner le feu de leurs batteries de campagne contre les navires et Constantinople. L'armée turque eût été coupée de ses communications, acculée à la reddition.

L'amiral Wester Wemyss, qui avait troqué le commandement de la base de Moudros contre celui de l'escadre (de Robeck étant rentré en Angleterre), appuya de toutes ses

forces le projet. « La Marine est prête, câblait-il au Premier Lord, à forcer les Détroits, à couper tous les approvisionnements qui arrivent d'Asie par la Marmara, ou par les Dardanelles. » Il garantissait le succès. L'Amirauté, qui n'avait ménagé à Keyes qu'un accueil sympathique, refusa son approbation.

Le seul domaine où les Alliés recueillirent des résultats brillants — mais non décisifs — fut celui de la guerre sous-marine. Les grands bâtiments restaient de plus en plus prudents, à Moudros. Les forces navales furent grandement réduites. La France ne conserva plus, à la fin de novembre, que les deux cuirassés *Suffren* et *République*.

Depuis le mois d'août, les sous-marins anglais réussirent une série vraiment magnifique de raids, dans les Détroits et la Marmara. Ils firent le plus grand mal aux Turcs, sans cependant, comme ils l'escomptaient, affamer l'armée de Gallipoli.

Mais le cabotage de la Marmara fut à peu près complètement ruiné et la petite flotte marchande ottomane presque annihilée.

Les transports de troupes et de munitions durent s'effectuer tous de nuit, et par terre, au prix des pires difficultés, tant les navires britanniques se montraient entreprenants et redoutables.

Au début d'août, l'*E 11* torpille successivement une canonnière, la *Kaireddin Barbarossa*, chargée de munitions et de troupes, appelées, en toute hâte, par Liman von Sanders, pour parer au débarquement de Suvla. Il détruit ensuite sept voiliers. Il ne craint pas de s'attaquer aux ouvrages de terre. Le 18, il canonne le quai du chemin de fer de Constantinople et coule un grand vapeur. Puis c'est le tour du viaduc du chemin de fer de Bagdad. Il s'en prend même à un convoi, qui chemine sur la route, au sud de l'isthme de Boulaïr.

Le 20 août, il met à terre un officier, dans le golfe d'Ismidt, pour y détruire le viaduc. Celui-ci échoue, mais le sous-marin atteint plusieurs fois le train en marche. Il rentre indemne à Malte. L'*E 2* renouvelle la tentative d'attaque contre un pont de chemin de fer : on n'a jamais revu l'audacieux officier qui s'y risqua. Un autre, l'*E 12*, détruit

des poudrières, passe trois jours devant Constantinople. Mais, au retour, il s'engage dans les filets de Nagara et finit torpillé. L'*E 11* repart, exécute une seconde expédition de quarante-sept jours en Marmara, tire sur les trains, sur les quais de chemins de fer. Les Turcs, affolés, montent la garde jusque sur le pont de Galata, et croient, de partout, voir émerger les périscopes anglais.

Si intrépides qu'aient été les marins britanniques, leurs succès n'eussent pas été possibles sans leur excellent matériel. Leurs sous-marins étaient robustes, mûs par des moteurs puissants, leurs hélices bien protégées contre les filets. Ils étaient dotés de deux périscopes.

Malgré d'héroïques efforts, comme ceux de la *Turquoise*, commandée par l'obstiné commandant Ravenel, dont la croisière de la fin d'octobre est un tissu de malchances, une succession d'avaries de barre, ou de périscope, les Français n'obtiennent aucun résultat : la faute en est uniquement à la fragilité de leurs engins.

L'automne arrivait, précurseur d'autres complications. La chaleur s'apaisa, les nuits fraîchirent : les hommes, enfin, respirèrent. Mais la mer se fâcha. Or, c'est d'elle qu'ils recevaient de quoi tenir : vivres et munitions. Que deviendraient-ils quand les tempêtes détruiraient leurs petites jetées, si péniblement construites, sous le bombardement turc, et effraieraient les ravitailleurs? Dans la nuit du 8 au 9 octobre, le premier ouragan fit des ravages terribles chez les Anzacs, ruina leurs embarcadères, coula leurs chalands d'eau.

D'autres signes fâcheux se percevaient de Londres. Sir Ian n'avait plus l'oreille de Kitchener. Celui-ci offrit d'abord un autre chef d'état-major, puis insinua que ses méthodes n'étaient pas « tout à fait satisfaisantes », qu'il n'était pas assez en contact avec les troupes dans son île...

On lui posa, ensuite, à brûle-pourpoint, la question de l'évacuation. « Ma réponse sera non », répliqua Sir Ian. Il craignait un désastre comparable « à celui des Athéniens à Syracuse ». Il ne fallait pas compter perdre moins de la moitié de l'effectif. Gouraud, jadis consulté, avait taxé le déchet probable à deux divisions sur six.

Hamilton insistait auprès de Kitchener pour qu'il vînt

lui-même se rendre compte de la situation. « Orientaliste » jusqu'au bout, il continuait à prôner Constantinople « comme la seule chance qui s'offrît actuellement sur la carte ». Le Conseil de guerre de Londres finit par le rappeler. Il fit à ses troupes de mélancoliques adieux. Jamais général n'avait eu plus à risquer et ne s'obstina davantage. Animé d'une foi quasi mystique en la nécessité de prendre Atchi-Baba, les Détroits, la capitale turque, il avait inlassablement jeté ses hommes en plein contre l'obstacle. Londres ne lui avait jamais envoyé les moyens nécessaires : ce fut sa tristesse et, pour une part, son excuse. Le successeur tout indiqué de Sir Ian était Birdwood, sur la brèche depuis le début. On lui préféra Sir Charles Monro, qui fut envoyé du front français, pour préparer et réaliser l'évacuation.

L'état-major général anglais, et surtout Kitchener, restaient très indécis. Le 11 octobre, il avait encore résolu de retirer six divisions du front de France pour les expédier en Égypte. On trancherait ensuite la question de leur emploi, comme si l'équipement était le même pour les Dardanelles ou les Balkans.

Quand le gouvernement français chargea Sarrail d'employer, au secours de la Serbie, les troupes primitivement destinées à Gallipoli, le gouvernement britannique hésita. Il finit par céder, et par envoyer dans les Balkans les renforts désignés pour le Levant. C'était à la fin d'octobre.

Le rapport du général Monro venait de parvenir à Londres. Il était catégorique : la retraite s'imposait. Il montrait la situation déplorable, paradoxale, de l'armée alliée, presque partout surplombée par l'ennemi, sans positions de repli ni de repos, et, par mauvais temps, sans communications avec l'extérieur. Les troupes étaient décimées, anémiées; elles manquaient d'officiers. Elles avaient besoin de repos, de réorganisation, d'entraînement. En septembre, sur sept bataillons examinés, dans les régiments les plus solides, à Anzac, la moitié des hommes avaient le cœur affaibli, 78 p. 100 souffraient, en outre, de diarrhée, 64 p. 100 de troubles cutanés. On évacuait certains jours jusqu'à douze cents hommes. Il fallait, décidément, faire son deuil de Constantinople.

L'impression à Londres fut pénible. Lord Milner résuma bien l'incertitude cruelle où se débattait le gouvernement : « L'évacuation sera terrible pour l'Égypte, l'Inde, pour notre prestige en Orient, mais l'effet sera pire encore si nous persistons dans une entreprise qui finira par un désastre. »

Kitchener se révéla le grandiose indécis qu'il avait toujours été. Il commença par demander leur avis aux chefs de corps. Deux furent de l'opinion de Monro, un s'y opposa. Enfin, il voulut y aller voir lui-même et annonça son arrivée à Gallipoli pour le 4 novembre.

Pendant tout le voyage, il oscilla entre les solutions les plus opposées. Le 3 novembre, il déclarait encore qu'il se refuserait absolument à signer l'acte d'évacuation. « Ce serait, disait-il, un irréparable désastre. » Le lendemain, il avouait aux officiers de Moudros : « Plus j'examine le problème, moins je vois le moyen de le résoudre. Ce que vous avez de mieux à faire est d'étudier et de mettre sur pied, très secrètement, un moyen quelconque de sortir les troupes de la Péninsule. »

La défection de la Bulgarie et de la Grèce l'avait ému : il craignait pour l'Égypte l'assaut des cent vingt mille Turcs de la presqu'île.

Il la visita à vive allure. A Hellès, il se rendit au quartier général du 8e corps. On entrevit son immense stature dans le camp français. Son cou de taureau, sa tête ronde, aux méplats saillants, son épaisse moustache, son air dominateur y firent grande impression. Mais il n'y passa qu'une heure. Chez les Anzacs, il fut reçu avec un enthousiasme indescriptible. Il grimpa rapidement à Russel Top, à Karakol Dagh, et disparut.

Certains bons collègues, lassés de son omnipotence, lui conseillèrent alors de se rendre en Égypte « où sa présence serait d'un heureux effet ». Il était de retour à Londres dès le 30 novembre, et offrit sa démission qui fut refusée. Toutes les autorités furent rituellement consultées au sujet de l'évacuation. Le Comité de guerre l'approuva. Mais, comme il sied aux Anglais, tout se passa dans le plus grand calme. Lord Milner rédigea un long rapport.

Cependant le temps, devenu plus agréable, bien qu'assez

frais, à la fin de novembre (les mouches avaient fini par succomber), empira. Du 26 au 29 novembre, au plus fort des palabres londoniens, un désastre épouvantable fondit sur le corps expéditionnaire. En une demi-heure, la mer fut déchaînée. A Képhalos, un des navires brise-lames fut emporté, à Hellès, à Suvla, les digues furent arrachées, un destroyer jeté à la côte.

Ce fut bien pire sur le front. Les tranchées des Anzacs furent bientôt submergées. A Kiretch Tépé, les hauts parapets retinrent d'abord la pluie, comme en un réservoir. Puis, ces digues crevèrent. Un torrent se déversa sur le Lac salé, entraînant des équipements, des mules crevées, des cadavres.

Pendant deux jours, la neige et la tempête firent rage. Les hommes restèrent d'abord, avec de l'eau jusqu'à la taille, dans quelques bouts de tranchées. Ils finirent par en sortir, et par s'asseoir, face aux Turcs, les vêtements trempés, les mains gelées. Personne ne tirait plus. Il y eut près de trois cents noyés. On évacua seize mille malades.

Lord Milner écrivait toujours, et, le 15 novembre, Churchill proclamait avec force, aux Communes : « S'il est une opération qu'on aurait dû mener à bout, avec la dernière furie, c'est celle inaugurée par Sir Ian Hamilton, et son débarquement immortel, le 25 avril... »

***

Le général Monro, qui avait été nommé par Kitchener, enfin converti à l'évacuation, commandant en chef des forces britanniques en Méditerranée à l'est de Malte, par conséquent, aussi bien de l'armée de Gallipoli, que de celle de Salonique, envoya, enfin, le 8 décembre, l'ordre d'évacuer Suvla et Anzac.

Birdwood, intrépide, aventureux, joyeux entraîneur d'hommes, qui avait malheureusement un peu terni son étoile par l'échec de sa grande offensive d'août à Anzac, prit une éclatante revanche avec l'évacuation qu'il dirigea. L'histoire britannique n'offrait pas d'exemple d'une semblable opération. Le réembarquement de la Corogne, en 1809, avait bien eu lieu en présence de l'ennemi, mais d'un ennemi battu, et dans un port. A Saint-Cast, en 1758, le général Blyth avait

laissé la moitié de ses troupes sur la plage pour couvrir l'embarquement de l'autre : elles avaient été massacrées dans une lutte sauvage. Il n'y avait là, d'ailleurs, que de faibles forces.

Ce réembarquement, à quelques pas de l'ennemi, de plus de quatre-vingt mille hommes, de deux cents canons, de deux mille voitures, de trois mille mules, fut un véritable tour de force, une merveille d'organisation, d'ingéniosité et d'humour. Les deux grands metteurs en scène du dénouement — le seul acte, hélas, réussi, de toute la tragédie — furent Birdwood et l'amiral Wester Wemyss, qui avait déjà déployé des dons si rares à la base de Moudros.

Le principe de l'évacuation totale de la péninsule eut du mal à triompher des résistances des généraux. Sir Charles Monro prescrivit d'abord de commencer par Suvla et Anzac. On conserverait Hellès. Ceci permettrait de disposer de tous les moyens de transport sur une zone plus réduite.

Les pertes prévues ne furent pas inférieures à la moitié de l'effectif. On prépara, à Moudros, des hôpitaux supplémentaires pour six à dix mille blessés.

Les chefs britanniques conçurent d'abord l'idée d'une grande feinte militaire et navale, pour distraire l'attention des Turcs. Puis l'opinion, d'une psychologie beaucoup plus fine et plus sensée, prévalut qu'il valait mieux ne rien changer au train quotidien de la vie : l'armée s'évanouirait comme dans un brouillard.

Mais que de préparatifs exigeait le réalisation de cette simple idée! On donna aux Turcs l'illusion d'un grand calme, peut-être précurseur de nouveaux assauts. Pendant les dix premiers jours de décembre, pas un coup de feu ne fut entendu après la tombée de l'obscurité. Les canons ne tirèrent plus que tous les trois jours.

Des préparatifs immenses eurent lieu, dans le plus grand secret, surtout la nuit. On répara, tout d'abord, le ravage des dernières tempêtes. A Suvla, un petit port fut creusé dans le roc, un vieux steamer coulé comme quai. Une nouvelle jetée fut construite à l'intérieur de la baie, une autre sous la falaise, à Saros.

On s'attendait à une intervention des Turcs, à une lutte acharnée sur les plages même d'embarquement. Les deux

extrémités de la baie furent fortifiées. Il y avait à peu près dix kilomètres, du golfe de Saros aux fermes d'Anaforta et Sulajik, jusque dans la boueuse vallée de Buyuk Anaforta. Trois lignes de barbelés furent tendues sur des positions intermédiaires, avec des issues et des points de résistance pour les arrière-gardes.

On commença par vider les unités. On multiplia les réembarquements pour maladies; les Anzacs finirent par s'en apercevoir et protestèrent. Ils ne voulaient plus quitter ce coin de terre où ils avaient tant lutté et souffert. Puis vinrent les non-combattants, les animaux, les munitions, les canons. Chaque nuit ce fut, sur les plages, un travail de forcenés. Les grosses pièces, les obusiers, descendus des tranchées, étaient hissés avec des treuils et des cordages sur les chalands.

Les Anglais se livrèrent, sous le nez même des Turcs, à d'amusants tours de passe-passe, où brilla leur esprit de pince-sans-rire. Les renforts avaient l'air de débarquer, aux jours habituels. Un avion turc survolait-il les plages? Il s'y trouvait toujours, à propos, quelques mules, remontant d'un pas lent, vers les tranchées, sous la conduite de leurs Hindous, qu'elles suivaient comme de gros chiens. Les hommes, retenus sous des bâches, en vue de l'embarquement de nuit, en étaient extraits et exposés bien aux vues, comme des figurants.

Voituriers et muletiers avaient ordre de se montrer à la ligne d'horizon, de soulever le plus de poussière possible, avec les quelques animaux qui leur restaient.

Les embarquements de l'infanterie devaient commencer le 10 décembre et durer jusqu'au 17 : le 19 et le 20, ne resterait aux tranchées que le minimum de fantassins, d'artillerie et de sapeurs, nécessaire pour tenir les tranchées.

Les Turcs avaient exactement repéré la distance des plages. Quelques salves bien pointées auraient couvert les embarcadères de cadavres et semé la panique. A l'aube du 16 décembre, les Turcs tirèrent des obus sur une plage vide. Ils incendièrent quelques approvisionnements à Anzac, le 18 au matin. Mais ils conservèrent, ces nuits-là, une placidité idéale.

Le grand ennemi, l'inconnu redouté, était le vent. Le moindre clapotis, la houle, pouvaient rendre impossibles tous les transports entre la rive, les chalands et les navires.

La chance avait, à cet égard, généralement favorisé les Alliés. Le vent tomba complètement. C'est par des nuits calmes, sous la clarté diffuse de la lune, qui favorisait les mouvements, sans les trahir, que tous s'effectuèrent, à la minute prescrite, selon les plans minutieusement réglés.

Brigades par brigades, bataillons par bataillons, tous furent passés en revue, sur des points désignés, puis ils s'embarquèrent par files, avec leurs équipements, pioches, pelles, périscopes.

L'heure exacte à laquelle chaque détachement devait quitter son poste avait été prévue. Chaque homme avait répété le rôle qu'il devait jouer. Quand les jours décisifs approchèrent, l'aviation britannique interdit toute approche aux observateurs turcs. Les tranchées et les chemins furent tapissés de sacs pour feutrer le bruit des pas.

Dans la zone d'Anaforta, plus de la moitié du personnel d'infanterie s'était ainsi éclipsé, dès le début du mois.

Le dimanche 19 décembre, les forces de Suvla étaient déjà réduites à douze mille hommes et à seize canons; trente-trois mille tenaient normalement ce front.

A Anzac, onze mille hommes furent enlevés dans la nuit du 18 au 19. De savants mouvements, exigeant des marches de flanc, de plus de trois milles, furent exécutés sans un accroc.

Le 19, au coucher du soleil, les derniers canons tirèrent, à Suvla, leurs dernières salves. Deux gros paquets de cinq mille hommes quittèrent la première ligne. Des groupes de résistance occupèrent la seconde et la troisième. De petits détachements d'élite restaient à leur poste. Des fusils, tirés mécaniquement, grâce à des bougies qui allumaient des fils, égrenaient quelques coups dans les tranchées désertes. Les sapeurs se replièrent les derniers. Ils fermèrent, derrière les fantassins, les grilles de barbelés, coupèrent les fils télégraphiques, mirent les contacts aux mines détonantes.

A Lala Baba, deux cent cinquante hommes, avec six mitrailleuses, avaient reçu l'ordre de se sacrifier, jusqu'au dernier,

pour empêcher les Turcs d'arriver aux plages. Ceux-ci n'eurent pas le moindre pressentiment du départ. Ils continuèrent à faire exploser des mines. Un avion planait dans la nuit, qu'il parsemait de quelques étoiles vertes. Il apercevait, chez les Anglais, sous les tentes de leurs hôpitaux, les mêmes petites lumières habituelles : elles n'éclairaient plus personne. Aux embarcadères, les chaînes, les treuils, les machines, continuaient leur bruit sourd avec une activité de fournaise.

Du sentier du Karakol-Dagh, les ultimes défenseurs dégringolèrent, abandonnant d'immenses piles de biscuits, de conserves de lait. Les deux cents derniers se glissèrent jusqu'à la digue cachée du golfe de Saros. Le général Byng quitta Suvla le dernier de tous.

Au point du jour, à sept heures, les Turcs aperçurent les feux et les fumées des incendies. Ils eurent, enfin, l'idée d'une immense duperie. Ils dirigèrent un feu infernal sur les plages, absolument vides, où les vedettes n'avaient pas ramassé un seul traînard, sur les tranchées, les emplacements des batteries, les navires du large. Le *Cornwallis* avait déjà détruit, par le feu de ses canons, le petit port et les digues. Le lendemain, la tempête se déchaîna, la pluie tomba en déluge, et noya tout ce chaos abandonné.

Le départ d'Anzac fut exécuté avec la même virtuosité. Vingt mille hommes étaient déjà en sûreté à Moudros dès le 18 décembre. Dix mille disparurent dans la dernière nuit. Seuls, neuf canons usés, dont la vieille Lady Anne, de Ladysmith, quelques voitures sans roues et cinquante-six mules, abattues, furent abandonnés. Dans la matinée du dimanche, un simulacre de bombardement anglais déclencha une vigoureuse riposte.

Les six derniers mille hommes avaient été répartis en trois positions, pour tenir jusqu'au bout. Australiens, Néo-Zélandais, Maoris, glissent, dans le silence, sur les sacs étendus sur les planches, de toutes les extrémités de ce vaste éventail, leur sanglante conquête. Le 20, à trois heures du matin, il ne reste plus que huit cents « durs à cuire », tout près des lignes turques.

Les Australiens prodiguent l'astuce. Des fusils, actionnés par des sabliers, tirent jusqu'au bout. Trois tonnes et demi

d'aménol, posées par leurs sapeurs, font sauter tout un ravin, sur le Nek.

Les Turcs dupés bombardèrent rageusement, de leurs nouveaux canons, les tranchées vides. Les pièces des navires ripostèrent et martelèrent les collines.

Le départ d'Hellès pouvait paraître bien plus difficile, presque impossible. Cette fois, l'ennemi était prévenu. Le plan de Birdwood devait commencer à s'exécuter la veille de Noël.

La plus grande partie des Français, qui demeuraient, avaient été enlevés dans le courant de décembre. Les quatre derniers mille furent embarqués dans la nuit du 1er au 2 janvier. Le général Brulard laissa ses canons à son camarade anglais Davies. La division navale anglaise tint les tranchées françaises.

Un suprême assaut fut livré le 19 décembre pour détourner l'attention des Turcs. Un silence total régna ensuite, chaque nuit, de huit heures du soir à deux heures du matin.

De nombreux points, assez bien protégés contre la houle, avaient été préparés. La retraite devait, ici, s'opérer rapidement, de tous les points à la fois : aucune position intermédiaire ne serait défendue, sauf en cas d'attaques poussées à fond.

Les embarquements furent bien plus rapides encore qu'à Anzac : sept mille hommes, dans l'avant-dernière nuit, quinze mille la dernière. Six jetées étaient utilisées à la fois à la Baie X; deux bateaux coulés et une passerelle flottante accélérèrent les opérations.

Les chalands étaient chargés toute la journée : quand les avions turcs apparaissaient, les hommes en descendaient de nouveau et faisaient demi-tour.

Il était d'ailleurs temps de disparaître. Les Allemands allaient abondamment ravitailler leurs amis, en obus et en gros canons, par la grande ligne Berlin-Sofia-Constantinople, où le premier *Balkanzug* y fit une triomphale entrée le 17 janvier.

Les bombardements étaient de plus en plus nombreux et dangereux. C'est miracle que les pertes n'aient pas été plus fortes. Les nouvelles jetées avaient été frappées, pendant que les officiers et les hommes y travaillaient. Les Turcs,

qui s'étaient peu à peu accoutumés à un calme presque absolu dans les tranchées, prenaient leur revanche sur les plages.

A partir de la veille de Noël, le temps, si clément aux embarquements de Suvla et d'Anzac, fraîchit subitement. Il faillit compromettre la dernière retraite. A la baie Gully, un chaland chavira; six cent soixante hommes purent en sortir. Dans la nuit du 4 au 5 janvier, un autre, chargé de voitures et d'Hindous, dériva en pleine mer; il fut heureusement rattrapé. Un autre encore, rempli de chevaux, fut coulé par un navire français.

Le 7 janvier, les Turcs déclanchèrent un terrible bombardement d'artillerie sur la 13e division, et, à travers le Détroit, contre les tranchées occupées par la division navale. Ce fut une des attaques les plus furieuses de toute la campagne, une de celles où les parapets et les chemins d'accès furent le plus violemment bouleversés. Les Anglais ripostèrent avec violence, soutenus, sur leur flanc, par les monitors et les destroyers. Ce furent les derniers tués.

Les Turcs ne pouvaient s'imaginer qu'une pareille fusillade pût provenir d'effectifs aussi réduits, prêts au départ.

L'évacuation se poursuivit à travers la quadruple ligne barbelée tendue sur la presqu'île, sous le couvert de petites redoutes fortifiées, construites sur les plages mêmes.

Du 31 décembre au 8 janvier, seize mille hommes, quatre-vingt-cinq canons, deux mille six cent soixante-sept chevaux et mules, des quantités énormes de matériel, de munitions, de vivres, furent enlevés.

Le 8, le temps se gâta. Il restait encore plus de seize mille hommes à embarquer. Quatre cents marins de la Division Navale et six cents hommes d'élite de la 29e division, tinrent les lignes de protection des plages *W* et *V*. A sept heures du soir, les troupes étaient massées sur les plages. Le vent soufflait, violent, du sud; la mer brisait sur le sable. A la plage *W*, les passerelles, qui joignaient les brise-lames aux radeaux, furent brisées : l'opération menaçait d'échouer.

Cependant, les mines préparées dans les tranchée explosaient déjà, les fusils continuaient à tirer mécaniquement. Le général Maud arriva à grand'peine le dernier : il n'avait

plus trouvé les issues à travers les réseaux barbelés. En V la situation devenait critique : un magasin de poudre s'enflamma prématurément et éclata. Les hommes sautèrent sur les chalands déjà balayés par les lames. Le temps n'avait heureusement commencé à fraîchir sérieusement qu'à partir de trois heures : sinon, les troupes seraient restées au rivage.

Le cuirassé *Prince George* avait collaboré avec les scarabées et les destroyers. Ils emportèrent deux milles hommes, le quartier général de la 29e division. Un sous-marin, qui rôdait dans la nuit, décocha une torpille : elle n'éclata pas.

Les Anglais laissèrent pourtant, sur ces plages, un immense matériel : une douzaine de vieux canons, inutilisables, cinq cents animaux, massacrés par des équipes spéciales de destructeurs. Jusqu'au dernier moment, ceux-ci coupèrent les câbles, les fils téléphoniques, tuèrent les mules, pétrolèrent des tas de vêtements, allumèrent les machines infernales.

Les Turcs finirent par comprendre. Ils bombardèrent les brasiers dont les flammes montaient dans le ciel. L'organisation, la discipline britanniques, le vent indulgent jusqu'au dernier moment, ont permis le succès d'une opération gigantesque, unique dans l'histoire militaire : l'éclipse de toute une armée, sous les yeux même d'une autre armée, littéralement collée à elle, dans des tranchées qui la touchait, et à portée de grenade.

ÉPILOGUE

Ainsi finit l'aventure : par une fuite qui fut un chef-d'œuvre. Aventure, n'est-ce pas, en effet, le mot convenable? Jamais opérations de cette envergure ne furent entreprises avec pareille légèreté. Il n'existait pas de plan, ni militaire, ni naval. Jamais les marins n'avaient, avant la tentative de Carden, étudié sérieusement le forcement des Dardanelles. Jamais militaires et marins ne s'étaient, auparavant, concertés sur la possibilité d'opérations combinées.

Quelques hommes politiques anglais, réunis autour d'une table, entraînés par l'éloquence du plus brillant d'entre eux, précipitèrent des centaines de milliers de soldats à l'assaut d'un bastion imprenable, protégé par la mer, par les forts, par les retranchements et par l'artillerie mobile.

Des milliers d'hommes périrent vainement. La France ne joua là, glorieusement il est vrai, qu'un rôle de comparse docile. Au total elle eut quarante mille soldats blessés, quatre mille tués et six mille disparus. Près de quatre-vingt mille des nôtres passèrent dans la presqu'île maudite, en moins d'un an. Le corps expéditionnaire, qui ne dépassa jamais quarante-deux mille hommes, se renouvela presque intégralement.

Le tribut britannique fut colossal : plus de vingt-huit mille tués, plus de soixante-dix-huit mille blessés, plus de onze mille disparus, près de cent mille malades, dont des milliers périrent ou restèrent à jamais diminués : bilan sinistre qu'aucun éclair de succès réel n'a compensé.

La victoire a peut-être tenu à un cheveu : M. W. Churchill le prétend. Il nous montre, après le 18 mars, après cette charge magnifique de la vieille flotte cuirassées contre les forts, la situation tragique des Turcs : fils téléphoniques coupés, parapets bouleversés, mécanismes enrayés, tir ralenti, faute de munitions. Les obus à explosifs, à longue portée, les seuls efficaces contre les cuirassés, étaient, dès cette première attaque, presque complètement consommés. Hamidieh n'en possédait plus que dix-sept. Kilid-Bahr, dix. Les obusiers moyens et l'artillerie légère n'avaient plus que la moitié de leurs munitions. L'attaque, qui n'avait coûté que cent cinquante tués des deux côtés (à part ceux du *Bouvet*, les nôtres), eût pu, eût dû être reprise, après un dragage méthodique de tous les champs de mines. Sur les neuf rangées, beaucoup, en place depuis six mois, étaient emportées par le courant, et les Turcs n'avaient aucune réserve. Alors la flotte poussait hardiment jusqu'à la Marmara. Elle s'embossait devant la Corne d'Or : c'était la révolution à Constantinople. Jeunes Turcs et Allemands s'enfuyaient en Asie Mineure...

Avec des *si*, on referait aisément l'histoire. Robeck, amiral pourtant vaillant, mais affolé par la perte de quelques navires, n'eut, après le 18 mars, qu'une idée : ne jamais plus risquer sa flotte. A Londres, Fisher l'approuva. Kitchener fut toujours en retard de plusieurs mois, pour comprendre ou pour agir. Le seul W. Churchill avait la foi : elle fut impuissante.

Toute la politique orientale de l'Angleterre fut un tissu d'illusions. Les diplomates britanniques crurent, jusqu'à la veille de la trahison de Ferdinand le fourbe, à l'invasion de la Turquie par les armées bulgares. Ils voyaient déjà deux millions de Balkaniques en marche sur Constantinople. Ils fermèrent les yeux sur la réalité essentielle : la Russie incapable de faire, contre ce pôle traditionnel de sa politique, l'effort susceptible d'entraîner ses satellites balkaniques, — la Russie, pour qui l'Angleterre risqua tant, et qui ne bougea point.

Les espérances et les apparences étaient, certes, séduisantes.

Les Dardanelles forcées, n'était-ce point le contact établi entre la Méditerranée et la mer Noire, la Russie ravitaillée en munitions, portée par ses victoires jusque sur les frontières méridionales de la monarchie austro-hongroise, sauvée du bolchevisme, des milliers de morts épargnés par la victoire alliée, immanquable dès 1916?

Hypothèses magnifiques, ample matière à articles et à beaux discours, ou à somptueuses fresques historiques.

La prise de Constantinople n'aurait-elle pas créé à l'Entente autant de difficultés qu'elle lui aurait apporté de bénéfices? L'effet magique du triomphe une fois dissipé, il eût fallu aborder les épineuses questions d'intérêt. Elles foisonnaient. L'Angleterre était-elle, au fond, si résolue à abandonner Byzance au Tsar? Comment eût-elle concilié les exigences slaves et italiennes? Satisfait aux appétits déchaînés des Balkaniques? Est-il si certain qu'ils se fussent rués sur les Empires centraux?

Les Dardanelles étaient un théâtre d'opérations excentrique. Une victoire décisive en Artois ou en Champagne eût encore bien plus sûrement retourné les Turcs contre les Allemands qu'un grand succès allié devant Gallipoli.

Les offensives d'Artois et de Champagne auraient peut-être réussi avec les trois cent mille hommes de plus qu'avait déjà mangé l'expédition des Dardanelles. Sur les cinquante-huit nouvelles divisions britanniques, vingt-cinq seulement étaient en France, vingt-neuf gardées en réserve, quatre aux Dardanelles. Joffre n'avait pas tort de prétendre à ce moment que les obus anglais étaient mieux employés contre les Allemands que contre les Turcs.

On peut aussi se demander si la prise de Gallipoli aurait eu sur la transformation de la situation en Russie l'effet quasi magique escompté par Churchill. A l'en croire, les convois de matériel et de munitions eussent coulé, en un large flot, jusqu'à Sébastopol, galvanisé l'armée russe, sauvé le régime.

En 1915, l'Entente elle-même était à court de munitions. La production française et britannique était à peine organisée. Elle ne suffisait pas encore aux besoins du front occidental. Ce n'est donc que beaucoup plus tard que la prise de Constantinople eût exercé son influence. Et encore peut-on se demander avec Sir E. Grey si elle n'aurait pas détourné, au contraire, l'attention de la Russie du front austro-allemand.

Au début de la guerre, la Turquie, exsangue, minée par la révolution, n'était pour l'Entente qu'une faible menace. L'échec retentissant de l'attaque contre le canal de Suez, le désastre d'Enver au Caucase, montrent de quoi était capable cette armée dans l'offensive en rase campagne. Loin de l'affaiblir, l'attaque obstinée, tête baissée, de Sir Ian Hamilton, contre la porte de la capitale, ralluma le fanatisme turc. Les retranchements de Gallipoli étaient une terre d'élection pour la résistance ottomane.

Parmi les fautes de la guerre, celle-ci fut la plus lourde. Cette campagne fut le triomphe du loyalisme et de l'héroïsme gaspillés. L'attaque navale du 18 mars, les débarquements de Seddul-Bahr, de Koum-Kaleh, les assauts australiens et néo-zélandais vivront éternellement dans l'histoire de la bravoure humaine.

Beaux volontaires, accourus d'Australie, de Nouvelle-Zélande, Gurkhas agiles, rieurs Sénégalais, marins de Guépratte et de Robeck, soldats de France, et de tous les Comtés de la vieille Angleterre, tous, combien vous fûtes héroïques! Mais, pour quoi êtes-vous morts?

EDMOND DELAGE

LA SITUATION INTÉRIEURE DE L'ALLEMAGNE

Il importe aujourd'hui, plus que jamais, de donner aux voix autorisées l'occasion de se faire entendre au-dessus des frontières, la conciliation éventuelle des diverses conceptions opposées n'étant possible, que si elles sont de part et d'autre bien connues.

Nos lecteurs liront avec intérêt l'exposé que l'éminent homme d'État allemand, le baron de Rheinbaben, a bien voulu écrire pour la *Revue de Paris*. Il apporte un témoignage direct sur l'état actuel de l'opinion en Allemagne. (N. D. L. R.)

Qu'il me soit permis, en guise d'introduction, de faire quelques remarques personnelles. Je remercie le directeur de cette Revue estimée de m'avoir aimablement engagé à traiter, en ma qualité d'homme politique allemand, un sujet aussi important. Je le fais volontiers, car j'estime qu'il est utile, dans la situation actuelle de ma patrie, de renseigner l'opinion publique française aussi directement et aussi exactement que possible sur les conditions parlementaires, économiques et intellectuelles de l'État voisin, vaincu il y a douze ans dans une guerre de coalition mondiale et se relevant maintenant avec peine. Des relations entre la France et l'Allemagne dépend non seulement le sort des deux pays, mais, sans exagération, celui de l'Europe et de la civilisation européenne. Je le fais, en outre, en tant que partisan convaincu de la politique extérieure de Stresemann, considérée — selon le mot si souvent cité à Locarno en 1925 — comme le « commencement » d'une collaboration européenne meilleure et plus

avantageuse pour tous, comme le premier pas vers la restauration de la liberté et des droits paritaires de l'Allemagne. Je le fais du fond de mon anxiété, profondément inquiet de voir négliger de nombreuses possibilités de poursuivre et de réaliser cette politique. Je le fais, enfin, persuadé que dans l'Allemagne actuelle il n'existe pas de ligne de démarcation nettement tracée entre les problèmes intérieurs et extérieurs. Par conséquent, je prie d'avance de bien vouloir m'excuser si j'ai recours, là où l'exige ma démonstration, à cette interdépendance indissoluble dans la situation de l'Allemagne.

D'ailleurs, le comte d'Ormesson, dont j'ai suivi les articles sur la situation intérieure en Allemagne avec un intérêt tout particulier, sans être toujours de son avis (ses derniers articles ont paru dans cette revue le 15 juillet et le 15 octobre), reconnaît également ces rapports étroits entre les tendances de la politique intérieure et extérieure allemandes. Ainsi, bien qu'en maintes choses, et surtout en ce qui concerne les conclusions, je m'éloigne considérablement de M. d'Ormesson, le principe de la démonstration est le même. Je me trouve donc en bonne compagnie et puis commencer ma tâche.

En Allemagne, ce ne sont pas seulement les enfants qui connaissent la fable du berger Guillot. Interprétons-la dans un sens politique : plusieurs bergers gardent des agneaux dans une région infestée de loups. Ils s'engagent à s'entr'aider. Souvent les bergers sont réveillés la nuit par l'appel d'un camarade : « Au loup ! » C'est une fausse alerte et ils rechignent en voyant leur repos interrompu. Mais, une nuit, surgit un loup affamé. De nouveau, le berger appelle au secours; il réclame la preuve réelle de la « solidarité » convenue. Cependant les autres ne prennent pas ses cris au sérieux et se rendorment. Entre temps, le loup dévore le troupeau. Séduits par l'appât d'une proie facile, d'autres loups le suivent et le pâturage entier devient dangereux...

Cette fable, me semble-t-il, s'applique bien à la situation actuelle en Europe. En France, précisément, on reproche à l'Allemagne de se plaindre et de réclamer sans cesse par une sorte de tactique, de se lamenter dans l'intention d'obtenir certains avantages. Ainsi, l'on ne veut point croire que l'Allemagne, en ce moment, de même qu'en 1919 et en 1923, dans sa lutte contre le bolchevisme et le bouleversement radical, poussée

par des masses déçues, traquées, ruinées, sans travail, nourries, de toute évidence, par de néfastes influences extérieures, a rempli pour la troisième fois une mission générale en faveur du maintien de la culture européenne et de sa condition première : la forme économique individualiste. A l'appel de l'Allemagne vers la solidarité, à la formidable fermentation de la crise allemande, mûre pour la catastrophe, on oppose encore consciemment, ou par ignorance, la froide formule : « Observer! Attendre! » Ainsi, la situation intérieure actuelle de l'Allemagne est une question posée au destin : sera-t-on dans les pays créditeurs, et particulièrement en France, assez myope pour se réjouir si le loup fait irruption dans le troupeau allemand, le plus menacé de tous? C'est-à-dire si l'édifice politique, économique et intellectuel allemand s'écroule dans un chaos intérieur surgissant de la misère matérielle croissante? Les hommes d'État français responsables, bergers de leur troupeau, croient-ils pouvoir garder ou même encore étendre leur pâturage, si les forces, quantitativement faibles, groupées autour du chancelier Brüning ne prennent pas le dessus? Si elles ne réussissent pas à trouver, sans bouleversement profond, la transition qui mène de la dangereuse fermentation actuelle et d'une situation parlementaire impossible à la longue, à une réorganisation intérieure systématique et durable? Le point de vue exposé ici par le comte d'Ormesson est-il juste, est-il communément celui de l'opinion publique française[1]? Pour résoudre le problème des réparations allemandes, qui constituent encore un fardeau insupportable, et cela en raison de la crise mondiale, de la nouvelle répartition de l'or, des difficultés du débit et de la baisse des possibilités de consommation de centaines de millions d'hommes, — suffit-il vraiment de désigner l'Amérique comme le créancier général? Faut-il simplement s'attendre à ce qu'un beau jour vienne de là-bas l'annulation des dettes interalliées, suivie, conformément au mémorandum de la convention de la Haye, par une annulation correspondante des réparations allemandes?

1. Nous croyons devoir rappeler ici que notre collaborateur, le comte Wladimir d'Ormesson, vient de publier dans *l'Europe Nouvelle* un plan de coopération franco-américaine, destiné à alléger provisoirement les charges allemandes (N. D. L. R.).

J'ai pénétré, dès le début, jusqu'au fond des choses, car, à mon avis, l'attitude actuelle du peuple allemand, apparemment embrouillée et confuse, découle de deux sources principales : l'opposition au traité de Versailles et la négation du système parlementaire néo-allemand. Il est difficile de dire dans quelles proportions l'une ou l'autre tendance a contribué aux résultats des élections du 14 septembre et aux courants qui ont jailli depuis. En vérité, les deux tendances sont si étroitement liées entre elles qu'il faut nécessairement en déduire la conclusion suivante : ni le traité de Versailles, tel qu'il existe aujourd'hui, en tant que « Diktat » imposé à un peuple vaincu, ni le le parlementarisme de Weimar, né il y a onze ans et demi d'une déception sans nom, d'une ruine morale reniant les meilleures traditions et d'une constitution bâclée à la hâte selon des tendances partiales, ne permettent à l'Allemagne d'exister et de se maintenir comme un membre pacifié et stable de la famille des peuples européens. De là l'exigence générale tendant à transformer ces deux bases de façon à pouvoir créer les conditions nécessaires à la pacification intérieure et extérieure.

On s'est livré en France à des considérations très longues et très détaillées sur les résultats des élections du 14 septembre. De ce que je me suis permis d'exposer ci-dessus, il résulte que, dans l'ensemble de la nation allemande, les raisons qui ont déterminé l'issue des dernières élections au Reichstag n'étaient ni exclusivement intérieures, ni exclusivement extérieures. L'accroissement des national-socialistes et des communistes provient de la déception provoquée par les résultats de la politique extérieure au moins autant que des critiques fort compréhensibles suscitées par le système parlementaire : ce système, mis en pratique, s'est montré de moins en moins conforme à l'esprit du peuple allemand, à ses dispositions spécifiques, à ses besoins et à ses buts.

Le 25 janvier, le chancelier Brüning a prononcé à Cologne un grand discours qui a toute l'importance d'un programme, et dont la substance essentielle, je le suppose, est également connue en France. Ayant le courage d'accepter la responsabilité, il a reconnu et revélé impitoyablement les nombreuses fautes de la politique financière des dernières années. Il a

parlé du grave « danger qui menace la démocratie » et engagé le Reichstag, dans le courant des prochaines semaines, à se reformer lui-même, afin de « sauver la démocratie ». Il a probablement en vue, avant tout, les règlements selon lesquels tout projet d'augmentation des dépenses au delà du budget doit être accompagné d'un état de ressources correspondantes. Il pense également à endiguer les torrents d'éloquence des députés dans les différentes « lectures », et à prendre toutes mesures nécessaires pour enrayer dans le pays une agitation demeurée sans entraves. Il a indiqué que jusqu'ici la tâche du parlementarisme allemand a consisté principalement à satisfaire les désirs des différentes classes professionnelles, et que maintenant, quand il s'agit, au moment le plus difficile, de prendre des mesures pour sauvegarder un État et un système économique ne jouissant d'aucune popularité, les milieux jadis les plus dévoués au parlementarisme se mettent en opposition violente. On admettra sans hésiter que ces vues exprimées par le chancelier en pleine connaissance de cause et en toute conscience de sa responsabilité marquent, même sous le rapport de la forme, un tournant dans l'évolution du parlementarisme allemand. Depuis dix ans, la domination des partis, exaltée par l'agitation et la suggestion des masses, a poursuivi presque librement son œuvre, sans tenir compte de la réalité la plus élémentaire et sans s'appuyer sur une deuxième chambre, exerçant une action et un contrôle modérateurs, basés sur l'expérience des faits. Tel est aujourd'hui — et la fin est amère — le jugement que porte le chef du parti politique qui, avec la Social-démocratie, a eu jusqu'ici le plus d'influence en Allemagne.

Les relations entre les deux partis, le Centre et la Social-démocratie, ont marqué de leur empreinte, après 1919, le parlementarisme de Weimar, et maintenant encore, sous une forme très particulière, elles sont la clef de la situation. Après l'exposé exact et détaillé du comte d'Ormesson sur les résultats des élections du 14 septembre, je ne reconstituerai pas dans toutes ses particularités la répartition des forces au Reichstag allemand. L'essentiel, c'est qu'en dépit de l'opposition violente de cent sept national-socialistes (Hitler), de quarante et un nationaux (Hugenberg) et de soixante-dix-sept

communistes, le gouvernement qui s'appuie sur le centre, sur les éléments bourgeois modérés et sur les groupes professionnels a pu rester au pouvoir — et cela grâce à l'appui indirect de la social-démocratie (143 membres) qui a refusé de se joindre à l'opposition. Il a également transformé en lois les décrets auxquels la nécessité obligea le Président, par un « vote contre leur annulation », conformément à l'article 48 de la constitution. De là ce paradoxe : un gouvernement bourgeois, violemment combattu par la social-démocratie, pas plus tard que l'été dernier, aux élections, un gouvernement dont les mesures sociales et financières, si peu populaires, sont loin de satisfaire les exigences socialistes, est soutenu par le parti socialiste, encore le plus fort au Reichstag. Pourquoi? Parce que la social-démocratie qui tire les plus grands avantages du système de Weimar est prête à tous les compromis pour le maintenir, et que tel est son but suprême, et parce qu'il existe un rapport étroit entre la situation actuelle en Prusse et dans le Reich. Dans l'administration et la justice prussiennes, le centre et les socialistes ont eu le dessus et sont en somme, grâce à des concessions mutuelles, arrivés à une grande puissance personnelle. Mais il est évident que les électeurs, en masse, changent d'orientation, et que les prochaines élections, qui auront lieu au printemps 1932, mettront fin à cette situation. Elle ne subsisterait déjà plus et la social-démocratie serait renversée, si le centre, — à cause, par exemple, d'une opposition socialiste au Reichstag, — faisait craquer la coalition prussienne. C'est ainsi qu'on en est arrivé dans le Reich à la « dictature voilée de Brüning », qu'approuve entièrement le vénérable président Hindenburg, tandis que les socialistes restent passifs et intérieurement résistants.

Les possibilités de changement et la situation précaire d'un système gouvernemental ainsi fondé sont évidentes. La situation parlementaire est telle que, chaque jour, des surprises sont possibles. Mais il se peut aussi que la combinaison actuelle dure encore un long moment et que l'on poursuive, conformément à l'article 48, le jeu avec le fait accompli. Depuis que, de toute évidence, une détente passagère s'est déclarée dans la politique extérieure, les tâches du Reichstag les plus importantes sont, pour le moment, le vote normal du budget de 1931, le vote de la nou-

velle loi d'assistance aux provinces de l'Est, et les mesures susmentionnées relatives aux règlements parlementaires, et destinées à mettre fin aux abus des dernières années. Dans son discours de Cologne, le chancelier Brüning a déclaré que le gouvernement du Reich avait nombre d'autres projets, mais que l'état actuel, trouble et nébuleux, de l'opinion publique semblait déconseiller leur révélation prématurée. Or, nous ne faisons probablement pas fausse route en supposant qu'une des premières réformes se rapporte au système d'assurance-chômage. C'est ce système qui, en même temps que la diminution des revenus, a, dans le cadre de la crise économique, causé les plus grandes pertes aux finances du Reich, de l'État et des communes. Il n'est pas difficile de prédire que la situation financière de certaines villes sera gravement menacée par l'accroissement énorme des fardeaux sociaux (après les deux stades : assurance-chômage et assistance publique en temps de crise, qui revient principalement à l'État, un chômeur finit par être entièrement à la charge de sa commune).

Toutes ces mesures et celles du même ordre qui doivent être réalisées dans le plus proche avenir sont conformes au mot d'ordre du gouvernement Brüning : « Avec la plus grande énergie et la plus grande rapidité, et avec une juste organisation sociale, l'état intérieur financier de l'Allemagne doit être rendu tel qu'on puisse engager avec succès des pourparlers avec l'étranger sur la revision des charges extérieures encore insupportables. » Certes, en ce qui concerne les méthodes de la politique intérieure, à l'aide desquelles on peut atteindre ce but, les avis diffèrent considérablement, même à l'intérieur de la coalition gouvernementale. Aux milieux qui, espérant comme toujours en des temps meilleurs, veulent remettre à plus tard les réformes réelles de la constitution de Weimar, s'opposent d'autres éléments : ceux-là ne peuvent admettre la possibilité d'une évolution favorable sans réforme immédiate. Ces projets de réforme proposent d'abord — désir éveillé par l'échec de la domination des partis — d'élargir les droits du président du Reich, d'après l'exemple de l'Amérique. Ensuite la création d'une deuxième chambre telle que la possèdent encore aujourd'hui les pays de régime parlementaire. En voyant les égarements de la jeunesse entraînée trop tôt dans la politique,

on propose également de réformer la loi qui accorde le droit de vote aux citoyens à partir de l'âge de vingt ans et d'élever la limite d'âge. Ceux qui souhaitent en ce moment critique des solutions rapides et définitives dans le domaine des réformes constitutionnelles, en particulier des relations entre le Reich et la Prusse, ne sont certes pas des ennemis de leur patrie. Sans parler du joug de fer qui impose la simplification et l'épargne, il se produit, dans des « pays » de moindre importance, certains événements qui font de plus en plus exiger des réformes. La réalisation de tous ces projets est contrecarrée par l'attitude de l'opposition qui réclame un vague « changement de système ». A cause de l'opposition, il est presque certain qu'on ne peut obtenir au Reichstag la majorité des deux tiers nécessaire au changement de la constitution. Il s'agit donc de savoir dans quelle mesure l'article 48, si souvent commenté et appliqué ces derniers temps, permet au président du Reich lui-même de se mettre à la place d'une majorité favorisant la réforme de la constitution, dans un Reichstag désuni et incapable de prendre de grandes décisions.

Tandis que, dans les coulisses, dans la presse et dans les milieux politiques ayant le sens des responsabilités, on médite ces projets, le peuple, lui, se partage en résignés et en insurgés. Il est hors de doute que, depuis le 14 septembre, le mouvement national-socialiste s'est encore accru. Bien qu'au dehors il présente toujours le tableau d'un véritable « mouvement », incertain, vague, agité, conservant les méthodes de propagande de la lutte électorale, sa « réalité politique », en tant que facteur quantitatif, ne saurait être niée. Sa contre-partie, le communisme, connaît également des succès. En un mot, le flot du radicalisme paraît encore loin de s'apaiser. Au contraire, il monte toujours. Conséquente et logique, l'opposition « deutschnationale » s'efforce de ne pas se laisser écraser et de consolider sa situation, en martelant constamment à haute voix ses « mots d'ordre particuliers ». On a renoncé depuis longtemps à former dans ce Reichstag un gouvernement orienté plus à droite. L'opposition, dont les couches sont si différentes, fait front commun sous un seul rapport : elle cherche à provoquer la dissolution du Reichstag — que les national-socialistes, d'ailleurs, en leur for intérieur, ne doivent pas souhaiter de si tôt. Les partis modérés et gouvernemen-

taux — à l'exception du centre qui occupe une situation à part pour des raisons d'ordre religieux — ont donc de la peine à se maintenir. Outre les besoins financiers courants, il y a la crise agricole qui tend à occuper le premier plan. Si l'on réduit ses exigences, si pénibles pour la politique extérieure allemande, à un nouveau renforcement de la protection douanière, les groupements et les milieux agricoles qui jusqu'à présent soutenaient le gouvernement Brüning peuvent également passer à l'opposition la plus violente. De nouvelles calamités financières peuvent faire prendre de nouvelles décisions à d'autres groupements. Pour tout dire, personne ne sait ce qu'il adviendra, et c'est précisément cette incertitude qui contribue à créer, à l'intérieur et à l'étranger, la crise de confiance, fatalement jumelle de la crise économique. Cette crise de confiance a l'influence la plus néfaste sur la Bourse et le crédit allemand. En des temps pareils, les nerfs et les sentiments de beaucoup de contemporains s'émoussent singulièrement. Tandis que, dans une partie de la presse, on noircit des colonnes au sujet d'un traître condamné avec soi-disant trop de rigueur, on ne s'émeut presque plus à la vue des listes de morts et de blessés, tombés aux réunions politiques des national-socialistes, des communistes, du *Reichsbanner*, etc., que publient ces mêmes journaux. Une jeunesse excitée par les courants politiques et souvent privée de toute piété joue des coudes. La criminalité progresse d'une façon sinistre. Ses méfaits ressemblent déjà à ceux des bas-fonds de Chicago. Les Églises catholique et protestante luttent sans succès visible, chacune à sa manière, contre ces maux. L'attitude définitive du mouvement national-socialiste vis-à-vis des deux religions chrétiennes décidera peut-être de l'évolution à venir...

Le chancelier a dit à Cologne : « Nous n'admettons pas de politique chaotique sous le couvert des sentiments nationaux. Nous ne craignons pas les menaces et les calomnies. Nous sommes décidés à suivre la voie de la reconstruction stable. » Reste à savoir si les facteurs décisifs du développement financier et économique — sans parler de l'enchevêtrement des partis — lui donneront la possibilité de réaliser sa politique de « reconstruction ». Essayons ici d'établir brièvement un bilan.

Au début de février, le nombre des chômeurs s'élevait à cinq millions. Ce chiffre porte en lui comme une malédiction toute la misère de l'Allemagne. Tous les jours, en mille endroits, on prononce simultanément des discours fort éloquents sur la rationalisation trop rapide de l'industrie, sur le perfectionnement trop poussé de la technique, sur la surabondance des produits, sur la nécessité de diminuer les frais de production et d'augmenter les possibilités de consommation des masses. Mais que peut faire en réalité, d'une façon pratique et positive, un gouvernement pour enrayer le mal? Les rentrées d'impôts baissent si rapidement que les évaluations budgétaires pour 1931 se réduisent déjà considérablement. La crise de l'agriculture, qui s'étend autant aux propriétaires fonciers qu'aux milieux paysans, est si grave que certains n'envisagent même plus des remèdes rapides. Le projet d'améliorer d'un seul coup la situation de l'agriculture, en particulier des régions de l'Est, et de prévenir la ruine totale en versant plusieurs milliards, ne paraît pas d'un grand secours, étant donné que personne ne sait où emprunter ces grosses sommes. Les plaintes constantes du fait que les prix des produits agricoles, avant l'arrivée au dernier acheteur, augmentent de plus du double, sont certainement justifiées sous maint rapport. Mais qu'adviendrait-il si l'on économisait ces sommes, c'est-à-dire si l'on écartait les millions de commerçants et d'intermédiaires? D'innombrables Allemands ne resteraient-ils pas de nouveau sans moyens d'existence? Le bouleversement économique et moral d'une grande partie de la classe moyenne indépendante si précieuse à tout État calme et équilibré ne représente-t-il pas déjà un terrible *Mané Thecel*? De nombreux Allemands s'abaissent-ils à devenir des rentiers de l'État ou des employés dépendants? La distance d'un « bolchevisme » germanisé à un nouveau socialisme d'État allemand, extérieurement différent, mais intérieurement apparenté, est-elle encore bien grande? Partout aujourd'hui on en appelle à l'État. Il doit aider, régler, concilier, mais avant tout payer. 52 p. 100 des recettes totales vont déjà à des budgétivores. Plus on augmente les droits et les domaines d'activité publique, plus il devient difficile de rétablir une forme économique individualiste qui rapporte. Plus les grands trusts industriels se concentrent sous la pres-

sion actuelle, plus le sens de la responsabilité individuelle se limite. La poussée d'un collectivisme, qui, pris comme « principe », écraserait entièrement la vie économique allemande, devient de plus en plus menaçante. Certes, le chancelier a raison quand il dit que même aujourd'hui, en dépit de tout, il n'y a pas lieu de désespérer et que les possibilités de surmonter la crise ne sont pas encore épuisées. Mais il est hors de doute que le peuple allemand se trouve une fois de plus au bord d'un abîme.

Une vue d'ensemble sérieuse, nous montre ce peuple comme une nation désunie et déchirée, mais dont le noyau est encore sain, et qui fait, en attendant, tout ce qui est en son pouvoir pour surmonter l'épreuve. Ce grand peuple au fier passé, à la foi inébranlable en un avenir meilleur, ne prépare véritablement pas de « revanche ». Mais il est certain qu'il exige avec plus de force qu'auparavant le rétablissement et la consolidation de ses droits les plus élémentaires à la vie. La constitution de Weimar ne lui a pas donné, en définitive, la forme démocratique conforme à sa nature et à son essence. Depuis les sombres jours de l'armistice, il a été assez souvent déçu par les promesses et les grands mots du dehors. Tout en rendant justice à la collaboration internationale, il se sent fortement porté à s'appuyer dans une plus grande mesure sur sa propre force nationale et à exprimer sous des formes nouvelles et meilleures « la volonté de l'État ». Je crois pouvoir affirmer, en tant qu'Allemand, sans craindre la contradiction, qu'aucun autre peuple au monde n'aurait peut-être traversé ce qu'on lui a imposé de la façon dont il l'a fait, avec cette discipline intérieure et cet élan vers la reconstruction.

Mais où est le remède pour l'avenir, où est l'espoir, où est la réalité pratique menant à une amélioration? Je sais que bien d'autres peuples, actuellement, sont dans une situation difficile, que le prix de la vie a monté partout, que la crise est devenue une crise mondiale, qu'autre part il y a aussi du chômage et des difficultés d'écoulement des produits. Quand on parle de la misère allemande, on entend souvent la réponse : si ça va mal chez vous, eh bien! vous n'êtes pas les seuls. Nous qui avons gagné la guerre nous souffrons aussi et nous devons payer des impôts élevés. Donc, travaillez et ne déses-

pérez pas. Accomplissez exactement les traités internationaux, et puis on verra...

J'avoue ouvertement que pour ma part je ne crois pas à la force guérisseuse et miraculeuse d'affirmations semblables. Le murmure, la colère des masses sont devenus trop forts, et ils sont en grande partie justifiés. Une génération nouvelle, qui n'a aucun rapport avec la guerre mondiale, grandit maintenant. Durant le semestre d'été 1930, il y avait en Allemagne 137 000 candidats à des professions libérales, 137 000, dont 50 000 n'ont aucune chance d'obtenir des emplois pendant une période assez longue. On s'étonne à peine qu'une grande partie de la jeunesse des Écoles n'ait plus foi dans le « système » actuel que, s'abandonnant à un idéalisme enflammé, elle aspire à un état de choses meilleur, et soit prête dans la lutte à tous les sacrifices. Il y a des gens fort intelligents, non seulement en Allemagne, qui sont fermement persuadés que la crise économique mondiale, en dépit des assurances officielles, ne sera pas conjurée de sitôt. Ils croient que, par des mesures fausses ou des omissions, on continue à commettre des erreurs essentielles, que le problème du chômage, en tout cas, est arrivé au point où la situation ne peut s'améliorer sans rationalisation en grand de la vie économique mondiale, sans réglementation internationale des heures de travail, sans coopération financière généreuse et sans solution supportable et définitive du problème des dettes mondiales. Je partage largement cette façon de voir, et fais tout particulièrement dépendre la situation intérieure de l'Allemagne du progrès ou de la stagnation de la collaboration universelle. Si l'on admet ce principe, on comprendra aussi mon inquiétude : même si l'Allemagne fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'assainir intérieurement, la stagnation de la collaboration internationale ne détruira-t-elle pas son œuvre? Ne renversera-t-elle pas ce qu'ont créé en Allemagne, ces derniers mois, une volonté loyale et un effort maximum? Peut-être accueillera-t-on mieux maintenant, ma seconde thèse : après avoir reconnu les fautes graves commises dans le domaine financier et parlementaire, sera-t-il possible de poursuivre à la longue l'œuvre déjà commencée de la réforme, de la reconstruction, de l'épargne, sans assurer au peuple allemand, comme but de ses travaux, un minimum de vie nationale? Un minimum

grâce auquel sa grande majorité se résignerait à la défaite de 1918 et abandonnerait à l'évolution historique le reste de ses exigences. Aujourd'hui la majorité écrasante du peuple allemand considère que nous sommes encore très éloignés de cette attitude et que la guerre, dans la « grande politique », est loin d'être liquidée. Dans cet ordre d'idées, la situation intérieure en Allemagne dépend non seulement du problème des réparations, des finances et de la vie économique, mais aussi du problème des frontières de l'Est. On se trompe totalement à l'étranger, si l'on croit que la demande de revision de ces frontières, considérées comme injustes dans toute l'Allemagne, se base sur des raisons de revanche, de réaction, d'affaiblissement voulu du voisin polonais, etc. Cette revision n'est possible que par des moyens pacifiques. Assainir l'intérieur, faciliter les réparations, faire entrer, sans solution de continuité et de façon qu'elle puisse vivre, une région Est dans la vie organique, économique et politique de la nation, ces problèmes sont si simples, si élémentaires, si étroitement liés, si conditionnés l'un par l'autre, qu'aucun Allemand ne saurait imaginer l'avenir de son pays sans une transformation raisonnable des décisions dictatoriales de 1919 et 1921.

Une fois de plus je reviens au discours du chancelier Brüning à Cologne. En admettant publiquement et sans réserves les graves erreurs intérieures des dernières années, ce discours a apporté un accent nouveau. Et ce n'est vraiment point une tournure de phrase déclamatoire, si je dis que cet accent est engendré par un grand élan vers la vérité, au dedans comme au dehors. A mon avis, il n'est pas pour l'Allemagne d'autre politique, et je reprends toujours, à ce sujet, ma citation préférée d'Abraham Lincoln : « On peut tromper quelques hommes tout le temps; on peut tromper tous les hommes quelque temps; on ne peut tromper tous les hommes tout le temps. » Il n'est pas d'autre issue pour sortir de cette forêt, de cet enchevêtrement des partis, de cette stagnation générale en Allemagne, que de décrire sans réserve les faits exacts à notre peuple et à l'étranger. Mais, en même temps, il faut que je l'admette franchement : cette vérité engage celui qui la dit autant que celui qui est appelé à l'accueillir. Une telle politique mise peut-être tout sur une seule carte : effort maximum vers l'assainissement

à l'intérieur, nouvelles négociations avec l'étranger sur l'amélioration du règlement des réparations de 1930, et construction d'un État allemand libre et d'un seul tenant[1] comme facteur de la stabilisation et de la pacification de l'Europe. Aujourd'hui, dans la grisaille et la gravité de cet hiver, la situation est telle que, ni au point de vue parlementaire, ni au point de vue économique, non plus qu'au point de vue financier, on n'a la certitude que même la première étape, purement intérieure, de cet itinéraire puisse être, sans aucune crise, menée à bonne fin.

Même en cas d'ébranlements à venir, l'Allemagne, comme État et comme nation, ne périra pas. Toute situation nouvelle crée des possibilités et des énergies toutes neuves. Et personne n'est en état de dire ce qu'il en adviendra. Une seule chose est certaine : une grande partie de ce qui paraît être depuis 1924 une des bases solides de la reconstruction européenne générale sera dépassé par la force brutale de faits surgissant de façon soudaine.

Je me doute bien que le tableau de l'Allemagne actuelle, que je me suis efforcé de dépeindre véridiquement, en résumant les multiples courants qui s'entrecroisent, ne ressemble guère aux descriptions faites à l'étranger par des juges mal informés, malveillants ou superficiels. Le peuple allemand, sans être totalement excusable, peut cependant donner une certaine justification de son désordre et de sa crise intérieure. Bien que ne se sentant pas plus responsable de la catastrophe mondiale et de ses suites que n'importe lequel de ses adversaires européens, il n'a pas vu luire, depuis sa chute profonde jusqu'à ce jour, « l'espoir national » réel de pouvoir rentrer bientôt dans le cercle des peuples libres et de récolter ainsi la juste récompense de ses efforts. Bien des jugements erronés à l'étranger s'expliquent par le fait que le peuple allemand, jusqu'ici, n'a pas réussi à former une majorité qui fût d'accord sur les directives permanentes de son développement politique. Dans l'Allemagne actuelle, on parle, on écrit et on imprime sans fin. Des guérisseurs nombreux font l'éloge de

1. Le problème des frontières orientales de l'Allemagne est — il est superflu de le rappeler — particulièrement complexe. Une étude historique sur la formation de la Prusse Orientale, que publiera prochainement la *Revue de Paris* fera connaître, sur ce sujet, d'autres points de vue. (N. D. L. R.)

leurs moyens miraculeux. On ne peut guère s'étonner que les opinions étrangères sur l'Allemagne diffèrent. Pour ma part, je me risque à constater un fait : au fond, une grande partie du peuple allemand ressent aujourd'hui la nostalgie de la direction et de l'autorité. La réaction entre le bavardage et entre les promesses souvent vaines des bonzes des partis et des démagogues est évidente. A la longue, l'Allemagne ne peut être gouvernée que sur la base de l'autorité de l'État, du réalisme et de la vérité. Le résultat des élections du 14 septembre ne contredit pas cette thèse. En réalité, les tendances contre « le diktat » de Versailles et contre une mise en œuvre erronée et fausse de la constitution de Weimar existaient, en puissance, dans des millions d'âmes allemandes, de sorte que, dans l'atmosphère d'après-guerre, d'inflation, de crise économique et d'humiliation nationale constante, elles purent être éveillées sans peine par une agitation vigoureuse. Il y a quelques semaines déjà la *Neue Zürcher Zeitung* écrivait que la décision historique contre la démocratie de Weimar avait déjà été prononcée en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en pleine évolution et, au milieu du flux incessant de l'actualité, nous ne pouvons nous faire que difficilement une image des transformations infiniment profondes qui se produisent, tant dans la structure de la politique, de la vie économique mondiale, que dans les couches sociales et intellectuelles de notre propre peuple. Nous sentons tous que quelque chose de « nouveau » se prépare, et lutte pour acquérir une forme. Quelle sera cette forme et quand se manifestera-t-elle? Cela, nous ne le savons pas. Bref, il semble que les années 1931 et 1932, lourdes de destinée, nous apprendront si les forces intérieures allemandes sont assez puissantes pour rétablir définitivement l'autorité de l'État, la conformité au fait et la vérité. Les années à venir nous diront si la nouvelle activité internationale commence à temps pour assurer à l'Europe une longue période de paix et de reconstruction.

FREIHERR VON RHEINBABEN,
Secrétaire d'État.
(Staatssekretär z. D.)

(Traduction de mademoiselle Juliette Pary.)

LE TRIOMPHE DE FRANKLIN EN FRANCE[1]

I

Quand le docteur Franklin eut entraîné Vergennes et Louis XVI dans une alliance avec les États-Unis, il put croire que les heures difficiles étaient passées. Appuyée par la plus puissante monarchie européenne, l'Amérique était assurée de vaincre.

Pourtant les cinq années qui suivirent furent pénibles. Les États-Unis avaient trop compté sur la France, la France s'était enthousiasmée trop vite, il fallut déchanter. Sur le continent américain, les troupes insurgentes avaient bien du mal à contenir les Anglais; sur les mers, les flottes françaises et anglaises se mesuraient sans que personne pût remporter de succès décisif. Aux Antilles une lutte obscure et compliquée se déroulait, coûteuse pour tous, stérile pour tous. Le temps passait, et l'argent coulait à flots. La caisse des États-Unis était vide, les Américains n'aimaient guère payer leurs impôts et le trésor du Roi de France s'épuisait. Necker y perdait son latin.

Au milieu de tant de difficultés le docteur Franklin n'eut pas le temps de se reposer, il lui fallut être sur la brèche nuit et jour. Au nom du Congrès, il venait inlassablement présenter de nouvelles demandes de secours financiers et autres; grâce à son adresse, à sa souplesse et à son prestige, il obtenait d'ordi-

1. Voir dans la livraison du 1er février *Les débuts de Franklin en France*, par Bernard Faÿ.

naire ce qu'il implorait, mais il avait à déployer des prodiges d'adresse et d'insistance; il avait à user de l'amitié que chacun lui portait en France, et de la force que lui donnait sa haute position dans la Franc-Maçonnerie française.

Ce travail présentait d'autant plus de difficultés que bon nombre de membres du Congrès américain, siégeant à Philadelphie, étaient fort jaloux de lui, et ne cherchaient point à lui rendre la tâche aisée. Aussi le vieillard y eût-il succombé probablement sans l'amitié exquise que lui témoignèrent quelques nobles dames et les petits soins dont elles l'entouraient. Il vivait en une belle maison de Passy, au milieu d'un grand jardin dominant la Seine. Ses voisins, ou plutôt ses dévots, s'efforçaient sans cesse de le distraire et de lui plaire sans le fatiguer. Ce n'étaient que petites réunions pour le thé, longues parties d'échec sous les charmilles, plaisants bavardages philosophiques au clair de lune, petits concerts de piano forte durant les soirées d'automne, auditions de Noëls quand venait décembre, et, rehaussant le tout, de bons et tendres baisers autant qu'il en voulait, quand il en voulait, où il le voulait. Jamais philosophe ne trouva tant de bonne volonté chez les humains, et surtout chez les humaines.

Ainsi passèrent ces cinq années, pleines de contrastes. Elles furent couronnées par la victoire de Yorktown qui assura aux Franco-Américains la supériorité militaire en Amérique et contraignit le ministère anglais à la paix. Durant ces négociations, Franklin joua encore un grand rôle, bien que la jalousie de ses collègues ne lui permît pas de mener les affaires, comme il eût pu et dû le faire pour le plus grand bien de son pays. Toutefois la paix de 1783, qui établit les États-Unis comme puissance indépendante, fut glorieuse et émerveilla le monde. Elle fut suivie d'une période brillante et fiévreuse, où le Patriarche des deux mondes joua encore le premier rôle.

L'Amérique victorieuse, reconnue par les rois, adulée par les philosophes, courtisée par les financiers et les commerçants, semblait ouvrir une ère nouvelle de prospérité et d'espoirs indéfinis. Sans doute il lui restait encore à établir ses finances, à organiser son gouvernement, jusqu'alors faible, à coloniser et civiliser l'immense territoire qui lui était dévolu. Sans doute elle avait à développer l'esprit national

et le sens de la coopération chez ses peuples encore énervés par une longue période révolutionnaire, mais tout permettait d'espérer qu'elle y réussirait, et l'on se plaisait à prédire la plus brillante carrière à ce jeune peuple dont l'émancipation avait été si rapide, si théâtrale et si touchante. On fermait les yeux aux imperfections de la paix, que les peuples acclamaient aveuglément, puisqu'elle emplissait boutiques, théâtres et tavernes, allumait les feux d'artifice, et donnait l'occasion de boire et de danser sur les places publiques.

II

La vie était belle alors et pittoresque comme un tableau de Watteau. La paix était signée, un dauphin était né, la Monarchie, établie sur une gloire nouvelle, semblait vouée à des siècles de grandeur. La ville de Paris donnait au Roi feux d'artifice et bals masqués (janvier 1783) où, parmi les arlequins et les pierrots, Louis et Marie-Antoinette recevaient l'amour de leur peuple. A la Cour comme à la ville, le comte de Cagliostro régnait avec ses beaux gilets jaunes et ses chapeaux à plumes, sa franc-maçonnerie égyptienne et ses initiations mystérieuses, le cardinal de Rohan le patronnait et M. de Vergennes le protégeait. Pour 10 000 livres il vous initiait à la sagesse et même à l'amour. De Vienne, M. Mesmer était tombé, portant avec lui les secrets de son « magnétisme animal ». Autour de son baquet, rempli de ferrailles, belles dames et grands seigneurs se rencontraient pour y guérir de leurs maux et y frissonner d'un trouble exquis. Tout le monde y courait, le gouvernement songeait à acheter sa recette pour quelques centaines de milliers de livres, et les plus brillants gentilshommes, réunis en une société dont l'entrée coûtait 10 000 livres, la « Loge de l'Harmonie », se faisaient instruire par lui. Son plus ardent disciple était le seigneur le plus riche de France et le plus glorieux, le jeune La Fayette. Bon diable et cœur généreux, Mesmer avait mis ces merveilles à la portée des foules en électrisant un arbre proche de sa maison, et, sous son ombrage, soubrettes et laquets, savoyards et porteurs d'eaux, venaient guérir leurs maux populaires. M. Rousseau était mort, mais

de son tombeau d'Ermenonville sa gloire et sa sensibilité rayonnaient. La franc-maçonnerie jetait partout ses rameaux : ce n'étaient que réunions secrètes, tenues de Loges, alchimies, convents étranges, où revivaient pêle-mêle, avec les modes les plus fragiles d'aujourd'hui, les plus antiques idées de l'Orient, tel ce congrès des Philadelphes, organisé en 1784, où Martinistes, Swédenborgiens, Maçons égyptiens à la Cagliostro, Mesmériens, Maçons écossais, Maçons réguliers cherchèrent une formule d'union. Paris regorgeait de voyageurs étranges. Aux Champs-Élysées et au Bois de Boulogne on voyait revenus ces jeunes Anglais cosmopolites, ces « macaronis » comme on les nommait à Londres. Ils donnaient le ton, et avec eux se répandaient les énormes chapeaux dont s'affublaient les hommes, les coiffures gigantesques auxquelles se soumettaient les femmes. Dans l'air les premiers aérostats s'élevaient, insolites et élégants : leurs flancs garnis de festons, de fleurs et des écussons du Roi, leurs nacelles ornées d'or et d'argent portaient au firmament les rêves d'une époque éprise de sagesse et d'amour.

Jamais le ciel n'avait paru plus bleu sur des arbres plus touffus, jamais des âmes plus tendres n'avaient foulé les gazons épais d'Auteuil et de Passy.

De toutes les modes, la plus resplendissante était le docteur Franklin. Les Français, qui l'avaient vu arriver proscrit, émissaire d'un peuple faible et persécuté, l'admiraient ambassadeur d'une puissante République, consolidée dès sa naissance par une guerre victorieuse et une paix triomphale. Nuit et jour Français et étrangers assiégeaient sa belle maison, car maintenant il habitait l'aile la plus élégante de l'hôtel de Valentinois[1]. Le duc de Croÿ s'y rendit en février 1783 pour l'embrasser et lui présenter son petit-fils. Il le fit parler de son peuple, et il revint émerveillé :

— C'est un pays qui est venu comme un rêve! — s'écriait-il.

Tout était brillant comme un rêve : la Suède, le Danemark, le Portugal, la Prusse envoyaient leurs ministres à Passy pour y négocier des traités de commerce avec le peuple nouveau. Le Pape y dépêchait son nonce pour discuter avec Franklin sur l'organisation des catholiques aux États-

1. Sis à Passy, et appartenant au financier Le Ray de Chaumont.

Unis et y établir les premiers fondements d'une hiérarchie. Tels furent les débuts du diocèse de Baltimore. Le savant italien Filangieri, l'illustre Espagnol comte de Campomanès, le grand professeur tchèque Steinsky présentaient leurs livres et leurs hommages, le duc de Dorset, le comte Castiglioni, Lord Fitzmaurice, fils de Lord Shelburne, l'évêque Nerup, un flot de jeunes Anglais, de Russes, de Polonais, d'Allemands, etc... venaient offrir leurs compliments; Romilly, Baynes, des prélats polonais, des nobles impériaux, le prince Henry de Prusse, le roi de Suède, l'Archevêque deBordeaux défilaient dans les salons de Passy rayonnants de gloire. Passy était devenue le Versailles de la philosophie, toutes les illustrations du monde tenaient à s'incliner devant le Patriarche de la Sagesse.

Sa présence s'étendait sur tout le royaume. Les portraits de Franklin étaient innombrables. Cochin, Duplessys, Greuze, Fragonard, madame Lavoisier, Van Loo, madame Lebrun, madame Filleul avaient reproduit ses traits, ainsi que Carmontel, et d'innombrables estampes avaient fait connaître à tous ces portraits que l'on avait admirés dans les salons de peintures puis chez les grands. Nini avait fait de lui un petit médaillon de terre cuite, Caffieri un buste, madame Patience Wright un buste de cire. On montrait des Franklins en bronze, avec Louis XVI lui remettant le traité de paix, des Franklins en faïence, faits à la poterie de M. Le Ray de Chaumont, des Franklins-poupées, rédigeant les lois de la Pennsylvanie, faisant des expériences de physique, conversant avec Voltaire, etc. Il y en avait pour tous les goûts, tous les âges et toutes les bourses. Quelques années plus tard un malin commerçant devait faire fortune en vendant de petits Franklins faits en pierre de la Bastille, pour gens modestes et bons patriotes. Dès 1780 on pouvait acheter des Franklins dans les foires de villages. Louis XVI avait offert un beau pot de chambre avec un Franklin en guise d'œil à la charmante comtesse Diane de Polignac qui raffolait de lui.

Le Patriarche disait de lui-même : « Le petit médaillon en terre cuite que vous avez donné, me dites-vous, à M. Hopkinson, était le premier de ce genre qu'on ait fait de moi en France. Une multitude d'autres ont été confectionnés depuis, de

diverses tailles, quelques-uns comme des tabatières, d'autres assez petits pour être portés dans le chaton d'une bague. Il s'en vend un nombre incroyable. Ces médaillons, les tableaux, bustes et estampes, dont les exemplaires se répandent partout, ont rendu mon visage aussi connu que la lune. Les savants étymologistes prétendent que le mot « doll » (qui signifie poupée en anglais), est dérivé du mot « idole ». D'après le nombre de ces « dolls » faites à mon image, on peut dire en vérité que je suis « idolisé » par les gens d'ici. » Bien qu'il fût las de poser pour tous les artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, qui venaient l'importuner, il ne s'en plaignait pas trop. La gloire est douce à tout âge. Et n'était-ce pas aussi servir son pays?

Les artistes français avaient de bonnes raisons pour ne pas se lasser de reproduire son visage. La meilleure fut qu'il se vendait bien. Mais on en découvre d'autres. Franklin fut pour les peintres, sculpteurs et graveurs français le meilleur des clients. Le Congrès le chargeait de toutes sortes de travaux d'art : monument pour le général Montgomery tué à Québec, épée d'honneur pour La Fayette, médaille commémorative de la paix, etc. Il employait encore les artistes à des besognes plus discrètes, gravures symboliques et emblèmes pour les États-Unis, charges et caricatures contre l'Angleterre et ses politiciens. On pourrait découvrir un « genre Franklin » dans la gravure française de 1775 à 1790. Il est naturel qu'il fût populaire parmi des gens qu'il faisait si bien travailler.

Il en était de même des savants. Franklin avait trop d'influence dans tout le monde scientifique pour que son nom ne fût pas un objet de vénération parmi les jeunes écrivains ou savants, doués d'ambition. Ils ne se lassaient pas de traduire, adapter, reprendre le fameux vers de Turgot :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Leurs aînés ne l'adulaient pas moins. Chaque jour des sociétés nouvelles voulaient s'honorer en l'élisant, depuis la Grande Loge de Carcassonne jusqu'à la Société littéraire et philosophique de Manchester (1785), en passant par l'Académie Royale des Arts et Sciences de Padoue (1782), celle de Turin (1783), l'Académie Royale d'Histoire de Madrid (1784),

la Société Royale de Physique, d'Histoire naturelle et des Arts d'Orléans (1785), l'Académie de Lyon (1785), sans compter la Société du Parnasse de Marseille qui célébrait des fêtes pour couronner son portrait, la Société Patriotique de Milan, qui l'élut en 1786, ou l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, qui se l'agrégea en 1789.

La Société des Sciences de Londres, par l'entremise de son président, l'avait imploré de ne pas se laisser absorber par la politique. Elle était jalouse de l'Académie des Sciences de Paris, à qui il avait donné, le 14 avril 1779, une lecture sur l'aurore boréale. Il lui envoya pour la consoler plusieurs rapports sur les ballons et les ascensions faites à Paris. A l'Académie de Manchester il confiait des remarques sur les causes du grand froid qui sévit durant l'hiver 1783-1784, dont l'origine était selon lui le brouillard persistant de l'été précédent. A Ingenhousz[1] il expédiait encore des lettres sur l'électricité, tandis qu'il étudiait la géologie avec l'abbé Soulavie, et rédigeait pour ses amis de Passy un passionnant rapport *Sur des crapauds trouvés vivants à l'intérieur de pierres* (1782). Le Sage concluait à ce sujet : « Si ces animaux sont restés ainsi emprisonnés depuis la formation des roches, ils ont sans doute quelques milliers d'années », et cela sans rien manger! Aussi l'un d'entre eux était-il fort maigre, mais l'autre était gras et plein de vie. Tels sont les mystères de la science, dont la contemplation ne le lassait jamais.

En dehors de ces belles recherches et de ces utiles découvertes, son prestige scientifique avait encore été accru par le rôle qu'il avait joué à l'égard du fameux capitaine Cook. Spontanément, ou sur le conseil d'amis qui vinrent lui en parler, il avait donné des instructions pour que les navires et corsaires américains respectassent le fameux explorateur s'ils le rencontraient en son voyage de retour. Le roi Georges, malgré sa fidèle haine pour Franklin, en avait été touché, il avait autorisé Howe à remettre à Franklin les œuvres de Cook et la Société des Sciences à lui offrir une médaille d'or en témoignage de gratitude. Son activité multiforme ahurissait les savants, il s'intéressait aux pirogues d'Otahiti, il proposait

1. Savant hollandais attaché à la Cour impériale d'Autriche, où il jouissait des bonnes grâces de Marie-Thérèse et de Joseph II.

l'heure d'été, il avait inventé une nouvelle forme de roues et les faisait confectionner à Londres par Viny, une nouvelle sorte de lunettes à doubles verres pour voir de loin et voir de près, une nouvelle formule de poêle qu'on mettait au point pour lui à Paris, une modification curieuse de l'harmonica qu'on lui établissait à Versailles. Il expérimentait à Passy une forme originale de lampe. De toutes parts on lui expédiait des projets et inventions, le moyen de faire de l'or et de l'argent, que lui confiait un alchimiste allemand, le « Naupotame » ou navire de rivière, que son ami Le Roy élaborait, le parapluie-paratonnerre que son vieux compagnon Barbeu Dubourg avait mis au point avant de mourir et qui était si commode pour les gens craintifs par les temps de pluie orageuse. Il fallait seulement faire attention de ne pas se prendre les pieds dans un fil de fer qui pendait du manche, car, en ce cas, on était foudroyé, ou tout au moins on trébuchait au risque de se casser le nez.

Tout cela semblait très beau et même très émouvant à un siècle épris de philanthropie. Il était l'arbitre des inventions. Il ne manquait point une ascension aérostatique, et fut prié parfois d'en dresser le procès-verbal; on le consultait fort sur l'avenir de ce nouveau moyen de transport, et il fit plus que tout autre pour y intéresser l'Angleterre, un peu lente à s'ébranler. Mais surtout sa situation souveraine fut manifestée par le rôle qu'on lui attribua lors de l'enquête sur le Mesmerisme. Le gouvernement français, le Roi et la Reine principalement, voyaient d'un mauvais œil la folie mesmérienne; ils avaient peur de quelques dessous louches. Aussi l'Académie des Sciences fut-elle invitée par le Ministère à nommer une commission d'enquête pour étudier et juger les procédés mesmériens, Elle eut Bailly comme président et Franklin comme augure. Comme Mesmer et Ledru, dit Comus, les deux principaux tenants du magnétisme animal, se récusaient, on prit Deslon, le meilleur disciple de Mesmer. On fit des expériences diverses à Paris, puis, comme Franklin ne pouvait alors bouger, la commission se transporta chez lui. Elle y amena sept malades et le docteur Deslon; elle y utilisa les arbres du parc. On banda les yeux d'un sujet et on le lâcha dans le parc en le prévenant que certains arbres étaient électrisés.

L'effet fut radical, au premier il frissonna, au deuxième il écuma, au troisième il râla, et au quatrième il tomba par terre foudroyé. Par malheur aucun des quatre arbres n'était électrisé. L'expérience faite sur Franklin lui-même fut aussi probante. Lui qui s'y connaissait en fait d'électricité, et d'autre chose encore, n'hésita point un instant. Aussi le rapport publié en août 1784 fut-il écrasant, rien ne restait du magnétisme animal, et un paragraphe secret, destiné au gouvernement, qui ne le publia pas mais qui en tint compte, signalait les relations du Mesmérisme avec l'érotisme. Le pauvre Mesmer avait eu beau venir jouer de l'harmonica à Passy et faire écrire son protecteur La Fayette, sa cause était perdue. Il dut décamper. L'antipathie de Marie-Antoinette et la condamnation de Franklin avaient ruiné son système.

***

Cette dictature spirituelle de Franklin en France n'eût été qu'un des épisodes, plus ou moins piquant, de la longue histoire des engouements nationaux, si le Sage n'était apparu comme le champion de la Franc-maçonnerie et son vivant symbole.

La Loge des Neuf Sœurs n'avait point tardé en effet à grouper tous les esprits hardis de France : officiers, magistrats, écrivains, artistes, philosophes. Lalande y voisinait avec Greuze, Lacépède avec H. Vernet, Franklin avec Voltaire. Ce dernier avait été initié le 7 avril 1778 et il y était entré au bras de Franklin. Il était le fils chéri de la Loge. Quand, après sa mort, le gouvernement royal interdit toute célébration en son honneur, elle ne put s'y résigner. Plus pieusement que prudemment, elle fêta son apothéose le 28 novembre 1778. La fête, à laquelle *n'osèrent* assister Diderot, d'Alembert et Condorcet, se termina par un banquet et un toast aux États-Unis.

Le Roi, lui aussi un Maçon, en fut profondément irrité. Il était trop attaché à l'Ordre pour déchaîner contre elle sa police, mais de l'intérieur il fit pression contre la Loge des Neuf Sœurs et chercha à obtenir sa fermeture. Il échoua d'abord, jusqu'au jour où elle prêta le flanc par une nouvelle

imprudence. Elle offrit, en l'honneur de Madame, une fête qui devait comprendre une représentation mystique, et où les dames, même non initiées, étaient admises. Il était d'usage en pareil cas de donner par des tableaux vivants une idée de l'évolution de l'humanité selon la Genèse, le Talmud et la Maçonnerie. On commençait par Adam, Ève, la pomme et le serpent. Cette fois la Loge des Neuf Sœurs, toujours littéraire et hardie, innova : au lieu du serpent, trop laid, et de la pomme, si vulgaire, on montra Ève-Vénus tentée par l'Amour et percée de ses traits. Ce fut un scandale inouï. Des dames sortirent indignées, d'autres protestèrent à haute voix. Certaines s'évanouirent. Les Maçons en furent très gênés et la Loge des Neuf Sœurs fut condamnée à disparaître.

En un si grand danger, les Frères se multiplièrent. Lalande alla supplier les autorités. Puis on eut une idée de génie : on prit Franklin comme Vénérable (1779). Avec un si grand chef on était protégé contre tous, même le Roi, pensait-on, et l'on ne se trompait point. Durant les années 1779-1781 où Franklin fut Vénérable, la Loge fut à l'abri de toutes poursuites et prit un essor inouï. Elle admit dans son sein une série de membres illustres, dont le corsaire John Paul Jones[1].

Mais surtout elle fonda en France, sous la direction et l'impulsion de Franklin, la première institution d'enseignement laïc supérieur. Ce ne fut d'abord qu'un sous-groupement de la Loge, qui sous le nom de Société Apollinienne se réunit tous les huit jours pour écouter des lectures littéraires, philosophiques et scientifiques. A partir de 1781 cela se nomma Musée de Paris. Ses séances eurent un grand succès, et, quand une branche s'en détacha sous la direction de Pilâtre de Rozier, Monsieur n'hésita pas à lui donner sa protection. L'Association prospéra si bien qu'en 1782 elle se fit construire un local et l'inaugura le 21 septembre 1782. Le 6 mars 1783 on y célébra une grande fête en l'honneur de Franklin, dont le buste fut solennellement couronné de myrte et de laurier, honoré de discours, de chants et de cantiques.

Monsieur, le comte d'Artois, le duc d'Orléans, patronnaient

1. Le grand corsaire américain qui, partant des ports français, terrorisa les côtes anglaises, et avec une audace inouïe réussit à capturer certains navires de commerce jusque dans les eaux anglaises.

et subventionnaient ces institutions, où La Harpe fit ses fameux cours de littérature, et où toute la jeunesse intellectuelle de France se pressa de 1783 à 1790, depuis le jeune William Temple Franklin jusqu'au jeune Benjamin Constant de Rebecque.

L'influence de Franklin à la Loge fut vivifiante et stimulante. Il l'aida à entreprendre une grande campagne en faveur d'une réforme judiciaire, et de l'adoucissement des peines; le Président Dupaty la continua brillamment.

Il fut encore plus adroit et plus mystérieux pour propager de « grands principes ». Son *Pauvre Richard* avait fait de lui aux yeux des Français le législateur de la morale laïque. Des intendants, des évêques même recommandaient ce petit livre aux curés et aux maîtres d'école comme un complément utile du catéchisme, les journaux provinciaux se faisaient l'écho de ces avis. Les philosophes laissaient entendre que le *Pauvre Richard* pouvait remplacer le catéchisme, il pénétrait ainsi jusque dans les plus humbles foyers de France, et obtenait le premier succès littéraire qu'on ait vu commencer par le bas en Europe. Il envahissait une partie du domaine tenu jusqu'alors par le catholicisme et les autres Églises : la morale; il en envahissait une autre partie grâce à ses paratonnerres qui se répandaient partout. La correspondance de Franklin en fait foi. D'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, d'Italie, mais surtout de France, on lui écrivait pour lui demander comment il fallait s'y prendre pour monter ces précieux instruments. Or, partout où ils s'érigeaient, ils étaient un symbole de philosophie. « Voyez, disait Rivarol, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à la foudre. » En certains lieux même les dévots se révoltaient contre les paratonnerres. Il en fut ainsi à Saint-Omer : un certain M. Vissery de Bois-Valé avait fait ériger un paratonnerre sur son logement, une maison qu'il louait à un chanoine. Les voisins, effrayés que le Ciel ne punît pas ce blasphème, intentèrent un procès qu'ils gagnèrent. Mais M. Vissery de Bois-Valé en appela au Conseil d'Artois. Une grande lutte s'engagea qui passionna toute la province et fit connaître pour la première fois le nom d'un jeune avocat chargé de défendre le paratonnerre : Maximilien de Robes-

pierre. Il composa un beau plaidoyer et, bien qu'il eût perdu sa cause, il en fut si fier qu'il en fit hommage à S. E. M. Franklin, gerbes de lumière, qu'il offrait au soleil! (1782)

Franklin était le centre de toutes les audaces, ses contemporains le devinaient plus qu'ils ne le savaient. Ils eussent été effrayés s'ils avaient connu en détail sa campagne contre les « Cincinnati ». La Société de Cincinnatus était une société formée par les anciens combattants américains de la Guerre d'Indépendance. Mal payés, peu considérés par le Congrès, ils étaient rentrés chez eux mécontents et décidés à se soutenir les uns les autres. Ils avaient donc institué cette organisation, à la fois société de secours mutuel, ordre militaire, distinction honorifique, groupement héréditaire, qui devait maintenir parmi les descendants mâles des combattants le souvenir de la gloire ancestrale. Malgré le haut patronage de Washington, le Congrès voyait d'un mauvais œil cette institution, soit que sa conscience chargée le troublât, soit que les intrigues monarchistes qui se tramaient dans l'ombre parmi les vétérans l'inquiétassent, soit par simple jalousie du civil contre le militaire.

Franklin reçut les renseignements relatifs aux Cincinnati dès le début de 1784. Son instinct démocratique et égalitaire en fut aussitôt révolté. Le 26 janvier il écrivit une longue lettre à sa fille madame Bache où il accablait les Cincinnati, en reprenant ses raisonnements contre l'hérédité publiés dans l'Almanach du *Pauvre Richard* pour 1751. Il en fit même un opuscule qu'il envoya à Morellet[1] pour traduction. Morellet le lut avec intérêt, sympathie, enthousiasme et frayeur. Il le traduisit et répondit à son grand ami :

> Si vous me permettez de vous le dire, ce papier qui est excellent en lui-même peut donner de l'humeur à quelques personnes que vous ne voulez pas désobliger et par cette raison il ne faut, sauf votre avis, que le donner à des gens qui ont assez de philosophie pour connaître ou sentir toute l'absurdité et tout le ridicule du funeste préjugé que vous combattez si bien !

Ce préjugé si funeste, c'était l'hérédité, base de l'aristocratie, de la monarchie et de presque toutes les institutions de la

1. L'un des abbés philosophes qui vivaient à Passy autour de madame Helvétius.

France d'alors. Franklin répondit par des remerciements pour la traduction et pour le conseil. « Bien entendu, disait-il, ce pamphlet ne verra jamais le jour de mon vivant. »

Il se trouvait cependant que M. de Mirabeau, fils de l'Ami des Hommes, et lui-même ami des femmes, était alors en de grandes difficultés et en une grande détresse. Après une longue détention au donjon de Vincennes, où on l'avait mis pour avoir enlevé et épousé la femme de son voisin, après des procès pénibles, longs et peu honorables, il se trouvait enfin libéré de la prison et de sa femme, mais sans le sou. Il avait aussi une nouvelle passion, madame de Nehra, femme exquise au reste. Il était donc en quête de gloire, où tout au moins de bruit, et surtout d'argent. Franklin le fit venir, lui montra tout ce qu'on pouvait tirer de l'incident relatif aux Cincinnati, le pamphlet violent et ennuyeux qui avait été rédigé contre eux en Amérique par un certain Aedanus Burke et ses propres pages, sourdement acérées. Il lui remit le tout et quelque argent, ainsi que sa bénédiction. Ainsi armé et muni, Mirabeau partit pour Londres avec madame de Nehra, un domestique fripon et quelques documents qu'il s'était procurés on ne sait trop comment, mais dont il comptait tirer de l'argent. A Londres il finit le pamphlet sur les Cincinnati et, grâce aux lettres de recommandation fournies par Franklin, trouva un éditeur, fut reçu chez Shelburne, Price, Priestley, et en général tous les amis de la vertu et de la liberté. Le petit livre, intitulé *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus*, était aussi ardent qu'éloquent, la première attaque à fond contre l'hérédité, qui ait annoncé la Révolution. Il le signa, pour la première fois, de son nom, car, disait-il, « je crois me devoir de ne publier désormais que des écrits avoués ». Soutenu par Franklin, qui lui donnait une aide matérielle, pratique et morale, il réalisa un mélange du pamphlet de Burke, des pages de Franklin, avec ses propres élans d'éloquence. Il revint le lire à Franklin avant la publication, en une fameuse séance à laquelle Chamfort prit part (juillet 1784). Puis il le lança dans le public. L'émotion soulevée et le succès remporté ne sauraient se dire, mais la partie la plus remarquée fut celle qui critiquait le principe d'hérédité. Or elle était de Franklin, et reproduisait, outre son essai de 1751, son article du *New*

England Courant du 11-18 février 1723. Pour corser encore le pamphlet, Mirabeau y prenait à parti Washington et La Fayette; nul écrit n'était plus propre à émouvoir l'opinion publique. Il y réussit, et Mirabeau en tira une grande renommée même si quelques lecteurs perspicaces soupçonnèrent que la main de Franklin avait passé par là[1].

Leur collaboration du reste ne s'arrêta pas là. Mirabeau méditait de fonder, avec l'appui de Franklin, une grande revue anglo-française : *le Conservateur*; il échoua, mais, en 1788, il traduisit et publia, avec ses *Observations d'un voyageur anglais sur... Bicêtre*, une lettre de Franklin contre la peine de mort (déjà publiée anonymement en Angleterre en 1786). Mirabeau et Franklin s'entendaient sans effort, et ces deux esprits si différents avaient une grande intimité.

***

Il est merveilleux de voir comme les idées de Franklin étaient reçues autour de lui avec aisance, avec avidité; cette France qu'il avait combattue si longtemps au nom des principes whigs, qu'il avait abordée comme un étranger, était au contraire la vraie patrie de son esprit. C'était là un miracle, car il avait apporté en Europe en 1776 presque toutes les idées que son éducation radicale de Boston et de Londres lui avait données jadis. Ses principes sur l'Église, la divinité, la liberté et l'égalité n'avaient point changé depuis 1723, mais maintenant il pouvait les exprimer sans détour, et, merveille! ils se trouvaient adaptés à ce milieu aristocratique.

Il ne se gênait point pour parler des Livres Saints; il suggérait une nouvelle version du Livre de Job : « En ce temps-là les enfants de Dieu vinrent se présenter devant le Seigneur et Satan vint avec eux » y était remplacé par : « Comme c'était jour de grand lever au Paradis, toute la noblesse du Bon Dieu vint à la cour pour se présenter devant lui et Satan lui-même apparut dans le cercle comme un des ministres. » Il y a là, si l'on veut, de la drôlerie, mais elle est passablement blasphématoire et propre à choquer. Elle ravit un monde que Voltaire avait habitué à ce ton.

1. Les journaux de Hollande en particulier le mentionnèrent.

Sollicité par de jeunes séminaristes épiscopaliens d'Amérique, qui cherchaient en vain à se faire ordonner prêtres à Londres, il osait leur suggérer d'aller s'adresser au nonce, sous prétexte que celui-ci serait trop content de donner une preuve du libéralisme romain. Ensuite il notait avec une sorte de surprise peu respectueuse que le Pape ne pouvait ordonner des prêtres protestants. Il reprenait des procédés dont il avait usé en 1723-4 contre les Mather[1] et que Voltaire depuis avait popularisés en France. Lui et Voltaire avaient bu à la même source, le radicalisme anglais du début du siècle, celui de Locke et de Thomas Gordon, de Collins et de Shaftesbury. Mais Voltaire l'avait rendu spirituel, sec et acéré, Franklin l'avait nourri de bonhomie et de sentimentalité. Aussi à un moment où la France, saturée de voltairianisme, voulait aussi l'émotion que Rousseau lui avait appris à aimer, Franklin était l'homme attendu. Ce qui l'avait obligé à fuir Boston le faisait régner sur les esprits à Paris.

Des prêtres il parlait comme son ami d'Holbach. Certains s'étonnaient que lui, un ministre, n'eût aucun aumônier alors que tous les diplomates en avaient. Mais il avait refusé les offres de divers ecclésiastiques, affirmant qu'il savait et pouvait dire ses prières lui-même. Il louait les Quakers qui n'avaient point de prêtres et ne payaient pas leurs prédicateurs. Il considérait, disait-il, l'Église de Rome comme du sucre brut et celle d'Amérique comme du sucre raffiné, car elle était moins soumise à la hiérarchie et à la mystique. Sur terre il voyait un certain avantage à la multiplicité des Églises, car elles se faisaient ainsi de la concurrence, or la concurrence est bonne pour tout commerce, mais au Ciel il ne jugeait pas que les Églises importassent beaucoup et il contait l'histoire de l'officier Montrésor. Ce brave garçon, une fois arrivé à la porte du Paradis, se vit demander par saint Pierre de quelle religion il était; il dut reconnaître qu'il n'était d'aucune. Le bon saint portier, d'abord embarrassé et ne sachant où le loger en ce Paradis où les élus étaient groupés selon leur religion, lui dit enfin : « C'est dommage,

1. Grands prédicateurs puritains et champions de la théocratie en Nouvelle-Angleterre. Franklin avait ardemment lutté contre eux, du temps où, jeune homme, il habitait Boston.

je ne sais où vous placer, mais entrez toujours, vous vous mettrez où vous pourrez. »

Il discourait sur les miracles de la même façon.

Il ne voulait prêcher la morale que pour son utilité et résumait ainsi son attitude : « Si les coquin savaient tous les avantages de la vertu, ils deviendraient honnêtes gens par coquinerie. »

Sa foi en l'existence de Dieu avait pourtant d'autres fondements que la simple utilité. Il gardait un déisme pieux, tourné vers l'avenir de l'humanité et de la science, mais mêlé de pythagorisme. A ses amis les plus intimes il confiait : « Je ne puis croire à l'annihilation des âmes, ni que Dieu tolérera le gâchage de millions d'esprits déjà créés pour s'imposer la peine continuelle d'en créer de nouveaux. Ainsi, puisque je constate mon existence dans le monde, je crois que sous une forme ou sous une autre j'existerai toujours. » La science lui paraissait révéler un ordre et une main directrice si on poussait assez loin ses études. Elle lui semblait annoncer des jours de plus en plus heureux pour l'humanité. Par exemple il croyait aux ballons. Quand on lui demandait : « A quoi cela sert-il? » il répondait : « A quoi sert un enfant nouveau-né? » et il disait aussi au duc de Croÿ : « C'est un enfant. Peut-être ne sera-t-il que peu de chose, peut-être aura-t-il beaucoup d'esprit. Il faut voir à compléter son éducation », et il subventionnait les ascensions.

Il n'était pas moins libre et hardi en politique. Des rois il disait : « Un Espagnol, qui décrit des visions de l'enfer, raconte qu'un diable poli et bien élevé lui montra tous les appartements de ce lieu et entre autres ceux des Rois défunts. L'Espagnol trouva tant de plaisir à un si brillant spectacle qu'après les avoir inspectés tous durant quelque temps, il demanda à voir le reste d'entre eux. — Le reste, dit le Démon, mais nous avons ici tous les Rois qui ont jamais régné sur terre depuis la Création jusqu'à ce jour. Que diable voulez-vous de plus? » Une fois aussi il choqua fort la duchesse de Bourbon avec laquelle il jouait aux échecs; il avait pris son roi et elle protestait qu'on ne fait pas cela en France : « On ne prend pas les Rois chez nous. » Franklin rétorqua : « Chez nous, en Amérique, on les prend. »

Il était encore plus dur pour la noblesse. Il écrivait : « L'honneur descendant (noblesse héréditaire) transmis à une postérité qui n'a pu avoir aucune part à le gagner, est non seulement illogique et absurde, mais souvent néfaste pour cette postérité qu'il rend orgueilleuse, dédaigneuse, incapable de travaux utiles et qu'il voue ainsi à la bassesse, la servilité et la misère, ce qui est le cas de beaucoup parmi ceux que l'on nomme « nobles » en Europe aujourd'hui. »

Au reste il était presque aussi sévère pour le parlementarisme; il l'avait trop vu en Angleterre. Il parlait encore avec indignation des charges politiques grassement rétribuées, il y voyait la source de toutes les corruptions politiques et n'attribuait la déchéance de la Grande-Bretagne qu'à cette cause. Le suffrage universel l'attirait, mais il n'y attachait point grande importance. Son rêve et son désir, ce n'était point telle ou telle forme de gouvernement, mais une liberté très vaste, le moins possible de gouvernement et de lois, le contrôle populaire le plus simple et le plus direct. Il rédigeait ces phrases audacieuses : « La propriété superflue est la création de la Société. Des lois simples et douces suffisaient pour protéger la propriété tant qu'elle était restreinte au nécessaire. L'arc du sauvage, sa hache, ses fourrures, étaient suffisamment protégés du vol sans loi par la crainte de la colère et de la vengeance personnelle. Quand, en vertu des premières lois, une partie de la Société se mit à accumuler des richesses et à devenir puissante, elle créa des lois plus sévères et voulut protéger ses propriétés aux dépens de l'humanité. C'était un abus de pouvoir et le début d'une tyrannie. » Ces lignes hardies rappellent Rousseau : en effet, une vie aux besoins restreints, aux occupations et aux plaisirs simples, attirait Benjamin comme Jean Jacques.

Les mêmes tendances, encouragées par ses amis économistes lui donnaient la haine de toute restriction du commerce, de toute limite à la liberté de la presse.

Tout cela ne formait point un système mais une image. Il n'était point rigoureusement logique; avec son goût du champêtre, il admirait le luxe comme un stimulant. Pourtant le mirage qui obsédait son esprit avait une certaine unité. Il y puisait son aspiration pour rédiger ses pamphlets contre

l'hérédité et la peine de mort, pour insister auprès des négociateurs anglais en faveur d'une clause du traité final qui eût interdit la course, protégé les marins et les laboureurs en temps de guerre. Il proclamait qu'il n'y a pas de « mauvaise paix ni de bonne guerre », et il rêvait d'une paix universelle. Il avait accueilli de grand cœur des lettres étranges d'un forçat franc-maçon, « Pierre Gargaz, dit Fransi ». Sitôt libéré, le brave garçon lui avait soumis un plan de pacification mondiale et de contrat fraternel entre les principaux rois de l'Europe, une Sainte Alliance philosophique en 1783! Franklin fit imprimer chez lui l'opuscule et le soumit à Vergennes (*Le Conciliateur de toutes les nations de l'Europe ou Projet de Paix perpétuelle* par P. A. G. ... 1782). Il voulut même aider le pauvre Gargaz à obtenir ses lettres de réhabilitation. En même temps il poussait l'idée d'un pacte entre la France, l'Amérique et l'Angleterre. Il réussit, dans le traité de commerce prusso-américain, à faire insérer une clause interdisant la course même en temps de guerre. Enfin toute arme lui semblait bonne contre la guerre. Il soupirait à la pensée qu'il aurait pu jadis, si on l'avait laissé faire, acheter tout le Parlement britannique et ainsi éviter les effusions de sang de la Révolution, sauver la vie de milliers de jeunes gens, maintenant morts.

Il écartait cette vision cruelle par les splendides espoirs d'une amélioration progressive du monde. « La multitude, pensait-il, est mieux corrigée par l'expérience que préservée du péril par le raisonnement. Je pense aussi que nous sommes de jour en jour plus éclairés. » Cet avenir idyllique pour l'Univers et pour son pays, il le préparait par les pamphlets qu'il publiait alors : *Avis à ceux qui voudraient s'en aller en Amérique* (édition anglaise, édition française et édition allemande en 1784) et son bel éloge des sauvages : *Remarques sur les Sauvages de l'Amérique du Nord* (1784).

Cet optimisme, du reste, ne le rendait point hostile au présent. Il savait rendre justice à ses contemporains. Quand on lui parlait de Louis XVI, il déclarait : « Peut-être aucun souverain né pour régner n'a porté en son cœur plus de bonté pour autrui, ou n'a possédé plus de ce lait d'amour fraternel que Louis XVI. » Et il assurait ses amis révolutionnaires qu'il

n'y aurait pas de révolution en France. Pour ce pays qui lui était cher il espérait une lente et profonde transformation intellectuelle, dont enfin serait sortie une rénovation politique graduelle.

Son ami le comte de Vergennes, sans avoir ses audaces, sans même les soupçonner toutes, était attiré par les mêmes idées. Il protégeait Cagliostro et Mirabeau, il encourageait les efforts pour libérer les protestants français et leur donner un statut normal; mais il était débordé par cette foule de jeunes nobles idéalistes qui entourait Franklin, dont le Patriarche était l'oracle et en qui il faisait pénétrer ses idées avec son charme.

Comment un Français eût-il pu se refuser à aimer un homme qui aimait si bien les Français? Il disait d'eux :

> En politesse et en civilité les Français ont dépassé les Anglais de bien des degrés. Je trouve ici une nation tout à fait aimable pour ceux qui vivent chez elle. Les Espagnols ont une réputation d'orgueil, les Écossais d'insolence, les Hollandais d'avarice, mais je pense que les Français n'ont point de vice national qu'on puisse leur reprocher. Ils ont quelques frivolités, mais sans gravité. Se coiffer de façon à ne pouvoir porter un chapeau sur sa tête, ensuite mettre son chapeau sous son bras, remplir son nez de tabac, peut être dit folies, mais non vices. Ce sont seulement les effets de la tyrannie de l'habitude. Bref, rien de bon ne manque dans le caractère du Français, parmi tout ce qui peut contribuer à rendre un homme agréable et estimable. Ils ont seulement quelques bagatelles en trop qu'ils pourraient éliminer.

Il s'était appliqué à jouir d'eux avec sérieux et discrétion sans rien sacrifier de sa personnalité, sans rien rejeter d'eux. Ainsi il avait réalisé le miracle d'être aimé pour ses similitudes avec le caractère français et vénéré pour ses originalités.

Quand ils le voyaient songeur et méditatif durant de longues heures, ils respectaient son recueillement. Ils étaient touchés jusqu'aux larmes, lorsque, sortant de son silence, Franklin leur disait : « A votre âge, l'âme est au dehors, au mien elle est au dedans, elle regarde par la fenêtre le bruit des passants sans prendre part à leurs querelles. » Ils comprenaient pourquoi, satisfait du spectacle du monde, absorbé par son travail, le Sage parlait si peu, ne lisait plus guère, mais réfléchissait, contemplait et jouissait des dernières caresses de la vie.

Il ne pouvait rien y avoir de plus doux; l'amour d'une foule est enivrant et celui d'une foule raffinée a des trésors de volupté. Quelle joie peut se comparer à celle d'être l'arbitre intellectuel du peuple le plus intelligent de l'Univers?

***

Mais il n'appartient à nulle vie humaine de s'écouler en une joie pure. Tout puissant, tout heureux que fût le vieillard, il lui fallait comme jadis suivre le conseil de Mather[1], au faîte du bonheur et de la gloire *baisser la tête*. Lui, dont l'empire était incontesté en Europe, restait faible en Amérique. Il ne pouvait ni cimenter l'amitié franco-américaine, que les Lee, Adams et Jay[2] ébranlaient de leur opposition systématique, ni réussir un rapprochement anglo-américain que les hésitations du ministère anglais et l'hostilité du peuple britannique rendaient impossibles. Ses deux grandes idées restaient des chimères.

Chaque courrier lui apportait la preuve que sa situation outre-mer était chancelante. Les calomnies se multipliaient : on l'accusait maintenant d'avoir spéculé sur les fournitures avec son neveu Williams, d'avoir poussé la France à des exigences criminelles pour le remboursement aux marchands français du papier-monnaie américain déprécié, d'avoir été un mauvais négociateur, nonchalant et acquis à la France, prêt à lui sacrifier les pêcheries. Cette dernière calomnie en fut trop pour lui, et pour y échapper il dut demander à Jay et à Adams une attestation de son rôle honorable. Il la reçut, mais ce ne fut sans doute pas la moindre humiliation que d'avoir à la rechercher, puis à en user. Il le fallait pourtant; son vieil ami et protecteur en Nouvelle-Angleterre, le pasteur S. Cooper, était mort. Les Adams régnaient sans opposition

1. Cotton Mather, le grand pasteur puritain de Boston, recevait un jour Franklin chez lui. A la fin de sa visite il le reconduisait jusqu'à la porte extérieure à travers un long corridor obscur. Soudain il le saisit par le bras et lui dit : « Faites attention, baissez-vous », car une poutre basse, invisible dans la pénombre, risquait de le heurter. Puis il en fit une leçon au jeune homme.

2. Arthur et William Lee, politiciens de Virginie, membres du Congrès des États-Unis, John Adams, politicien du Massachusetts, membre du Congrès, plus tard le deuxième président des États-Unis, J. Jay, politicien de New-York, membre du Congrès.

en Massachusetts. En Pennsylvanie le parti de Dickinson[1] l'attaquait toujours, et l'impopularité de la Constitution, sa fille chérie, le desservait. Bache[2], redevenu marchand, avait peu de crédit. Franklin faisait de son mieux pour se défendre de loin, mais on ne l'écoutait point. Il avait beau demander instamment un poste pour Temple[3], on ne prenait pas la peine de lui répondre; on eut même la cruauté d'envoyer d'Amérique un nouveau secrétaire de légation, le colonel Humphrey, qui ne parlait pas français. En face de tant d'injustice, son âme de vieux lutteur se révoltait. Il voulait rentrer en Amérique, se justifier, accabler ses ennemis, sauver les siens.

Il avait d'autres raisons pour vouloir partir. Puisque ni madame Helvétius[4], ni madame Brillon[5] n'avaient accepté de l'aider à fonder un foyer, il se trouvait perdu en France, sans « chez-soi ». La France, de plus, qui lui réussissait fort bien, réussissait moins à ses entours. Son neveu Williams était en faillite. Franklin dut demander à Vergennes des « lettres de surséance » qui empêchèrent les créanciers de l'accabler. Il les obtint, mais ce n'était pas là du bonheur. Temple était charmant et Franklin l'aimait profondément, mais ses amours malheureuses autant qu'obstinées avec les petites Brillon l'avaient aigri, pendant que les flatteries exagérées des belles amies de Franklin l'avaient gâté. Il singeait son grand-père, prenait des airs importants, affectait de longs silences, racontait des plaisanteries profondes et des contes badins à la Franklin. Il se moquait des Américaines de Paris; il était un petit-maître à la française. On applaudissait « Franklinet » et il ne s'apercevait pas qu'on applaudissait surtout le petit-fils du grand Patriarche. Il ne remarquait pas les regards jetés à la dérobée sur ses talons rouges, ses

1. J. Dickinson, politicien libéral de Pennsylvanie, hostile à Franklin.

2. Gendre de Franklin.

3. William Temple Franklin, petit-fils de Franklin.

4. Madame Helvétius, veuve du philosophe, femme charmante et grande amie de Franklin. Elle vivait à Passy entourée d'un cercle d'amis. Franklin avait voulu l'épouser.

5. Madame Brillon de Jovy, femme d'un opulent financier vivait aussi à Passy. C'était une femme exquise et raffinée, qui jouait fort bien du piano. Franklin avait voulu marier son petit-fils Temple à l'une des filles Brillon, mais les Brillon n'y avaient pas consenti.

habits brodés, le beau chat angora qu'il promenait partout, ou son chien Boulet qui aboyait tout le monde. Au contraire, il se croyait supérieur au vieillard. Il le jugeait un peu grossier et le laissait voir. Il avait eu la faiblesse de critiquer sa paresse avec Arthur Lee, il avait eu l'imprudence de vouloir négocier directement avec Adams par-dessus la tête de son grand-père et il laissait voir aux visiteurs de Passy la façon cavalière dont il traitait le grand homme.

Y avait-il au fond de son cœur un autre sentiment plus cruel et plus excusable, vengeance des dieux exacts? Temple, privé de son père par son grand-père[1], lui en voulait-il? Il se hâta, sans l'aveu de Franklin, de faire parvenir à Shelburne avant la paix, avant la signature des préliminaires, une supplique en faveur de son père. B. Vaughan la transmit, Shelburne[2] y prêta grande attention. Au moment même où Franklin bataillait pour empêcher l'Amérique de concéder rien aux tories, son petit-fils demandait au gouvernement anglais un bon poste pour son père, le plus notoire tory d'Amérique. Puis Temple se hâta d'aller à Londres, d'y loger chez son père, d'où il laissa le vieillard sans nouvelles assez longtemps.

A son retour il refusa un poste que lui offrait Brillon et mena la vie la plus frivole. Dans son joli cabriolet il allait au bal à Paris, passait sa soirée au Vauxhall, ou aux Grands Danseurs du Roi, paradait sur les boulevards avec ses petits amis, le jeune Le Veillard, le jeune Le Ray de Chaumont, le chevalier de Sainte-Olympe, le chevalier de La Neuville, le chevalier de Kéralio. Il acceptait leurs flatteries. Le soir, il rentrait à Passy, et furtivement, protégé par l'ombre des grands arbres, il se glissait chez un voisin dont la femme lui avait plu, « Blanchette » Caillot. Ainsi Franklin en 1785 eut un arrière-petit-fils, fils naturel du fils naturel de son fils naturel. Il ne vécut que quelques mois. Et, sous les ombrages de Passy, de beaux yeux versèrent des larmes amères, tandis

1. Temple Franklin était le fils de William Franklin qui avait pris le parti de l'Angleterre durant la Révolution américaine. A la suite de cela le docteur Franklin avait séparé Temple de William et emmené le premier en France avec lui.

2. B. Vaughan, ami anglais de Franklin. Lord Shelburne, plus connu sous le nom de Lord Lansdowne, était alors ministre.

qu'une belle tête blonde aux grands yeux bleus cherchait à retenir Temple dont le visage hautain se dérobait.

Lettres, billets et souvenirs, marée de tristesse chaleureuse et de tendres reproches, affluaient à Passy autour du Patriarche comme un commentaire douloureux de ses jeux innocents.

Il aurait pourtant eu besoin de famille et de soins. En 1784 la goutte s'aggrava, la pierre commença à le gêner beaucoup. Il ne pouvait plus aller à Versailles, chaque mouvement lui faisait mal, le carrosse était devenu impossible. On l'adulait en vain à Passy, désormais pour lui une prison de verdure et de tendresse. Un à un, ses vieux amis d'Angleterre et de France disparaissaient. Madame Stevenson était morte, Pringle et Canton et Fothergill[1] aussi, Vergennes était malade, on parlait sans cesse de sa disgrâce, Le Ray de Chaumont, toujours menacé de banqueroute, devenait nerveux et exigeant. Il ne restait à Franklin comme appui familial que son charmant Benny[2], revenu de Genève, un adolescent farouche, beau et bon. Franklin, instruit par les malheurs de Temple, avait renoncé à faire de Benny un diplomate, il le faisait instruire à Paris chez les Didot, les meilleurs imprimeurs du temps, et le préparait à une vie d'artisan. Il en était ainsi privé trop souvent. Pour échapper à la solitude des longues soirées d'hiver, il fit venir en 1784 la bonne Polly Hewson (Miss Stevenson) avec ses enfants. La bande joyeuse remplissait le grand logis d'un bruit qui réchauffait son cœur, Polly lui faisait du thé à l'anglaise et le soir on jouait aux cartes avec les enfants.

Cependant il harcelait le Congrès pour obtenir son rappel. Il avait peur, s'il attendait encore quelques mois, d'être trop malade pour pouvoir partir. Madame Helvétius avait eu beau lui offrir avec sensibilité de mourir chez elle, ce n'était pas son idée, il eût préféré l'épouser jadis, maintenant s'en aller.

1. Madame Stevenson était une grande amie de Franklin, qui avait logé chez elle durant son séjour à Londres de 1757 à 1774. Sir J. Pringle, Canton, et le docteur Fothergill étaient trois savants anglais, grands amis de Franklin.

2. Benjamin Franklin, Bache, petit-fils de Franklin, qui l'avait emmené avec lui en France.

***

Enfin, le 2 mai 1785, arriva la lettre du Congrès qui lui rendait la liberté. Il l'accueillit avec allégresse, malgré tous les liens qu'il avait à briser, toutes les larmes qui jaillissaient des beaux yeux de ses amies dès qu'il mentionnait son départ. Aussitôt, aidé de Benny, il fit les paquets. Il y avait des caisses et des caisses. On se hâtait. Enfin, le 12 juillet, dans une litière du Roi que Sa Majesté avait prêtée à Franklin pour lui éviter toutes les souffrances possibles, on partit lentement, entouré d'un cortège adorateur qui suivit Franklin à travers le Bois de Boulogne. Partout sur leur passage les gens se précipitaient pour l'acclamer puis les suivre, les femmes pleuraient. Et il savait encore que là-bas derrière lui à Passy, dans les beaux salons blancs et or, de fines mains froissaient des mouchoirs humides contre leurs yeux brûlants. « Ah! Franklin, Franklin, s'écriait madame Helvétius, pourquoi êtes-vous parti? — Il ne tenait qu'à vous, madame, qu'il en fût autrement », repartit madame Brillon. Et madame Helvétius, plus sage en somme, ne répondit point, bien qu'il y eût fort à dire et qu'elles fussent aussi responsables l'une que l'autre.

En litière royale, de Passy à Saint-Germain, de Saint-Germain à Mantes, Gaillon et Rouen, où le cardinal de La Rochefoucauld leur fit un splendide accueil, de Rouen au Havre où on les fêta encore, ils traversèrent la campagne somptueuse assombrie par l'été. Ils eurent le temps de déguster toute la tristesse d'un lent départ.

Partis du Havre le 22, ils arrivèrent le 24 à Southampton où William vint saluer correctement son père. On s'était pardonné, mais on ne pouvait s'aimer. William fit don de ses biens américains à son fils, et on se sépara poliment. Mais les vrais amis, les Shipley et B. Vaughan, s'étaient empressés d'accourir. Durant quatre jours, tandis que le navire se préparait, Franklin fit à ceux qui lui avaient donné tant de joies, tant d'idées et tant de gloire un adieu éternel. Pour éviter le plus dur de la séparation, on fit voile à cinq heures du matin sans le prévenir.

Il pouvait être fier.

Il avait réalisé en huit ans la plus riche et la plus brillante des carrières, il avait conquis pour son pays l'opinion et la sympathie active de l'Europe, il avait séduit les cœurs et les âmes humaines d'une façon telle qu'on osait le comparer au Christ. Pourtant il s'en retournait déchiré par la douceur même de ces liens.

Par bonheur, il y avait les poissons volants, un ouragan, les vagues, le Gulf-stream à mesurer, tous ces jeux innombrables d'un esprit agile. Ils le reprirent, ils lui firent oublier sa pierre, la politique, Temple qui avait le mal de mer, madame Brillon qui pleurait là-bas, l'Amérique, la France, la gloire et la vie que l'on ne peut goûter qu'en l'oubliant.

BERNARD FAÿ

HECTOR BERLIOZ

ET

ANDROMÈDE

> Non seulement il sauvera chastement Andromède, mais, après avoir baigné de larmes d'amour ses pieds meurtris d'une si longue étreinte, il lui donnerait, s'il était possible, des ailes encore pour accroître sa liberté.
>
> HECTOR BERLIOZ (1853).

Andromède elle-même lui devenait indifférente...

A soixante ans, il n'était point assagi par l'expérience, mais terrassé. Le mal qui devait l'emporter, les fatigues d'une vie errante, n'avaient pas attendu la vieillesse pour exténuer ce montagnard au corps robuste. Sa seconde femme venait d'expirer. Son unique enfant, un fils tendrement chéri, naviguait sur des mers lointaines, et c'est au delà de l'Atlantique, à La Havane, que son Louis bien-aimé devait succomber à la fièvre jaune. Sa solitude avait déjà l'amertume des abandons funèbres. Hector Berlioz n'était point de ces maîtres qui forment des disciples. Autour de son triste crépuscule, nul visage frais et juvénile. Ses camarades de combat, ses champions les plus fidèles, atteints par l'âge, déclinaient vers la tombe. Les pouvoirs publics le rebutaient ou le bafouaient, car on savait que les Tuileries ne se souciaient aucunement de sa musique. Il était seul, destitué de tout secours. Sans crédit, sans fortune, sans famille, il

renonçait à se défendre. Un jour enfin, désespéré, la mort dans l'âme, il permit que l'on mutilât celle de ses créations qu'il aimait le mieux, son œuvre maîtresse : *les Troyens*.

L'ample poème lyrique en cinq actes et neuf tableaux fut découpé en deux tronçons. Tout d'abord, un opéra en trois actes, *la Prise de Troie*, que les Parisiens devaient apprendre à connaître le 15 novembre 1899, au bout de trente-six ans... La seconde partie, augmentée d'un *lamento* en guise de prologue, fournit un opéra en cinq actes, *les Troyens à Carthage*, dont Léon Carvalho voulut bien s'accommoder pour le Théâtre Lyrique. Après avoir infligé au chef-d'œuvre maintes amputations destinées à l'embellir, il le soumit, entre le 4 novembre et le 20 décembre 1863, aux suffrages de leurs contemporains : ceux-ci ne lui en surent nul gré. Ni l'Empereur ni l'Impératrice ne consentirent à se déranger, et *les Troyens à Carthage* disparurent de l'affiche à la vingt-deuxième représentation.

Désormais, ce fut un dogme bien établi, chez tous les directeurs, que *les Troyens* ne se pouvaient exécuter selon le vœu de Berlioz, à savoir d'un seul trait. Cet interdit, répandu par le monde, jeta un froid dans le camp des enthousiastes. Les théâtres les mieux disposés pour le poème lyrique se tinrent cois, redoutant la contagion du malheur. Et Félix Mottl lui-même, bien des années plus tard, alors qu'il s'efforçait d'obéir exactement à l'auteur, n'eut point le courage d'exécuter l'ensemble en une fois. *La Prise de Troie* et *les Troyens à Carthage* se succédèrent à Carlsruhe en deux soirées distinctes et consécutives, les 6 et 7 décembre 1890.

Berlioz avait spécifié que des mouvements justes, bien soutenus, devaient permettre de ménager quatre entr'actes, chacun de quinze minutes, et que le spectacle, commencé à sept heures et demie, prendrait fin avant minuit. En vain. Des aréopages sans appel lui donnaient tort. L'extravagance des proportions, affirmaient-ils, condamnait cette masse de musique informe et sans équilibre à un démembrement inévitable.

Cependant *les Troyens* ne laissèrent pas de triompher à Carlsruhe. Un écho de cette apothéose déjà lointaine subsiste à travers les pages que le jeune Albéric Magnard écrivit alors

au *Figaro*[1]. L'auteur de *l'Hymne à la Justice* prenait avec chaleur la défense de Berlioz. Il n'hésitait pas à saluer dans *les Troyens* le chef-d'œuvre de l'art lyrique français au XIXe siècle. Malheureusement, sa véhémente apologie n'eut qu'un succès médiocre. Cinq Français seulement le rejoignirent à Carlsruhe, et parmi eux, le propre éditeur de la partition...

Vint le printemps de 1892. La Société des Grandes Auditions Musicales de France voulut honorer à son tour le drame illustre et persécuté. Ce ne fut point chose facile. Les organisateurs, éconduits par l'Opéra, durent se réfugier à l'Opéra-Comique. Ici, nouveaux obstacles. Les moyens matériels faisaient défaut; le colosse ne respirait point à l'aise en ce cadre exigu; l'exécution intégrale apparaissait de plus en plus comme une chimère. Il fallut choisir entre l'une ou l'autre moitié, et l'on se prononça derechef pour *les Troyens à Carthage*. Ainsi donc, par une fortune bizarre, le navire battu par l'ouragan retombait aux mains de Léon Carvalho, malgré les souvenirs peu encourageants de leur première traversée.

Une fois de plus, ce fut un échec. L'orchestre, mal préparé, demeura presque constamment au-dessous de sa tâche. Beaucoup de vieux mélomanes ne se firent point faute de regretter tout haut les représentations de 1863. Si cette reprise du 9 juin 1892 eut néanmoins quelque intérêt, ce fut par la révélation d'une voix admirable. Marie Delna avait dix-sept ans. A cette époque, elle était si ignorante de la scène qu'elle ne savait même pas faire la révérence à l'auditoire qui l'applaudissait. N'importe! elle chantait avec une plénitude et un timbre merveilleux. Les juges les moins bienveillants en convinrent; ils s'extasièrent sur les accents que cette pauvre enfant inculte savait prêter aux tendresses et aux désespoirs de Didon.

On revit ce miracle pendant les séances pompeuses, solennelles et quelque peu languissantes qui se tinrent vers le 15 novembre 1899. Pour la première fois depuis la chute de *Benvenuto Cellini*, c'est-à-dire depuis 1838, Berlioz rentrait à l'Opéra. On y jouait *la Prise de Troie*. Marie Delna chanta comme elle savait chanter : Cassandre se montra parfaitement égale à Didon. Et l'assistance, écoutant ces

1. Cf. *Le Figaro* des 6, 8 et 10 décembre 1890.

invocations grandioses ou pathétiques, se remémorait la déchirante apostrophe, le cri d'amour paternel que Berlioz jetait, près de mourir, à sa fille incomprise : « O ma noble Cassandre, mon héroïque vierge, il faut donc me résigner, je ne t'entendrai jamais!... »

Certes, les études de *la Prise de Troie* faisaient honneur à l'Opéra. Les instrumentistes s'étaient familiarisés de longue main avec leurs parties. Chanteurs et choristes rivalisaient de zèle. Mais l'action dramatique, simple préambule, malgré ses deux actes vainement étirés en trois, ne parvenait pas à remplir la longueur de la soirée. Une impression lugubre de morosité et de vide attestait à tous que le spectacle était en désaccord avec le sens intime de l'œuvre. L'esprit se refusait à souffler; les mânes de Berlioz protestaient avec indignation contre une tentative aussi attentatoire à ses ordres les plus formels; et *la Prise de Troie*, amoindrie de son dénouement logique, ne faisait pas meilleure figure dans l'ample vaisseau de l'Opéra que l'exécution des *Troyens à Carthage* sur le « plateau » restreint de l'Opéra-Comique. Tant il est vain de s'attaquer à l'unité d'une fresque.

Deux autres décades passèrent, les premières du XXe siècle. La guerre finissait à peine. Les vainqueurs, devant leurs cathédrales encore fumantes, parmi les ruines et les croix de bois, faisaient le compte des trésors qu'ils avaient pu sauver. Leur pensée, durant cet inventaire, revenait sans cesse à ce qui ne meurt pas, à ces purs édifices de l'esprit sur lesquels la férocité n'a point de prise. L'heure des *Troyens* allait sonner. Le 10 juin 1921, après soixante années d'attente, les deux parties du poème lyrique furent enfin jouées, le même soir, à l'Académie nationale de musique et de danse.

Cette réparation, faut-il l'avouer? ne répondit pas à toutes nos espérances. Comme les changements de décors usaient beaucoup de temps, on crut pouvoir s'en prendre à la musique. On tailla dans le vif. Des scènes entières disparurent. Les spectateurs, interdits, se demandaient s'ils voyaient *les Troyens* ou bien une sélection quelconque. Certains mouvements furent accélérés jusqu'à l'absurde. L'orchestre et les chanteurs imprimèrent une allure précipitée au nocturne dialogue d'Énée et de Didon, si calme,

si nostalgique. Madame Gozategui, infiniment peu reine, n'avait rien d'une Didon. Les maquettes elles-mêmes n'étaient pas en harmonie avec le drame. Hors le magnifique tableau de la flotte troyenne dans le port de Carthage, qui a de l'énergie, une sombre majesté, elles ne prêtent pas à l'action le relief et la couleur dont elle a besoin.

Là-dessus, interprètes et auditeurs se séparèrent sous l'impression d'un effort surhumain qu'il valait mieux ne point recommencer de sitôt. L'épopée inspirée de Virgile et de Shakespeare devait bien reparaître sur l'affiche, mais de loin en loin et toujours débitée en tranches. On s'estimait quitte, au demeurant, envers la mémoire de Berlioz.

***

En vertu de ce principe, *les Troyens à Carthage* nous furent rendus pendant quelques soirées, vers la fin de 1930. Ils ont remporté un succès considérable. La charmante voix de M. Georges Thill a fait merveilles. Sans doute, c'est bien dommage que ce chanteur délicieux ne soit guère tragédien. Son jeu indécis rend encore plus choquante la mollesse que l'on a de tout temps reprochée au caractère d'Énée. Par bonheur, sa voix a des suavités qui subjuguent; elle peut même, à l'occasion, donner le change sur la valeur musicale d'un morceau. Au troisième acte, dans le monologue où le trop pieux Énée proteste longuement de son amour, avant d'obéir aux destins qui l'entraînent, l'image adorable de sa maîtresse, le souvenir des grâces qu'il en a reçues, obsèdent son esprit. Le chant s'anime, s'exalte. Il invoque Didon. Sur les mots : *Bienfaitrice des miens!* un *contre-ut* jaillit, si clair, si radieusement limpide, que la salle entière ne peut se défendre d'éclater en applaudissements. Certes, voilà un air de bravoure qui produit au théâtre un effet irrésistible; mais aussi combien de ténors oseraient l'aborder avec cette impétuosité de jeunesse?

Pour Didon, l'imagination souhaiterait une cantatrice de noble allure et de haut style. Une Rose Caron, une Lucienne Bréval, sont encore présentes sur cette scène qu'elles illustrèrent... Baissons d'un cran nos louanges : mademoiselle Ferrer n'est point de la race de ces déesses. Elle n'a point

leur souffle tragique. Il lui manque ce ton qui ne s'apprend pas, cette supériorité naturelle de manières et d'attitudes. Mais elle n'en est pas moins une artiste de grande ressource. Elle conduit sans incertitude une voix souple, bien timbrée, point métallique dans le registre élevé, point gutturale dans le grave, rompue à toutes les difficultés de son rôle, lesquelles sont redoutables. Elle atteint même à l'émotion dans l'avant-dernière scène où Didon, trahie et délaissée, adresse à son peuple, à la ville qu'elle a bâtie, au ciel lumineux de l'Afrique, ces adieux que traverse une réminiscence du tendre et mélancolique nocturne. Mademoiselle Ferrer a d'ailleurs le mérite de s'attacher au texte de Berlioz avec une fidélité, hélas! bien rare.

Nous avons entendu par deux fois, cet automne, *les Troyens à Carthage*. Le soir de la reprise proprement dite, les coupures se restreignaient au second et au troisième acte. Le premier demeurait indemne. A vrai dire, la soirée avait fini un peu plus tard que de coutume, *les Troyens à Carthage* étant accompagnés de *Prométhée*, le ballet de Beethoven. Était-ce là un scandale intolérable? Au bout d'une quinzaine, nous eûmes de la peine à reconnaître ce premier acte. Plus de prologue, plus de chœur initial, plus de « scène des récompenses »! Tout cela gisait au rebut. Il n'en subsistait que la carcasse. Si *les Troyens à Carthage* avaient dû poursuivre leur carrière, qu'en serait-il resté? La pièce serait-elle allée en se rétrécissant comme la mystérieuse peau de chagrin?

Quoi qu'il en soit, le succès de ces soirées éphémères ayant été fort net, certaines feuilles ont prêté à l'Opéra l'intention de reprendre sous peu *la Damnation de Faust*. Cette œuvre quitterait-elle jamais les salles de concert, s'il ne tenait qu'à nous?... *La Damnation de Faust*, montée en 1903 au Théâtre Sarah-Bernhardt, d'après l'arlequin assez peu ragoûtant de M. Gunsbourg, nous avait laissé un souvenir fâcheux. Il en résultait, nous semblait-il, que la légende de Faust, selon la conception de Berlioz, était un prétexte lyrique et pittoresque, absolument réfractaire aux figurations matérielles. Mais le public, lui, en a jugé autrement. Cette imagerie naïvement grossière l'a séduit. Quelle jouissance, en effet, pour des gens inaptes à *rêver*, que de *voir*! que de tenir confortablement

les imaginations d'autrui au bout de leur lorgnette!... La pièce s'est donc maintenue au répertoire, grâce à des suffrages de qualité douteuse. Il semble même que sa valeur commerciale, sa « faculté de rendement », soit loin d'être épuisée. Vers la fin de l'année 1930, alors que *les Troyens à Carthage* bénéficiaient dans la capitale de quelques exécutions fugitives et sommaires, à Rouen, à Grenoble, à Marseille, *la Damnation de Faust* électrisait les foules. Nous déplorons certes l'obstination avec laquelle nos principales scènes lyriques affectent d'ignorer le théâtre authentique de Berlioz, son *Benvenuto Cellini*, son *Béatrice et Bénédict*. Mais il est tout naturel que l'Opéra, ayant prodigué ses soins à de récents chefs-d'œuvre, éprouve enfin le besoin de revenir à *la Damnation de Faust*.

Au surplus, Berlioz lui-même se montrait toujours enclin à transporter ses partitions du concert au théâtre. Ne l'oublions pas. Il a toujours encouragé ces initiatives; il les a parfois sollicitées ou provoquées. Ses lettres contiennent à cet égard des indications significatives. Pour entendre au théâtre sa *Mort d'Ophélie*, sa *Marche funèbre d'Hamlet*, il envisage de nouvelles courses en Allemagne : « Je serais bien enchanté que le théâtre de Francfort pût réaliser notre projet shakespearien dans le courant du mois d'octobre », déclare-t-il en 1853 à G. Schmidt. « Peut-être cela me déciderait-il à aller à Munich et à passer à Francfort pour entendre *Hamlet* sous votre direction[1]... » Il n'est pas jusqu'au *mélologue* de jeunesse, *Lélio ou le Retour à la vie*, que ce fanatique de spectacles ne rêve de jucher sur la scène grand-ducale de Weimar, grâce à la complicité du cher Liszt. « Veux-tu faire un coup de tête? » écrit-il brusquement à son ami le 1er janvier 1855. « Il faudrait *jouer* le *mélologue* avec costumes et mise en scène... Ce serait assez curieux et *sans danger* à Weimar où l'on *ne blague pas trop*[2]... »

Pareille manie s'explique par l'histoire de sa formation intellectuelle. Ses premiers maîtres étaient Gluck, Méhul, Spontini; un peu plus tard, Weber. Son inspiration flottait

1. Cf. Hector Berlioz, *Au milieu du chemin* (1852-1855), correspondance publiée par Julien Tiersot, Paris, Calmann-Lévy, 1930, p. 101-102.
2. *Ibid.*, p. 279.

entre la musique pure et la musique dramatique. Chastement épris de l'une, il n'en éprouvait pas moins pour l'autre tous les feux d'une concupiscence poussée à l'extrême, auxquels il cessa de résister vers l'approche de la vieillesse. Il se voua dès lors au théâtre, passionnément, et la symphonie dut se subordonner à l'action, l'orchestre aux chanteurs. *Benvenuto Cellini*, création de sa trentième année, inaugurait déjà ce système. Quant il travaillait pour la scène, Berlioz modifiait son dispositif sonore, et toujours dans le même sens. Il bannissait de l'opéra les richesses instrumentales qu'il prodiguait à ses symphonies. Ce principe domine à tel point sa production entière qu'il la sépare en deux catégories absolument distinctes, n'en déplaise aux adaptateurs qui voudraient les croire interchangeables.

Si l'on tenait plus de compte de ses prédilections intimes, peut-être celles-ci nous amèneraient-elles à Berlioz par une route moins frayée. Peut-être, au lieu d'étudier ses symphonies avant ses opéras, devrions-nous suivre la marche inverse.

Voilà précisément ce que recommandait Albéric Magnard. Après le voyage de Carlsruhe, il reprochait aux musiciens de juger Berlioz trop exclusivement d'après les œuvres de concert, les plus défectueuses sous le rapport de la technique. Mieux vaudrait s'en rapporter à la scène. Ici, l'indigence des dessous est compensée par la beauté de la déclamation; la violence des passions sert d'excuse à la dureté des modulations; les jeux de scène, les changements de décor, masquent ou justifient l'insuffisance de certains développements. Si d'ailleurs Berlioz avait eu les débouchés nécessaires, il n'eût sans doute écrit que pour le théâtre, « car ses symphonies ne sont en somme que des drames lyriques dans lesquels il a remplacé la scène, ou même les acteurs, par un carré de papier imprimé ». Initions-nous donc à Berlioz par ses œuvres dramatiques.

Soit; mais tous les yeux vont-ils se dessiller, parce qu'on aura changé de méthode? Non, en réalité, le problème est trop complexe. Que faut-il donc retenir de ce témoignage? L'effet considérable que *les Troyens* produisent au théâtre. Cette partition, Magnard la connaissait déjà par la lecture, et les concerts lui en avaient révélé plus d'une page; pourtant, il

ne l'a pleinement comprise que sur la scène de Carlsruhe. Sa découverte lui paraissant d'un intérêt capital, il s'est empressé de la répandre. A la bonne heure! rien ne prouve mieux combien il importe de jouer *les Troyens*.

Mais comme les réactions musicales d'un Albéric Magnard sont malheureusement le fait d'un petit nombre d'individus exceptionnels, on aurait tort de compter sur la vertu miraculeuse de cette représentation. Elle n'extirpera pas radicalelement les préjugés; elle ne réfutera point les critiques. Berlioz a provoqué des antipathies que sa gloire posthume, elle-même, ne parvient pas à désarmer.

***

Aucun trait de ce génie imposant et bizarre n'a autant frappé ses contemporains que sa propension à la grandeur, au colossal. Les catastrophes qui s'étaient précipitées en France depuis la chute de l'Ancien Régime n'avaient pas exercé de répercussion directe sur le style musical. Les cérémonies officielles de la Révolution et de l'Empire avaient bien suscité quelquefois des ouvrages de vaste envergure auxquels on peut reconnaître un certain élan. Mais qu'était-ce donc auprès du souffle qui emportait les trois couleurs, des Pyramides au Kremlin et de Saint-Jean-d'Acre à Lisbonne? Les spectacles héroïques de Spontini pouvaient convenir à une Cour militaire par leur pompe et leur splendeur. Mais en somme la musique se refusait à l'esprit des temps nouveaux. Le théâtre, le concert attendaient leur *Chant du Départ*, leur *Marseillaise*. Les meilleurs artistes perpétuaient des conventions dénuées de sens. Un Cherubini, un Méhul, malgré la noblesse de leur idéal, se soumettaient à un formalisme routinier... Ainsi donc, quel saisissement pour tous, lorsque tombèrent du ciel ces météores prodigieux : *la Symphonie fantastique, Harold en Italie!* Le *Requiem*, surtout, parut digne du Jugement Dernier par les masses énormes qu'il rapprochait dans une communion d'angoisses et d'épouvantements. Personne n'avait imaginé avant Berlioz de semblables cataclysmes : ces tremblements d'archets, ces roulements de timbales, et de plus, surajoutés à la masse principale des instruments, quatre orchestres de

cuivres dont les fanfares menaçantes éclataient, s'interpellaient, se répondaient, tandis que les voix, par centaines, luttaient contre l'océan sonore. « C'était colossal, nous étions près de six cents », écrivait Berlioz avec orgueil. « Oui, oui, c'est la musique apocalyptique qu'il s'agissait de trouver pour ce texte terrible. » Dès lors, il apparaissait au monde comme un géant, comme un Titan environné de fulgurations. L'ampleur de ses architectures, la multiplicité de ses combinaisons, lui assuraient une célébrité universelle. Mais quoi! les délicats se bouchaient les oreilles. Textes en mains, ils montraient le peu d'analogie qu'il yavait entre l'importance du contenant et celle du contenu.

En effet, dans ces vaisseaux énormes qu'il modelait à son usage, le coupable sculpteur se plaisait à verser tous les poisons du romantisme. Pour les doctrinaires de l'art classique, sa mélodie insensée ne ressemblait pas plus à celle des maîtres qu'un gorille du Gabon à l'*Apollon du Belvédère*. Ils croyaient sentir bouillonner en ses ouvrages toutes sortes de passions hideuses et scélérates. Qu'il y avait loin des cortèges qui traversent noblement les musiques de Gluck, Haydn, Mozart et Beethoven, à cette *Marche au supplice*, dont les accents féroces paraissent un ressouvenir des abominations de la Terreur! Par ses menaces, par ses brutalités, par ses imprécations blasphématoires, le musicien décelait indubitablement ses appétits révolutionnaires. Tout en lui appelait à grands cris la subversion et l'anarchie. Il outrageait tour à tour la raison et les mœurs. La *Symphonie fantastique* annonçait *Harold en Italie*; *le Songe d'une nuit de Sabbat* préludait à *l'Orgie des Brigands*. Et toutes ces folies, toutes ces horreurs étaient encore dépassées par *Lélio ou le Retour à la vie, mélologue*, où des brigands entonnaient en chœur ce refrain atroce : *Nous boirons à nos princesses dans le crâne de leurs amants!* Après cela, il n'y avait plus qu'à évoquer les démons, et ce forcené n'y manquait point. Un chœur « d'ombres irritées » psalmodiait lugubrement ces vocables :

O sonder foul, sonder foul leimi,
Sonder rak simoun irridor!..[1]

1. Cf. *Le Retour à la vie*, mélologue, Maurice Schlesinger, 1832, p. 11.

Qu'était-ce que cela? Un dialecte oublié du Nord? L'idiome des morts, incompréhensible aux vivants? Ou bien plutôt la langue des morts, notée par Swedenborg au cours de ses pérégrinations?... Quinze ans plus tard, cette énigme était remplacée par des vers français parfaitement intelligibles; mais en revanche, Berlioz avait inventé pour sa *Damnation de Faust* un *Pandemonium* nullement prévu par Gœthe; la ronde des réprouvés gambadait et trépignait en rugissant des paroles non moins épouvantables :

Has! Irimiri Karabrao!
Tradioun marexil, fir tru dinxé burrudixé...

O sonder foul!... Has! Irimiri Karabrao!... Que ce jargon faisait de tort à Berlioz auprès des gens sérieux!...

D'autre part, sa manie du colossal et de l'extraordinaire aboutissait à une négation à peu près complète des lois de son métier. A force d'être violentées en leur rythme et en leur carrure, ses périodes n'avaient presque plus de contours. Les rejets et les enjambements, chers aux poètes romantiques, n'étaient que jeux d'enfants auprès des licences que ce musicien s'accordait à tout moment sans la moindre nécessité. Il abordait un contrepoint, fastidieux exercice d'algèbre, puis le rejetait avec dégoût. Ses imitations, ses débuts de canons, ses expositions de fugues demeuraient à l'état d'ébauche. Adieu les déductions savantes et les enchaînements! Tout était sacrifié aux effets d'instrumentation, aux coups de théâtre, aux épisodes pathétiques et de couleur violente. La curiosité du détail primait le respect des grandes lignes. Et d'ailleurs, il avait beau chérir la symphonie descriptive, à la première tentation il faisait litière de ses programmes. Quelle place exorbitante n'assignait-il pas dans *Roméo et Juliette* au scherzo de *la Reine Mab*! Et le tableau des plaines de Hongrie, servait-il à autre chose qu'à introduire la *Marche de Racoczy* dans *la Damnation de Faust*? Nul ordre, nulle symétrie; partout le majestueux et le sublime accouplés au mesquin et au frivole. En matière d'harmonie, des gaucheries incroyables, une trame appauvrie par la suppression des voix intermédiaires, des modulations revêches et laborieuses où se devine la main de l'écolier.

Des airs assez majestueux portaient comme un habit misérable des accompagnements cousus de pièces et de morceaux. Tant de faiblesses, d'incohérences, offraient aux yeux l'image d'un chaos d'autant plus déconcertant qu'il n'avait pas toujours l'excuse de la grandeur.

***

S'adresser à Berlioz lui-même, le consulter sur ses lubies, ses écarts, ses boutades, c'était une entreprise audacieuse et d'un résultat aléatoire. Ce génie impulsif n'aimait point à s'expliquer. Malgré certaines habitudes scientifiques, un amour de la précision voisin de la minutie, Berlioz répugnait aux théories. Il n'entendait pas substituer aux dogmes périmés de nouveaux dogmes de sa façon. Ses œuvres ne se présentaient pas avec tout un corps de doctrines, comme ces armées qui s'avancent, escortées de leurs états-majors. Pour l'essentiel de son art, il se fiait plutôt à son humeur, à son instinct, à son inspiration. Au lieu de traiter ces graves problèmes sur la place publique, il se dérobait, il se réfugiait dans ses propres tabernacles, si mystérieux à lui-même. Et l'on voyait alors cet homme, tellement préoccupé de ses attitudes et de sa pose, renoncer à légiférer ou à vaticiner. Il ne se souciait plus de paraître : « Je n'ai pas la moindre ambition de *représenter*, déclarait-il; « je ne veux être ni député, ni sénateur, ni consul, ni même bourgmestre... »

A quoi bon, en effet? L'Europe entière savait, depuis 1830, qui était Berlioz. Comme Bonaparte résumant sa carrière pour la postérité, il pouvait se rendre à lui-même cette justice : *J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde...* Eh oui! avant la *Symphonie fantastique*, les musiciens, incapables de vivre plus longtemps sur le passé, n'osaient encore se tourner vers l'avenir. La vétusté des formes étouffait la pensée. N'importe! le troupeau bêlant respectait les barrières que des tempéraments routiniers avaient imposées jadis à d'autres tempéraments routiniers. Et cependant, les lois les plus augustes demandaient à être revisées, car les nouveaux besoins de l'intelligence, du cœur et du sens de l'ouïe prescrivaient des tentatives nouvelles. La musique, depuis Beethoven,

aspirait à son émancipation, et l'honneur de cette prouesse devait échoir à Berlioz. « J'ai pris la musique où Beethoven l'a laissée », disait-il plus tard à juste titre. L'âme sonore, grâce à lui, retrouvait son énergie, sa fougue, ses bienheureuses audaces. Rajeunie, régénérée, elle pouvait choisir sa forme.

La musique a pour condition primordiale cette liberté qui est, en même temps, son privilège le plus précieux : voilà ce que Berlioz proclama solennellement en 1853, lorsqu'un musicographe de Leipzig, Johann-Christian Lobe, s'avisa de l'interroger sur les destinées de la musique. Il complétait alors *l'Enfance du Christ*, et, seuls, *les Troyens* et *Béatrice et Bénédict* manquaient à son œuvre déjà parfaite, bien qu'il n'eût pas encore cinquante ans. Par horreur du bavardage, il n'envoya pas la dissertation demandée. Mais il fit mieux. Le 28 novembre 1853, sous l'influence de ses voix intérieures, il rédigea une lettre que tous les musiciens devraient avoir présente à l'esprit.

Ses premiers mots sont pour revendiquer l'indépendance de la musique :

> La musique est le plus poétique, le plus puissant, le plus vivant de tous nos arts. Il devrait en être aussi le plus libre; il ne l'est pourtant pas encore...

Entraîné par cet amour des belles fictions qui le ramenait sans cesse à Gœthe, à Shakespeare, à Virgile, il cherche une allégorie qui exprime tout ensemble les perfections radieuses de la musique, la tyrannie dont elle a souffert, le chaste dévouement qu'il lui porte, les blessures qu'il a reçues glorieusement à son service... Alors, le bronze illustre que l'on voit au dernier acte de son *Benvenuto Cellini*, « fondu et encore incandescent », lui revient à la mémoire... Se figure-t-il être le Persée d'une Andromède nouvelle? Voici ce qu'il imagine :

> La musique moderne, la musique (je ne parle pas de la courtisane de ce nom qu'on rencontre partout), sous quelques rapports, c'est l'Andromède antique, divinement belle et nue, dont les regards de flamme se décomposent en rayons multicolores en passant au travers du prisme de ses pleurs.

Tableau saisissant pour ce Delacroix de l'orchestre!...

Enchaînée sur un roc, au bord de la mer immense dont les flots viennent battre sans cesse et couvrir de limon ses beaux pieds, elle attend le Persée vainqueur qui doit briser sa chaîne et mettre en pièces la chimère appelée Routine, dont la gueule la menace en lançant des tourbillons de fumée empestée.

Or, Persée, n'en doutons pas, c'est lui-même, et son sacrifice a le mérite, par surcroît, d'être entièrement gratuit. La plupart des héros, dont les poètes exaltent les hauts faits, ont espéré obtenir, pour prix de leur vaillance, la main des captives qu'ils arrachaient aux geôliers et aux bourreaux. Mais ici, Berlioz n'envisage aucune récompense. S'il s'attaque à la Routine, ce n'est pas afin de régner en despote sur la Musique. Il la veut, au contraire, libre, de jour en jour plus libre :

Non seulement il sauvera chastement Andromède, mais après avoir baigné de larmes d'amour ses pieds meurtris d'une si longue[1] étreinte, il lui donnerait, s'il était possible, des ailes encore pour accroître sa liberté!...

Au bout d'un siècle, nous pouvons l'attester : Andromède, à peine affranchie, a bien reçu des ailes, et, ces ailes brillantes et légères, la musique de Berlioz a su les conserver.

***

En 1930, premier centenaire des batailles romantiques, Berlioz a reçu sa large part des hommages décernés à Victor Hugo et à Delacroix. Son prestige n'a cessé de grandir. Certaines de ses œuvres ne sont-elles pas encore à leur place[2]?... C'est possible; mais combien d'autres ont le rare privilège de fasciner à la fois la multitude et l'élite!.... Quoi de plus populaire que *la Damnation de Faust*! La *Symphonie fantastique* est jouée sans fin par chacune de nos phalanges instrumentales. Ceux qui l'écoutaient récemment aux Concerts Pasdeloup et aux Concerts Lamoureux avaient pu l'applaudir, un mois auparavant, aux Concerts Colonne, dans ce Théâtre du Châtelet qui demeure le sanctuaire par excellence de Berlioz à Paris.

1. Dans le texte publié par M. Tiersot, cf. *Au milieu du chemin*, p. 133, « douce étreinte » ne peut être qu'une erreur typographique. Il y avait « longue étreinte » dans la communication de Victor Wilder, cf. *le Ménestrel*, 22 février 1885.

2. Par exemple, la *Symphonie triomphale et funèbre*, le *Te Deum*...

Là encore, M. Gabriel Pierné avait dirigé par deux fois, au printemps et en l'automne de 1930, un chef-d'œuvre avec lequel il est grand temps que le public se familiarise : la *Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet*. Aux alentours de la Toussaint, les fervents se donnent rendez-vous en cette église des Invalides où le *Requiem* fut révélé, le 5 décembre 1837. Les pages les plus gracieuses de l'*Enfance du Christ* reviennent fréquemment aux programmes dominicaux. Et le seul inconvénient de la vogue inépuisable que détient le *Carnaval romain* est de rejeter un peu trop dans l'ombre les autres ouvertures.

Phénomène non moins significatif : les études consacrées à Berlioz vont toujours s'enrichissant. Le premier centenaire de ses manifestations foudroyantes ne pouvait que stimuler ces travaux. Un des érudits à qui les admirateurs de Berlioz ont le plus d'obligations, M. Julien Tiersot, s'est acquis de nouveaux titres à leur reconnaissance. Outre un exposé d'ensemble, *la Musique aux temps romantiques*[1], où le rôle décisif de l'auteur de *Roméo et Juliette* est mis en lumière avec une science toute vivifiée par une sensibilité chaleureuse; outre un chapitre savoureux sur les rapports de Berlioz et de la chanson populaire[2], il s'est attaché à la correspondance générale du musicien. *Au milieu du chemin*, troisième recueil de lettres, appartient à la période comprise entre 1852 et 1855. Il fait donc suite aux *Années romantiques* et au *Musicien errant*, volumes qu'il importe de compléter par la lecture de la *Correspondance inédite*[3]. Cette publication une fois conduite jusqu'à la mort de Berlioz, le plus grand musicien français aura enfin un monument comparable à celui que les Allemands ont élevé depuis longtemps à la mémoire d'un artiste qui n'était point de leur race et qui ne s'exprimait même pas très volontiers en leur langue. Épistolier bien plus étincelant que son ami Franz Liszt, Berlioz a droit aux mêmes honneurs. Avec toute la vivacité fringante, toute la verve de ses meilleurs feuilletons musicaux, ses lettres ont, par surcroît, des effusions imprévues, touchantes, de superbes éclairs

1. Paris, Félix Alcan, 1930.
2. Cf. *La Chanson populaire et les écrivains romantiques*, Paris, Plon, 1931, p. 255-277.
3. Ces quatre volumes ont paru chez MM. Calmann-Lévy.

de poésie et d'éloquence, comme cette allégorie d'Andromède que l'on aimerait à citer sans en omettre un seul mot.

Au reste, un grand travail s'est accompli depuis un siècle dans les intelligences. A mesure que l'on étudiait mieux les créations de Berlioz, bien des préjugés s'évanouissaient. On peut se flatter aujourd'hui de le connaître véritablement.

Désormais, les vastes architectures de ses messes, de ses symphonies dramatiques et descriptives, ont perdu ce caractère d'immensité babylonienne qui plongeait dans la stupeur le public de la Monarchie de Juillet et du Second Empire. Elles nous apparaissent en leur plan général, de même qu'en leurs moindres détails, et l'on peut leur appliquer ce que Berlioz a dit de ses *Troyens* : « C'est grand et fort, et, malgré l'apparente complexité des moyens, très simple. »

Quant aux paroxysmes du style romantique, nos esprits ne s'y arrêtent plus. De tels excès se produisent inévitablement en période de lutte. Vers 1830, les Jeune-France se préoccupaient avant tout de jeter un défi retentissant aux prétendus classiques. Cela, nous le savons; et les furieux désespoirs de *Lélio* ne nous troublent pas beaucoup plus, en somme, que les extravagances de *Bug Jargal* ou de *Han d'Islande.*

Mais que faut-il penser des critiques relatives à son harmonie? Ses fervents les craignaient fort. C'était là, avouaient-ils tout bas, son côté vulnérable... Cependant, l'observateur qui ne se contente pas d'un examen superficiel se trouve ici en présence d'un cas exceptionnel, unique, et pour le moins déconcertant. Après bien des perplexités, il finit en général par souscrire au jugement que l'auteur des *Fantasiestücke,* dès l'âge de vingt-cinq ans, prononçait avec une lucidité merveilleuse sur la *Symphonie fantastique.* Les mélodies les plus originales de Berlioz, déclarait Robert Schumann, par une singularité qu'elles partagent avec des chansons populaires très anciennes, éprouvent le besoin de vivre à l'état pur. Chacun de leurs sons, pris à part, recèle un si vigoureux dynamisme, une intensité si expressive, que n'importe quelle harmonisation les appauvrirait ou les déformerait[1]. Libre à messieurs les grammairiens d'analyser magistralement le système harmonique de Berlioz. Ils y relèveront, à coup sûr,

1. Cf. Robert Schumann, *Musik und Musiker,* Leipzig, Reclam, I, p. 103.

des incertitudes, des maladresses, des bévues. Mais où leur magnifique cerveau se brouillera, ô miracle! c'est lorsqu'ils s'aviseront de corriger ces défauts. A l'instant même, la partition enchantée, avec toutes ses nostalgies, ses ardeurs, s'évanouira, et le cuistre malencontreux n'aura plus entre les mains qu'une pauvre brochure, pareille à toutes les autres. Ne cherchons pas querelle à Berlioz. S'il néglige les parties intermédiaires, s'il a recours à des accompagnements puérils, qu'on ne lui en fasse pas un crime! C'est peut-être parce qu'il pressent, mieux que de plus doctes, ce qu'il faut d'harmonie à ses mélodies ombrageuses et fuyantes, qu'il condescend à ces pratiques.

Le temps n'est plus, Dieu merci, où l'on concédait à Berlioz, pour toute supériorité, un beau coloris d'orchestre, une science extraordinaire des instruments et de leurs combinaisons diverses, quitte à lui dénier ensuite, avec dureté, ce qui représente pour nous son mérite essentiel : l'invention mélodique. On aurait voulu en faire, exclusivement, un magicien de timbres. Or, c'était méconnaître que les mélodies de Berlioz possèdent par elles-mêmes une espèce de timbre spirituel, absolument caractéristique. Inflexions mystérieuses, échos d'une sensibilité indéfinissable, accents plus pénétrants et plus subtils que ceux de la parole... Ce cœur torturé n'avait d'autres amis que les chants. N'étaient-ce point eux qui l'avaient conduit à la musique? Le jour de sa première communion, quel céleste message que cet air de Dalayrac, chanté par des jeunes filles! Plus tard, un air de Gluck lui arrachait des larmes. Il transcrivait sur un album force romances où le style troubadour se mêlait au Pompadour, puis les enjolivait à sa guise de broderies ingénieuses pour la guitare. Une chanson de sa prime jeunesse revit dans l'introduction de la *Symphonie fantastique*. Et « l'idée fixe », qui la suit, est encore un air extrait de sa deuxième cantate de concours. Ainsi l'allure vocale de ses thèmes symphoniques tient souvent à leur origine.

Mais les contemporains ne s'en doutaient guère. Étonnés par l'extrême liberté de ces motifs, ils ne reconnaissaient plus en eux la musique prisonnière, celle qu'ils voyaient depuis si longtemps garrottée, enchaînée à son roc... Comment? elle

était libre désormais? et Berlioz lui avait donné des ailes? Métamorphose extraordinaire!... Nous-mêmes, mesurons-nous exactement l'importance d'une révolution pareille?... Dès le début, Hector Berlioz avait annoncé, préparé, les victoires auxquelles nos musiciens modernes aspirent timidement. Au lieu de séquestrer la musique, il l'avait associée par ses programmes à la poésie, à la peinture, à l'histoire, à toutes les autres Muses. Les inflexibles lois qui opprimaient son art, le parallélisme des périodes, la carrure, l'alternance inévitable des demandes et des réponses, il en démontrait l'inanité et s'amusait à les enfreindre. Il procédait par bonds et haut-le-corps; ses combinaisons de mesures et de rythmes égaux avec des mesures et des rythmes inégaux brisaient la continuité du discours musical. Il ne craignait ni les arêtes vives, ni les heurts, ni les saccades, ni les syncopes haletantes... Mais, en définitive, que craignait-il, ce héros sans peur de la musique?... Il lui arrivait parfois, malgré la démarcation des modes, de superposer les tonalités et d'appareiller en une même mélodie, avec une aisance chatoyante, le mineur au majeur, ou bien inversement.

On n'a point su tirer parti de ses innovations. Quelques-unes ont été compromises dans les sottes aventures de ces dernières années. Mais Berlioz n'en reste pas moins, entre tous les musiciens, celui qui nous réserve le plus de découvertes. L'inconvénient dont ses compositions ont tant souffert, nous voulons dire leur antipathie irrémédiable contre toute réduction pour le piano, les a du moins préservées de l'usure. Pour nous, Berlioz demeure plus neuf que ses rivaux les plus illustres. Il garde à peu près intacts son attrait de curiosité et son pouvoir de suggestion. Tant mieux s'il n'est pas d'un abord facile! Pour l'approcher, on ne peut se borner à relire ses partitions dans leur texte original : rien ne serait plus décevant; mais l'orchestre a le privilège de leur rendre leur coloris, leur émail, leur véritable expression poétique. Ce qui paraît terne au piano emprunte au cor anglais, à l'alto, à quelque hautbois fiévreux et pathétique, une magie incomparable. C'est à l'orchestre que ce grand élégiaque réserve l'aveu de ses désirs, de ses angoisses, de « cet inexorable besoin de tendresse qui le tuait », confidences dont la pos-

térité semble bien loin d'être lasse. C'est uniquement par l'orchestre que l'on apprend à aimer le premier morceau de la *Symphonie fantastique*, la *Tristesse de Roméo*, le *Convoi funèbre de Juliette*, l'*Offertoire* du *Requiem*. On se convainc alors que ces inspirations sublimes ne sont pas plus exposées à vieillir que telles strophes du *Lac*, du *Souvenir*, ou de la *Tristesse d'Olympio*.

***

Quel réconfort pour Berlioz, s'il avait pressenti la gratitude, la vénération qui l'entourent aujourd'hui! Ceux-là même que leur tempérament incite le moins à l'aimer, lui rendent hommage. Ils n'hésitent pas; ils s'inclinent. Son génie, d'après les magnifiques expressions de Victor Hugo, plane « au-dessus de toutes les nuées que sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie ». Malheureusement, Berlioz n'était point de ceux qui comptent sur les générations futures. Pourquoi donc les arrière-petits-neveux des bourgeois qui le vilipendaient lui témoigneraient-ils un jour plus d'égards que leurs ascendants féroces ou stupides? Chimères que tout cela, se disait-il... Au reste, depuis la chute des *Troyens à Carthage*, il doutait de lui-même. A quelle distance était-il demeuré de son idéal? Avait-il su capter et fixer vraiment ce *terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde*? Le vieil artiste s'interrogeait avec douleur...

Il se sentait affreusement seul. Passe encore pour les faveurs du grand public!... Celles-là, sur la fin du Second Empire, appartenaient exclusivement aux Italiens et aux fabricants d'opérettes. Mais les autres, les purs, les amants passionnés de la musique?... Hélas, eux aussi se détournaient de lui. Les classiques de l'observance étroite détestaient ses exploits révolutionnaires; un étourdi se risquait-il à prononcer devant eux le nom de Berlioz, bien vite ils criaient : à l'ogre! au loup-garou! En revanche, des exaltés, dévoués corps et âme à la musique de l'avenir, l'accusaient de modérantisme et lui reprochaient avec amertume une double trahison : la première, durant les représentations de *Tannhaüser* à l'Opéra; la seconde, lorsque Franz Liszt était venu diriger en personne la *Messe*

de Gran à Saint-Eustache. Odieux aux uns, suspect aux autres, Berlioz n'avait même pas la ressource de grouper autour de lui, comme César Franck, un petit cénacle d'élèves enthousiastes, d'un attachement à toute épreuve. Il n'était pas un Maître; il n'était qu'un homme de génie.

En vain ses admirateurs dispersés à travers le monde s'évertuaient à lui rendre courage. En vain, par une lettre éloquente et touchante, un jeune compositeur qu'il avait connu à Pétersbourg, Mili Balakirew, le suppliait de ne pas renoncer à l'art, au travail, lui suggérait même d'écrire une symphonie descriptive sur le *Manfred* de Byron[1]. En vain... Ces objurgations demeuraient sans réponse. La pensée, la création, la gloire n'avaient plus d'attraits pour Berlioz. Il ne se souciait même plus de musique. Andromède lui devenait indifférente...

La dernière nuit, quelques heures avant la fin, un musicien qui l'idolâtrait, que les sarcasmes les plus durs n'avaient pu rebuter, osa s'approcher du lit. Doucement, il proposa au mourant des soins, des remèdes, qui pouvaient tout au moins jeter un voile sur la suprême horreur[2]. Berlioz entr'ouvrit les paupières. Reconnut-il alors le visage qui se penchait sur le sien avec une piété si sincère? On l'ignore. Mais comme si ce témoin personnifiait à ses yeux l'humanité entière, il regarda fixement Ernest Reyer et murmura ces mots, les derniers :

— Cela m'est égal!...

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Cf. G. Clarence, *Lettres inédites à Berlioz*, dans *la Revue musicale*, mai 1930. La lettre de Balakirew est du 10-22 septembre 1868.

2. Cf. Julien Tiersot, *Berlioz et la société de son temps*, Paris, Hachette, 1904, p. 206-207.

L'EXPOSITION PERSANE DE LONDRES

Depuis 1928, l'Angleterre nous convie au début de chaque année nouvelle à une extraordinaire manifestation artistique. Elle réunit dans les immenses salles de la Royal Academy, vacantes jusqu'au printemps, les chefs-d'œuvre d'un pays déterminé, venus de tous les points du globe où le hasard des siècles les a dispersés : Art flamand, Art hollandais, Art italien; cette année, Art persan; l'an prochain, peut-être, Art français...

Le public admis à contempler ces merveilles, tableaux ou objets d'art, ne se doute guère de la peine et des frais qu'impose leur réunion momentanée. Pendant de longs mois, les organisateurs recherchent à travers le monde des pièces dignes de figurer dans une pareille exposition, sollicitent les collectionneurs ou les administrations qui les détiennent; des secrétaires dressent des inventaires, une troupe de dactylographes entretient une correspondance ministérielle. Pour 1931 les objets sont venus de vingt-sept États différents, prêtés par cent musées et plus de trois cents particuliers... Puis c'est le voyage jusqu'aux bords de la Tamise des œuvres choisies; l'imagination hésite devant les dépenses inévitables d'assurances et de transports, car quel est le nombre de millions capable de mesurer le prix du produit le plus rare et irremplaçable d'une civilisation disparue ou du génie humain, des Rembrandt du Rijks-Museum, des Botticelli des Offices, des Rubens ou des Vinci du Louvre?

La capitale anglaise, par le nombre, le goût, et la richesse de son public, est peut-être la ville la mieux placée pour

entreprendre et rémunérer une entreprise de si grandioses proportions. On pouvait se demander si la foule se précipiterait pour voir des objets d'une beauté peu familière et peu accessible, bronzes du Luristan, étoffes sassanides, poteries de Rhagès, tapis d'Ispahan, manuscrits Timourides, comme elle se pressait devant les tableaux de Bruges et de Harlem, de Venise ou de Sienne. L'expérience paraît concluante : dans la première semaine de l'ouverture, l'exposition a compté cent mille entrées, et vendu vingt mille catalogues. Nulle autre cité sans doute n'eût pu rêver un pareil résultat.

A vrai dire, en ce qui concerne l'Art que Londres nous convie aujourd'hui à admirer, il y avait eu, auparavant, des tentatives analogues. Les Français, par l'exposition des Arts Musulmans de Paris, avaient été, dès 1903, des précurseurs. Une remarquable exposition consacrée en 1912 à la miniature persane, dans notre Musée des Arts Décoratifs, avait fait apprécier par le grand public l'un des arts les plus raffinés, et, jusqu'à cette date, les moins connus de l'Orient. Une petite Exposition, rue de la Ville-l'Évêque, en 1925, nous montra quelques précieux objets d'art primitif persan. Mais c'est la grande exposition de Munich, en 1910, qui avait été la plus complète réunion d'objets d'art orientaux.

Cependant ces diverses expositions s'attachaient au caractère islamique comme au lien reliant entre elles les multiples créations artistiques des peuples de l'Orient moyen. Au contraire, les organisateurs de l'exposition de Londres se placèrent sur une base exclusivement géographique et technique, et, renonçant à mal embrasser des ensembles trop vastes, éliminant les produits des civilisations arabes, turques, ou de l'Inde des Grands Mogols, ils se sont limités aux manifestations du génie décoratif du seul peuple persan. C'est la bonne méthode. Une salle annexe suffira, par des échantillons choisis, à faire connaître les influences que purent réciproquement subir ou exercer chez les peuples voisins du Nil, de la Corne d'Or ou du Gange, les créations des artistes et des artisans de Tauris et de Shiraz, sujets d'interminables et insolubles controverses...

Durant les dernières années du XIXe siècle, l'on croyait trop facilement sur parole les agents de la politique hamidienne,

inventeurs du « panislamisme », qui prétendaient que la foi musulmane, de l'Atlantique aux mers de Chine, chez les peuples l'ayant embrassée, avait complètement submergé leur individualité politique et définitivement transformé leurs caractères intellectuels, pour créer une civilisation nouvelle, le monde musulman, dont le Khalife de Constantinople se proclamait désormais le chef. Au moment de l'expédition des Dardanelles, j'ai tenté, dans quelques petites brochures, de réfuter cette thèse intéressée. La guerre mondiale a, du reste, montré d'une manière éclatante combien cette solidarité musulmane était une chimère. La révolte générale des colonies françaises ou britanniques de l'Afrique du Nord aux Indes, à la voix du successeur du Prophète, prêchant la Guerre Sainte, telle que l'escomptaient les Empires centraux, ne s'est pas produite : ce sont les sujets musulmans de la France et de l'Angleterre qui sont venus sur les champs de bataille des Flandres, de Champagne ou de la Meuse, de Palestine et de Mésopotamie, combattre les alliés du Sultan et le Sultan lui-même. Tout à l'heure, au Congrès qui accompagne l'exposition, j'ai serré la main d'un délégué étranger, l'un de nos anciens adversaires, qui essaya, justement, en 1914, de provoquer contre nous le mouvement panislamique, sans aucun succès. Quelques années plus tard, la facilité avec laquelle la Turquie accepta les réformes imposées par la volonté de Mustapha Kémal, suppression du Khalife, du Cheik-ul-Islam, des couvents de Derviches, changement du costume et de l'écriture, laïcisation de l'État, nous a démontré que la pénétration de l'Islam était moins profonde chez les Turcs qu'on ne l'imaginait. Léon Cahun, dans ses curieux ouvrages sur l'Histoire de l'Asie, l'avait déjà pressenti. Et l'un des hommes qui ont le mieux connu l'Islam, M. Michaux-Bellaire, devant le peu de résistance rencontrée par les réformes kémalistes, m'écrivait : « Nous nous sommes beaucoup trompés sur le facteur religieux qui n'a pas exercé chez les peuples orientaux l'influence exclusive que nous lui avions attribuée jusqu'à ce jour. »

Tel est sans doute aussi le cas pour la Perse. Le visiteur le moins averti de l'Exposition de Londres remarquera, par exemple, que, contrairement à ce qu'on lui a enseigné, la représentation de figures d'hommes et d'animaux, quoique

proscrite par la tradition coranique[1], brille sur la plupart des objets rangés dans les vitrines, miniatures, céramiques, tissus. L'explication par le schisme chiite et les sectes religieuses ne paraît pas valable, puisque d'autres objets analogues, turcs et même arabes, offrent de semblables figurations. Sans doute, sur quelques-uns d'entre eux, comme la marque du fanatisme, on voit que les figures ont été brisées ou effacées sauvagement.

L'idée de l'exposition persane émane, je crois, de mon ami Sir Thomas Arnold, qui mourut, comme notre compatriote G. Migeon, quelques mois avant d'entrer dans cette Terre Promise. C'est à sa mémoire qu'est dédié le petit manuel d'art persan destiné à guider les visiteurs à travers les salles de la Royal Academy. Ce sont MM. Arthur Upham Pope, Keeling, Binyon, Rackham, Maclagan, Sir Denison Ross, etc., qui devaient la réaliser avec une ampleur et un succès jusqu'à présent inégalés. Des comités étrangers, où figurent je ne dirai pas tous les noms, car l'on constate quelques abstentions regrettables, mais les noms de la plupart des spécialistes d'histoire et d'archéologie orientales, devaient faciliter dans leur pays respectif la tâche des organisateurs londoniens. Comités égyptien, allemand (sous la présidence du Prince Rupprecht de Bavière), italien, persan (l'exposition est patronnée par Sa Majesté le Shah), polonais, espagnol, suédois, turc, américain...

La participation de la France est particulièrement brillante. Son comité, présidé par M. Paul Pelliot, membre de l'Institut, auquel M. Raymond Koechlin a apporté un dévouement inlassable, fut admirablement secondé par l'empresse-

1. Ceux que cette question intéresse en trouveront une analyse ingénieuse dans l'ouvrage de M. le Professeur Snouck Hurgronge, *Verspreide Geschriften*, p. 451-456 (1907). Elle a été longuement traitée dans le grand ouvrage de M. Blochet, « les Enluminures des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque Nationale » (1925), (Introduction, p. 2-14), et par Halil Bey, directeur des musées de Turquie, dans une brochure qui n'a malheureusement pas été traduite du turc. Halil Bey fait justement remarquer que le musée de Stamboul possède des monnaies des premiers Khalifes, où ceux-ci, dès la vingtième année de l'Hégire, n'hésitaient pas à faire frapper une effigie. On sait que Mahomet II se fit peindre par Gentile Bellini. (Un portrait supposé de l'artiste, lors de son séjour à Constantinople, par un miniaturiste persan, qui faisait partie de la collection Doucet, figure à l'exposition de Londres.) Les sultans ses successeurs n'hésiteront pas davantage à poser devant le pinceau des peintres de leur époque.

ment des collectionneurs français à envoyer à Londres leurs précieux objets. Comme l'écrivait le 21 novembre le Secrétaire général M. Keeling aux exposants parisiens, en les remerciant de leur collaboration généreuse, « sans la participation française, l'Exposition n'aurait pu réussir ». C'est, pour eux, le plus grand compliment. — Le Louvre, le Cabinet des Médailles, les Arts Décoratifs, Sèvres, les Gobelins avaient suivi l'exemple, ainsi que la plupart des grands antiquaires de Paris, puisque le commerce des antiquités orientales possède aujourd'hui son centre dans notre pays, qui n'est pas sans tirer profit de ce marché.

C'est donc, d'après le plan des organisateurs, la Perse seule qui a produit le prodigieux ensemble d'objets étalés sous nos yeux. Elle a mis une trentaine de siècles à les créer. Cette réunion doit nous donner une bien haute idée du génie artistique des peuples qui vécurent entre la mer Noire, l'Euphrate et l'Indus, sur les hauts plateaux de l'Iran, et qui, à travers toutes les époques, du xe siècle avant notre ère jusqu'à nos jours, Mèdes, Achéménides, Parthes, Sassanides, puis dominés par les Seldjouks, Mongols, Afghans, etc., nous ont laissé le témoignage d'un art grandiose ou gracieux. Les visiteurs de l'Academy admis à contempler les manifestations si diverses du génie persan, ses bronzes, ses bijoux, ses armes, ses céramiques, ses livres, ses tissus, étoffes, tapis surtout, à défaut de son architecture, moins accessible, hélas, emporteront un sentiment d'admiration et de surprise devant une civilisation si ancienne, si remarquablement variée, si continue; il ne s'agit pas, comme à Thèbes, Mycènes, Knossos, Carthage, ou Angkor, d'une brillante civilisation suivie par de longs siècles de sommeil. Dans aucun autre lieu du monde, je suppose, les générations ne se sont suivies en laissant ainsi chacune des couches successives pleines de merveilles, que la pioche des fouilleurs ou la curiosité des érudits découvre aujourd'hui. Comme l'écrivait Barrès à propos de Constantinople, un autre des sites les plus émouvants de l'humanité, je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs une pareille « épaisseur d'histoire ».

Les organisateurs ont donc voulu remonter aux origines même de l'art persan, — bien des siècles, dix ou vingt, on ne

sait, avant les temps islamiques. La galerie I nous montre des poteries archaïques, ces bronzes mystérieux du Luristan récemment découverts en grande quantité, dont la date donne lieu à bien des controverses. Voici, venant de Saint-Marc de Venise, un vase de granit gris, avec une inscription en quatre langues qui nous apprend qu'il fut jadis la propriété d'Artaxerxès II. Notre musée du Louvre, enrichi par les fouilles des Dieulafoy et des Morgan, brillamment continuées par les successeurs, a été ici mis largement à contribution. Au mur, les moulages de la frise des Archers, et des fragments originaux des bas-reliefs des Palais de Suse et de Persépolis. Peut-être est-ce devant ces pierres que la reine Atossa, veuve de Darius, s'arrachait les cheveux en apprenant la défaite de son fils Xerxès à Salamine... A vrai dire, les batailles qui s'étaient livrées à Marathon ou dans le golfe de Saros, à tant de milles de leur capitale, devaient paraître à la cour du Roi des Rois comme une lointaine expédition coloniale, la campagne du Riff, ou, au pire, le désastre de Lang-Son...

Le Roi des Rois a passé, mais ses archers sont toujours là, barbus et dignes, gardant, la lance haute, ses troupeaux ailés. Ce ne sont plus ici, comme dans la galerie du Louvre, les taureaux et les chevaux monstrueux qui servaient de chapiteaux aux colonnes de Persépolis, et la frise des lions de Pasargade ou de Suse : c'est, au milieu d'une vitrine, une antilope aux longues cornes et aux ailes de bronze, d'argent et d'or, prêtée par le Musée de Berlin, dont le vol minuscule emplit et enchante cette première salle.

Bijoux et statuettes si parfaits dateraient donc du ve siècle avant notre ère, comme les trésors d'Ur et de l'Oxus : humiliante leçon de modestie pour les orfèvres qui suivirent!

Plus loin, ce sont des pièces de fouilles, faïences d'Amol, de Guebri, de Rhagès, de Sultanabad, trouvées morceaux par morceaux et reconstituées comme des « puzzles ». La noblesse des formes s'allie à la précision du dessin. Si l'on compare cette céramique à celle, contemporaine, des Byzantins, la céramique persane l'emporte facilement par la distinction des lignes et la richesse de la matière. Aux murs, des soies sassanides. Beaucoup de ces tissus, rapportés à l'époque des Croi-

sades, proviennent des petites églises de France (comme les fameux éléphants de Saint-Josse, Pas-de-Calais), du musée diocésain de Cologne, de la cathédrale de Canterbury ou de l'Église collégiale de Saint-Isidore-de-Léon... Tachés, coupés, pâlis, ils laissent encore voir dans des entrelacs des guerriers et des animaux d'un style primitif, dont la puérilité accentue la grandeur barbare.

Mais bientôt cette rudesse s'affine, et, parfois, s'affadit. Voici les somptueux tissus du XVIe siècle, où des oiseaux d'or et d'argent, des biches poursuivies par des chasseurs ou des léopards, passent à travers des feuillages printaniers... Plus loin, un prince guette une jeune fille au bord d'une source; le dessin, répété en bandes horizontales comme sur nos modernes tentures de papier, ne va pas sans paraître un peu monotone; trop de Laila et trop de Majnun! trop de gazelles et trop de prisonniers! Mais quelle science du travail, quelle virtuosité dans la graduation des nuances!... Qu'il s'agisse de brocarts ou de velours, la perfection technique des Persans ne saurait être atteinte, et, en tous cas, dépassée.

Elle éclate surtout dans ce qui fut le grand art de l'Orient Moyen, et qui ne parut jamais ignoré ou contesté par l'Occident, la confection des tapis. Nous savons qu'il remonte à une très haute antiquité, et, cependant, sauf pour un fragment trouvé à Fostat près du Caire, je crois que l'on ne possède guère de tapis dont on puisse fixer la date comme antérieure au XVIe siècle.

La période qui va de la fin du XVe au début du XVIIe siècle fut d'ailleurs la période, sinon la plus grande, incontestablement la plus féconde pour l'Art persan. Le règne de Shah Abbas peut être comparé à celui de notre Louis XIV. Le Gouvernement de Téhéran a prêté justement le tapis octogone qui orne le tombeau de Shah Abbas II à Qum (nº 140), tout de suite qualifié par la presse britannique « the most wonderful carpet in the world », alors que d'autres tapis fameux, celui de l'empereur d'Autriche à Vienne, celui de la Grande Mosquée d'Ardabil au South Kensington, celui du Musée des Arts Décoratifs, dont aucun ne figure ici, et dont on déplore l'absence, ainsi que celle des meilleures pièces des collections de Béhague et Maurice de Rothschild,

pourraient, avec des chances diverses, lui disputer ce titre.

Après la série étourdissante des tapis d'Ispahan, la plus parfaite et la plus précieuse, tapis dits de chasse, semés d'animaux, tapis de vases, tapis dits polonais, tissés d'or et d'argent (n° 323), l'Exposition nous offre quelques bien curieux spécimens de ces tapis moins anciens, fabriqués sans doute aux frontières de l'Arménie et du Caucase au XVIIe siècle, et dits « à dragons » (n°s 128, 132); des tapis dits « de jardin », dont le dessin représente une petite rivière pleine de poissons qui sépare des carrés géométriques; puis ce sont les tapis du Hérat et du Khorassan : l'œil amusé ne se lasse pas de contempler ces prairies semées de fleurs, les arabesques et les volutes, en y découvrant toujours quelque détail ou quelque harmonie insoupçonnés...

Dans une vitrine, le trésor des Shahs, boucliers, poignards, aiguières, bols et boîtes de métaux précieux incrustés de pierreries. Un rayon électrique invisible les défend contre l'indiscrétion des visiteurs ou la hardiesse des cambrioleurs, pour la plus grande joie des badauds. Au moindre passage entre le fluide et la vitrine, un mugissement retentit à travers les salles. Le génie moderne veille ainsi sur les trésors du passé mieux que les Janissaires du Sérail ou les eunuques noirs des Harems... Pour moi, méprisant le rayon magique et la lourde orfèvrerie, j'allongerais plus volontiers la main vers les tapis « polonais », qui, au-dessus de la vitrine, étalent leurs couleurs délicates : un vert plus doux que celui des émeraudes énormes, et quant à lui, du moins, sans défaut; des mauves d'améthyste, un bleu de saphir pâle, des ors orangés, éclipsent l'éclat grossier des gemmes, et font rêver d'un coucher de soleil sur la lagune...

Deux salles sont consacrées aux miniatures, dont un grand nombre déjà, par une anticipation de deux ou trois cents ans, décorent les autres galeries. Du XIIIe au XVIIe siècle elles nous offrent toutes les pièces essentielles créées par le pinceau des peintres persans. Là encore, les collectionneurs français ont largement ouvert leurs cartons. M. Chester Beatty, dont la collection est maintenant sans doute la plus nombreuse du monde, a transporté à l'Académie la plupart des manuscrits de sa maison de Kensington Palace Gardens.

Dans les vitrines, les poèmes de Firdausi et de Nizami nous montrent la perfection à laquelle l'Orient moyen sut mener l'art du livre, car la reliure et la calligraphie ne sont pas, bien au contraire, inférieures aux illustrations. Hélas, celles-ci, par la concurrence des collectionneurs, ont aujourd'hui acquis une valeur marchande telle que les antiquaires, pour les vendre plus facilement et plus cher à un plus grand nombre d'amateurs, n'hésitent pas à les arracher des manuscrits pour lesquels elles avaient été composées. Des textes littéraires ou historiques importants sont ainsi déchirés et dispersés à travers le monde... Qu'Allah pardonne ce crime sacrilège!

La bibliothèque du Shah, le Vieux Sérail de Stamboul, la bibliothèque royale du Caire, ont prêté leurs plus précieux manuscrits. Ils sont venus rejoindre ceux des bibliothèques d'Oxford, de Cambridge, d'Edimbourg, de l'India Office de Londres, de Lund, d'Upsal, de Gotha, de Léningrad.

Entre Orientalistes, ces dernières années, la date de quelques-unes de ces pièces a donné lieu, par exemple pour le manuscrit « des Automates », à de violentes polémiques où les injures ne furent pas épargnées. Les manuscrits les plus anciens paraissent être du début du XIIIe siècle; des guerriers couverts de cottes de maille, sur des chevaux caparaçonnés, rappellent notre Moyen âge, la tapisserie de la reine Mathilde à Bayeux. Plus le dessin est archaïque, plus l'ouvrage est actuellement recherché! Puis, au XIVe siècle, la technique devient plus souple, plus variée; de nombreuses pages de deux ou trois manuscrits célèbres et admirables, dispersés aujourd'hui selon la triste méthode que je condamnais tout à l'heure, figurent ici. La saveur de l'art archaïque s'unit encore sur leurs feuillets à l'éclat des couleurs, à la science du dessin et de la composition déjà raffinée. C'est peut-être la période la plus attachante, elle va des débuts du XIVe jusqu'au milieu du XVe siècle; nous en connaissons encore quelques admirables spécimens, qui, malheureusement, ne sont pas exposés à Londres, comme le manuscrit du legs Scheller à la Bibliothèque Nationale de Paris, ou celui de la collection Y. Thomson, qui a passé depuis dans les mains de M. le Baron de Rothschild et de M. Gulbenkian.

Bientôt arrive, comme pour les tapis et les tissus, l'époque

du plein épanouissement, le XVIe siècle. Je n'espère pas rivaliser avec ce pinceau des miniaturistes contemporains des Princes Safavides, que le graveur ne saurait davantage reproduire, en décrivant la fraîcheur de leurs couleurs, la grâce de leurs compositions : scènes galantes, collation près d'un ruisseau, chasse à courre, jeux de polo, scènes de bataille... Comment peut-on faire tenir tant d'art dans un si étroit espace, et un sentiment si exquis de la nature, car, que les jeunes filles devisent, que le Roi tienne son conseil, ou que le sang jaillisse du col décapité des guerriers, c'est toujours dans un décor d'arbres et de fleurs, que traverse à l'horizon quelque animal gracieux... Arbres, fleurs, gazelles, et oiseaux sauvages s'échappent jusque dans les marges où ils se groupent dans une exquise décoration.

Behzad fut le grand maître de cette époque, mais il n'a sans doute jamais peint le dixième des œuvres qui lui furent attribuées. La Royal Academy nous montre des peintures qui semblent incontestablement de sa main. Après lui et son école, Mirak, Sultan Muhammad, etc., dont l'Exposition actuelle servira utilement à identifier les noms et à classer les œuvres, nous trouvons encore le célèbre Riza Abbasi. Puis, alors qu'à la Cour impériale de Delhi travaillent quelques grands miniaturistes, en Perse, l'imitation de l'Occident, la vulgarité des couleurs, annoncent l'irrémédiable décadence. C'est à peine si l'on découvre quelques portraits pittoresques de jeunes hommes trop élégants, tandis que de riches calligraphies répètent les vers d'Hafiz ou de Saadi sous des reliures de laque où la rose et le rossignol poursuivent leurs interminables amours.

Le British Museum, n'ayant pu se dessaisir de ses précieuses collections, a composé au Musée même quelques salles avec les principaux objets persans de ses divers départements, monnaies, sculptures, bijoux, orfèvreries, manuscrits surtout. Nous les connaissons déjà presque tous.

Je ne sais si la prudence des statuts du British Museum ne mérite pas d'être louée. Les voyages d'objets d'art d'une valeur prodigieuse, puisque irremplaçables, et qui appartiennent au patrimoine commun de l'humanité, m'a toujours paru une expérience aventureuse, car elle ne va jamais sans risques.

Tout déplacement peut produire un heurt, d'où une éraflure, sinon la perte totale. Enfin le changement de conditions atmosphériques, chaleur, humidité, sont susceptibles d'entraîner des accidents qui, quoique moins apparents, sont parfois irrémédiables. De nos jours, les chefs-d'œuvre seraient-ils aussi victimes de la manie du déplacement, de la folie de la vitesse? Dans l'espace de quatre mois, en 1929, je me souviens d'avoir admiré la jeune fille au turban bleu de Vermeer, déjà contemplée peu d'années auparavant sur la terrasse des Tuileries, à la villa Borghèse à Rome, ici même à l'Académie de Londres, puis au Musée de la Haye. Cette adorable jeune personne voyage trop, il lui arrivera malheur. On a murmuré, à tort peut-être, que les tableaux des maîtres italiens n'avaient pas, l'an dernier, fait sans dommage la traversée des bords du Tibre jusqu'à ceux de la Tamise. L'an prochain, si *l'Embarquement pour Cythère* prend le bateau pour Douvres, j'avoue que j'éprouverai quelque angoisse...

Les amateurs anglais possèdent dans leurs admirables musées de quoi connaître très suffisamment les écoles étrangères. Pour le spécialiste qui veut s'initier davantage à un peintre ou à une période, il devra toujours faire un déplacement facile jusqu'en Hollande, en Italie, en France, ou en Espagne.

Mais le voyage de Perse est autrement compliqué; à ce point de vue, l'organisation de l'Exposition de Londres emporte une approbation sans réserves. D'ailleurs les plus beaux objets persans ne doivent plus être cherchés en Perse. Ils ont été dispersés par la conquête, comme ce trône du Roi des Rois pris par Selim Ier en 1514, et maintenant au Sérail de Stamboul; donnés par les Shahs à des souverains étrangers, comme ces cimeterres aux cruelles lames damasquinées offerts à Nicolas Ier, ou à Catherine la Grande, et prêtés par le Gouvernement soviétique, ces brocarts, ces tapis, ces anciens « Ispahan » de la cour d'Autriche, ou le velours envoyé par Shah Abbas au Doge Grimani (nº 861); davantage encore dispersés aux quatre coins du monde par la passion des amateurs...

L'Exposition persane permet ainsi au grand public d'admirer dans son ensemble un art longtemps méconnu[1], et qui

1. C'est sous le titre, *Les Arts méconnus*, que M. Soldi Colbert publiait, il y a une quarantaine d'années, une étude sur l'Art persan.

apparaît désormais à tous comme l'un des plus grands. Confondant l'art oriental avec la vulgaire production des bazars algériens, il ne soupçonnait pas que les objets de l'Orient Moyen, durant tant de siècles, avaient pu recéler tant de beauté. Une beauté fort différente de celle qu'on attendait; faite, certes, d'une prodigieuse richesse de matière et de couleurs, mais s'alliant toujours à la plus extrême distinction, et allant parfois du goût le plus raffiné jusqu'à une austérité sublime. L'exposition de Burlington House apporte ainsi à la foule une révélation, et à ceux, assez rares, qui furent les premiers à s'intéresser à l'art persan, une justification éclatante.

Même pour les spécialistes, elle ne sera pas inutile; après leur avoir permis d'admirer encore des objets qu'ils connaissaient déjà, elle leur en montre quelques-uns qu'ils ignoraient encore.

Je ne crois pas que l'on puisse prétendre que l'exposition actuelle provoquera une transformation totale des notions que nous possédions sur la civilisation de la Perse. Elle les confirme plutôt. Mais, dans chaque série, notamment dans celle des céramiques et des miniatures, elle nous apporte des documents qui complètent utilement ceux que nous avions acquis dans ces dernières années. Enfin elle permet de procéder à d'intéressantes comparaisons, par exemple d'étudier côte à côte les manuscrits comme ceux de la Bodléienne d'Oxford et de la Bibliothèque Royale du Caire, les bronzes incrustés de la Collection Harari et ceux du Bargello de Florence.

Un Congrès d'orientalistes avait d'ailleurs été réuni à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition. L'échange d'idées entre savants étrangers, l'émulation des recherches, furent toujours profitables à l'avancement des sciences historiques ou naturelles. Cependant, chez les Orientalistes, il n'est pas toujours facile de s'entendre, et les querelles entre philologues étrangers (et même entre compatriotes!) sont plus vives que celles des diplomates, quoique moins graves... Lorsqu'il s'agit de manuscrits, ces messieurs se chicanent pour une cinquantaine d'années, mais pour les pièces de fouilles, ils sont parfois séparés par un abîme de cinq ou dix siècles, on

ne sait plus! Pour l'un, spécialiste de cet art et de cette époque, tout est Parthe! Pour un second, tout est Sassanide! Pour un troisième, tout est Mongol! Pour celui-ci, c'est l'Orient qui s'est mis à l'école de l'Europe, et qui doit tout à la Grèce, soit directement, soit par l'entremise de Byzance; — pour l'autre la civilisation européenne n'a pas vu le jour sur les bords heureux de la Méditerranée, il faut chercher ses origines aux bords de l'Euphrate ou de l'Oxus — sinon du Gange ou du fleuve Jaune, car la Perse n'aurait été qu'une étape de la culture extrême-orientale dans sa marche vers l'Occident...

A vrai dire, je ne sais guère de problème plus attachant que celui des réactions réciproques de l'Europe et de l'Asie. Les objets les plus curieux furent peut-être conçus aux points de jonction de trois continents, là où se rejoignent la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et l'Égypte, art grec imprégné d'influence asiatique, art oriental où l'on perçoit une inspiration hellénique, et, un peu plus tard, bouddhique et chrétienne (exposition du British Museum, vitrine n° 6. Également n°s 194, 196, 201, 202, 209, 211).

Pendant que ces savants discutent, d'ailleurs avec une parfaite courtoisie, mon esprit s'échappe loin des proto-Elamites, des Elamites, il franchit l'Empire des Mèdes, l'Empire des Achéménides, dont l'empire s'écroule à son tour, comme celui des Scythes, des Parthes, des Sassanides, puis celui des Arabes anéanti par les Seldjouks, chassés par les Mongols, et celui des Mongols eux-mêmes. Du moins ces conquérants, qui s'appelaient Cyrus, Alexandre le Grand, Mithridate, Khosroès, Tchinghiz Khan, Timour, Baber, par tant de sanglantes batailles dont le nom décourage la mémoire, en pillant Babylone, ou Sardes, et Bagdad, et Tauris, n'ont pas réussi à anéantir les fragiles objets suspendus autour de moi à la muraille, et qui obligent aujourd'hui le public docile à épeler le nom de ces princes et de ces royaumes :

... L'Art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.

Le poète *d'Emaux et Camées* dont les yeux savaient « errer sur la forme terrestre et ses divins contours » eût aimé à parcourir ces salles, ainsi que l'auteur des *Poèmes Barbares* qui chanta la Vérandah, le Sommeil de Laïla, les roses d'Ispahan, et Nurmahal. L'un et l'autre apprécieraient la leçon qu'enseignent les vieux ouvriers de l'Iran : la somptuosité des couleurs et la pureté de la ligne.

Moins que beaucoup de nos contemporains, ils eussent donc été surpris de voir à Burlington House Behzad et Riza Abbasi suivre Rembrandt et précéder Delacroix. Malgré la distance des continents et des mœurs, n'y a-t-il pas des affinités entre les vrais artistes, ne pouvons-nous les unir dans notre admiration comme les grands collectionneurs essayent aujourd'hui de les rapprocher dans leurs demeures, primitifs et impressionnistes, peintures d'Italie ou de Chine? Est-ce par hasard que ces deux grands peintres, Rembrandt et Delacroix, s'étaient plu justement à rechercher et à copier les miniaturistes d'Orient?

Derrière moi se dresse le portique de la grande mosquée d'Ispahan. Il ne s'agit ni d'une œuvre originale, ni d'une reconstitution, c'est plutôt un décor de théâtre, mais adroitement réussi. L'arche et les colonnettes bleu turquoise se reflètent dans un bassin octogonal. Est-ce un hommage à la grâce persane? Une visiteuse a laissé tomber une rose sur l'eau immobile, où tremble maintenant un second portique...

Le Simplon-Express, dans trois jours, me montrera d'admirables mosquées, des minarets et des faïences véritables. Cependant l'évolution fatale de la civilisation, précipitée par le génie d'un grand capitaine, a singulièrement changé l'antique caractère des rives du Bosphore. De Nankin à Rabat, le monde ancien s'américanise, c'est-à-dire se banalise. Un phénomène semblable se manifeste maintenant en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, et dans la Perse elle-même. Mais rendons grâce aux organisateurs de la « Persian Exhibition », car ils nous ont rendu pour quelques semaines, avec ses plus purs chefs-d'œuvre, un peu du charme passé de l'Orient.

JEAN POZZI

MINISTÈRE ET MAJORITÉ

L'avènement du ministère Laval a obligé une fois de plus le monde politique à examiner dans les derniers jours de janvier le problème de la majorité. Ce n'est pas là un fait qui à lui seul ait un caractère très nouveau. Depuis novembre 1928 toutes les crises ministérielles ont conduit à un examen analogue. Ce qui est intéressant, c'est que cette fois la question semble tranchée pour longtemps.

Il était nécessaire qu'une expérience décisive fût faite. Avec une bonne volonté que rien ne lassait, les dirigeants depuis deux années ont, à chaque changement de ministère, mis l'opposition radicale en état de dire ce qu'elle voulait et ce qu'elle pouvait. Après chaque constitution de Cabinet, la controverse reprenait. Il semblait que ces crises ministérielles fussent désormais destinées à ressembler à un travail de Pénélope. Le public s'était lassé de ce jeu incompréhensible. Les parlementaires eux-mêmes commençaient à n'y plus rien entendre. Ce débat interminable avait assez duré. Il fallait conclure. On a conclu.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent bien le problème qui était posé, et qui leur a été expliqué en plusieurs articles documentés et impartiaux. Il s'agissait de savoir si la majorité pouvait être élargie par la collaboration des radicaux ou du moins d'une partie d'entre eux. La théorie du Centre fournissait une solution. Elle consistait essentiellement à établir qu'une majorité à la fois nombreuse et stable pouvait être constituée, si les divers groupes du centre arrivaient à tirer à eux les groupes placés à leur aile de chaque côté, les modérés et les radicaux. Telle était la majorité qui soutenait M. Raymond Poincaré dans les six mois qui ont suivi les élec-

tions de 1928. Une pareille formation avait plusieurs avantages. Étant solide, elle assurait la continuité de la politique. Étant fondée sur l'idée d'union, elle épargnait aux électeurs et aux élus une bataille rangée entre deux partis opposés. Étant nationale, elle laissait en dehors les partis marxistes et opposait une barrière puissante à toute poussée révolutionnaire.

Restait à savoir si elle était possible. Là-dessus les avis étaient partagés. Beaucoup pensaient sincèrement que cette union pouvait être une réalité. D'autres jugeaient qu'il fallait la tenter, ne fût-ce que par doute méthodique. En fait depuis novembre 1928, tous les présidents du Conseil ont essayé : M. Poincaré en 1928, M. Briand en 1929, M. Tardieu en 1929 et en 1930, M. Barthou en décembre 1930, M. Laval en 1931. Tous ont échoué. Quand des expériences répétées produisent le même résultat, on est bien obligé de conclure à des causes permanentes, à l'existence de forces qui obéissent à des lois constantes. L'heure de l'effort créateur des imaginations politiques semble passée. Le travail nécessaire des simples observateurs et des historiens commence.

Pourquoi ces choses et non point d'autres? Les radicaux nous répondent eux-mêmes. Il n'y aura pas de majorité élargie parce qu'ils n'en veulent pas. Le refus de collaboration à M. Laval a été à peine déguisé. C'est un refus doctrinal. Il n'est peut-être pas du goût de tous les radicaux. Dans le parti, il y a bien une trentaine d'élus qui déplorent au fond de leur cœur la politique intransigeante des chefs. Mais il s'agit bien de ces sages! Le parti a une direction, qui n'est pas d'ailleurs entièrement connue. Il obéit. Les adhérents qui ne sont pas satisfaits n'ont qu'à se tenir tranquilles. Ils sont menacés d'excommunication. Et ils ont peu de goût pour l'indépendance. Si les radicaux pouvaient s'exprimer librement, ils laisseraient apparaître leur divisions profondes. Aussi la liberté leur est-elle sévèrement mesurée. Les partis avancés, qui se vantent toujours de représenter le progrès démocratique, représentent aussi un caporalisme dont ils se vantent moins. On se ferait de grandes illusions si l'on comptait sur les dissensions, cependant réelles, du parti radical, comme sur celles du parti socialiste. L'unité a des

gardiens sévères et elle est pour longtemps encore assurée.

Historiquement la décision des radicaux date du Congrès d'Angers. Elle a dès cette époque étonné les spectateurs. Elle est restée immuable. Quelle en a été l'origine? Là est le mystère. La situation était alors très simple. Le ministère Poincaré était en fonction depuis juillet 1926. Il représentait l'Union Nationale avec collaboration des radicaux. Il avait entrepris la lourde tâche de sauver les finances publiques. Il avait rétabli la confiance. Il avait présidé aux élections qui s'étaient passées sans agitation et qui avaient consacré le succès de M. Poincaré dans l'esprit public. Rien ne commandait un changement de la part des radicaux. Tout au contraire paraissait leur conseiller de donner leur appui au gouvernement qui avait rendu au pays des services incontestés et qui leur avait rendu à eux-mêmes des services plus discrets mais non moins certains. Le parti radical en effet qui avait pris bruyamment le pouvoir en 1924 portait la responsabilité de lourdes erreurs. En l'appelant à participer au sauvetage M. Poincaré avait agi avec plus de générosité encore que de prudence. Il a même parfois été critiqué pour avoir tiré les radicaux du désarroi où la crise financière les avait jetés, en leur permettant d'être représentés dans l'équipe destinée à réparer leurs ravages. Et les radicaux en 1926 avaient été bien contents d'entrer dans le ministère Poincaré.

D'où pouvait provenir la brusque volte-face du parti radical en 1928? Aucune raison valable n'était fournie. Aucun prétexte vraisemblable n'était même avancé. Il est permis, sans faire de tort à personne, de ne pas attacher grande importance à quelques controverses qui ont eu lieu alors sur un très ancien projet relatif aux Congrégations missionnaires. Un parti ne renverse pas soudain toute sa politique pour une affaire de ce genre, connue depuis longtemps. Au Congrès d'Angers, il y avait de toute évidence conjuration et mot d'ordre. Aussitôt après la clôture des débats, on apprit que M. Herriot et M. Sarraut donnaient leur démission de ministres. On parlementa. Rien n'y fit. Les maîtres du parti radical s'étaient prononcés.

Il est difficile de dire quelles étaient alors les espérances du parti radical. On peut supposer que la majorité de la Chambre

de 1928 leur déplaisait et qu'ils voulaient la disloquer. Ils ont travaillé de leur mieux à cette œuvre de dissolution. Ils ont trouvé des concours inattendus. Mais ils n'ont rien pu changer aux mathématiques. Avaient-ils l'illusion de reprendre le pouvoir avec l'aide des socialistes et l'appoint de quelques transfuges des petits groupes intermédiaires qui sont leurs complices? Croyaient-ils possible au contraire de réduire en esclavage tout le Centre et une partie des modérés afin d'être maîtres d'un gouvernement dont ils auraient été les chefs et qui aurait pu vivre en bonne intelligence avec les socialistes tout en se passant de leurs votes? De tels calculs n'auraient reposé sur rien. Pour s'en tenir aux faits, deux fois les radicaux ont tenté de constituer un ministère, deux fois ils ont échoué : le Cabinet Chautemps a disparu le jour même où il s'est présenté devant la Chambre; le ministère Steeg a duré quarante jours grâce aux vacances, et l'étonnant n'est pas qu'il soit tombé, mais qu'il ait pu prolonger six semaines une existence condamnée dès le début. Il n'y a pas place dans la Chambre de 1928 pour un ministère radical-socialiste. Le Cartel, en réunissant les communistes, les socialistes et les radicaux, compte 250 voix. Le parti national qui s'oppose à lui en compte 270. Entre les deux masses se trouvent des groupes intermédiaires, qui pourraient à la rigueur s'accorder avec des radicaux, mais qui ne peuvent pas accepter la tutelle communiste. Jamais ces petits groupes n'ont pu faire vivre un ministère cartelliste. En revanche ils ont assuré pendant près de trente mois une majorité au ministère Poincaré-Tardieu, et au ministère Tardieu.

Dans ces conditions, le seul problème qui se pose dans la Chambre de 1928 est de savoir si la majorité sera élargie comme celle du premier ministère Poincaré (de mai à novembre 1928) ou stricte comme celle du second ministère Poincaré (novembre 1928 à juillet 1929) et du ministère Tardieu. En d'autres termes la majorité, formée par la masse modérée et l'appoint des groupes intermédiaires, peut-elle être accrue par le concours de trente ou quarante voix radicales, sinon par l'ensemble des radicaux? Question très simple, à laquelle le parti radical avait la puissance de répondre. La majorité, les dirigeants du monde politique, les chefs du gouvernement

et les constructeurs du ministère n'avaient, eux, qu'un rôle limité et facile, qui était d'offrir. Au parti radical d'accepter ou de refuser. Beaucoup de parlementaires, même dans le parti modéré, jugeaient qu'il n'y avait aucun inconvénient à élargir la majorité qui soutient les gouvernements et qu'il y avait avantage à accueillir les radicaux, qui voudraient participer à une politique d'union. M. Laval, chargé de former le nouveau Cabinet fin janvier après la chute de M. Steeg, a fait comme tous ses prédécesseurs. Il a fait venir les radicaux et les a invités. Mais comme tous ses prédécesseurs, y compris M. Briand lui-même, M. Laval a reçu une réponse négative.

Tel est le fait brutal. Il faut remarquer tout de suite que les radicaux doivent avoir obéi à de bien fortes raisons en prenant la décision d'Angers. Leur intransigeance est quelque chose de nouveau. Ils n'aiment pas être dans l'opposition. Ils n'en ont pas l'habitude. Ils savent très bien d'autre part qu'étant donné la composition de la Chambre de 1928, ils n'ont pas d'autre chance de reprendre le pouvoir que de participer à un ministère d'union. Dans la Chambre cartelliste de 1924, ils dominaient et ils pouvaient par conséquent penser que les modérés se contenteraient de pratiquer une politique de soutien, si les circonstances le réclamaient, comme il est arrivé en 1926. Mais dans la Chambre de 1928, les modérés étant le nombre n'ont aucune raison de se résigner à une politique de soutien. Et les radicaux au contraire n'ignoraient pas qu'ils tenaient dans le ministère, après les élections de 1928, une place inespérée que M. Poincaré leur laissait, mais que le résultat du scrutin ne justifiait plus. Nous ne croyons pas volontiers que le parti radical ait pris la résolution de rompre l'union à la légère. Nous ne croyons pas volontiers qu'il ait fait simplement une fausse manœuvre, résultant d'erreurs puériles d'arithmétique ou d'illusion sur son prestige. Il paraît plus vraisemblable que, dès le Congrès d'Angers, les chefs connus ou occultes du radicalisme ont arrêté délibérément, et après réflexion, un plan d'action. Et l'essentiel de ce plan est de rester à tout prix les alliés du socialisme.

La politique parlementaire occupe les élus ; elle est bruyante ;

elle accapare l'attention. Mais elle n'est pas toute la politique. Depuis longtemps l'avenir du radicalisme est en cause. La question commençait d'être posée avant la guerre. Elle a subi une éclipse, mais elle a reparu. Il s'agit de savoir si le parti radical continuera d'être ce qu'il a longtemps été jadis, notamment avec Goblet et plus encore avec Clemenceau, un parti de gouvernement national, ou s'il poursuivra l'évolution indiquée déjà avant 1914 par M. Ferdinand Buisson et ses partisans et s'il deviendra de plus en plus socialiste. On peut dire que depuis trente ans le parti radical est partagé, qu'une fraction incline vers la défense sociale et la préoccupation des affaires extérieures, tandis que l'autre incline vers un marxisme édulcoré et vers un internationalisme vague. Il y a eu longtemps, il y a encore un radicalisme sénatorial, beaucoup moins collectiviste que le radicalisme de la rue de Valois. Il y a eu et il y a de plus en plus un radicalisme du Palais-Bourbon qui est étroitement uni au socialisme. Les conceptions de M. Compère-Morel et de M. Blum au sujet de la petite propriété paysanne ont décidé les radicaux à faire des sacrifices sur le salariat, la socialisation des services publics et autres articles du marxisme à l'usage des électeurs.

Mais l'alliance était encore intermittente. Les socialistes ont trouvé le moyen sûr de rendre les radicaux dociles. Ils les ont inquiétés. Ils ont procédé avec une grande patience et une grande ténacité à une manœuvre d'enveloppement. Ils savaient qu'une part de la clientèle radicale était bourgeoise et à celle-là ils renonçaient; ils la laissaient au parti de l'Union Nationale. Mais ils savaient aussi qu'une autre partie de cette clientèle était tournée vers le socialisme et qu'elle était à prendre. Avec l'aide des comités, des instituteurs, et des petits fonctionnaires, l'opération était tentante. Dans la Chambre de 1919, les socialistes battus, ayant perdu beaucoup de leur pouvoir sur les masses en raison même de leurs erreurs d'avant guerre, avaient tout à reconstruire. Ils se voyaient abandonnés par les radicaux qui avaient adhéré au Bloc national. Ils se sont occupés de la propagande auprès des électeurs, avec tant de force que les radicaux ont hésité. En 1923, ils ont abandonné M. Poincaré pour M. Blum. Et de cette première manœuvre sont sorties les élections de 1924.

Elles sont un peu oubliées. Mais elles restent un événement de première importance dans l'histoire parlementaire. Elles ont amené dix ans après la guerre un gouvernement et une majorité dominés par le parti socialiste. C'est un des exemples les plus mémorables d'amnésie démocratique. Les conséquences ont été énormes. Elles se font encore sentir. On a coutume de ne parler que de la catastrophe financière et du plafond crevé. Phénomènes importants certes et ayant valeur de symbole. Mais plus généralement on peut dire que le Cartel a été la première tentative réelle d'action socialiste révolutionnaire. C'est l'époque où le communisme était considéré comme une plaisanterie, où les bolchevistes alignés chantaient *l'Internationale* derrière les généraux lors de la cérémonie Jaurès. Les socialistes ont connu pendant un an un de leurs plus grands succès. Ils n'étaient pas assez naïfs pour croire que ce serait durable. Quand sont venus les jours difficiles, ils se sont discrètement retirés, et ils ont laissé les radicaux se tirer seuls d'affaire, en se réservant le droit de faire remarquer l'impuissance de leurs alliés. Le parti radical a fait au milieu de la législation le contraire de ce qu'il avait fait au milieu de la législation précédente. En 1923, il avait déserté le clan de M. Poincaré. En 1926, il l'appelle au secours et tâcha de retrouver, grâce à lui, des sièges compromis.

Pendant ce temps, la manœuvre d'enveloppement continuait dans les circonscriptions électorales. Les socialistes, partout où ils pouvaient, prenaient la place des radicaux. Ils s'attaquaient même au pays de la *Dépêche de Toulouse*, à la citadelle du radicalisme. Ils remportaient des succès. Ils poussaient l'audace jusqu'à maintenir un candidat au second tour contre un radical arrivé en tête au premier tour, et à le battre comme à Bergerac. Ils apparaissaient peu à peu comme un parti aussi puissant au Parlement que le parti radical. Ils comptaient presque autant de voix. Ils annonçaient que bientôt ils en compteraient davantage, et le résultat des élections partielles autorisait ces prophéties ambitieuses. Que pouvait faire le parti radical menacé sur ses deux ailes? Rompre avec les socialistes? S'allier au contraire à eux, accepter avec résignation le rôle du brillant second après

avoir tout dirigé? C'est cette seconde solution qui prévaut.

L'explication de la conduite des radicaux est tout entière dans les inquiétudes que leur causent déjà les élections de 1932. Ils ont décidé de courir leurs chances avec les socialistes. Ils se disent qu'ils perdront des sièges, mais ils sont persuadés qu'ils en garderont encore un nombre respectable. Et ils sont prêts à pratiquer une politique socialisante. Il suffit de lire dans le *Journal Officiel* les discours prononcés le jour où le ministère Laval s'est présenté devant la Chambre pour être fixé. Un parti jacobin est en formation, dont le Centre sera formé par les socialistes révolutionnaires, dont les communistes formeront l'aile marchante et peu sûre, dont les radicaux constitueront la réserve. Il y a chez les radicaux comme chez les socialistes un désir de continuer la Révolution, de bouleverser ce qui reste des anciens cadres sociaux, de créer quelque chose sur quoi on n'est pas fixé, mais qui répond à des passions, si ce n'est à des idées. Le Cartel de 1924 a été une entreprise manquée, mais une entreprise dont le dessein général est apparu. Elle s'est prolongée assez longtemps pour qu'on connaisse qu'elle était d'abord une liquidation de tout l'ancien personnel politique et administratif, puis une improvisation hardie en ce qui concernait les finances et la diplomatie. Jamais le Cartel n'a pris parti de sa défaite. Il n'en a pas même compris les causes. Il se croit victime de la mauvaise volonté du public et de la rancune des financiers, dont quelques-uns pourtant lui étaient cléments. Le rapprochement entre radicaux et socialistes a pour objet de conquérir en 1932 assez de sièges pour qu'il y ait à la Chambre une majorité socialisante et pour que se poursuive une expérience collectiviste, à laquelle les marxistes devenus ministres espèrent présider avec l'aide des radicaux ralliés au collectivisme.

Nous croyons être exacts et user de formules d'où toute polémique est absente en écrivant que l'histoire de la législature peut être ainsi résumée : 1° le poincarisme continue, mais avant Angers il était pratiqué avec les radicaux, après Angers il est poursuivi sans les radicaux qui se sont volontairement retirés; 2° toutes les tentatives de conciliation ont été faites par les continuateurs de M. Raymond Poincaré et toutes les invitations leur ont été adressées; 3° les radicaux ont fait

échouer avec intention tous les essais d'accord et ils ont publiquement pris parti en préférant le socialisme à l'union nationale.

Si l'on avait besoin de preuves supplémentaires, on les trouverait dans les tractations qui ont eu lieu fin janvier entre M. Laval et les radicaux. M. Laval était sans préjugé. Il appartient à ce parti des socialistes indépendants placé au carrefour des événements. Comme jadis M. Briand et M. Viviani, sortis comme lui des rangs des partis les plus avancés, il était accueillant et conciliant. Or le dialogue entre les radicaux et lui peut être ainsi imaginé. M. Laval disait : « Vous voulez qu'on proclame le caractère intangible des lois laïques? C'est entendu. Êtes-vous satisfaits? — Non, disaient les radicaux, parce que pour respecter, développer, interpréter, et appliquer les lois laïques nous ne nous en rapportons qu'à nous-mêmes. » M. Laval disait encore : « Vous voulez la politique de paix telle qu'elle résulte des conceptions de M. Briand? C'est entendu. Vous avez M. Briand lui-même au ministère des Affaires étrangères. Êtes-vous satisfaits? — Non, répliquaient les radicaux, parce que pour respecter, développer, interpréter, et appliquer la politique de M. Briand, nous ne nous en rapportons pas à M. Briand encadré par vos amis, mais à M. Briand environné par les nôtres. » Procès de tendance. Il était impossible de montrer plus clairement qu'il s'agissait non du programme lui-même, mais de l'esprit des partisans du programme, non de la politique, mais du parti qui le pratique. Les radicaux, comme les socialistes, ont leur conception de la lutte des classes : ils n'admettent pas le partage avec les modérés, même pour accomplir une tâche définie, ils veulent exclure leurs adversaires, et dominer seuls le gouvernement. Doctrine où se retrouve la suspicion et la manie d'exclusions jacobines.

Voici donc, par la force des choses, M. Laval titulaire d'un rôle qui ressemble à celui de M. Tardieu, lequel avait pris la suite de M. Poincaré. Voici M. Laval, chef d'un gouvernement, qui a eu tout de suite contre lui les adversaires de M. Poincaré et de M. Tardieu, qui a eu pour lui et qui vivra seulement avec la majorité qui a soutenu tous les ministères depuis novembre 1928. On ne peut pas changer la Chambre. Quelques socialistes ne seraient pas fâchés d'obtenir une dissolution,

mais ils n'ont présentement pas grande chance d'aller aux élections générales avec la rapidité qu'ils souhaitent. Les crises ministérielles répétées, les disputes sur la majorité et les commentaires sur l'affaire Oustric font parfois oublier au Parlement la mission qui est cependant sa raison d'être. Il y a le budget à voter. Il y a de sérieuses affaires internationales à suivre. Il y a au mois de mai l'Assemblée Nationale qui doit nommer le Président de la République. Toutes ces circonstances font croire que les Chambres éviteront de nouvelles secousses. Le Sénat, en renversant le Cabinet Tardieu qui avait la majorité à la Chambre, et en provoquant l'avènement de M. Steeg que la Chambre n'a pas supporté, s'est abandonné à une de ces fantaisies qu'on ne renouvelle pas.

Mais ce n'est pas dire que le ministère Laval aura la vie facile, pour beaucoup de raisons, dont quelques-unes tiennent à lui-même, et dont les autres tiennent à ses adversaires. Dès ses débuts, il a dû subir l'épreuve d'une interpellation et d'un scrutin. L'opposition ayant rassemblé toutes ses forces n'a atteint que 258 voix. Elle ne fera pas mieux de longtemps. Elle ne fera même pas probablement autant, mais elle continuera de lutter. Les Chambres à l'approche des élections deviennent de plus en plus nerveuses. Les radicaux, en adoptant volontairement une attitude de combat, ne rendent pas aisé l'apaisement souhaité par M. Laval. Il y a beaucoup d'intrigues. Il y a beaucoup de passions déchaînées. Il y a beaucoup de malaise. Si le gouvernement voulait tirer les conséquences logiques de l'histoire de trois années et de l'histoire de son propre avènement, il conclurait que, en dépit de tous les efforts de réconciliation, une lutte décisive se prépare entre le socialisme révolutionnaire représenté par le Cartel et la politique nationale représentée par la majorité de la Chambre. Le Sénat a essayé de se jeter entre les deux groupements, et peut-être aurait-il voulu tendre un rameau d'olivier. Il n'y a pas réussi. L'opportunisme parlementaire invite toujours aux combinaisons qui ne règlent rien, mais qui font gagner du temps et usent les problèmes. Peut-être a-t-il perdu de son efficacité, et sommes-nous dans des temps nouveaux où l'on ne peut éviter la nécessité de choisir.

IGNOTUS

TABLEAUX DE PARIS

Anna Pavlova. — Au temps d'Isadora, il y avait la Pavlova. Ce n'est qu'avec le recul du temps que l'on découvre ce que contiennent de richesses certaines générations.

Elles crient misère. Elles évoquent le passé, qui leur semble toujours un temps plus heureux. Elles négligent d'aveuglants mérites pour ratiociner sur des imperfections, des négligences, des petitesses ou des défauts, sans portée. Le peuple y va plus simplement, lui qui confond Paulus vivant avec Napoléon mort. Il est vrai que ce n'est que pendant un temps, car l'enthousiasme des capitales pour les figures qui l'amusent peut cesser du jour au lendemain. Nous venons d'en suivre une épreuve, il y a peu de mois. Et ce n'est pas la dernière!

Au temps d'Isadora, il y avait Pavlova. Isadora travaillait solitaire, tandis que Pavlova partageait alors les vicissitudes toujours éclatantes de la troupe de Serge de Diaghilew. Il semblerait que chacune servît à faire admirer l'autre davantage. Le public enthousiaste de celle qui mimait la danse des jeunes filles grecques courant au-devant des vainqueurs, faisait aussitôt des restrictions sur ce qui dépassait la perfection technique dans l'art de la Pavlova. Nos admirations ne semblent pouvoir s'épanouir en faveur d'un talent qu'au détriment d'un autre. Nous savons rarement admirer de pair. Le cœur ou l'esprit s'y refusent, sans doute. Si nous louons le blanc, nous devenons féroces pour le noir. Il serait plus simple, cependant, de saisir ce qui mérite de retenir l'enthousiasme sans souci de formules, d'écoles, de clans

et de coteries. Le talent, ce n'est qu'en avançant dans la vie et en se dépouillant des outrecuidances de la jeunesse qu'on en reconnaît tout de suite l'essence, sans préoccupation de la religion ou du drapeau qu'il représente, — à condition qu'il respecte toutes nos convictions et notre tolérance. Les philosophes et les prophètes n'ont-ils point sur la morale pensé et écrit à peu près la même chose depuis le commencement du monde?

Lorsque Anna Pavlova dansait, j'évoquais un papillon qui aurait connu la géométrie. Sa science à mesurer ses pas était si parfaite, si stricte et si étendue que l'on éprouvait, à la voir parcourir la scène sur ses pointes, des impressions ma foi, assez identiques à celles que doit ressentir un homme vivant sous une coupole, en compagnie des astres que les lentilles immensément grandies de ses télescopes lui donnent le sentiment de parcourir, de soupeser, et d'étreindre.

La Pavlova ne vivait que pour son travail. On ne lui connaissait pas d'amants, ce qui ne veut peut-être pas dire qu'elle les eût tous refusés, — je ne sais pas, — mais on ne citait à son propos ni les parures ou les dîners offerts par quelque prince de l'Inde, ni les prodigalités d'un financier américain ou les scènes de jalousie d'un poète. Je ne lui vis jamais un bijou de prix. Au temps de sa plus grande vogue, elle paraissait vêtue avec la simplicité d'une institutrice de bonne maison.

Depuis qu'elle avait quitté les Ballets Russes, avant la guerre, elle ne donnait plus de représentation à Paris que très lointainement. Elle-même assurait qu'elle ne remportait chez nous de si grands succès que parce qu'elle s'y montrait peu. Était-elle bien avisée? Elle donnait le sentiment d'une existence sans grande joie. On assurait qu'elle avait réalisé une fortune considérable pendant ses tournées à travers l'Amérique. Elle expédiait parfois ses représentations, entre deux trains, dans d'immenses hangars, afin de ne point perdre, d'une ville à l'autre, un public dont il était facile de retirer de gros bénéfices. Peut-être était-elle prise de cette sorte de vertige qui s'empare de certains artistes ayant accompli de nombreuses tournées et qui finissent par supporter mal la pensée de n'avoir pas été applaudis par plus de mains que

certains de leurs confrères les ayant précédés dans ces circuits interminables.

Elle avait été danser, avec le plus grand succès d'ailleurs, au Japon même.

Sa danse tenait du prodige, elle résumait dans son excellence un art intégral et elle-même se trouvait physiquement si bien adaptée à ce qu'elle avait conçu et réalisé, qu'il ne semble pas qu'elle ait pu paraître devant n'importe quel public du monde et demeurer indifférente ou incomprise.

Elle offrait une suite d'images et de mouvements d'un équilibre si précis, d'une si aérienne et supra-terrestre gravitation, que l'homme le moins civilisé ne pouvait éprouver en sa présence que des sensations le rapprochant de certain état de perfection dont il a le pressentiment ou la nostalgie. Son langage était le plus international qu'on pût parler. Il livrait l'art de toutes les exactitudes sous la forme d'une femme frêle et résistante. Et qui n'avait même pas suffisamment de beauté pour faire tort à la plénitude de ce qu'elle exécutait.

Isadora Duncan, que je citais tout à l'heure, piétinait dans le même temps tout l'or qu'elle ne possédait qu'en imagination et espérances. Elle emplissait alors de lilas, de glycines, de tulipiers et de rosiers quelques salles de l'hôtel Biron, qui n'était pas encore devenu le *Musée Rodin*, afin d'offrir un dîner à Gabriel d'Annunzio. Sa prodigalité s'égalait à l'importance de sa misère. Tout ce qui l'approchait devenait illustre, bariolé, athénien, sublime, comique, piteux, grandiose, jamais banal ni mesquin. Elle était incapable d'une combinaison intéressée. Et, les pieds nus sur des fourrures, courant le long des draperies bleues flottantes, elle oubliait, passé minuit, le flatteur mais dangereux acharnement de la Providence comme les atrocités du Destin. Le vin de Champagne remplissait les coupes qu'elle n'aimait tarir qu'après y avoir vu se poser des lèvres qui lui suggéraient des promesses et des abandons. Ceux qui l'ont beaucoup connue dans leur jeunesse et pendant la sienne, la retrouvent toujours tendant un verre de cristal et souriant, une larme aux yeux.

... Pavlova gravitait avec la régularité des mondes captifs d'un soleil. Elle répétait chaque jour la danse du soir et tra-

vaillait la sueur au front, le profil dur, les muscles du jarret tendus, à l'heure où Isadora sommeillait profondément, sans vouloir se soucier de l'impresario ou des huissiers qui frappaient à sa porte.

Dans les mêmes feuilles, ou presque, qui relataient la mort tragique des deux petits enfants d'Isadora que le mécanicien de son automobile avait lancés dans la Seine près du pont de Neuilly, des télégrammes d'Amérique annonçaient que chaque pied de la Pavlova était assuré pour un million de dollars.

Souvent, je me suis plu, comme pour bien d'autres, à joindre dans la pensée ces deux danseuses, qui ne s'étaient sans doute jamais adressé la parole et qui, peut-être, ne se sont jamais vu danser.

La mort même d'Isadora fut tragique, étranglée en automobile par une écharpe, dont la roue qui s'en était emparée fit un garrot...

Pavlova continuait de « tourner » à travers l'Amérique et l'Europe. Pendant une nuit de neige, en Hollande, le train dérailla. Dans la brume et la glace, elle dut parcourir à pied une certaine distance. Elle s'alita dès son arrivée à l'Hôtel de la Haye. Quatre jours plus tard, l'autre quinzaine, elle mourut. Elle avait quarante-cinq ans. On peut dire d'elle que le monde entier l'applaudit.

La danse qui lui fut toujours réclamée, de New-York à Vienne et de Londres à San Francisco, fut la *Mort du Cygne*, sur quelques pages de Saint-Saëns qui les considérait sans doute moins que de grandes œuvres, aujourd'hui silencieuses. Quel que fût le nombre de représentations auxquelles ils eussent assisté, cette *Mort du Cygne* procurait aux admirateurs de la Pavlova, dès les premières mesures, le même effet de plaisir attendu. Pas un mouvement de bras nouveau n'y était ajouté, cependant.

Je ne la vis y apporter de modifications qu'un soir, d'ailleurs inoubliable, où elle devait danser dans le jardin de M. Léon Bailby, le président du Syndicat de la *Presse Parisienne*.

Une répétition avait précédé la représentation, dans la journée, vers la fin de l'après-midi. M. Bailby, qui a donné bien des fêtes et qui organise aussi admirablement l'une d'elles

que ses fabuleuses imprimeries de l'*Intransigeant*, M. Bailby voulait que la Pavlova mimât la moitié de sa danse dans la partie supérieure du jardin pour venir la terminer après avoir descendu — en dansant — cinq ou six marches, au devant du bassin, afin d'y mourir, le front à fleur de l'eau.

La Pavlova résistait. Changer un mouvement, modifier un pas! M. Bailby insistait. La danseuse, vêtue d'une petite robe grise, sans ornement, se prêta au caprice irréalisable de son hôte. L'orchestre dissimulé recommençait avec elle. Tout à coup, on vit la petite institutrice de bonne maison s'alléger, devenir oiseau, s'approcher des degrés de pierre, les descendre, ô prodige, et, s'approchant de l'eau, finir par s'étendre sur la margelle de pierre pour y mourir épuisée, à la dernière note.

Un reflet du soleil déclinant qui frappait les vitres de la maison l'éclairait d'une lueur rose.

Lorsqu'elle se releva, je vis une larme dans ses yeux.

Le soir, son succès s'imagine, dans cette subite tiédeur dont se parent brusquement certaines de nos nuits d'été comme pour créer la nostalgie dans la mémoire de ceux qui en ont goûté la douceur. Des feuilles remuaient aux arbres et les projecteurs dissimulés dans les branches prêtaient à peine plus de relief aux clartés de la lune.

Lorsque ses danses furent terminées, la Pavlovaa voua que jamais elle n'avait si profondément éprouvé dans un trouble et un délice plus intenses, le plaisir de danser... Mais faut-il appeler plaisir encore l'accord de tant d'efforts, d'illusions, d'intelligence et de volonté?

***

La Baisse. — L'enchaînement de circonstances apparemment fortuites nous ramène à l'une de ces périodes de calme superficiel, de retour à la moralité et d'inquiétude politique, non point semblable, mais presque analogue à celle qui vint après 1830, — en tenant compte du chemin parcouru.

Robes rallongées et, après avoir connu les nuques rasées, cheveux s'alourdissant. L'horreur presque instantanée du risque est apparue. Il menait tout, depuis seize ans et s'était

installé à peu près dans tous les foyers. Dans la rue, le mot *Banque* couvrait chaque jour quelque façade de plus... Il étalait le symbole de la félicité, de la facilité dans le ménage et la maison. Tout le monde achetait à terme, tout le monde jouait. La Banque pourvoyait à tout... Aujourd'hui, le mot *Banque* est synonyme de pauvreté, de cataclysme, de scandale et de ruine. On n'ose qu'en baissant la voix dire d'un homme qu'il est banquier!

Les étrangers pullulaient. On vous jure qu'ils sont *enfin* tous partis. Ce n'est d'ailleurs pas l'avis de certaines petites personnes qui assurent que... Et, pourtant, tout ce qui est dit : *de luxe* baisse de prix dans des proportions inouïes, inespérées. Les chemisiers soldent à moins de deux cents francs des pyjamas marqués six cent cinquante, les fabricants vendent cinquante francs le mètre des étoffes dont ils demandaient cinq cents. A ce point de vue, la rue de Rivoli est bien amusante à suivre. Le jour où nous reverrons des louis d'or, nous paierons un magnifique complet cent quatre-vingts francs et deux cent cinquante une paire de draps... Et puis, tout recommencera d'augmenter lentement.

En littérature, même volte-face. Nous voyons poindre de petits Bernardins de Saint-Pierre.

Le genre perversions et anomalies semble bien démodé. Un écrivain disait, hier, exactement la phrase que j'avais entendue, voilà deux mois déjà, prononcer par un marchand de tableaux :

— Maintenant qu'il n'a plus l'argent si facile, l'acheteur veut qu'on lui vende *quelque chose*!

Les romans de quatre-vingt et une pages, les tableaux d'enfants de six mois ou de conducteurs de taxis se sont trouvés, du jour au lendemain, sans « clientèle ».

Ce goût de ne plus être *refait* est si violent que des gens, qui ne savent ni un mot d'allemand ni un mot d'anglais louent huit jours à l'avance des places pour *entendre* deux films, *l'Ange Bleu* dans la version allemande et *Hallelujah* dans la version américaine, parce qu'ils sont intégraux! C'est un cas! C'est bien davantage, c'est une *affaire*... Vous devez être *pour* ou *contre* la version en français... Des Parisiens qui hurlaient au cinéma, voilà six mois, lorsqu'on n'y *parlait* pas

français à l'écran, — si l'on peut dire! — les Parisiens ne veulent plus entendre parler désormais qu'anglais et allemand, parce que le spectacle dure un quart d'heure de plus, pour le même prix!...

Le Parisien aime le changement, mais il a souci de son argent.

Il va vers le mieux de son amusement et de ses intérêts. Le mélange heureux de ses penchants au plaisir et le sérieux souci de ne pas gaspiller sa galette, lui donnent une belle apparence d'équilibre. Cette formule doit être la meilleure règle de conduite d'un peuple. Ce fut, de tout temps, la manière de vivre des races qui se conservent jeunes. Imaginez une agglomération d'êtres vivants qui n'évolue pas, qui pendant un temps ne joue pas à la Bourse ou ne fait pas d'économies, qui ne change pas d'opinion, qui n'exprime point bruyamment sa volonté de transformer la façon d'honorer Dieu ou de supporter le chef par lequel elle se croit conduite? — Vous avez une peuplade du centre de l'Afrique.

***

Réception. — Je n'étais pas retourné à une réception à l'Académie Française depuis le jour où M. de Nolhac fut reçu par M. Louis Barthou.

Bien que la lumière électrique ait été installée sous la Coupole depuis la guerre, il semble que rien ne change sur les gradins. En toute saison, le jour tombe des hautes fenêtres avec une grise parcimonie. Les êtres présents apparaissent dans la demi-teinte inexprimable d'une clarté ancienne, perpétuelle, emprisonnée là pour une première cérémonie et qui ne fut point renouvelée.

C'est sa beauté, sa qualité rare. Tout miracle consiste à prodiguer de l'éclat à ce qui n'en eût point possédé. Le prestige ne s'attache pas à ce qui se voit tout bonnement, mais à ce qui se devine, à ce que nous extrayons de nous-mêmes, du conscient et du subconscient. La poussière qui feutre les corniches, les sculptures, le ménage fait, la poussière n'est pas la même là qu'autre part. Elle a gardé prisonnières des ondes qui ont été émises par le verbe de Barrès et de Rostand, par

celui de France et de Loti, de Renan et de Michelet, d'Hugo et de Lamartine, etc... Le sourire du duc d'Aumale, dû au ciseau de M. Puech ou d'un de ses confrères à l'Institut, s'éternise au-dessus du bureau. Fénelon et Bossuet donnent de la chapelle à cet hémicycle, non sacré et pourtant si peu profane. Nous admirons en Angleterre le goût de conserver de vieux usages et des coutumes d'autrefois. L'Angleterre pourrait et se doit d'admirer notre Institut.

Ne renonçons jamais à rien de ce qui le rend vénérable. Par là nous marquons toujours l'Europe aux yeux de l'Amérique et les antécédents, la primauté.

Un jour Colbert fit présent de quarante fauteuils aux académiciens. Ils partirent du garde-meuble... mais ne parvinrent jamais quai Conti!... On les y attend encore!

Un ami qui assistait aujourd'hui avec sa femme, pour la première fois, à cette séance si attendue et que j'interrogeai sur ses impressions, cita tout d'abord sa surprise de ne pas apercevoir dans l'assistance non des gens connus, — il s'en trouve, — mais un plus grand nombre de personnages importants. La prédominance si marquée des dames à cette réunion paraissait aussi beaucoup le frapper.

Je lui répondis, ce qui doit être véridique, que le nombre n'avait jamais cessé d'y progresser depuis le jour qu'elles furent conviées à être spectatrices et auditrices. Pendant longtemps le discours de remerciement, l'éloge du disparu et l'accueil duraient en tout moins de trente minutes. Avec la présence des dames, les discours s'allongèrent. Je ne pense point qu'ils donnent des signes de décroissance.

A ces représentations, la grâce n'est pas d'être assises sur les gradins réservés, mais sur d'inconfortables petits tabourets que des huissiers complaisants apportent au dernier moment, dans le creux même de l'hémicycle. A la minute où le dernier tabouret s'incruste dans une masse déjà compacte, une invisible horloge sonne deux heures. Le silence s'établit aussitôt. Le bourdonnement des conversations s'apaise, dans l'ombre que leur chapeau pourtant petit répand sur le visage des invitées.

Des roulements de tambour, battus à la cantonade, saisissent alors toujours, même les habitués les plus courbés

sous les souvenirs. Ces roulements supprimés, la cérémonie perdrait non de son rayonnement à la suite, mais de son piment, et de cette sorte de grandiose qui est familière.

Cette fois, l'attente du tambour demeure pendant cinq minutes suspendue à des circonstances que, derrière la partie encore vide de l'hémicycle et du bureau de l'Académie Française, le public ne peut comprendre.

Enfin, les roulements furent. Le Maréchal Pétain paraît dans la petite porte voisine du bureau, vêtu de ce bleu clair et assourdi, appelé pendant la guerre *horizon* et que, depuis la paix, nous entendons appeler *bleu de la guerre*. Les accords militaires convenaient à cet uniforme. Le Maréchal, pour ne point atténuer l'effet certain de ce bleu, a renoncé au grand cordon qu'il jugeait d'un éclat trop vif pour la circonstance. De la place de tout temps réservée au récipiendaire, le maréchal Pétain ne cessera d'offrir pendant cette séance la belle et sévère image d'un maréchal, non seulement dans la manière de se tenir, mais encore de narrer les événements. Comme M. Paul Valéry offrira l'image du grand poëte, au cœur de l'assemblée, derrière le bureau, sous le marbre sucré du duc d'Aumale. Il semblerait que Prud'hon ait transformé la matière fluide des ombres du visage de l'auteur *d'Eupalinos*, dans un lavis susceptible de demeurer à jamais et qui marque la jeunesse des contours. Mon presque voisin de tabouret, M. Gérard Bauër, écrira pour les lecteurs de la *Revue de Paris* le récit littéraire de cette réception considérable, avec tout le talent que nous lui connaissons.

Moi je regarde, pendant que le Maréchal retrace d'une voix ferme et claire... polie comme l'acier, je regarde autour de lui quelques « immortels » que le pinceau voudrait fixer.

Hélas! un peintre qui paraîtrait à cette séance muni de petits cartons, de brosses, de couleurs, ferait scandale. Il y serait plus à sa place que bien des reporters, cependant. Ce soir même, nous lirons les discours dans les journaux. Dans vingt ans, dans soixante, ils seront toujours là, bien imprimés. Citer des noms renseigne les vivants, mais ne prépare point pour ceux qui ne sont pas nés la pâture qu'on voudrait pouvoir leur offrir, par-dessus ces volutes de lumière et de ténèbres que forme le temps à venir.

Après coup, d'après des croquis, en faisant revenir les modèles à l'atelier, des peintres de talent ont fréquemment composé, pour le plus grand amusement des visiteurs du Salon — au temps où il y avait un *Salon* — des reconstitutions anecdotiques sur lesquelles pèse trop d'application, de fantaisie, ou, ce qui est presque toujours pire : l'humour d'atelier.

Que de beaux portraits d'hommes à peindre aujourd'hui dans cette lumière diffuse de la coupole, mélancolique, solennelle et comme déjà réalisée. La douleur, l'angoisse de tout instant, l'effort intellectuel de ces écrivains, ces poètes, ces romanciers, ces auteurs dramatiques ne sont ni vains, ni stériles.

Cette poussière de la coupole, qui devrait être « classée », l'intelligence lui donne un rayonnement. Que les spectateurs ne soient pas aussi choisis qu'on le souhaiterait, peu importe. Dans cinquante ans, quelque jeune homme curieux du passé, — s'il en reste, — quelque vieillard au génie clairvoyant, évoqueront cette séance. Ils lui prêteront un éclat que nous autres spectateurs nous n'aurons pas trouvé assez lumineux.

Mais, si nous pouvions nous porter sur ces sommets du passé que la gloire éclaire d'un feu toujours pareil, que de grands événements privés de la Légende et de tout ce que l'intelligence leur a façonné d'ornements inusables, nous apparaîtraient sous les dehors de simples incidents! Leurs contemporains qui les ont ignorés dépassent de cent pour un le nombre de ceux qui en pressentirent l'importance et rarement la durée.

Une séance à l'Académie me fait souvenir de ces sociétés de la première moitié du XVIIe siècle dont l'une s'assemblait chez Conrart. Il y avait échanges de lectures, d'impressions littéraires, confidences sur des travaux projetés et... de véritables conférences, sur lesquelles le secret devait être fidèlement gardé.

Le secret fut trahi par un auditeur, favori du Cardinal. Et celui-ci, qui rêvait par tous les moyens d'abaisser la maison d'Autriche, entrevit cette première idée d'*Académie*, afin d'assurer à la langue française la suprématie qu'il rêvait pour elle en Europe.

Alors, on n'eût pas dit *Miss Paris* ou *Miss France* devant le cardinal! et j'en passe... Richelieu offrit à cette Société

de devenir *son* académie... Le Cardinal était un homme à vues longues et un diplomate avisé. C'était aussi un Français de sang. La séance d'aujourd'hui, les « discours » de ce Maréchal de France et de ce grand poète l'eussent enchanté — lui qui portait des bottes à l'armée et qui écrivait des tragédies!

***

LES JEUX DE GOLF « MINIATURES ». — Ils sont fort à la mode un peu partout. A Londres, j'ai vu récemment des boutiques transformées en golf. Les *links* sont de drap vert ou d'herbe artificielle, les *holes* sont ingénieusement variés. Je ne pense pas que le but du golf soit atteint par ces promenades dans des rez-de-chaussée et des sous-sols. Le golf fait marcher sur de la terre vivante, dans un air vif et mouvant, des individus privés d'exercice.

Les golfs en chambre ne favorisent ni le besoin de marcher ni la respiration au grand air. Ils portent à baisser la tête, à exécuter de petits mouvements... et aussi à faire halte devant le *barman* (que de mots importés!).

Nous possédons à Paris un certain nombre de ces golfs lilliputiens. Toujours, reconnaissons-le, à proximité d'établissements de jour et de nuit, où l'on boit. Mais ils manquaient encore de la fantaisie que pouvait leur prêter un artiste. Ils n'étaient que ruisseaux ou prairies, moulins et ponts en « miniature ». M. François Hugo, l'arrière-petit-fils du poète, a imaginé un *golf* qui tient moins de la nature que du cubisme, et qui, se trouvant dans la nécessité d'être *inventé*, préfère se montrer complètement original et ne point pasticher la campagne, à la manière des bergeries d'enfants.

Imaginez des séries de tapis de drap vert, encadrés de bois noir, dans la dimension, ou presque, des billards japonais, mais sans pieds, à ras du sol, et courbés, ondulés, donnant l'impression en raccourci d'une prairie qui monte et de ruisseaux qui serpentent. Pour le *ruisseau*, un moteur invisible fait glisser le tapis vert, etc.

Ce golf est installé dans le sous-sol du Théâtre Pigalle, célèbre par sa machinerie, son luxe de nickel et les sombres acajous de son balcon. Une jeune duchesse et ses fils char-

mants ont pris la firme de cette invention et la veulent répandre un peu partout. Il se fait de ces golfs pour jardins même et l'on peut multiplier ou restreindre les combinaisons difficiles.

Nos grands-parents jouaient au billard. C'est une forme de billard, multipliée, compliquée, élargie. Et il paraît même qu'à proximité du pavillon de certain véritable golf, se trouve déjà, pour les joueurs, un peu las, l'un de ces spécimens *miniature* qui permet de bénéficier du soleil, de l'oxygène et du vent, tout en ayant la ressource de ne pas changer de place — ce qui est encore plus apprécié qu'on ne pense de beaucoup de gens.

***

L'Exposition des dessins de Corot. — Nous aimons Corot sans savoir pourquoi. Nous devons même l'aimer sans savoir que nous l'aimons. Pour cette tendresse, nul effort. Il parle au cœur sans y mettre de coquetterie ou d'intentions. Ses dons évoquent les mains presque anonymes, en tous cas nouvelles occasionnellement, qui en se plaçant sur notre poitrine semblent avoir toujours été là. Elles remplissent une mission qui n'est commandée ni par l'intérêt ni par le devoir. Et nous ne pouvons considérer que le résultat qui est de voir disparaître une crise douloureuse et de ne plus souffrir que par appréhension ou souvenir.

Ainsi Corot est cette visite qui s'est glissée dans la maison. Une photographie de lui, de la belle époque de la photographie, qui n'est pas celle où elle essaie de représenter un Carrière ou un Aman-Jean, mais de montrer un individu environné de ses attributs de laideur ou de grâce sans l'artifice du retoucheur. Sur cette photographie, qui doit dater de 1855, Corot se présente avec quelque vague réminiscence, — peut-être moins due à l'épaisseur de la cravate qu'à la pureté de l'âme, — avec Eugène Delacroix. Il a les narines larges, la bouche sans amertume, l'œil noir du berger qui guette les chiens, les cheveux en broussaille de celui dont les aventures faciles n'ont point pommadé la rudesse.

On va lui parler tout de suite sans contrainte. Il ne s'est point créé une existence ni fait une attitude. Les éléments ne cessent de le baigner, de l'étreindre. Il n'est jamais à un

instant la proie des hommes, des conventions, des hiérarchies et des honneurs.

Il est *le laborieux*. Il ne cessera de travailler qu'en rendant le dernier soupir.

Comme il nous touche de ne rien briguer, d'ignorer les intrigues, les médisances et de n'être que l'homme de son chevalet et de sa palette! Qu'importe le reste de l'univers, puisque tout l'univers est là!

Cette exposition à la Bibliothèque Nationale d'estampes et dessins de Corot, qui vient après la merveilleuse exposition de toiles organisées par M. L. Rozemberg, l'an dernier, rue La Boëtie, aura permis de connaître Corot à ceux qui ne voyaient en lui que le peintre de la brume matinale sur l'étang de Ville-d'Avray. Le peintre que les acheteurs commençaient à gâter en l'obligeant à des répliques, souvent exécutées dans l'atelier.

Les cinquante premières années de la vie de Corot, il semble qu'il les ait passées à peindre, sans souci de vendre, pour lui-même.

Ses dessins d'Italie, d'un trait à la plume si précis et si fin, ne sont alourdis d'aucune mbellissement, d'aucune surcharge. Cette vision dépouillée, qui ne garde pour nous l'offrir que l'essentiel, avec quel clair génie elle opère! La fin du jour s'y révèle dans le plus ou moins d'appuyé du trait général. Comme au couchant il nous arrive de voir un trop magnifique paysage s'achever dans la lumière et se dissoudre avec elle, il semble que l'intensité du dessin va décroître sous nos yeux. Il n'est pas un instant *immobile* dans aucune de ces notations. Elles sont tellement imprégnées de l'heure, de l'instant, qu'elles le prolongent, se fondent en lui, le relatent avec une sérénité, une précision, une absence de moyens qui tiennent du prodige.

Pas un instant n'entre en ligne de compte la qualité du papier employé ni celle des ingrédients. Donnez à Corot le matériel du Vinci, le velin ou le crayon de Raphaël, il eût été tout de suite célèbre — et peut-être perdu!

Longtemps, ses contemporains n'ont vu que le mauvais papier, que l'improvisé de ces dessins. Il ne daignaient y jeter les yeux. D'ailleurs, Corot les eût-ils montrés?

De même les toiles d'Italie ne plaisaient point, à cause de leur apparence d'étude, de tableau inachevé... Et l'on ne consentit à voir M. Corot peintre que lorsqu'il consentit à recommencer, enfin, toujours, la même toile, qui avait plu une fois.

Ses contemporains les plus autorisés insistaient sur *l'incapacité de Corot à dessiner*, et ne lui reconnaissaient que certaine habileté à représenter la brume du matin!

Sa gloire est devenue l'une des plus grandes, des moins contestées, des plus pures du XIXe siècle. Tout reste, tout est intact. Tout est prêt à subir les épreuves du temps. Et rien n'est plus grand, après tout ce qu'on a vu de lui, que cette simple page d'album (90) sur laquelle il écrit : *Promenade avec Vinet. Poissy*, et sur laquelle, entre deux arbres qui se profilent sur le ciel en quelques traits, apparaît le cours de la Seine avec sur l'autre rive une bicoque à peine indiquée.

On aime Corot, voyez-vous, comme on sent prête à monter, vers le crépuscule, une larme à l'aboiement d'un chien qui décèle à la fois une habitation prochaine, tiède et gardée, et l'approche de celui qui est déjà redouté, sans qu'on l'ait vu.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Au service de la France : tome VI, **Les tranchées** (1915); tome VII, **Guerre de siège** (1915), par **Raymond Poincaré** (*Plon*).

Il ne manque pas d'écrivains militaires, et des plus distingués, pour soutenir une théorie suivant laquelle toute grande guerre nationale se divise forcément en trois périodes : dans la première, les nations essayent de régler le conflit avec les moyens accumulés en temps de paix; dans la seconde, la première tentative ayant échoué, elles refont leurs préparatifs sur de nouvelles bases; dans la troisième, qui est la phase décisive, elles utilisent les ressources mises ainsi à leur disposition sur les champs de bataille. Les exemples qu'on cite à l'appui sont généralement la guerre de Sécession et la guerre mondiale.

En dépit des répondants de valeur qu'elle a pu gagner, cette théorie semble bien fragile. En ceci surtout qu'elle traduit seulement l'aspect extérieur des choses. Laissons de côté la guerre de Sécession : c'est une guerre civile, et ce caractère a pesé, d'un côté comme de l'autre, sur toutes les phases du conflit. Dans la guerre mondiale, on ne découvre les trois périodes en question que si l'on s'en tient à une vue superficielle. Il est bien vrai que l'été et l'automne de 1914 ont vu les armées combattre uniquement avec les ressources amassées en temps de paix : avant la fin de septembre on ne procède en France à aucune fabrication nouvelle. Par contre, dès les premiers jours d'août, en Allemagne, Walter Rathenau attire avec succès l'attention des autorités compétentes sur la gravité de la crise que déclenchera, à bref délai, la pénurie des matières premières : prévision qui fait honneur à l'intelligence de son auteur, mais dont les effets pratiques devaient être, et furent, en fait, à longue échéance. D'autre part, l'étude sans parti pris des premiers mois de la campagne laisse apercevoir dans les deux camps un certain nombre d' « occasions manquées » — comme disait le général Hoffmann — d'en finir rapidement sur les champs de

bataille. Inversement, dans la suite, et bien que grâce à Rathenau ils eussent pris une sérieuse avance dans la course aux nouveaux préparatifs, les Allemands ont été finalement battus.

C'est que la seconde phase n'a pas la caractère de netteté que lui accorde la théorie. On peut, approximativement, déterminer dans chaque pays le moment où elle commence; il est bien difficile de dire quand elle finit. La troisième phase, la phase décisive, s'ouvre pour des raisons parmi lesquelles l'état du matériel est très loin d'être prépondérant. Dans la guerre mondiale, c'est à la fois la révolution russe et la nécessité d'arracher la décision avant l'arrivée des Américains qui agissent pour permettre aux Allemands de lancer leur offensive du printemps 1918 et pour les y contraindre. Quant à la seconde période, elle est bien loin d'être tout entière consacrée à l'accumulation de moyens nouveaux, et une étude attentive des faits, ici encore, montre que le manque de ressources matérielles a bien été une cause certaine, mais une cause secondaire, de l'échec de beaucoup de tentatives offensives.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux volumes de souvenirs que M. Poincaré consacre à l'année 1915. Année sanglante, année angoissante, année tragique : pourquoi? Simplement du fait que les hommes politiques français ont à adapter leur pensée à une forme d'activité à laquelle, dans les années antérieures, ils n'ont jamais songé avec la volonté de se préparer systématiquement à cette éventualité : la guerre. Du fait, encore, que les militaires français ont, eux aussi, à s'adapter à une forme de guerre en grande partie imprévue. Le gouvernement n'est pas en état d'assumer la tâche de direction qui lui revient; le commandement, obligé de prendre part à cette même tâche, qui ne devrait pas être la sienne, n'arrive pas à dominer la réalité, à faire cadrer avec elle des principes qui ne sont éternels que dans l'abstrait et dans l'absolu.

Les offensives de 1915 pèchent encore plus par la faiblesse de la conception que par la pénurie du matériel. Cependant — les souvenirs de M. Poincaré le montrent — le commandement français s'est de très bonne heure attaché à une conception véritablement interalliée de la bataille. Il a compris la nécessité de la guerre de coalition. Seulement il n'est arrivé ni à régler l'ensemble, ni à mener sa propre bataille, en fonction de cette conception.

D'où la situation tragique du gouvernement. En dehors de telle ou telle faute particulière qu'il a pu commettre, il faut bien voir que le cabinet français est impuissant devant le général en chef, et aussi, et par là même, devant le Parlement. Il n'est pas outillé pour remplir sa fonction propre : il attend les nouvelles du front, et travaille à la petite semaine; les nouvelles n'étant pas favorables, il est presque

paralysé. Comment, dans ce désarroi général, ne pas faire une place au drame particulier qui se joue à l'Elysée? Drame que révèle l'idée, un instant envisagée théoriquement par M. Poincaré, d'abandonner les fonctions insuffisamment actives de président de la République pour celles de président du conseil. Les angoisses de M. Poincaré en 1915 appartiennent à l'histoire.

Du commandant en chef au gouvernement, tome II, par le **Colonel Herbillon** (*Tallandier*).

Le second volume de cet ouvrage ne le cède aucunement en intérêt passionnant au premier, dont nous avons signalé en son temps la publication. Pendant toute la guerre le colonel Herbillon a « fait la liaison » entre le G. Q. G. et le gouvernement. Les commandants en chef successifs apprécièrent si haut les services qu'il leur rendait, qu'ils ne consentirent jamais à faire droit à ses demandes réitérées d'envoi aux armées dans un commandement de son grade. Ses fonctions, en somme peu définies, étaient ce que les principaux intéressés voulaient qu'elles fussent. Elles furent toujours lourdes et d'une utilité considérable. L'officier de liaison était une sorte d'État-tampon. Situation difficile pour le bénéficiaire (si l'on peut dire), mais infiniment profitable pour les hommes qui emploient sa bonne volonté toujours en éveil et son inlassable diplomatie. Comment les souvenirs d'un officier qui s'est acquitté de cette tâche écrasante à la satisfaction générale ne seraient-ils pas un témoignage de premier ordre, désormais indispensable à tout historien?

Le ministère Clemenceau, par le **général Mordacq** (2 volumes) (*Plon*).

Les hommes politiques, français surtout, découvrent aisément de belles et saisissantes formules. La mise en œuvre, la réalisation sont plus difficiles. « Je fais la guerre », a dit Clemenceau; mais comment l'a-t-il faite? A cette question le très remarquable livre du général Mordacq apporte une réponse.

Faire la guerre, pour un chef de gouvernement, c'est remplir exactement la tâche que définit ce titre lui-même auquel l'emploi fréquent qu'on en fait enlève indûment une partie de sa valeur. En vertu d'usages relativement anciens, la démocratie française a du mal à supporter un chef. Ce chef possède-t-il quelque autorité personnelle, il est guetté par l'accusation d' « aspirer à la dictature », ramassée dans les moins bonnes parties des littératures grecque et romaine.

Elle n'a pas manqué d'être portée contre Clemenceau; on a même dit qu'il avait exercé en fait la dictature. Le tout est, comme souvent, de définir exactement les termes qu'on emploie. Si le dictateur est l'homme qui rompt avec ce que les règles constitutionnelles peuvent avoir de fécond et de respectable, Clemenceau n'a pas été un dictateur; si c'est l'homme qui rompt avec les routines savamment abritées derrière ces mêmes règles grâce à une interprétation pharisaïque et paresseuse comportant le désir de fuir les responsabilités, alors, certes, Clemenceau a été un dictateur. Et il serait à souhaiter que sa dictature eût été encore plus pesante et eût fait disparaître à jamais les routines mortelles.

S'il n'était imprudent d'essayer de schématiser une personnalité aussi complexe et mouvante que celle de Clemenceau, on serait tenté de dire qu'il a pris une part considérable à la victoire française, simplement parce qu'il a supprimé la rubrique des « affaires pendantes ». Dans ses relations avec le commandement français, allié et interallié, avec les gouvernements de la coalition, avec ses collègues et le parlement, il a été avant tout l'homme du fait. Une question se pose? Il faut la trancher immédiatement, chercher tout au moins les moyens de la résoudre et, les moyens réunis, les appliquer, sans retard, ni faiblesse. Clemenceau a bien dû parfois, souvent même, rouvrir le dossier des « affaires pendantes ». Il a bien dû y laisser, par exemple, la question vitale du commandement unique pendant près de cinq mois; mais il n'a jamais cessé de ruminer son propos, d'accumuler de nouveaux arguments de discussion, de nouveaux moyens de succès.

On verra, dans les deux volumes du général Mordacq, cette méthode appliquée constamment aux problèmes infiniment variés qui se posèrent dans la dernière année de la guerre. On y trouvera aussi bien des légendes impitoyablement dégonflées et les éléments nécessaires pour redresser bien des jugements hâtivement formulés. Un beau livre vigoureux, énergique, vivant, digne du grand homme qui l'a inspiré.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1931

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	En passant par la Lorraine	5
JACQUES CHENEVIÈRE	Les Aveux complets. — II	33
J.-M. BOURGET	La Légende du Maréchal Pétain	57
DE LANZAC DE LABORIE	Jean-Siffrein Maury à l'Académie française	70
JOSEPH CONRAD	Falk. — III	102
MAURICE COLRAT	L'Écharpe sur la robe	122
WILLIAM G. SHARP	Souvenirs de mon Ambassade. — IV	130
EDMOND DELAGE	La Tragédie des Dardanelles. — II	153
IGNOTUS	De M. Tardieu à M. Steeg	185
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	195
GÉRARD BAUER	Le Théâtre	203
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	215

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1931

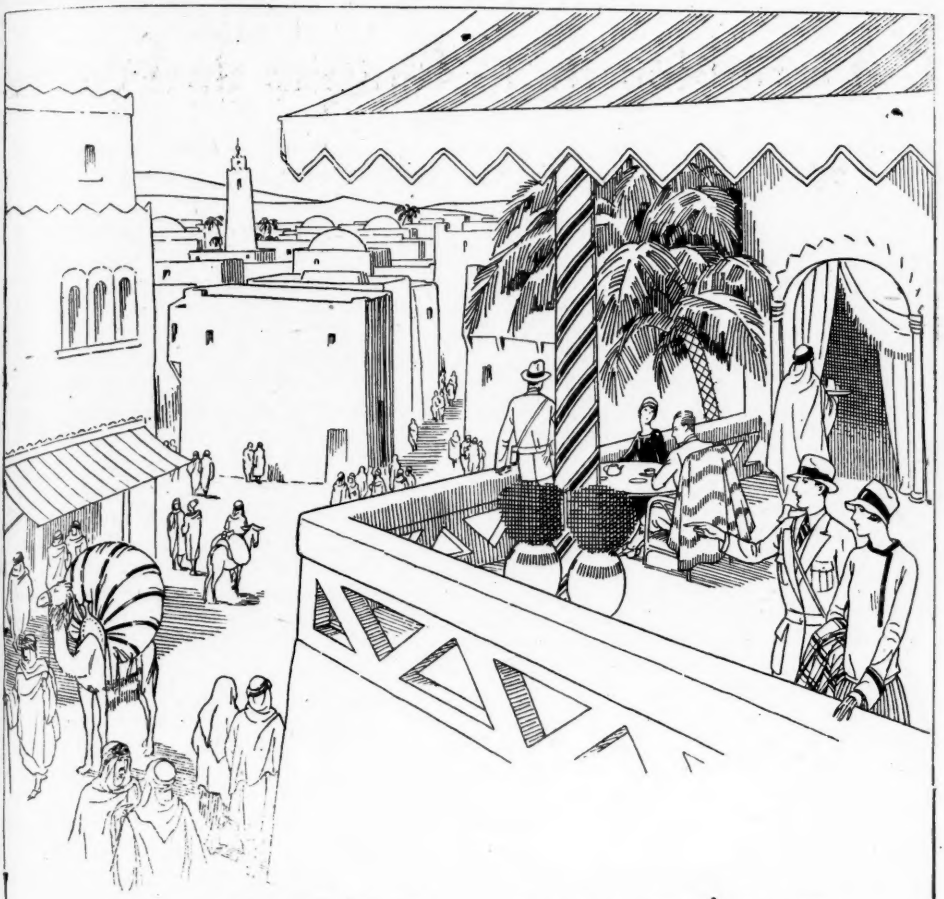
COMTE DE FELS	La Sarre et la Paix	241
MYRIAM HARRY	Un Pèlerinage cabalistique en Palestine. — I.	257
J.-M. BOURGET	Joffre	280
PIERRE FRÉDÉRIX	Conquête. — I	292
FERNAND BALDENSPERGER	Le Grand Amour d'Exil de Chateaubriand	315
JOSEPH CONRAD	Falk (*fin*)	340
ALFRED FABRE-LUCE	Crise à Wall Street	363
WILLIAM G. SHARP	Entretiens avec le maréchal Joffre	394
P.-ÉT. FLANDIN	Après la chute du Cabinet Tardieu	430
EDMOND DELAGE	La Tragédie des Dardanelles. — III	438
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	467

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1931

		Pages.
GÉNÉRAL H. BERTHAUT	La Division des « Braves gens »	481
ANDRÉ SIEGFRIED	La Crise de l'Industrie britannique	509
MARCEL ARLAND	La Vierge sage	543
MYRIAM HARRY	Un Pèlerinage en Palestine (*fin*)	555
BERNARD FAÏ	Les Débuts de Franklin en France	577
PIERRE FRÉDÉRIX	Conquête. — II	605
HUBERT MORAND	La Chapelle de l'École Militaire	632
EDMOND DELAGE	La Tragédie des Dardanelles. — IV	643
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	669
ROBERT DE SAINT JEAN	Le Théâtre	678
GÉRARD BAUER	Le Maréchal Pétain à l'Académie	688
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	694

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1931

PAUL VALÉRY	Le Suffrage des Femmes	721
PAUL MORAND	Dimitri. — I	727
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Maréchal Lyautey	752
PIERRE FRÉDÉRIX	Conquête. — III	770
LÉON BERNARD	L'Évolution sociale de la Médecine	802
EDMOND DELAGE	La Tragédie des Dardanelles (*fin*)	817
BARON DE RHEINBABEN	La Situation intérieure de l'Allemagne	857
BERNARD FAÏ	Le Triomphe de Franklin en France	872
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Hector Berlioz et Andromède	897
JEAN POZZI	L'Exposition persane de Londres	917
IGNOTUS	Ministère et Majorité	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	941



LE MAROC - L'ALGÉRIE
LA TUNISIE - LE SAHARA
Le Niger : GAO et TOMBOUCTOU

40 HOTELS " *TRANSATLANTIQUE* " EN AFRIQUE DU NORD

DU CONFORT - DU REPOS - DU PLAISIR

DE L'HIVERNAGE - DE L'EXOTISME

AUCUN SOUCI

AUCUN ALÉA

Par les billets forfaitaires de la *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*
organisation touristique de la *Cie Gle TRANSATLANTIQUE*

25 ITINÉRAIRES DIFFÉRENTS

TOUTES LES COMBINAISONS DE VOYAGES SONT POSSIBLES

Écrire : *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*, 6 *bis*, rue Auber, Paris, ou s'adresser : *Cie Gle TRANSATLANTIQUE*, 6, rue Auber, Paris (Salon arabe), ou à ses Agences, et à toutes les grandes Agences de Voyages.

L'Assemblée de la Banque de France

L'Assemblée générale tenue le 29 janvier, sous la présidence de M. Moret, gouverneur, a voté le dividende annoncé de 738 fr. 095 brut (contre 634 fr. 146 en 1929), soit net 620 francs (contre 520).

Les produits bruts et revenus divers ne se sont élevés toutefois en 1930, qu'à 1.264.437.388 francs contre 1.822.823.690 francs en 1929; mais les frais ont également reculé de 1.416.626.037 francs à 949.972.862 francs, de sorte que le bénéfice net s'établit finalement à 314.464.526 francs contre 406.197.653 francs. Le dividende absorbe 113.150.000 francs au lieu de 94.900.000 francs.

L'Assemblée a réélu Régents MM. le baron Édouard de Rothschild, François de Wendel et Charles Bourgis. M. Robert Darblay, industriel, membre du Conseil d'escompte, a été élu Régent, en remplacement de M. Jean Balsan, décédé. M. Michel Machart, industriel, membre de la Chambre de Commerce de Paris, a été élu censeur, en remplacement de M. Charles Petit, décédé.

Le nouveau Gouverneur, après avoir rendu à son prédécesseur, M. Émile Moreau, un hommage très applaudi, a présenté le rapport qui empruntait aux événements exceptionnels qui ont marqué l'année 1930, un intérêt particulier.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est la question de l'or qui y a pris la première place. La politique de notre grand Institut fut parfois sévèrement appréciée. En quelques phrases très nettes, le Gouverneur met les choses au point. Chaque année, d'ailleurs, le rapport tient à bien établir que les mouvements du métal résultent du libre jeu du régime de l'étalon-or, et que, quels que soient ces mouvements, la *Banque de France* n'entend y porter aucune entrave. Elle accueille ce qui lui est présenté; elle livre ce qui lui est demandé. C'est ainsi que lorsque, en mars et avril, le change est devenu plus défavorable à la France, notre encaisse métallique a fléchi de 600 millions. A partir du début de mai, le mouvement se fait en sens contraire, à une cadence qui s'est accentuée jusqu'à la fin de l'année : l'accroissement, en un an, est de *près de* 12 *milliards*; à la clôture de l'exercice, le 24 décembre, l'encaisse-or de la Banque s'élevait à plus de 53 milliards et demi, soit plus de 53 p. 100 du total des engagements à vue.

Deux causes ont contribué à ce résultat : d'abord, incontestablement, l'attraction qu'a exercée le franc sur tous les capitaux flottants du monde; en second lieu, un rapatriement important d'avoirs français auxquels la généralisation de la crise économique ne permettait plus de trouver à l'étranger des emplois rémunérateurs.

M. Moret proclame que toute mesure qui aura pour effet d'étendre le rayonnement de la place de Paris recevra sans réserve l'appui de la Banque. Aussi bien, la Banque n'est-elle pas étrangère à différentes initiatives heureuses des Pouvoirs publics, comme l'abaissement du droit de timbre des titres étrangers, la réduction de l'impôt sur le revenu des valeurs étrangères, la constitution de la *Banque Française d'Acceptations*. Comme avant la guerre, il est de notre intérêt de rechercher dans les prêts extérieurs à long terme le débouché normal de l'excédent de nos capitaux français. Une bonne entente entre les divers instituts d'émission est, à ce point de vue, nécessaire. Elle ne peut qu'être facilitée par le lien nouveau qu'établit entre eux la *Banque des Règlements internationaux*.

Le portefeuille d'escompte a, naturellement, reflété dans ses variations celles du marché des capitaux. Il a atteint son maximum le 23 mai, avec 8.800 millions, chiffre dont il a sensiblement retrouvé le niveau en fin d'année. Le taux officiel de l'escompte, qui était au début de l'année de 3 1/2 p. 100, ramené à 3 p. 100 dès le mois de janvier, a été réduit à 2 1/2 p. 100 le 1er mai; c'est un taux qu'on n'avait pas connu depuis 1898.

Après avoir constaté que la réduction effective du trafic des transports par voie ferrée a été peu importante, que la production quotidienne de la houille dans nos mines a été remarquablement soutenue, que ce n'est qu'à partir de juin que la production de l'industrie sidérurgique a été réduite, que l'industrie textile a continué à subir une dépression marquée et que les industries de luxe ont été tout particulièrement atteintes par la crise qui sévit sur les marchés étrangers où réside une bonne partie de leur clientèle, le rapport conclut ainsi : « *Nous ne doutons pas que notre pays ne triomphe rapidement des difficultés temporaires qu'il traverse* ».

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie
en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 625 MILLIONS

BANQUE & BOURSE

1450

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier

CRÉDIT FONCIER DU BRÉSIL ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD

5, Avenue de Friedland, PARIS

Capital : **Frcs : 200.000.000**
Réserves : **Frcs : 70.000.000**
FONDÉ en 1906

OPÉRATIONS DE BANQUE

LETTRES de CRÉDIT - TRAVELLERS' CHEQUES
TRANSFERTS de FONDS dans TOUS PAYS
CHANGE de MONNAIES — COFFRES-FORTS

Correspondants dans le monde entier

fines bouteilles

215 dépôts

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Pour paraître le 24 Février :

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

PAR

PIERRE LOUŸS

Illustré de 68 aquarelles de DANIEL-GIRARD

DANIEL-GIRARD, *le délicieux illustrateur des* CONTES *de LA FONTAINE, a, par le dessin et la couleur, retracé avec esprit les Aventures de Pausole, de sa fille et de ses femmes, présentées dans la tenue chère aux jolies sujettes de Tryphème.*

JUSTIFICATION du TIRAGE :

N°s 1 à 21	: 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux originaux .	**380** fr.	*(souscrits)*
N°s 22 à 42	: 21 exemplaires sur Annam, avec un original	**300** fr.	*(souscrits)*
N°s 43 à 60	: 18 exemplaires sur vélin d'Arches	**250** fr.	*(souscrits)*
N°s 61 à 1021	: 961 exemplaires sur vélin de Rives	**200** fr.	

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

NOUVEAUTÉS

Où va l'Europe ?

Pierre LŒWEL

INVENTAIRE 1931

15 fr.

Le bilan de la situation de la France et de l'Europe.

Où va le Monde ?

Georges BORIS

PROBLÈME DE L'OR
ET CRISE MONDIALE

15 fr.

L'or est-il l'arbitre de notre destin ?

◆ *Collection littéraire " Les Belges ".*

André BAILLON

DÉLIRES

15 fr.

Un des livres les plus émouvants sur la folie, et remarquablement écrit.
L'INTRANSIGEANT *(Les Treize).*

◆ *Vues et jugements sur la guerre.*

Gaston RIOU

JOURNAL D'UN SIMPLE SOLDAT

15 fr.

Poignant récit.
ÉDOUARD HERRIOT.

◆ *Romans de la vie nouvelle.*

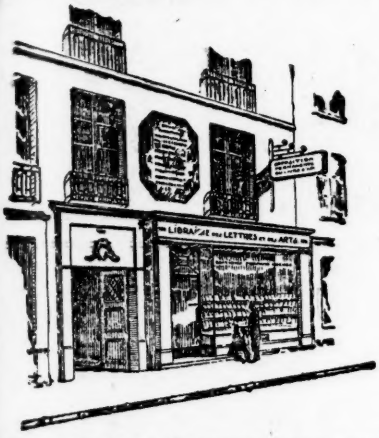
PIN YIN

UNE JEUNE CHINOISE A L'ARMÉE RÉVOLUTIONNAIRE

12 fr.

Un document humain.
ROMAIN ROLLAND.

LIBRAIRIE VALOIS



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, Rue Bonaparte, 82

PARIS (VIe)

D. PASQUET

HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE DU PEUPLE AMÉRICAIN

DE L'ORIGINE A NOS JOURS

Préface par M. DEMANGEON

3 volumes in-8° richement illustrés, planches hors texte et cartes.
Brochés . . . . . **100** fr.
Tome I (ne se vend qu'avec le tome II).
Tome II, en deux volumes . . . . . **70** fr.

Cet ouvrage, comme son titre l'indique, se distingue de toutes les études historiques parues sur l'Amérique par le point de vue auquel l'auteur s'est placé. Il n'a pas voulu, en effet, faire une histoire seulement politique mais bien plutôt étudier l'extraordinaire ascension économique et sociale de ce peuple. Il le suit, depuis ses plus humbles origines, à travers ses efforts et ses luttes, dans cette rapide croissance qui l'a portée au premier rang des puissances mondiales.

Pour donner au lecteur une vision directe de faits marquants, une illustration puisée dans des documents locaux a été ajoutée, ainsi que de nombreux tableaux statistiques pris sur place aux données mêmes, lors d'un long séjour de l'auteur en Amérique.

Un maître écouté, M. DEMANGEON, a du reste tenu à présenter ce livre dans une préface sincèrement louangeuse, et on sait que sa critique impartiale et avertie ne lui permettait de recommander ainsi qu'une œuvre de haute valeur.

VIENT DE PARAITRE

Dr LUCIEN-GRAUX

LA MESSE AVANT L'AUBE

Un terrible conflit de l'amour et de la gloire, le rêve splendide de deux êtres éperdument épris, dans le cadre de l'Espagne castillane.

Le Prodige y occupe une large place et éclate au cours de cette Messe nocturne où, explicable de diverses façons, la participation d'un monde macabre et surnaturel ajoute une terrifiante note à la Edgar Poë.

Un volume 320 pages : 12 fr.

A. FAYARD & Cie, ÉDITEURS, PARIS

Dr LUCIEN-GRAUX

VIENT DE PARAITRE

LA TCHÉCOSLOVAQUIE ÉCONOMIQUE

Ce livre forme un recueil unique de documents, de statistiques, de renseignements de toutes sortes, sur toutes les branches de l'activité économique.

Il contient, en outre, une bibliographie de 3 500 titres relatifs à la Tchécoslovaquie.

Un magnifique volume de 650 pages in-4°, accompagné d'une carte et de gravures en couleurs..... Prix : 200 francs.

G. FICKER, Éditeur, 6, Rue de Savoie, PARIS

DENOËL ET STEELE

Vient de paraître :

Les Romanciers Étrangers Contemporains

I

LES ROMANCIERS AMÉRICAINS

A. MAUROIS - L. DURTAIN - V. LLONA - B. FAY, etc...

présentent et traduisent
douze nouvelles inédites
des meilleurs écrivains
-:- américains -:-

Un vol. de 450 pages. . . **18** fr.
200 ex. sur alfa. . . . . **35** fr.

Cette collection, dirigée par G. CHARENSOL, donne un rapide aperçu de chaque littérature illustré par des textes choisis parmi les plus représentatifs des écrivains étudiés. Elle est destinée aux lettrés, aux intellectuels, aux universitaires et à tous ceux qu'intéresse une large activité de l'esprit.

En préparation :

Les Romanciers Allemands

19, RUE AMÉLIE, PARIS (7e)

DENOËL ET STEELE

Vient de paraître :

Dr René LAFORGUE

L'ÉCHEC DE BAUDELAIRE

Étude psychanalytique sur la névrose de Baudelaire

Un vol. sur vélin supérieur. **18** fr.
200 ex. sur alfa . . . . . **30** fr.

TABLE DES MATIÈRES

Baudelaire et les Fleurs du mal. — Les mécanismes d'auto-punition. — Le complexe d'Œdipe. — Le père. — Le masochisme de Baudelaire. — Le sado-masochisme dans la poésie de Baudelaire. — Les lettres de Baudelaire. — L'inhibition sexuelle. — Quelques associations d'idées de Baudelaire. — La barrière. — Remarques sur la création artistique. — La névrose de Baudelaire. — La névrose du point de vue social. -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

“ son cœur mis à nu ”

19, RUE AMÉLIE, PARIS (7e)

LIBRAIRIE DE LA REVUE FRANÇAISE -:- A

Retour d'Allemagne, MAURICE LAPORTE, dont on n'a pas oubl révélations sur le péril rouge, prouve dans un livre qui va faire un considérable, que Berlin et Moscou, désormais alliés, nous prépare **PLUS ÉPOUVANTABLE DES GUERRES.**

SOUS LE CASQUE D'ACI

(Six semaines avec Hitler et les Bolcheviks)

par **Maurice LAPORTE**

préface de M. CONSTANTIN-VEYER

NON, la France n'est pas défendue co

Les avions sans pilote; les rayons électro-magnétiques;
Les ballonnets mus par ondes hertziennes;
Les canons électriques; les croiseurs A et B;
Les gaz et les microbes;
dont MAURICE LAPORTE nous révèle aujourd'hui l'existence

LE PLAN HITLER-MOSCOU EST DÉMASQUÉ !

QUE VA FAIRE LA FRAN

Un volume : **15** francs

ANT

ZITA, P

LE ROMAN D'UNE IMPÉRATRICE

Un vo

REDIER, éditeur, 11, Rue de Sèvres, PARIS-VIe.

SINCLAIR LEWIS

Prix NOBEL 1930

UN

AMÉRICAIN

PARLE...

L'AMOUR

LES FEMMES

LA PROHIBITION

EN AMÉRIQUE

- Un livre de luxe inédit **pour 15 francs**
- tiré sur les presses du Maître-Imprimeur COULOUMA
- sur vélin alfa
- orné d'un portrait reproduit d'eau-forte.

EDIER

SSE DE LA PAIX

5 francs.

50e mille

A. FAYARD et Cie, Éditeurs

Deux Nouveautés :

Lucien SOUCHON

DE

SEDAN

A

LOCARNO

L'œuvre des hommes d'une génération qui, élevée dans la prostration de la défaite, se sont complus dans une attitude de déchéance par l'auteur de

" *Feue l'Armée française.* "

Un volume : **15** fr.

Auguste BAILLY

LE

FIGUIER MAUDIT

Le roman du désir secret, par l'auteur de *Naples au baiser de feu*, de *Saint-Esprit*, de *Soir*.

Prix Lasserre 1928.

Un volume : **12** fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

Vient de paraître :

SÁNDOR KÉMERI

VISAGE DE BOURDELLE

Préface d'ALBERT BESNARD, de l'Académie française

Avec 32 planches hors texte

Bourdelle parle... et voici, recueilli de ses lèvres mêmes le message du plus grand sculpteur des temps nouveaux

Un volume in-16 (14,5 × 19,5), de la " Collection Ivoire ", broché..... **30** fr.
Avec une élégante reliure, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur. **37** fr. **50**

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

G. LAFOND ET G. TERSANE. — Simon Bolivar et la libération de l'Amérique du Sud. Préface de M. Raymond POINCARÉ. . . . . 32 fr.

CHARLES VIDIL. — Les mutineries de la marine allemande (1917-1918). Précédées d'une étude historique et psychologique sur les mutineries maritimes. . . . . 18 fr.

B. H. CHAMBERLAIN, professeur retraité de l'Université Impériale de Tôkyô. — **Mœurs et coutumes du Japon**. . . . . 40 fr.

EDMOND ROSSIER, professeur d'Histoire contemporaine et d'Histoire diplomatique aux Universités de Lausanne et de Genève. — **Histoire politique de l'Europe** (de 1815 à 1919) . . . . . 30 fr.

A. CASTIGLIONI, professeur d'Histoire de la Médecine à l'Université de Padoue. — **Histoire de la Médecine.** Avec 279 gravures dans le texte.
Broché . . . . . 120 fr.
Relié . . . . . 140 fr.

LE BOMBARDEMENT DE SCARBOROUGH (16 décembre 1914). — **LE COMBAT DU DOGGER-BANK** (24 janvier 1915). . . . 20 fr.

H. GORDON SELFRIDGE. — L'Apologie du Commerce. 25 fr.

SIR DUNBAR PLUNKET BARTON, membre de la « Royal Historical Society». — **Bernadotte** (1763-1844). . . . . 30 fr.

OKAKURA KAKUZO. — Le livre du Thé. . . . . . 15 fr.

KARL ROSNER. — Die Sendung des Leutnants Coignet. La Mission du Lieutenant Coignet. Texte allemand intégral avec traduction française en regard . . . . . 18 fr.

R. L. STEVENSON. — Strange case of Dr. Jekyll and M Hyde. Le cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde. Texte anglais intégral avec traduction française en regard . . . . . 18 fr.

LÉON TOLSTOÏ. — La guerre et la paix (*Tome II*). Traduction nouvelle et intégrale . . . . . 30 fr.

COMMANDANT J. DELMAS, breveté d'Etat-Major. — **Mes hommes au feu.** *Avec la Division de Fer : à Morhange, sur l'Yser, en Artois* (1914-1915). Préface du Général PÉTIN . . . . . 20 fr.

HENRY MELOT, lieutenant-colonel d'artillerie breveté en retraite. — **La mission du général Pau.** *Aux Balkans et en Russie tzariste* (9 février-11 avril 1915). Préface du Général PAU. . . . . 25 fr.

G. B. PICOTTI, professeur à l'Université de Pise. — **La jeunesse de Léon X.** *Le Pape de la Renaissance* . . . . . 25 fr.

BORIS SAVINKOV. — Souvenirs d'un terroriste . . . . . 20 fr.

CHEZ PLON

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française.

MURDER-PARTY
OU
CELLE QUI N'ÉTAIT PAS INVITÉE

Roman, in-16 . . . . . 15 f.

ERNEST PÉROCHON

MARIE-ROSE MÉCHAIN

Roman, in-16 . . . . . 15 fr.

JULIEN TIERSOT

LA CHANSON POPULAIRE ET LES ÉCRIVAINS ROMANTIQUES

In-8° écu sur alfa, avec 96 notations musicales . . . . . 25 fr.

PAUL LE BOULANGER

HISTOIRE DU LAOS FRANÇAIS

Préface de J. BOSC, Résident supérieur du Laos

In-8° carré, avec 12 gravures hors texte et 4 cartes . . . . . 36 fr.

" LE ROSEAU D'OR "

E. MOUNIER - M. PÉGUY - G. IZARD

LA PENSÉE DE CHARLES PÉGUY

In-8° écu, avec 3 gravures hors texte, tiré à 1100 ex. numérotés sur alfa . . . . . 25 fr.
Édition ordinaire in-16. Prix . . . . . 18 fr.

" CHOSES VUES "
Le Spectacle du monde et de l'homme
Collection publiée sous la direction de Robert de Saint Jean
2

GASTON B. MEANS
Enquêteur du ministère de la Justice

LA MORT ÉTRANGE DU PRÉSIDENT HARDING
Traduit par Pierre BELPERRON

In-16 avec 8 gravures hors texte . . . . . 15 fr.

LES GRANDES FIGURES COLONIALES
2

CHARLES DE LA RONCIÈRE
Président de l'Académie de Marine

JACQUES CARTIER
ET LA DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE-FRANCE

In-16 avec 4 croquis dans le texte, un en frontispice et une carte. . . . . 15 fr.

Précédemment paru dans cette Collection :

Général de CHAMBRUN

BRAZZA

In-16, avec 8 gravures et une carte hors texte . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

MARCEL PAGNOL

TOPAZE

Pièce en quatre actes

Un volume in-16. Prix. . . . . **12** fr.

La Première Édition de TOPAZE, format in-8°, se compose de :

75 ex. sur Japon, numérotés de 1 à 75. Prix. . . . . **200** fr.
125 ex. sur Hollande, numérotés de 76 à 200. Prix. . . **120** fr.
800 ex. sur Vélin Lafuma, numérotés de 201 à 1.000. *(Épuisés)*

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ŒUVRES DE
MARCELLE TINAYRE

L'AMOUR QUI PLEURE
AVANT L'AMOUR
LE BOUCLIER D'ALEXANDRE
LA DOUCEUR DE VIVRE
UN DRAME DE FAMILLE
FIGURES DANS LA NUIT
HELLÉ
LES LAMPES VOILÉES
MADELEINE AU MIROIR
LA MAISON DU PÉCHÉ
NOTES D'UNE VOYAGEUSE EN TURQUIE
L'OISEAU D'ORAGE
L'OMBRE DE L'AMOUR
PERSÉPHONE
PRISCILLE SÉVERAC
LA RANÇON
LA REBELLE
LA VEILLÉE DES ARMES
LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES

Chaque volume : **12 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX.

VIENT DE PARAITRE :

Nouvelle Collection Historique

BERNARD FAŸ

BENJAMIN FRANKLIN

Bourgeois d'Amérique

Un volume : **15 fr.**

Il a été tiré 100 *ex. numérotés sur vélin*. . . . . **25 fr.**

Dernier volume paru dans cette collection

ÉLIE BORSCHAK et RENÉ MARTEL

VIE DE MAZEPPA

Un héros dont tout le monde connaît le nom,
mais dont on ignore la vie aventureuse.

Un volume. . . . . **15 fr.**

Il a été tiré 100 *ex. numérotés sur vélin*. . . . . **25 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

DOMINIQUE DUNOIS

Prix Femina 1928

LA BELLE JOURNÉE

ROMAN

Une confession d'amour

Un volume : **12** fr.

Édition originale, tirée à 200 ex. numérotés sur Outhenin Chalandre. Prix : **20** fr.

Ses autres œuvres :

L'ÉPOUSE
LE FAUNE
LEURS DEUX VISAGES
L'AMANT SYNTHÉTIQUE
LUCILE, CŒUR ÉPERDU
LE PAUVRE DÉSIR DES HOMMES
GEORGETTE GAROU
LE BOURGEOIS AU CALVAIRE

Chaque volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.